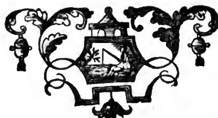


BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

Nouvelle Edition rectifiée & augmentée.

TOME III.



A LA HAYE,

Et se débite à GENEVE,

Chez les Fr. Cramer & Cl. Philibert.

M. DCC. XLIX.



VOYAGE
DE
CAMPAGNE.

v
e(
pu
bie
no.
ver
Hil
N
cem
Mad



O Y A G E

D E

.MPAGNE.

EMIERE PARTIE.

OUS me demandez, Madame, le récit du Voyage que j'ai fait à Selincourt ; il m'a été trop agréable, pour que le fou-
ie m'en plaiſe pas; toute ma peur
lement de le faire trop long : mais
e vous le voulez exact, il faut
s'il vous plaît, qu'à l'exemple de
omanciers je vous aprenne les con-
tions que nous y avons euës, & les
ires qu'on y a contées.

ous partîmes de Paris au commen-
nt de cet été, la Marquiſe d'Arcire,
ame d'Orſelis, & moi, pour aller

A 2 paſſer

paſſer deux mois à la Terre du Comte de Selincourt ; la paix laiſſant à nos guerriers le loiſir de prendre du repos, rien ne leur paroît plus nouveau & plus doux, que les plaiſirs de la campagne. Vous ſçavez, Madame, que cette Terre doit une de ſes grandes beautés à la riviére de Seine, ſur le bord de laquelle elle eſt ſituée : vous n'ignorez pas auſſi, qu'elle a des avenuës magnifiques, des eaux admirables, de beaux jardins, des bois dont les rayons du Soleil ont peine à pénétrer l'aimable obſcurité ; que les appartemens du Château ſont ſuperbes, tant pour leur grandeur que pour les meubles dont ils ſont ornés. Vous ſçavez encore, Madame, que la chére qu'on y fait eſt délicate, & bien entenduë, & que l'ordre brille par-tout dans ce lieu délicieux : mais une choſe dont vous ne vous ſouviendrez peut-être pas, quoique vous l'ayez mieux ſçû qu'une autre, c'eſt que le Comte eſt très-aimable ; qu'il a de grands cheveux blonds & naturellement friſés, dont la quantité prodigieuſe lui deſcend juſqu'à la ceinture ; qu'il a le viſage agréable, & que ſon air eſt galant & noble : pour de l'eſprit, il en a infiniment ; mais il ſe rend un peu trop maître des converſations ; il ne répond pas juſte

'autrui ; il ne brille que ſur
parle trop haut, décide trop
:s réputations ; toujours per-
ne peut ſe tromper en jugeant
au pis, il n'admet guére de
elle qui veut trop paroître :
eſt inégale ; ſouvent moral
iére ſévérité, il paſſe en un
ns un relâchement qui éton-
s fois, gai avec excès, il paſſe
oup dans une triſteſſe qui ne
que des objets funeſtes : avec
l plaît infiniment.

tems, Madame, où ces loü-
mpagnées des vérités qui les
uroient pas été de votre goût;
z voulu un portrait ſans om-
ırd'hui j'ai beſoin de ces mêmes
our vous faire ſupporter ce que
a faveur.

j'ai commencé à peindre, je
donner une légére idée de tous
s de la Scéne.

quiſe d'Arcire eſt belle, jeune,
, & douce.

lus longue peinture vous en-
; & peut-être que voulant ou-
Selincourt fut un amant infidé-
vous ſouviendrez trop bien que
ſſe eſt une rivale préférée.

Madame d'Orſelis eſt une belle femme, trait pour trait; elle a même beaucoup d'eſprit, mais ſon humeur a de grands rapports avec celle du Comte: & ſi l'amour s'étoit aviſé de les unir, leurs converſations auroient eu un air plus militaire qu'amoureux.

Pour moi, Madame, je ne juge pas à propos de me peindre; vous me connoiſſez trop; & mon Hiſtoire, que je conterai en racourci, donnera toute l'idée qu'il faut de ma perſonne. Lorſque nous arrivâmes à Selincourt, le Comte avoit avec lui le Chevalier de Chanteuil: c'eſt un brun, qui a de beaux cheveux, une taille fine, de grands yeux dont le feu ſort comme s'ils étoient allumés, des dents comme des perles, de l'honneur & de la probité, un eſprit agréable, une humeur égale & douce, les paſſions toujours vives, & ſouvent courtes; mais il a beau être inconſtant, ſa ſageſſe lui fait ménager la maîtreſſe quittée autant que la favorite.

Le Duc de...... Oncle de Selincourt, qui eſt un vieux Seigneur très-poli, & qui étoit alors chez le Comte, mettoit les Dames en droit d'y reſter; & nous ne ſongeâmes d'abord qu'à nous divertir. On vint au-devant de nous dans les avenuës:

nous

ıdîmes à une porte grillée qui
s le parc ; toutes les eaux
.e Soleil venoit de ſe coucher;
ı gré le plus beau moment de
: il n'y a pas une petite fleur
e une odeur aimable, pas un
ne chante ; les eſprits même
t plus libres que pendant le
our.

ıous être promenés juſques à
uer, nous paſſâmes des ponts
ent de grands foſſés pleins d'u-
ve, pour nous rendre dans le
chacun choiſit ſon apparte-
ur moi je ne voulus qu'une jo-
:e qui donne ſur un parterre
us agréable du monde. Le Com-
: jour-là beau comme l'Amour,
:ux comme un Eſpagnol: la Mar-
oit voir une joie dans ſes yeux,
ıuſe n'étoit ignorée de perſonne
La contrainte fut bannie. On
ırès ſoupé le chemin des jardins :
ıs eurent là le plaiſir de ſe parler
une heure; & le Chevalier per-
erté en moins de tems auprès de
Orſelis. Il n'y eut pas juſques au
ıc de.... qui ne voulut entrer
J'étois déſœuvrée ; & , ſoit par
ɔn ou par goût, il me dit des dou-

ceurs de la vieille Cour, qui auroient pû faire quelque effet si je ne l'avois vû qu'à l'ombre.

Après avoir fait quelques tours ainsi séparés, on se rejoignit autour d'un grand rond d'eau dont les bords étoient ornés de gazons : la conversation devint générale ; on parla sur diverses matiéres ; enfin insensiblement on tomba sur le choix que nous avions fait des appartemens que nous voulions habiter. Pour moi, dis-je, le mien paroît le mieux entendu : je suis séparée de tout le monde : le bruit de l'eau & le chant des oiseaux ne pourront me réveiller que doucement ; & si je ne dors pas, rien n'est plus propre à entretenir une agréable réverie. Oui, dit le Comte : mais si je vous disois que dans cette chambre on entend souvent des esprits, & que ceux qui y ont couché une nuit, en veulent sortir le lendemain. Je vous répondrois, lui repartis-je, ce que répondit une Dame illustre dans une pareille occasion, & j'aurois peut-être autant de fermeté qu'elle en eut alors ; on voulut sçavoir qui étoit la Dame & le reste de l'Histoire.

Puisque vous le voulez, repris-je, je vai vous en faire le récit : je l'ai appris de Madame Deshouliéres elle-même, à

qui

.ose eſt arrivée ; elle alla voir
:s amies, femme de qualité, qui
ns une Terre à quinze ou vingt
Paris : on lui offrit toutes les
; de la maiſon, à la réſerve d'une
ntendoit, diſoit-on, des choſes
; & ce devoit être la mére du
qui étant morte depuis un an fai-
ce tintamare : c'étoit juſtement
Madame Deshouliéres cherchoit
ong-tems ; la force de ſon eſprit
it un peu incrédule pour tout ce
conte ſur ce chapitre. On eut
repréſenter ſon état préſent, car
t groſſe ; elle voulut voir l'eſ-
ne permit pas même à une fem-
le de coucher dans une gardero-
la plaignit, on la blâma ; mais il
ſervir à ſa mode. La chambre
eſt queſtion étoit grande, vaſte,
raſures des fenêtres profondes,
minée à l'antique : elle ſe mit dans
ſe fit allumer un grand feu, fit
une groſſe chandéle dans un
u : chandéle n'eſt pas noble, mais
e circonſtance eſſentielle à l'avan-
c prenant un livre ſelon ſa coûtu-
e dit à la femme qui la ſervoit,
fermer ſa porte : cela fut exécuté.
ure finie, elle éteignit ſa lumiére &

s'endormit. A peine commençoit-elle à goûter les charmes du ſommeil, qu'elle fut éveillée par un bruit qui ſe fit à cette même porte ; elle s'ouvrit, quelque choſe marcha aſſez fort ; Madame Deshouliéres aſſura qu'elle ne pouvoit avoir peur ; qu'en vain voudroit-on l'épouvanter ; qu'elle éclairciroit l'avanture de l'eſprit. Elle avoit beau parler, perſonne ne répondoit ; on marchoit toujours, & l'on fit tomber ſi rudement un grand paravent mal aſſuré qui étoit au pied de ſon lit, que les rideaux, dont les anneaux étoient fort larges, & qui paſſoient dans des tringles fort menuës, firent un bruit fort aigu, qui auroit effrayé toute autre perſonne que notre Héroïne ; mais elle a juré depuis qu'elle n'eut pas le moindre batement de cœur.

Elle harangua encore l'ame, qu'elle croyoit quelque domeſtique amoureux : mais le ſilencieux eſprit ne répondit pas un mot ; au contraire, paſſant dans la ruelle il fit tomber le gueridon, qui étant très-haut, & le flambeau qui étoit deſſus très-lourd, fit un épouvantable fracas; ce fracas fut ſuivi d'une petite agitation que l'eſprit donnoit au flambeau, contre les carreaux de la chambre : cela ne laiſſoit pas d'être impatientant par ſa longueur ; enfin,

tigué de tant d'exercices, il vint
r sur le pied du lit : ce fut là où
Deshouliéres fit paroître sa fer-
Ah ! s'écria-t-elle, je sçaurai qui
s, puisque vous venez si près de
rs portant ses deux mains à l'en-
elle avoit entendu le spectre,
isit de deux oreilles fort velues,
résolut de tenir jusques au jour
aircir le mystére : jamais rien de
que le porteur d'oreilles ; jamais
i patient que Madame Deshoulié-
les nuits étoient fort longues,
ation gênante ; & ce ne fut qu'à
de l'aurore, qu'elle apperçut que
étoit un grand chien de la maison
Gros-blanc, bon homme s'il en
iş, qui, bien loin de lui sçavoir
gré de l'avoir arrêté si long-
ii léchoit les mains pour l'en re-
: elle fit un grand éclat de rire,
ros-blanc se coucher sur des chai-
s'endormit de tout son cœur. Le
& la maîtresse de la maison n'a-
pas fermé l'œil de la nuit : l'idée
emme grosse, livrée à des appari-
ouvantables, les avoit agités si
nent, qu'ils allérent de bonne
oir si elle n'étoit point morte, ou
ns acouchée. Les bonnes gens ou-

 vri-

foient prefque lui parler, dans l'appréhenfion d'une entreprife qui leur avoit paru téméraire ; mais Madame Deshouliéres, ouvrant les rideaux de fon lit, leur fit voir un vifage fi gai, qu'ils commencérent à lui dire qu'elle étoit plus heureufe que fage d'être tirée d'un fi grand péril. Elle leur fit un récit fort éloquent de tout ce qui lui étoit arrivé : les cheveux leur en dreffoient à la tête, quand leur ayant montré Gros-blanc, voyez, dit-elle au mari, voyez Gros-blanc que vous prenez depuis fi long-tems pour l'ame de Madame vôtre mére. Voilà l'auteur de tant d'allarmes. Ce Gentilhomme regardoit fa femme & fon chien, honteux, interdit, ne fçachant s'il devoit fe fâcher ou rire : mais Madame Deshouliéres avoit une certaine fermeté, qui la faifoit penfer comme un honnête homme : Non non, Monfieur, lui dit-elle, vous ne refterez pas davantage dans l'erreur ; je vois qu'elle vous eft chére ; vous ne pouvez vous réfoudre à croire une vérité qui détruit l'illufion par laquelle vous avez été fi longtems abufé : mais j'achéverai mon ouvrage, & je vais vous faire voir, ajoûta-t-elle, que tout ce qui s'eft paffé cette nuit eft très-naturel. Alors fe levant, elle alla

exa-

la porte, dont la serrure étoit
e, que quoiqu'on l'eût fermée
e moindre mouvement suffisoit
vrir ; voilà déja, reprit-elle,
Gros-blanc, qui apparemment
à coucher à l'air, choisit cette
lûtôt qu'une autre ; le reste est
giner : il a trouvé le paravent,
sur mon lit ; le guéridon est
le même hazard ; Gros-blanc
du goût à la chandéle, & ne
ter le flambeau que pour l'en ti-
oulu venir sur le lit, mais il m'en
t auparavant la permission ; &
ûta-t-elle en finissant, comme
elles passent souvent pour des
portantes...

, Madame, comme j'achevai
de Madame Deshouliéres, qui
ée héroïque de sa part, & très-
de celle de Gros-blanc. C'est
Madame d'Orselis, que la plû-
pparitions se terminent, quand
profondit ; cependant, reprit la
, j'ai oui parler d'un Gentil-
auprès de Blois, dont l'ayeul se
familiérement dans les avenuës
s jardins de son château, & qui
très-souvent aux fenêtres : c'est
e de Monsieur de Donnery que
vous

il eſt mon parent, & j'ai entendu conter cent fois, que depuis les maîtres jusques aux domeſtiques, on eſt ſi accoûtumé à voir cet eſprit, qui d'ailleurs ne fait de mal à perſonne, qu'on n'en a pas la moindre frayeur : rien n'a été oublié pour le mettre en repos; mais voyant ſa réſiſtance, il a été décidé qu'on lui laiſſeroit ſon habitation dans le château de la Sourdiére;c'eſt ainſi que cette terre ſe nomme.

Oh! vraiment, dit le Duc de....., ſi nous nous mettons ſur les contes, je vous en dirai & des plus beaux. Sçavez-vous, ajoûta-t-il, celui de la Motte Thibergeau? c'eſt une maiſon connuë & fort ancienne dans le Vendomois ou dans l'Anjou; je ne me ſouviens pas dans laquelle de ces deux Provinces. On dit qu'un cadet de ce nom, étant près de partir pour aller en campagne, & n'ayant point d'argent pour faire ſon équipage,fut averti par des païſans,qu'un certain château en réputation d'être habité par des diables avoit appartenu à ſes ayeux; qu'il n'avoit été abandonné que par les ravages qu'ils y faiſoient, & qu'on croyoit qu'il y avoit quelque tréſor caché. Un cadet ſans argent auroit écouté une tradition moins apparente : Thibergeau ne dou-

s de la vérité de celle-ci, & ré-
ler passer une nuit dans ce vieux
Il prit deux pistolets, une bonne
fit faire du feu, fit allumer des
x ; & renvoyant un domestique
voit rendu tous ces services, de-
ur une mauvaise chaise, qu'il s'é-
apporter dans une grande Sale
d'éfrayer par son délabrement.
e la nuit fut venuë, il vit entrer
rands laquais bien vétus des li-
e sa Maison, qui tenoient une gran-
ne, & qui mirent un couvert &
et fort propre : la vaisselle étoit
, mais en grand nombre & aux ar-
Thibergeau. Il regardoit du coin
il à quoi cela aboutiroit, lorsqu'il
rer trois hommes de bonne mine,
abillé de bleu, & les deux autres
ige : ils se mirent à table avec un
nd silence, & commencérent à man-
bon apétit. L'un d'eux se tournant
notre avanturier : Vien souper,
rgeau, lui dit-il. Je n'ai pas faim,
ieur, reprit Thibergeau. Eh ! vien
e faire presser, ajoûta un des hom-
ouges. Il est jeûne, repartit le ca-
qui commençoit à avoir grand peur,
s'armoit de tems en tems à la four-
du signe de la Croix. *Va, va, Thi-
ber-*

double morceau : c'est de-là, Mesdames, qu'est venu ce Proverbe. Thibergeau, si bien convié, ne laissa pas de refuser encore. On le laissa en repos le reste du souper ; & quand la table fut levée, Suis-nous, dit l'un de ces hommes extraordinaires, ou tu pourras t'en repentir. Les jambes manquérent à Thibergeau, aussi-bien que l'apétit : mais il rappella tout son courage, & se résolut à obéir. Il les suivit jusques dans la cave, où les fantômes disparurent avec un furieux bruit. Thibergeau fit fouiller à l'endroit où avoit cessé l'apparition, & trouva des trésors d'un prix infini & de la vaisselle d'argent & de vermeil, dont on a même gardé quelques assiettes dans sa maison, pour donner plus de poids à la tradition : elle passe pour constante dans la Province ; & si c'est une chimére, il n'y en a pas une autorisée par plus de circonstances propres à la persuader ; il y a même eu un Arrêt du Parlement autentiquement rendu, pour adjuger à Thibergeau la vaisselle d'argent dont ses fréres lui demandoient le partage.

Le Duc s'arrêta à ces mots. En vérité, lui dis-je, Monsieur le Duc, vous m'avez fait peur. Je trouve Thibergeau encore

is brave que Madame Deshoulié-
ais elle a ſon ſexe pour elle, qui
bien à ſa valeur. Il étoit ſi tard
'achevai de parler, que la com-
ſe ſépara, & ſongea à s'aller met-
it : je vous dirai en paſſant, Ma-
que je n'entendis rien de toute la
& que s'il revient d'ordinaire des
dans cette chambre, je ne leur pa-
; apparemment digne de leur colé-
ı ſe leva fort tard; on dîna déli-
ment dans la Sale voiſine de l'O-
ie où des fontaines entretiennent
s. Le Duc de .... Madame d'Orſe-
e Chevalier jouérent après le dîner
epriſe d'hombre, tandis que le Com-
la Marquiſe s'entretenoient appa-
ent de leurs feux : je regardai jouer,
vis que Chanteuil favoriſoit beau-
Madame d'Orſelis, & lui faiſoit ga-
tous les Codilles qu'il pouvoit. On
a enſuite en carroſſe pour s'aller
ener ſur le bord de la riviére.
n vit un bateau couvert de feuilles
branches de chévrefeuil, qui n'étoit
ie pour nous; on y trouva des car-
x pour s'aſſeoir commodément & des
aîchiſſemens : un autre bateau ſuivoit
les haut-bois du Comte. Vous ſça-
, Madame, qu'il en a de très-bons :
c'eſt

c'eſt de tous les inſtrumens le plus agréable ſur l'eau. On ne fit mettre à bord que lorſqu'il fut tems d'aller ſouper : la troupe ſe trouva augmentée d'un homme que vous connoiſſez ſi peu, qu'il eſt à propos de vous faire ſon portrait.

Il eſt grand, un peu gros, quoique jeune ; ſa jambe eſt belle, ſon air de petit-maître, hardi, fier, téméraire ; il porte une perruque brune ; il a de grands yeux noirs, beaux à la perfection, le nez un peu aquilin, la bouche aſſez grande, mais rouge & agréable ; il a les plus belles dents du monde : il a orné ſon eſprit de tout ce qui ne lui a coûté ni peine, ni ſoins : il en a naturellement, & de l'imagination encore au-delà : ſa tête étant pleine de Comédies, d'Opéra, & de vers, il fait des citations juſtes, & ſçait ſi bien mettre à profit ces talens, qu'on ne peut s'ennuyer avec lui. Que vous dirai-je enfin, Madame ? le Marquis de Bréſy eſt un homme très-aimable, & ſon arrivée fit plaiſir à tout le monde. Ma foi, mon ami, dit-il au Comte en entrant, la bonne compagnie m'attire ici ; ce lieu me paroît fort différent des toiles où nous avons habité les autres années ; & pourvu que les Dames ne me prennent point en averſion, je n'en partirai qu'avec elles. Selincourt

rt le reçut à bras ouverts, & la Marſe en fut regardée bien favorablement; n'eſt point coquette ; en vain lui aut-il prodigué ſes regards, ſi le Comte, l'effet de quelque caprice que l'on ne nut point alors, ne ſe fût aviſé de me ler quelques jours après ſur un autre qu'à l'ordinaire. Je n'y fis d'abord une attention ; enſuite l'expérience monde ne put me laiſſer ignorer que ne m'aimoit, il voulut du moins me aire croire; car pendant quelques jours, ut des ſoins & des applications qu'on guére pour une perſonne indifféren-Je ſuis amie de la Marquiſe : cette nture m'embarraſſa. Si je vais, diſois-n moi-même, reveler ce ſecret à Mane d'Arcire, elle fera des reproches à amant ; il me trouvera indiſcréte ou ne ; il me haïra ; & la diſcorde s'emant des eſprits, chacun ſe ſéparera ; 'on dira dans le monde que les femmes peuvent vivre enſemble. Je conclus ce petit raiſonnement, que c'étoit à la rquiſe à s'appercevoir des coquette-de ſon amant, & que je devois écoules proteſtations du Comte ſans les ire & ſans les rebuter. Voilà un mi difficile à attraper : mais comme j'é-de ſang froid, j'y réuſſis parfaitement,

ment. D'autre part, Bréſy, ignorant les intérêts de nous tous, & n'étant pas d'humeur à ſe donner beaucoup de peine pour les Dames, ſuivit le panchant qui le portoit à vouloir plaire à la Marquiſe ; & la Marquiſe, de ſon côté, n'ayant que trop apperçu les ſoins que Selincourt avoit pour moi, trouva plus commode d'écouter un homme aimable qui lui rendoit des ſoins, que de faire des reproches à un amant qui la vouloit abandonner : peut-être auſſi eſpéroit-elle de faire revenir ſon infidéle par cette conduite;ce ne ſeroit pas le premier que ce ſecret auroit rappellé.

Le Chevalier & Madame d'Orſelis paroiſſoient avoir déja une paſſion dans les formes : elle ſe contraignit dans ce commencement, & ne fit voir que le brillant de ſon eſprit à ſon nouvel adorateur, qui en étoit enchanté. Lui de ſa part ne montrant que ſa vivacité, & gardant ſon inconſtance pour une autre ſaiſon, avançoit conſidérablement ſes affaires: & vous voyez bien, Madame, qu'ils ſe trompoient tous deux. Le Duc continuoit à me dire des douceurs, ſans reſpect aucun de ſon neveu, qui n'étoit pas bien effrayé de ce rival : il propoſoit pourtant des choſes aſſez ſolides, & pour peu qu'on eût eu le cœur intéreſſé, on lui auroit fait faire du chemin.

Quel-

ques jours après que le Marquis
y fut arrivé, on alla se promener
e Forêt voisine ; on y trouva une
n magnifique, sous une feuillée
; les hautbois nous vinrent trou-
n'aimois pas le Comte ; je croyois
i'il n'étoit pas fort amoureux de
nais la préférence flattant mon
propre, la seule apparence me suf-
& j'avois ce jour-là un panchant à
qui, si je l'ose dire, ne me ren-
; ennuyeuse. Selincourt, malgré
eût, commençoit d'être fort fâ-
a liaison qu'il croyoit se former
ladame d'Arcire & le Marquis : il
ubloit ses soins auprès de moi ;
parler naturellement, sa jalousie
t bien plus que mes yeux. La Mar-
ui avoit un amant à conserver, n'é-
sans occupation : il faloit du bril-
ır mettre à bien ces deux entrepri-
si n'en eut-elle jamais tant. Pour
il n'avoit qu'un objet : mais il en
it si occupé, qu'il ne parut que
éable.
eux Duc, qui me vouloit plaire ;
a pour ainsi dire l'encens & la po-
& quoique le Chevalier & la bel-
lis ne songeassent guére à nous
ls paroissoient si contens, qu'on
avoit

avoit envie de ſuivre leur exemple.

Dans de telles diſpoſitions, vous devez juger, Madame, que la converſation ne devoit pas languir ; il y eut au commencement quelques traits piquans dans la converſation, avec une apparente douceur, qui ne permettoit d'y répondre que ſur le même ton ; mais ſur la fin de la collation, le Comte me baiſa la main, en recevant de moi des fraiſes qu'il m'avoit demandées. La Marquiſe me dit en riant, que j'étois aparemment comme Madame de . . . . dont Monſieur de Buſſy dit qu'elle n'avoit jamais refuſé ſa main, parce qu'elle ne croyoit pas que ce fût une grande faveur. Cette attaque me fit rougir ; car je vis bien qu'elle rouloit ſur ce que je n'ai pas la main belle : mais me remettant promtement, Il eſt vrai, dis-je en riant auſſi, que ma main ne peut faire grand plaiſir à baiſer ; mais ces converſations ſecrétes que vous avez avec Monſieur le Marquis, comment les appellez-vous ? Il faut décider ici, & avouër la faveur, ou renoncer à l'eſprit. Cette repartie embarraſſa fort la Marquiſe. Le Comte ſaiſit l'occaſion de lancer auſſi ſon trait, & dit que ſelon toutes les apparences Madame d'Arcire ne renonceroit point à ſon eſprit, & qu'il n'y avoit point de

e qui n'aimât mieux être soupçon-
'oir une passion, que d'être atta-
· son esprit ou par sa beauté. Bré-
vit que sa maîtresse commençoit
arrasser, vint à son secours, &
qu'en tout cas, si ces entretiens
ıne faveur, comme il en vouloit
nvenir, par l'agrément qu'on y
:, c'en étoit une si innocente, que
e lui en faisoit jamais de plus gran-
'auroit pas lieu de se vanter de ses

avez un air si prévenant, & un
i supérieur aux autres, lui repar-
›mte, qu'en effet Madame est dans
de n'avoir pas déja fait plus de
; mais avec un peu de patience,
-il fiérement, vous ferez des pro-
..... Ah! interrompis-je, Mon-
Comte, ne mêlons point d'ai-
ıos railleries; nous ne nous quit-
nt, rien ne peut être suspect dans
ons, ne troublons point l'inno-
: nos plaisirs: pour remettre quel-
ne dans nos esprits, dansons sur
ı comme les Bergéres au son des
is. Le Comte, honteux d'avoir
le la jalousie, & voulant en don-
ın tour, me prit d'un air galant
er danser, & tout reprit une face
Je

Je fis grand plaiſir à Madame d'Arcire ; ce n'eſt pas que le dépit du Comte ne la fit triompher, mais elle eſt ſage, elle craignoit une querelle entre deux braves gens, qui auroient pouſſé la choſe trop loin. On danſa longtems, & fort bien. Le vieux Duc fit des merveilles, & capriola même, pour me prouver ſa ſanté.

Le Bal fini, on s'aſſit en rond; & comme la nuit approchoit & qu'il étoit préciſément cette heure où tout prend une forme indéciſe, où les arbres paroiſſent des géans, & les hommes des ombres : N'eſt-il pas vrai, dit le Duc en me montrant un gros buiſſon à quinze ou vingt pas de là, que ſi vous étiez ſeule, ce buiſſon vous paroîtroit un groupe d'eſprits? Je conviens, repris-je, que mes yeux y pourroient être trompés : mais je croi avoir aſſez prouvé mon aſſurance, pour n'être pas ſeule apoſtrophée ſur la poltronnerie. Pour moi, dit Madame d'Arcire, j'avouë que j'ai quelquefois peur, & que je n'aimerois point à me trouver ſeule ici. Bréſy lui dit là-deſſus quelque choſe à l'oreille. Selincourt le remarqua; & je commençai au plus vite une hiſtoire, pour détourner encore des remarques qui auroient pû aller trop loin. Je vous aſſure, dis-je, que je ſuis hardie ſur les viſions,

e n'en ai jamais eu ; mais je
e mort ſubite, ſi je voyois
ɔſe ; à moins, ajoûtai-je, que
ne fût de la nature de celle
e de ma connoiſſance. Ce n'é-
perſonnage fort important ; il
ſur un petit cheval blanc, qui
ſi ſa valiſe : quelques affaires
t à ſéjourner dans la principale
d'un Bourg.
qu'il en voulut partir, on ne
s ſon cheval dans l'écurie : on
it de tous les côtés, lors qu'on
e ſa tête par la fenêtre du gre-
n, où l'on n'arrivoit que par une
L'hôte ſe mit à rire, malgré le
e mon homme, qui ne pouvoit
ourquoi & comment on avoit
n palefroi ſi haut. Il fut enfin
i fait : c'étoit un follet fort fa-
s la maiſon, ſujet à s'entêter de
hevaux. La phiſionomie de ce-
avoit apparemment plû ; & les
n'avoit ſon maître lui faiſant
dre qu'il alloit le ſéparer de ſa
paſſion, il avoit trouvé moyen
tre en ſûreté. On pourroit mê-
une petite morale de ceci ; & di-
ollet à part, rien n'eſt impoſſible
ır.

 Ah!

Ah ! pour cela, Mademoiſelle, s'écria le Comte, votre morale eſt un peu tirée aux cheveux ; car l'Amour, tout puiſſant qu'il eſt, ne pourra jamais, ſans diablerie, faire entrer un cheval par la fenêtre d'un grenier au foin. Mais, ajoûta-t-il, je vous demande pardon ; je vous ai interrompuë mal à propos : l'avanture eſt plaiſante, quand elle ne ſeroit pas vraye. Achevez-la, s'il vous plait. Il ne me ſera pas difficile, repris-je. L'hôte aſſura le Voyageur, qu'il faloit quitter les bottes, & prendre l'air d'un homme établi dans le lieu. Ce conſeil fut ſuivi ; & la même puiſſance, qui avoit fait monter le cheval au grenier, le fit deſcendre à l'écurie. On ne perdit pas un moment ; on lui mit la ſelle & la bride, & ſon maître s'en alla, bien aiſe d'avoir dupé l'eſprit : mais ce fut lui-même qui en demeura la dupe, car le pauvre petit cheval blanc dépérit à vûë d'œil pendant quelques jours, & mourut enfin ſur la route.

Voilà, Madame, la petite narration que je fis, qui n'ayant rien en elle d'effrayant, eſt ſi véritable, qu'elle ne doit pas laiſſer de perſuader les incrédules. Le Duc dit qu'il avoit entendu parler d'un Château en Touraine, où il y avoit un follet, qu'on appelloit Monſieur. On n'en

avoit

jamais pû voir le visage; mais il
une grosse chevelure crêpée d'un
l doré, & portoit toujours un habit
ffetas d Angleterre noir, qui faisoit
:oup de bruit. Monsieur étoit un go-
ırd, ajoûta-t-il, il alloit tirer les sié-
es domestiques quand ils étoient au-
du feu; & lors qu'il en avoit fait
er quelqu'un, il faisoit de longs
de rire, & tâchoit d'en attraper un
Il ne s'attaquoit point au maître, ni
aîtresse, pour faire de ces sortes de
ies; mais il se promenoit souvent a-
x, & rioit de tout son cœur quand on
quelque chose de divertissant. On
ıu commencement, que Monsieur
ıdoit des priéres; on en fit faire de
façons; on fit même venir des Ca-
. Monsieur se fit voir à eux; mais
·répondit pas un mot à toutes leurs
›ns. Enfin on crut qu'une ame pure
›it peut-être rompre le silence: le
:ur du Château avoit un fils très ai-
& très aimé, qui n'ayant que sept
ut fort propre à leur dessein: il étoit
ımé à voir Monsieur, & n'en avoit
rayeur. On lui demanda, cependant,
urroit bien coucher seul dans une
re où Mr. pourroit venir; qu'on lui
roit des bougies, & qu'on lui don-

 ne-

neroit du bonbon. L'enfant aſſura qu'on ne pouvoit lui faire plus de plaiſir. Tout fut éxécuté ſuivant le projet, mais le ſuccès en fut tragique. On trouva le petit homme le lendemain matin avec une groſſe fiévre & fort abatu. Tout ce qu'on put tirer de lui, fut que Monſieur étoit entré dans ſa chambre; qu'il avoit commencé par éteindre les bougies avec le vent de ſon manteau de taffetas. L'enfant voulut alors continuer ſa narration; mais il lui prit des convulſions fort dangereuſes, qui l'en empêchérent. Il mourut quelques jours après; & Monſieur, après ce bel exploit, n'a plus paru au Château de Montiſon.

Le Duc n'eut pas plûtôt fini ſa tragique hiſtoire, qu'on ſe mit à plaindre un pére, & une mére, qui ont été cauſe de la mort de leur fils par une pieté mal entenduë.

Madame d'Orſelis voulut auſſi dire ſon mot; mais comme elle n'avoit pas ceſſé d'écouter Chanteuil, ou de lui parler, je ne pus m'empêcher de rire, ni de lui dire même qu'elle avoit une ſorte d'eſprit comme Céſar; & que d'écouter un homme qui fait plaiſir, ſans perdre ce que les autres diſent, me paroiſſoit même au-deſſus de dicter à quatre Sécretaires. Ce fut une plaiſanterie qui m'échapa; car vous ſça-

ez, Madame, que la belle Orſelis eſt redoutable, tant par ſon eſprit, que a hauteur de ſa voix : elle rougit & éconcerta un moment; mais c'eſt le re des commencemens de paſſion, onner de la douceur: auſſi contre ſon aire, elle me répondit, qu'elle ne voit nier que le Chevalier ayant l'eſagréable, elle ne prît plaiſir à ſa conation; mais qu'elle n'oublioit pas pour le reſte du monde: & pour vous trer que je dis vrai, je vous conterai vir une avanture, qui m'a un peu guéle la peur des eſprits; mais il faudra cela, ajoûta-t-elle en riant, que je enne les choſes de plus haut, & que ous apprenne preſque toute mon hiſe. J'aurai peut-être même la malice vous ennuyer par un long récit, pour s punir de la guerre que vous me fai- On l'aſſura qu'elle pouvoit diſpoſer os attentions tant qu'il lui plairoit, qu'elle pût nous cauſer un moment nui. A ces mots, on remonta en cae, pour ſe rendre au Château de Seourt.

On ſervit le ſouper dès que nous fûmes vés; & comme nous nous couchions tard, on fit une petite Baſſette avant d'entendre l'hiſtoire de Madame

d'Orſelis. Elle prit enſuite ainſi la parole.

Vous connoiſſez ma maiſon & ma figure ; c'eſt un grand ſoulagement pour celle qui conte ſes avantures : mais ce que vous ignorez peut-être, c'eſt que j'ai fait des paſſions dès onze ans. Il eſt vrai que le premier, qui s'aviſa de me trouver belle, étoit un homme ſi fort au-deſſous de moi, qu'il n'eut jamais la hardieſſe de me dire ſes ſentimens ; mais il ſe dépiqua de ſon ſilence reſpectueux, par des extravagances ſi outrées, que la jalouſie lui fit faire quatre ans de ſuite, que ma mére fut contrainte de lui défendre ſa maiſon, quoique d'ailleurs il fût fort divertiſſant. Il propoſa à trois hommes, qu'il croyoit mes amans, de s'aller batre dans les païs étrangers, pour éviter les ſuites qu'ont les duels en France depuis le régne de Louïs le Grand. Il y en eut deux, qui ne voulurent pas porter ſi loin leur colére, avec qui il fit deux combats, tant bons que mauvais ; enfin il étoit comme un forcené, & l'on fit fort bien de le chaſſer. Parmi un aſſez grand nombre d'adorateurs qui ſe préſentoient pour le mariage, il y en avoit un qui étoit homme de qualité, d'eſprit, de valeur, & de diſtinction. Cette conquête flatoit ma vanité. Jamais paſſion

ne fut si ardente & si durable que la
ie ; mais il y en avoit un autre jeune
au comme l'Amour, & très amoureux
. Si le premier avoit eu la figure de
-ci, ou que celui-ci eût eu l'esprit de
re, c'étoit une affaire faite, mon
r étoit pris ; mais comme ils avoient
un un endroit foible, ou que mon
e n'étoit pas venuë, je me contentai
ne réjouïr les yeux avec l'un, & l'i-
ination avec l'autre. Il se passa plu-
rs incidens fort extraordinaires, cau-
par des amans de traverse, & par des
s qui prenoient à ma famille sur mon
lissement, & qui étoient souvent mal
gées. Mais, je vous ferai grace de ces
atelles, pour en venir à une chose
s grave.

e fus mariée à seize ans à Monsieur
rselis ; vous n'ignorez ni sa naissan-
ni son bien : mais je ne crois pas que
is ayez connu sa personne, parce qu'il
oit son principal séjour en Province :
voit une belle taille, de belles jambes,
dents fort blanches, des cheveux
ns fort laids, les yeux grands, enfon-
, le regard funeste, le teint jaune &
ané, la forme du visage désagréable ;
quatre plis marqués dans les joües,
nme si l'on avoit voulu y faire des sil-

lons : il avoit de l'eſprit, mais une triſteſſe profonde, un panchant à la colére, que ſa raiſon ne pouvoit moderer : jaloux au delà de l'imagination, ſoupçonneux, porté à croire le mal ; mais avec tout cela fort honnête homme, libéral & magnifique. Il avoit une paſſion effrénée pour moi, qui lui perſuadoit qu'on ne pouvoit me voir ſans m'adorer. Cette idée me rendit la plus malheureuſe perſonne du monde ; il fut jaloux, non pas depuis le Sceptre juſqu'à la houlette, mais de tout l'eſpace qui remplit ces deux extrémités ; jamais je n'eus un quart-d'heure de repos : toûjours dans l'ardeur de la paſſion, ou dans les fureurs de la jalouſie, j'étois contrainte de ſouffrir des témoignages de tendreſſe d'un homme que je n'aimois pas, ou d'écouter des reproches que je n'avois point mérités. Il ſeroit trop ennuyeux de vous dire ce que j'endurai dans ce triſte mariage ; mais ſouffrez que je vous en diſe un trait.

Le Chevalier de ......, Colonel de Dragons, paſſa dans la Ville où j'étois alors, avec ſon Régiment ; il me vint voir, comme une de celles dont la maiſon étoit la meilleure : je ne le connoiſſois point ; il me préſenta deux de ſes Capitaines, qui étoient de jolis garçons, polis,

& doucereux. Monſieur d'Orſelis
t préſent : il fut aſſez gracieux ce
-là ; il leur offrit à ſouper ; le Che-
er de . . . s'en défendit, & jamais je
rois reçû de viſite qui m'eût été moins
eſte ; mais je n'étois pas deſtinée à me
cher ſans chagrin. Monſieur d'Orſelis
propoſa le ſoir d'aller chez la Gouver-
te : il étoit de ſi bonne humeur, que
ne voulus pas le contrarier. On fut
pris d'une pareille débauche ; & l'on ſe
ttoit en devoir de joüer quelque repri-
lorſqu'on entendit un grand bruit, &
on vit entrer une troupe de maſques
arrement habillés, mais en gens du
nde, & bien différemment de ceux
e nous voyons quelquefois ; ces maſ-
es avoient à leur ſuite tous les violons
la ville, & les hautbois du Chevalier
i étoient excellens ; cela n'avoit point
chant air. On ne douta pas des per-
nages ; mais ce qu'il y eut de cruel
ur moi, ce fut la préférence qu'on me
nna.
La Gouvernante n'étoit pas de figure
lanſer : il y avoit bien d'autres femmes ;
leur dépit ne fut pas moindre que la
ge de Monſieur d'Orſelis, quand le
ievalier me donna la premiére couran-
Je me doutai bien du retour qu'auroit

cet honneur ; je dansai en tremblant, quoique je ne sois pas naturellement timide ; & j'allai prendre Monsieur d'Orselis d'une maniére fort obligeante. Il me dit avec un visage tout changé, qu'il avoit mal au pied, & me refusa tout net. J'allai honteusement prendre un des Masques, & je revins me placer auprès de Monsieur d'Orselis. Vous êtes bien indulgente, Madame, me dit-il, de vous laisser serrer la main comme on vient de faire. Moi, Monsieur, lui dis-je, serrer la main? vous rêvez. Il secoua la tête, & me quitta pour m'aller lorgner du coin de la cheminée. Un de ces jeunes gens, qui étoient venus me voir, voyant mon mari loin de moi, vint me conter de ces fadeurs qu'on dit dans ces occasions avec ce petit jargon de marionette ; surpris de ce que je ne lui répondois rien, il s'écria, qu'il étoit bien malheureux d'avoir passé les mers, pour venir trouver une ingrate ; autre badinerie de la Mascarade : mais ces mots frapérent les oreilles de Monsieur d'Orselis. Il crut que cet homme avoit passé les mers, comme s'il l'avoit vû, & s'approchant de moi, Vous presse-t-on trop, Madame ? me dit-il. Je ne sçai, lui dis-je, Monsieur, ce que vous voulez dire : on ne presse point les femmes comme moi.

. J'y pourrois mettre ordre en tout
, repartit-il d'un ton de défi. Oh ! dit
ıasque d'un air ironique, il ne fait pas
ı ici pour moi : on m'extermineroit
.illiblement. Il s'éloigna de moi en
.nt ces mots : mon mari sentit cette
lerie jusques au vif, & je ne sçai com-
ıt il ne fit point le Don Quichotte en
e occasion. Il se passa encore d'autres
onstances, que j'omets, pour vous
:, que quand nous fûmes rentrés, je
traitée, comme si j'avois été trouvée
faute ; & ce qui mit le comble à ses
pçons ; c'est que ces mêmes gens, qui
ıient refusé de souper chez lui, étoient
ıus à ma porte, sçavoir si j'y étois ; &
llérent chez la Gouvernante, que lors-
on leur eut appris que nous y étions
:s. Je n'ai vécu que deux ans avec Mr.
ırselis, & je pourrois commencer dès
endemain de mes nôces l'histoire de sa
ıusie, jusques au jour qu'il tomba ma-
e pour mourir. Je ne me souviens pas
voir passé un jour heureux avec lui :
ıjours soupçonnée & innocente, les
ılaudissemens qu'on me donnoit m'é-
ent à charge, quand je pensois qu'on
feroit la mat ére de mes chagrins. Sa
ladie fut courte : il ne parla que de
ıi, dès qu'il sentit les approches de la

 mort.

mort. Son ſeul regret étoit de me quitter : j'étois jeune, je n'aimois rien. Le ſpectacle d'un homme mourant, déſarmé de cette fureur qui l'avoit rendu formidable, ne ſe fait point voir impunément à une perſonne qui n'a point le cœur mauvais. Dès qu'il fut mort, je ne le regardai plus comme ce mari terrible qui m'avoit tourmentée ſans ſujet & ſans meſure. Je le vis comme un homme malheureux, qui, agité d'un amour violent, n'avoit pû réſiſter à une autre paſſion cent fois plus cruelle,que la nature ne lui avoit donnée que pour ſon tourment. Enfin, Meſdames, je pleurai, & je fus affligée très-ſincérement. Des femmes de mes amies, qui me vinrent voir dans cette cérémonie lugubre, où des appartemens tendus de noir ne paroiſſent jamais aſſez ſombres, à moins qu'on ne s'y caſſe le col : ces femmes, dis-je, imprudentes au dernier point, ſe vinrent réjouïr avec moi, de ce que j'avois perdu mon tyran. Ce fut avec un étonnement étrange ; qu'elles me virent répandre un torrent de larmes : il faut cependant convenir que mon affliction ne fut pas longue,& qu'elle ſe peut nommer plûtôt pitié que douleur. J'étois élevée dans des préjugés tres-ſévères ſur ce qui regarde la réputation ; plus je

e trouvai jeune, plus mon mari avoit désagréable, plus je crus qu'il faloit der de mesures. J'étois alors à Paris : est souvent exposé dans ce lieu à la tation de voir trop de monde ; je gnois de n'avoir pas la force de faire jours fermer ma porte à bien des gens s'y présentoient. Je pris le parti d'al- passer tout l'Eté à une Terre de ma ille, avec mes seuls domestiques. Je is, je me promenois, j'écrivois à mes es, je passois enfin une vie douce, dont e m'ennuyois point, lorsque j'enten- , plusieurs nuits de suite, des bruits dessus de ma tête, qui ne me parurent naturels : c'étoient des coups frapés à ances égales ; c'étoient des courses cipitées ; c'étoit enfin tout ce qu'il fa- pour effrayer une plus hardie que i ; car j'étois très-poltronne en ce ns-là. Je tins pourtant assez bonne ntenance pendant quelques jours, & voulus croire que c'étoient des bêtes i entroient par les fenêtres des cham- es qui étoient au-dessus de la mienne : qui m'étonnoit, c'est que quand il me noit compagnie de Paris, le bruit ces- t, & l'on ne recommençoit le manége cturne, que lorsque je me retrouvois ule. J'avois quelquefois assez peur : mais

mais je ne ſongeois pas pour cela à partir ; & c'étoit apparemment à quoi l'eſprit viſoit. Une nuit, nuit la plus terrible de ma vie, j'entendis à la porte qui fermoit mon antichambre un vacarme ſi prodigieux, que j'aurois eu lieu de craindre les voleurs, plûtôt que les ames, ſi auparavant on n'avoit donné le ſignal par trois coups épouvantables, qu'on avoit frapé au-deſſus de ma tête ; mes femmes étoient couchées dans une chambre à côté de la mienne ; j'en appellai une qui mouroit de frayeur : j'avois heureuſement de la lumiére, ſans quoi elle n'auroit pas eu la force de ſe lever ; je lui ordonnai de rappeller tout ſon courage, & de crier au feu par la fenêtre, pour faire venir mes gens : le premier qui s'éveilla fut mon cocher, qui vint ſous mes fenêtres, armé du croiſſant avec quoi l'on tond les paliſſades. On n'a jamais ſçû pourquoi il s'étoit muni d'une arme offenſive, pour accourir au ſecours de gens qu'il croyoit dans le feu ; quoi qu'il en ſoit, je fus un peu raſſurée quand j'entendis un homme parler ; la difficulté étoit de le faire entrer : perſonne n'avoit la force d'aller ouvrir la porte du veſtibule ; car nous n'étions que des femmes dans le corps de logis : enfin mon cocher imagina de ſe ſervir

vir

ıcore de l'échelle des jardins. Il mon-
rement, comme s'il fût allé à l'af-
Tandis qu il étoit sur l'échelle, le
e bruit se fit à la porte dont j'ai par-
la ha, dit-ıl, vous parlez de feu, &
nt des voleurs ; il n'importe, qu'ils
ıent, ils verront beau jeu. Cette hu-
belliqueuse lui étoit inspirée par mes
is, qui, s'étant habillés à la hâte, le
ient soutenir dans cette grande avan-
Ils entrérent tous par mes fenêtres ;
·sprit voulant apparemment briller
nt eux, fit trembler, avec une ru-
· endiablée, une cloison qui séparoit
*h*ambre d'une autre : à ce bruit suc-
un calme profond, mais il ne passa
ufques dans mon ame. Elle étoit agi-
le la plus violente peur qui fut ja-
: tremblante dans mon lit, à peine
ş-je tirer ma tête de dessous ma cou-
ure. Une de mes femmes s'approchoit
ıoi en me plaignant, & m'assuroit que
ıte de m'effrayer, elle n'avoit pas vou-
ıe dire tout ce qu'elle avoit vu &
:ndu ; que le bout de l'an de Mon-
c d'Orfelis approchoit, qu'il deman-
apparemment des priéres ; qu'il avan-
peu à peu sa marche, que peut-être
:re nuit viendroit-il me parler à moi-
ne, & cent autres visions qui m'au-
roient

roient fait rire dans un autre tems, & qui trouvant déja mon imagination tristement frapée, y firent une impression qui tenoit du délire. J'ordonnai à mes gens d'aller chercher un Abbé, qui n'étoit qu'à une lieuë de chez moi ; il étoit ami de ma famille, & le mien en particulier : j'espérois un grand soulagement de ses conseils. Il arriva peu de tems après ; il étoit déja grand jour. Ah ! mon pauvre Abbé, lui dis-je, ne suis-je pas bien malheureuse ? Les contes d'esprits passent pour des fables, je suis choisie pour en éprouver la vérité. Mon air étoit si affligé, & mon ton si sanglotant, que j'espérois du moins un peu de consolation : mais l'impitoyable Abbé se moqua de moi ; & s'approchant de mon oreille, il m'assura qu'une de mes femmes avoit infailliblement un amant à Paris, qu'elle vouloit revoir. Je le pensai batre à ce discours. Je ne voulois être, ni visionnaire, ni dupe : je crus pouvoir lui prouver que les bruits qui s'étoient faits ne partoient point de forces humaines, & je conclus qu'il faloit envoyer chercher des Capucins, pour venir veiller dans ma chambre. A cela, il me dit que les priéres étoient toujours bonnes. Je descendis dans une Sale, pour n'être pas dans un lieu où j'avois de si cruel-

appréhenſions. Je dis à la même
ui avoit crié au feu, qu'elle al-
r de quoi me coeffer. Elle revint
ent après, plus morte que vive;
ſant tomber à mes pieds, Ah! Ma-
ne dit-elle, je n'en puis plus; je
e votre chambre; nous avions
re lit, tout étoit propre & arran-
remonte dans l'inſtant, je trouve
elas, votre lit de plumes, votre
n, deçà & delà roulés comme de
corps morts dans vos couvertu-
vois votre toilette toute renver-
otre miroir à bas, la glace contre
Ah! m'écriai-je douloureuſement
circonſtance, il eſt donc bien vrai
onſieur d'Orſelis ne veut plus que
are, & qu'il me tourmente enco-
ès ſa mort par les effets de ſa jalou-
'Abbé ne put s'empêcher de ſouri-
is il monta pour voir tout ce dé-
; il vit que la peinture étoit juſte.
fut étonné; & d'autant plus que la
, qui la lui avoit faite, ne lui étoit
du tout ſuſpecte, & qu'elle l'aſſura
erſonne n'étoit monté depuis que
ambre étoit faite. De grandes grif-
ires ſe trouvérent imprimées ſur ma
. Enfin la choſe fut pouſſée loin; &
e je n'avois pas trop de tout mon
do-

domeſtique pour me raſſurer, cette autre femme, qui m'avoit menacée de la viſion de Monſieur d'Orſelis, me dit encore, qu'aſſurément je ne devois pas reſter dans un lieu où il viendroit infailliblement me parler. Ce fut en vain que l'Abbé me propoſa de veiller dans ma chambre, & de ſoutenir les approches de l'eſprit : la meſure de ma peur étoit comblée ; je fis mettre mes chevaux à mon carroſſe, je m'en allai à Paris, où je menai l'Abbé, n'étant pas bien ſûre que l'eſprit ne s'apparût à moi en chemin. Il ſe moqua bien de moi, & d'un vœu que je fis d'aller à pied faire un petit pélérinage, pour qu'il plût à l'ame de Monſieur d'Orſelis de me laiſſer en repos. Dès que je fus arrivée à Paris, l'Abbé, qui étoit reſté dans la cour, monta pour me venir dire, qu'il venoit de voir l'eſprit ; que c'étoit un grand garçon bien fait, qui courtiſoit à ma porte cette femme dont j'avois ſuivi les conſeils. Ce n'étoit pas encore le tems de me faire entendre raiſon : j'exécutai mon vœu le lendemain aux dépens de mes pieds. Pluſieurs perſonnes, à qui je confiai mon avanture, m'ayant ſoutenu qu'elle n'avoit rien d'effectif, je commençai de déférer à leurs raiſons, & je voulus bien retourner à cette Terre avec deux

ou trois femmes & un homme très-
dule ſur les apparitions. Je n'y me-
oint la femme contre laquelle on
quelque ſoupçon. Tout fut tran-
, pas le moindre bruit, pas le moin-
ijet de peur; ainſi raſſurée, je re-
ai à Paris, je parlai à cette femme
ıître ſſe, convaincuë de ſon inſolen-
Elle nia avec hardieſſe; mais com-
n'ai rien vû depuis, & qu'il y avoit
auſes très-naturelles à tout ce que
is entendu, j'ai voulu me tenir pour
qu'il n'y a point d'eſprits, & que
ce qu'on en conte eſt faux.

eſt plûtôt fait, Madame, lui dis-je,
ue je vis qu'elle avoit fini ſon récit;
ou la peur avoit bien groſſi les ob-
ou ce que vous entendites étoit
extraordinaire. Il pourroit bien être,
t Madame d'Orſelis, qu'en effet mon
ination prévenuë auroit un peu exa-
à mes oreilles ce qui me parut ſi ter-
; mais cette femme couchant aſſez
de la porte où ſe fit le bruit, cette
e ayant de gros verroux, les barres
fenêtres étant près de ſon lit, dont
pouvoit diſpoſer à ſon gré, & étant
ule de ſang froid, elle put faire tout
ui lui plut, ſans que perſonne la ſoup-
nât. Ce que dit Madame d'Orſelis
eſt

eſt vrai, dit le Comte ; l'amour fait bien faire d'autres entrepriſes ; & la peur, qui eſt dans ſon eſpéce une paſſion auſſi forte, ne laiſſe point à la raiſon le loiſir de faire ſes fonctions ; & il arrive ſouvent qu'on s'affectionne aux ſentimens qu'elle inſpire, ainſi qu'à de plus agréables: mais, ajoûta-t-il, Madame d'Orſelis ne nous a rien dit de ce qui s'eſt paſſé depuis cette lugubre année de deuil ; car je ne puis croire que ſon cœur faſſe ici ſon coup d'eſſai. Vous tirez auſſi ſur moi, Monſieur le Comte, répondit-elle : croyez-vous qu'il ne faille pas exercer l'hoſpitalité en tout ? Il ne ſuffit pas de nous faire une chére délicate, d'avoir ſoin de nos plaiſirs, d'aller au devant de tout ce qui peut nous être agréable ; il faut encore ménager une pauvre hôteſſe par l'eſprit & par les ſentimens : je vous regarde à l'heure qu'il eſt comme un homme qui a bien de la générosité dans l'ame, & pas la moindre compaſſion dans le cœur : mais, ajoûta-t-elle en riant, je ne me trouve point aujourd'hui en humeur de me fâcher, & je vous avouerai que j'ai trouvé en mon chemin un homme qui m'a aimée éperduëment, que j'ai aimé de même, que ſelon les régles, cette union ne devoit jamais finir ; mais ne m'en deman-

z pas davantage, car toute ma Phi-
ıie ne pourroit m'empêcher de mê-
:s emportemens de colére dans mon
, & j'ai de plus encore aſſez de dé-
:ſſe, pour ne pouvoir entendre ſans
rin les noms que mérite cet homme
es procédés qu'il a eus avec moi, &
vous lui donneriez infailliblement.
ı belle Orſelis ſoupira en achevant
nots; & Chanteuil ſe ſentant fraper
:œur par une douleur qui augmen-
ſon amour, dit qu'il ſeroit injuſte de
de la peine à une Dame qui venoit
eur faire un récit agréable, & qui
t donné l'exemple au reſte de la com-
ıie de conter une partie de ſes avan-
s. Pour moi, ajoûtai-je, je le ferai
ıd on voudra, pourvu que nous al-
s nous coucher auparavant. Tout le
ıde y conſentit: mais il faut que je
s diſe, Madame, que, pendant tout
›uper, Bréſy donna dans la belle paſ-
. La Marquiſe y répondit par une
ıcité de regards qui lui fournit de
ıdes eſpérances; mais pour moi, dont
œur n'étoit point prévenu, je démê-
aiſément que ſa coquetterie n'étoit
ın moyen pour faire revenir Selin-
rt: celui-ci me diſoit mille choſes
ivoques dont j'aurois pû me faire l'ap-
pli-

plication ; mais il lui échapoit de tems en tems des regards sur Madame d'Arcire, dont le dépit étoit le conducteur. Ce n'est pas un sentiment qui annonce l'indifférence. Il me fit le lendemain une déclaration dans les formes : je ne jugeai pas à propos de m'en offenser ; mais je lui dis bien sincérement, que je l'estimois trop pour ne lui pas conseiller de retourner à son devoir ; que je voyois le motif de ses empressemens pour moi ; que je croyois qu'il avoit réussi ; que la Marquise n'étoit ni tiéde, ni infidéle ; qu'il devoit cesser une feinte qui ne pouvoit avoir que de fâcheuses suites ; car, ajoûtai-je, ou votre Maîtresse donnera de plus en plus des espérances au Marquis, ou elle vous le donnera pour successeur : si c'est le premier, le caractére de l'homme vous est connu ; il ne les perdra pas sans que sa vanité en souffre ; il inventera une avanture, plutôt que de paroître avoir été dupé : & si c'est l'autre, vous êtes perdu, Comte ; car vous aimez éperduëment ; & vous seriez d'autant plus à plaindre, que vous ne pourriez raisonnablement vous en prendre qu'à vous. Mais, repliqua t-il, me trouveriez-vous bien digne de compassion, si vous vouliez me consoler ; & n'avez-vous pas tout ce qu'il

faut...

. Je l'interrompis à ces mots,pour
-e voir que Madame d Arcire se le-
our passer dans son appartement ;
Marquis vouloit l'accompagner,
·lle ne le vouloit pas. Je tâchai d'o-
Selincourt à la suivre ; mais il est
ıx, & nous n'étions pas encore à
es troubles. Vous serez sans doute
e, Madame, que le Comte souf-
atiemment, en apparence, un ri-
laré dans sa propre maison : mais
it pas absolument lieu de se plain-
Brésy ; ils étoient amis depuis
ms ; il lui avoit fait un mystére
ıttachement pour la Marquise : on
int obligé de deviner. Le Comte,
tablement n'avoit feint de m'ai-
e dans les vuës que je vous ai
: pour donner une sorte d'ému-
Madame d'Arcire que le calme
ôtée, n'eut pas si-tôt reçû la re-
, que le dépit & la gloire se mê-
ma mieux continuer à me témoi-
l'amour, que de faire le person-
aloux dans un lieu dont il faisoit
honneurs. Quelques jours après
sation que j'eus avec lui, on
e l'après-dînée dans les appar-
ıarce qu'il ne fit pas beau. On
ᐧaſſette ; on dansa. Il vint une
com-

compagnie du voiſinage, moitié Ville ; moitié Campagne, qui ne laiſſa pas de nous amuſer. Après qu'on eut épuiſé les plaiſirs ordinaires, on ſe jetta dans la converſation. Les Dames campagnardes, qui vouloient nous faire voir qu'elles avoient les Livres à la mode, ne manquérent pas de la tourner ſur les nouveaux Contes des Fées ; elles en décidérent à leur maniére. Il y eut une jeune perſonne, qui nous aſſura que c'étoit des bagatelles que ces choſes-là, & que pour elle les lectures ſérieuſes faiſoient ſes plus grandes délices. Notre petite troupe n'étoit pas trop ignorante : nous voulumes voir quel uſage elle faiſoit de ces Livres graves ; mais elle nous parla avec une pedanterie ſi choquante, des grimaces ſi affectées, & ſon érudition avoit tant d'embrouillement, qu'après nous être réjouïs de ſa ſotiſe autant qu'elle le méritoit, Madame d'Arcire avoua qu'elle aimoit paſſionnément les Contes ; qu'elle ſoutenoit même que c'étoit avoir le grand goût, que de les lire avec plaiſir. Ce n'eſt pas, ajoûta-t-elle, que je n'admette point d'autres lectures ; au contraire, je ne conte celle-ci que comme un amuſement : mais il faut convenir, que quand ces ſortes d'Ouvrages ſont conduits avec l'ordre que l'Art y

met ;

ıe les passions y sont tendres, & agination s'y jouë d'un air bril-délicat ; il faut, dis-je, convenir, heures passent comme des mo-ans cette douce occupation ; & ine le tems seroit-il plus court amant aimé.

omte avoit grande envie de la er, & le Marquis de l'applaudir. estinée comme j'étois à calmer les je pris la parole, pour dire que rois un depuis long-tems, qui refois été conté à un Hôtel fa-ans un tems où l'esprit étoit un à la mode qu'à présent ; qu'il ssez d'art dans ce Conte ; que uloit j'en ferois part à la compa-arvu qu'on voulût bien me per-e ne suivre pas mon texte scru-ent, & que je pusse y mettre embellissemens que j'y croyois s. Tout le monde taupa à ma on : nous avions notre troupe e pour deux jours ; il étoit quest-errompre un peu l'ennui qu'elle oit ; je pris donc la parole en s.

ɪe des parties du Monde, vi-and Seigneur, fatigué du bruit as de la Cour : il avoit montré

ſa valeur & ſa magnificence juſqu'à un âge fort avancé. Le déſir de revoir quatre fils qu'il avoit eus d'une femme qu'il avoit fort aimée, qui étoit morte bien-tôt après la naiſſance du dernier, le fit retourner dans le château que ſes péres avoient habité, avant que les récompenſes l'euſſent dédommagé de ſes ſervices. Il trouva ſes enfans en âge de ſonger à leur fortune : ils étoient bien faits ; ils avoient de l'eſprit ; mais le ſéjour de la campagne leur avoit donné un certain air contraint & timide, dont il n'imagina qu'un moyen pour les défaire. Il les fit venir tous quatre dans ſa chambre : il leur dit que ſon revenu n'étoit pas aſſez conſidérable pour les rendre heureux ; qu'il trouvoit beaucoup d'injuſtice à mieux partager l'aîné que les cadets, puiſqu'ils étoient d'un même ſang ; qu'il alloit leur donner à chacun une part de ſon bien, leur faire faire à chacun un équipage convenable à leur condition ; & qu'il ordonnoit à ſon fils aîné d'aller chercher à faire ſa fortune dans l'Aſie, au ſecond d'aller en Afrique, au troiſiéme en Amérique, & au dernier en Europe : que ſa ſanté étant aſſez bonne pour eſpérer de les voir revenir tous plus riches & encore plus honnêtes-gens qu'ils n'étoient, il leur donnoit rendez-

'ous dans ſept ans ; & que ſi le ciel
ſoit de ſa vie, ils trouveroient tout
bon ordre, qu'ils auroient lieu de
& d'aimer ſa mémoire. Les quatre
ſurérent un ſi bon pére de leurs reſ-
& de leur obéiſſance : ils partirent
e tems après, & ſuivirent les ordres
:ur étoient preſcrits : leurs avantu-
ıt été inconnuës ; mais ils ne man-
ıt pas de ſe rendre au bout de ſept
château de leur pére.

le trouvérent en bonne ſanté; ce
ıe joie ſenſible pour ces cinq per-
; de ſe revoir après une ſi longue
e : le pére, qui avoit nom Mon-
emanda à ſon fils aîné, qu'on nom-
Iaraguan, le récit de ſon voyage,
uoi il s'étoit perfectionné. Il lui
avec quelque honte, qu'il avoit
r principal ami en Aſie un grand
nancien, & qu'il étoit devenu très-
lans cet art.

:-à-dire, repartit Mondor, qu'à
r la choſe par ſon nom, vous êtes
ſorcier. Et vous, mon fils, dit-
isné, vous êtes-vous exercé à une
moins ſombre ? Seigneur, reprit
y, je ſuis devenu le plus excellent
teur de l'Univers : Joueur de go-
ajoûta le pére ; ne fardons point

les choses. Alors se tournant vers le troisiéme : Parlez à votre tour, lui dit-il, Tirandor. Pour moi, Seigneur, je me vante de tirer plus juste qu'homme du monde. Encore, dit Mondor, ceci est-il un peu plus honorable. Et vous ? ajoûta-t-il, en regardant le cadet. Ah ! Seigneur, dit-il en se jettant à ses pieds, c'est à moi à vous demander mille pardons, je suis devenu artisan, sans aucun respect pour ma naissance ; mais si la perfection diminuë ma faute, vous m'en accorderez sans doute le pardon. Le triste pére se mit à rêver profondément ; ses yeux étoient tout changés ; on voyoit bien qu'il commençoit à se repentir d'avoir fait voyager ses enfans ; mais comme il avoit du courage, il se remit promtement ; & les regardant avec un visage plus serein, Vous n'avez sans doute pas choisi des états dignes de vous ni de moi ; mais il faut sçavoir prendre son parti, & tâcher que l'usage que vous en ferez rectifie ce qu'il y a eu de bas dans ce choix : il y a, ajoûta-t-il, dans la forêt voisine de quoi me faire voir si vous ne croyez point être plus habiles que vous ne l'êtes. En effet, un oiseau, qui ne fait son nid que tous les cent ans, est venu le bâtir cette année sur un de ces arbres : il est inconnu à tout le mon-

le ; jamais perſonne ne l'a trouvé : ſi
; m'y menez, dit-il à ſon aîné, vous
rez pas perdu votre tems en Aſie.
Auſſi-tôt Haraguan fit quelques cer-
avec ſa baguette magique, & ſortant
c Mondor, il le conduiſit juſte au pied
'arbre où étoit le nid. Cela n'eſt pas
, dit le pére : mais, Facinety, il faut
aire un tour de votre métier ; montez
es branches, & allez tirer l'œuf de
ous la mére, ſans qu'elle s'en apperçoi-
Facinety, plus léger qu'un faucon,
plutôt qu'il ne monta ; & dérobant
f ſans que la mére le ſoupçonnât, il
nt en l'air au haut de l'arbre, pour
ue de ſa victoire. Ce n'eſt pas aſ-
ajoûta le pére ; il faut, Tirandor,
ous tiriez une fléche ſi juſte, que vous
z l'œuf ſans bleſſer la main de votre
Tirandor ne manqua pas ſon coup ;
ance de l'oiſeau fut détruite, & cet
omba en mille piéces. Artidas, con-
Mondor, il faut ici prouver l'a-
de vos mains. Artidas ne tarda pas
nent à rétablir ſi parfaitement le bel
que les yeux les plus clairs-voyans
ent jamais pû en remarquer les dé-
Le pére parut content des épreuves
fils venoient de faire de leur ha-
il les remena chez lui ; & leur par-
C 3 lant

lant avec l'autorité qui ſied bien dans un chef de famille : Vous avez, leur dit-il, choiſi de terribles métiers ; mais il faut auſſi convenir que vous y excellez, & qu'il faut qu'un autre théatre qu'un château de campagne en ſoit témoin.

Le Roi a perdu ſa fille unique ; elle étoit plus belle que le jour, elle avoit de l'eſprit, elle étoit ſouhaitée de tous les Rois voiſins ; mais ſon cœur ſembloit ne s'être déterminé pour perſonne. Un jour qu'elle ſe promenoit ſur la terraſſe du Palais, elle apperçut un dragon-volant, d'une grandeur ſi prodigieuſe, qu'elle voulut prendre ſa courſe pour ſe ſauver dans les appartemens ; mais le dragon, qui avoit de bons yeux, & qui malgré ſon poids étoit d'une légéreté incroyable, l'eut priſe entre ſes horribles griffes, avant qu'on eût pû penſer à ſa ſureté. Ce fut une terrible nouvelle pour le Roi ſon pére. Il envoya des troupes de tous côtés ; il fit équiper des flotes pour parcourir toutes les iſles de la mer ; tous ſes ſoins ont été inutiles. Il y a un an que la Princeſſe eſt perduë, ſans que perſonne ait pû en avoir de nouvelles : ſi vous pouvez, ajoûta-t-il, en parlant à Haraguan, découvrir où elle eſt par la force de votre art, ce ſervice ajoûtera infiniment à ceux

que

j'ai rendus à l'Etat dans mes belles
es ; & je vous en verrai cueillir les
s, avec toute la joie d'un tendre pére.
aguan promit d'exécuter cette belle
eprise : on prépara un équipage en
peu de jours. Mondor mena sa fa-
e à la Cour ; il se présenta au Roi,
le reçut comme un brave & fidéle
qu'il vouloit récompenser, & ses
re fils, comme de jeunes Seigneurs
grande espérance. Sire, dit Mondor
oi, vôtre Majesté ne séche point ses
rs : leur cause ne m'est que trop con-
; je ne puis voir mon Roi affligé, sans
er d'y trouver un reméde. Et quel
éde, repliqua le Roi, pouvez-vous
rter à ma douleur ? Je n'ai rien omis
retrouver ma fille, je n'y ai point
i, rien ne peut me consoler. Ce ne
pas aussi de vaines plaintes, Sire,
je viens vous offrir, reprit Mon-
; vous voyez en l'aîné de mes fils un
t capable de rendre un grand service
Roi ; ordonnez seulement qu'on
e un vaisseau, & je vous promets le
ir de la Princesse avant deux mois.
riste Roi plia les épaules, & regarda
dor en pitié ; mais le vieillard ne se
tant point, on crut qu'étant homme
sensé, il pouvoit en effet tenir ce

qu'il promettoit. On fit donc équiper un vaisseau : la famille s'y embarqua ; on découvrit une Isle où Haraguan assura qu'étoit la Princesse ; on apperçut même bien-tôt après le monstrueux dragon, qui dormoit sur le bord de la mer, & la triste Isaline (c'étoit le nom de la Princesse) embarrassée dans cinquante tours de sa queuë, qui avoit trois cens aunes de long : elle paroissoit regarder avec tendresse & vivacité un jeune pêcheur qui voguoit autour de l'Isle, & qui paroissoit avoir un intérêt pressant à y aborder ; mais elle lui faisoit signe de s'éloigner : elle lui montroit le vaisseau, elle joignoit les mains. Le beau pêcheur, dont l'habit étoit propre & galant, obéissoit à regret à ses ordres ; les yeux de ces deux personnes découvroient assez leurs sentimens ; mais Mondor, ne voulant point perdre de tems, fit entrer Facinety dans la chaloupe, ordonna qu'on la mit en mer, & lui dit d'aller déveloper la Princesse de la queuë du dragon, tandis qu'il dormoit, & de l'apporter dans le vaisseau. Cet ordre, qui auroit épouvanté tout autre que cet adroit escamoteur, trouva en lui une disposition promte à faire voir les effets de son Art ; il entra dans l'Isle, & enleva la Princesse en si peu

de tems, qu'un éclair ne dure pas
ns que cette expédition : content
nporter une si belle proie, il la posa
s le vaisseau, sans que la jeune Isa-
parût sensible à ce service. Le jeune
heur, cependant, faisoit des cris si per-
s, que le dragon s'éveilla ; & volant
ues dessus le Vaisseau, il effraya tou-
a chiourme par son horrible figure :
lragon n'avoit qu'un seul endroit vul-
ble, & cet endroit étoit si petit, qu'à
e une fléche pouvoit-elle y entrer ;
; Tirandor en décocha une si juste,
le monstre fut privé de la clarté du
. Il est vrai que sa mort pensa être
ste à nos voyageurs ; il tomba la
la premiére sur le vaisseau, & le
ant d'outre en outre, il faisoit eau
grande abondance, que tout ce qué
faire Artidas, ce fut de le radouber
promtement pour n'être pas submer-
mais il est vrai que ce fut avec tant
esse, qu'on ne vit jamais par où le
on avoit passé.
ous ces événemens se passérent en si
ous ces tems, qu'Isaline, étonnée & confu-
le tems, qu'Isaline, étonnée & confu-
sçavoit avec quelles gens elle étoit.
dor se fit connoître à elle : il lui ap-
ue c'étoit avec la permission du Roi
e avoit reçû ces services de ses fils.

La Princeſſe l'en-remercia d'un air mélancolique ; & paſſant ſur le tillac, elle tourna ſes beaux yeux du côté de l'Iſle, comme ayant regret de la quitter. On ne douta pas que le beau pêcheur n'eût part à ſes regrets : cela paroiſſoit pourtant mal aſſorti ; les quatre fréres ne pouvoient comprendre la bizarerie d'un tel goût ; ils ignoroient que rien n'eſt trop éloigné, quand l'amour eſt entre deux.

Haraguan, fier de ſa profonde ſcience, fut le premier qui voulut faire valoir le mérite du ſervice qu'il avoit rendu à la Princeſſe ; il en demanda la récompenſe du ton d'un homme accoûtumé à faire trembler le ténébreux ſéjour, & plus ſujet à parler aux Démons qu'à une belle Princeſſe ; auſſi fut-il reçu avec colére. Facinety s'y prit d'une maniére plus ſubtile : il chercha des détours : il choiſit le moment qu'il crut le plus favorable ; mais s'il fut écoûté avec plus de patience, ce ne fut pas avec moins d'inſenſibilité. Tirandor, accoûtumé à ne manquer jamais ſon coup, crut n'avoir qu'à paroitre pour vaincre ; mais il connut la différence qu'il y a de tirer au blanc, ou d'attraper un cœur fier & prevenu. Pour Artidas, ſes eſpérances n'étoient pas moindres ; mais il fit ſa déclaration par des démonſtra-
tions

ions de Mathématique. Isaline en rit; nais il ne fut pas plus heureux que ses réres. On arriva peu après à la Cour; le Roi étoit sur le port; il apperçut sa fille le loin, qui se tenoit debout sur le tillac pour se faire voir: sa tristesse ne diminua point la sensible joie du Roi; elle ne fut pas si-tôt auprès de lui, qu'il la tint embrassée pendant une heure, sans pouvoir dire une parole; chacun prenoit part à la joie d'un si bon pére. Il ne se sépara de a chére fille, que pour remercier Monor & ses fils de l'importance d'un tel service, & pour leur offrir tout ce qui dépendoit de lui, pour marques de sa reconnoissance. Sire, dit hardiment Monor, nous sommes vos sujets; mais ma aison est illustre & ancienne: ce ne seit pas la premiére fois qu'un grand Roi roit choisi un gendre parmi la Noblesse son Royaume: décidez; le zéle qu'ils t eu pour vôtre Majesté est assez égal, r mérite l'est aussi, & mon amitié n'a pas plus pour l'un que pour l'autre. Le i trouva de l'audace à ces paroles; mais ne put lui déplaire: & regardant ndor avec bonté: Je croyois, lui renua-t-il, que des récompenses, partas entre vous & vos enfans, suffiroient r vous prouver ma reconnoissance;

 mais

mais puisque vous consentez qu'un seul soit heureux, j'en suis d'accord; quoique ma fille en doive être le prix, il faudra la consulter auparavant que de choisir; allez vous reposer, & goûter à loisir la joie d'être pére de tels enfans.

Quelques jours se passérent sans que la Princesse parût se vouloir déterminer; elle étoit triste & solitaire. Le Roi son pére lui demandoit comment elle avoit passé l'année de son séjour avec le dragon. Tranquillement, Seigneur, lui répondoit-elle; toute ma douleur étoit de ne vous point voir; mais je crus à la fin que vous m'oublieriez, & que vous choisiriez une femme aimable, qui vous donneroit des successeurs. Le dragon d'ailleurs n'exerçoit aucune cruauté sur moi: j'avois une petite cabane de feuilles, je cueillois moi-même les fleurs dont mon lit étoit composé; il ne fait jamais trop froid dans l'Isle que j'habitois; je me promenois les soirs sur les bords de la mer; je dormois tranquillement les nuits, & je m'occupois les jours à rêver. Mais quelle rêverie, interrompit le Roi, pouvoit vous amuser agréablement? Vous n'espériez point la fin de vos malheurs, vous étiez sous la puissance d'un affreux dragon, & vous ne voyiez personne. Isaline rougit à

ces

nots, & baiſſa les yeux; puis les re-
nt ſur le viſage du Roi ſon pére: Sei-
ır, lui dit-elle, vous ſçavez que l'eſ-
nce eſt un don de la nature, qu'elle
s l'a fait pour nôtre conſolation, &
lle ne meurt qu'avec nous; le dragon
igeoit de moi que de l'accompagner
ques heures ſur le bord de la mer,
ıu'il vouloit dormir, & j'avois la
plaiſance de ne le pas refuſer; je re-
lois pêcher pendant ce tems-là, & ces
ıens n'étoient pas les plus déſagréa-
de ma vie. Ah! ma fille, s'écria le Roi
la vit rougir extraordinairement en
endroit, qu'entens-je? Vous avez
un an ſans ennui dans une Iſle dé-
! La vûë d'un monſtre ne vous y
it point d'horreur, & vos plus doux
ens étoient quand vous voyiez pê-
! Miſérable pêcheur, ajoûta-t-il,
u me vendras cher le plaiſir d'avoir
ınuyé une Princeſſe inconſidérée! Le
renvoya ſa fille dans ſon apparte-
: il envoya chercher Mondor; il
: repeter ce qu'il avoit vû de ce pê-
·, qu'il ne lui avoit déja que trop fi-
ıent rapporté. Ce fut un coup de
e pour ce pére infortuné: il ne dou-
; que ſa fille n'eût laiſſé ſurprendre
œur à un indigne amour; & il réſo-
lut

lut de contraindre Isaline à choisir un des quatre Seigneurs. D'autre part, la triste Princesse ne pouvant contenir dans son cœur sa douleur & sa tendresse, elle en fit confidence à une de ses femmes qu'elle aimoit beaucoup. On me va faire un crime, lui dit-elle, des sentimens qui m'ont empêché de me désespérer; ce Roi, ce pére, n'auroit plus de fille, si le jeune Delfirio ne s'étoit fait voir à moi avec tous ses charmes: Qu'il en a, ma chére Cephise! ajoûtoit-elle en pleurant. Quel cœur auroit pû lui résister? il brilleroit au milieu de la plus florissante Cour. Jugez des impressions qu'il fit sur mon esprit dans une Isle inhabitée; mais il ne songe peut-être plus à moi! Le volage se sera rebuté par les difficultés! Cephise, qui étoit bien aise de divertir un peu la Princesse de ses déplaisirs, la pria de lui conter ses avantures; elle le fit en ces termes.

Tu sçais, ma chére Cephise, comme je fus enlevée par ce Dragon formidable; je crus en être dévorée un moment après, & j'y étois résoluë lorsqu'il me posa doucement dans une Isle très-agréable, mais absolument déserte; il étoit encore jour quand j'y arrivai: le serpent ailé reprit son vol & me laissa seule; je n'avois d'au-

penſée que la mort. Que m'importe,
je en moi-même, comment je périſſe?
aut encore mieux ſervir de pâture au
nſtre, que de traîner une vie malheu-
ſe, & expoſée à la faim & aux injures
'air. Je me promenois en roulant ces
euſes penſées dans mon eſprit, lorſque
erçu ſur la mer une petite barque
mais jolie, & un jeune homme qui
le, Adonis n'eut jamais tant de
oit s il avoit de grands cheveux
me mme du jais, de beaux yeux, une
s co agréable, des dents merveilleu-
he taille parfaite: il jettoit ſa ligne
une grace qui donnoit envie de pê-
& il étoit ſi heureux, qu'il ne la
it point inutilement: ſon habit n'é-
que de toile jaune fort fine, & garni
entelles. Il m'apperçut comme je le
rdois dans ma déſolation. La magni-
ice de mes habits, plûtôt que ma
té, attira ſans doute ſes yeux. Gran-
rinceſſe, me dit-il, quelle étoile fa-
vous a conduite ſur ces bords? Je lui
ai en peu de mots mon avanture: il
arut touché; il ſauta légérement à
, d'un air galant & adroit, mais en-
plus empreſſé; il alla couper des
hes d'arbres, il en compoſa une ca-
très-propre, il prit de la mouſſe &
des

des gazons, il m'en fit un petit lit très-commode, il le joncha de mille fleurs; il m'assura que le dragon n'étoit cruel qu'à ceux dont il croyoit avoir reçû quelqu'outrage, & il me demanda la permission de me venir voir tous les jours. Je la lui accordai sans peine. Le métier qu'il exerçoit ne me donnoit aucun mépris pour lui : quel Prince lui pourroit disputer l'avantage de la beauté, des graces, & de l'esprit ? Le dragon ne parut point du reste du jour. Mon beau pêcheur revint le lendemain à la porte de ma cabane, écouter si j'étois éveillée: il entra respectueusement, dès que je lui eus fait signe qu'il le pouvoit: Avez-vous dormi, adorable Princesse, me dit-il ? Vos yeux, ces yeux si dangereux, qui ôtent le repos à tous les mortels, ont-ils goûté les charme du sommeil ? Oui, Delfirio, lui dis-je, j'ai dormi, & je crois même que quand je ne l'aurois pas fait, je devrois vous le dire, après les soins que vous avez pris pour me faire un lit commode & agréable. Il soupira, & ne répondit rien; mais il alla à quelques pas de ma cabane prendre d'entre les mains d'un petit pêcheur une grande manne d'ozier travaillée fort joliment : il l'ouvrit en ma présence; j'y vis du linge d'une propreté

sur-

prenante, des habits simples & galans, plus convenables à mon état présent e ceux que j'avois alors sur moi, & e toilette avec tout ce qui est nécessaire ır une femme. Ses soins me parurent nes d'être récompensés. Je le priai de promener un moment; je me deshaai pendant ce tems-là, je mis une des es qu'il m'avoit apporté; & le rappel- bien-tôt après, je pris toutes mes reries, & je les lui présentai d'un air - reconnoissant. Il recula quelques Je crus d'abord que c'étoit par étonent; mais un sentiment plus noble causa ce mouvement : il s'indigna de ui auroit transporté un autre de joie; vous dirai-je, ma chére Cephise, il vainquit en générosité, & je lui donn récompense un portrait de moi que rtois à mon bras : il le reçut comme de Venus. Ses transports étoient mais l'air de grandeur ne l'abandonjamais, & tout étoit gracieux en lui. ıs le premier jour n'être touchée que n'être pas ingrate; mais je connus tôt après, que l'amour tire ses coups par-tout; qu'il n'est point de desert ıétrable à ses traits, & que la diffédes conditions n'est qu'un foible cle, quand on aime véritablement. En-

Enfin, je souffris qu'il me parlât en amant passionné : je lui répondis presque de même. Il m'apportoit tous les jours de petits repas rustiques, mais propres, & bien entendus : nous les mangions ensemble. Le dragon venoit souvent dans son Isle, & ne paroissoit point fâché de notre union ; quelquefois il me prenoit doucement avec une de ses griffes, pour me mener avec lui sur le bord de la mer : il y dormoit paisiblement. Delfirio sautoit alors dans sa barque, & chantoit des airs tendres pour me divertir ; car il a la voix admirable. Cette vie me paroissoit si aimable & si tranquille, que bien loin de songer à mon retour, je n'avois d'autre vûë que celle de m'établir dans l'Isle. La condition de Delfirio étoit ce qui s'y opposoit ; mais à la fin, tâchant de me défaire des préjugés, je conclus que je pouvois bien donner la main à qui j'avois donné mon cœur. Delfirio, de son côté, avoit autant de respect que d'amour : il vouloit m'amener à son but par degrés ; mais un jour qu'il me vit plus tendre qu'à l'ordinaire, & que mes yeux lui annonçoient son entiére victoire, il sçut si bien profiter des momens, que ne pouvant lui résister, & fatiguée de me combattre moi-même, je lui tendis la main, & la lui serrant

avec

: ardeur: Delfirio, lui dis-je, vous m'ai-
, vous connoiſſez trop que je vous ai-
on ne me trouvera jamais dans cette iſle
aire; les Dieux ſeuls ſeront témoins de
e union, & je ne dois pas craindre leurs
oches, puiſqu'ils n'ont jamais dédaigné
nortelles lorſqu'elles leur ont paru
es. Et que m'importe, après tout,
tai-je, du jugement des hommes
d ils ſçauront mon choix? De tout
vers, je ne veux que vous. Delfirio,
porté d'amour & de joie, m'embraſ-
genoux, & fit toutes les actions d'un
ne tranſporté d'une ſuprême félicité.
primes Neptune, Thetis, & tous
ieux & les Déeſſes de la mer à té-
s de la foi que nous allions nous
er: nous nous tournames avec nos
ds vers ceux qui habitent le brillant
oe, & nous eumes lieu de croire en
ntendus, puiſque dans la plus belle
du monde nous entendimes un
de tonnerre à nôtre droite, & que
vîmes la mer s'agiter un peu, quoi-
ort tranquille auparavant. Voilà,
ére Cephiſe, comme nos noces fu-
célébrées. Nous ne pûmes douter
es amours ne s'y fuſſent trouvés;
puis cet heureux jour, nos chaînes
ont paru plus fortes, quoique plus
légé-

légéres ; & chaque heure a été marquée par quelque nouvelle preuve d'ardeur, jusques au moment fatal de nôtre séparation. Hélas ! le malheureux Delfirio vouloit aborder le vaisseau dans lequel on m'enleva : il ne douta pas un moment, dès qu'il l'apperçut, du zéle cruel qui l'amenoit ; mais qu'auroit-il pû faire seul & sans armes ? Je meurs de douleur, quand je pense à la triste vie qu'il méne à présent, & je crains encore plus qu'il ne goute un repos funeste à mon amour. Admire, Cephise, admire, ajouta la Princesse, à quel point il m'occupe cet amour, puisque j'ai omis une circonstance qui peut seule me justifier, puisque mon malheur m'a conduit en un lieu où je suis soumise à la censure des hommes. Dès le lendemain de nôtre mariage, il m'apprit qu'il étoit fils de Roi ; que des prédictions difficiles à comprendre, mais terribles, avoient obligé le Roi son pére à l'éloigner, & à lui faire prendre l'habit & les occupations d'un pêcheur ; qu'il avoit de tems en tems des nouvelles du Roi son pére, & assez d'argent pour vivre heureux ; qu'il n'avoit plus qu'un mois à rester dans cet état, après lequel il pouvoit revoir sa patrie ; mais que, puisqu'une vie tranquille me plaisoit autant qu'à lui, il n'y retour-

ourneroit jamais. Eh bien, Madame,
Cephise après que la Princesse eut ces-
 parler, doutez-vous que vôtre ai-
e époux n'aille dans le Royaume de
ére, & qu'il ne vienne ensuite de-
er à nôtre Monarque un bien qui
partient si légitimement? Isaline l'es-
bien; mais la crainte ne laissoit pas
iver place dans son ame: elle n'eut
g-tems à combatre cette triste pas-
ès le lendemain, on eut avis qu'un
beau comme le jour, fils du Roi
a, étoit arrivé à la Cour pour
er de grands mystères: c'étoit le
 Delfirio. Il demanda une au-
crette au Roi: il lui apprit sa
, son amour, & son mariage
ne: son avanture fut cruë &
Le Roi, qui étoit très-bon pé-
ısa mourir de joie; & Mon-
toit glorieux, fut prêt à en
hagrin. Haraguan s'en con-
 qu'il fut récompensé magni-
& qu'il eut une des maisons
du Roi pére d'Isaline, pour
ire science. Fancinety espé-
r tant de femmes qu'il vou-
 bras mêmes des amans ja-
r, aimant mieux la guerre
 l'amour, ne daigna même
pas

pas ſe plaindre: & Artidas prit ſa diſgrace ſi fort en gré, qu'il imagina même des jeux & des machines à ſurprendre les plus ingénieux, pour la célébration des noces de la Princeſſe, qu'on voulut refaire avec magnificence; ce fut même Artidas, qui inventa les boëtes à double fond pour mettre des portraits: il en préſenta une à Iſaline, & il lui dit que rien ne le pourroit ſi bien venger de Delfirio, que de voir cette boëte remplie par un autre portrait que le ſien. Ces trois Cadets reçurent des graces du Roi, capables de les dédommager de toute autre perte que de celle de la Princeſſe. Mondor eut auſſi lieu d'être content; & je ſouhaite, Meſdames, que vous le ſoyez de moi après un ſi long récit, où j'ai mis aſſez de mon invention, pour n'être pas bien ſûre d'avoir réuſſi.

Lorſque j'eus fini mon Conte, chacun s'empreſſa à me donner des loüanges, que je n'avois ſans doute pas méritées, & l'on voulut ſçavoir ce que j'y avois ajoûté. Premiérement, répondis-je, je l'ai narré à ma maniére; j'ai ôté une ſimplicité, qui le rendoit très-court: Toute l'avanture d'Iſaline & de Delfirio, leurs noms & ceux du reſte des acteurs, tout cela eſt de moi, & je ne croi pas me vanter beaucoup en l'avouant: il n'y a point de ce merveilleux qu'on voit dans tous

ous les autres Contes de cette espéce, mais
ussi est-il considérablement plus court: j'ai
oulu en retrancher les Fées, pour voir
je pourrois rendre mes amans heureux,
is le secours de ces bonnes Dames, qui
it justement les Dieux de la Machine,
e les anciens condamnoient tant.
Le Comte soûrit, quand j'achevai ces
s: Je vous assure, me dit-il, que
s placez votre érudition à merveille,
ue vous ne lisez pas en vain. Ne vous
uez point de moi, lui repartis-je; je
peut-être aussi redoutable par mes
res pensées, que par cette érudition
ous me reprochez, & je pourrois me
er de votre raillerie. Selincourt me
nda grâce: la conversation se rendit
ale. Cette même Campagnarde, qui
tant blâmé les Contes de Fées, me
e n'en avoir point mis dans celui du
: je n'en demeurai pas plus fiére.
quis dit que c'étoit une chose di-
remarque, que les meilleurs es-
les plus solides, que ces gens qui
nt toutes les bagatelles, ne pou-
s'empêcher d'achever une lecture
espéce, dès qu'il avoient mis les
fus. Cela vient, sans doute, dit
d'Arcire, du merveilleux qu'on
tre, qui souvent est bien plus
agréa-

agréable que le vrai. Pour moi, dit Madame d'Orſelis, je croi que l'imagination, qui brille de tous côtés dans ces ſortes d'ouvrages, réjouït celle du Lecteur, & qu'il n'y a point de ſévérité qu'elle ne déride, pour parler ainſi. J'en fais un autre jugement, ajoûtai-je, & je ſuis perſuadée que le vrai qu'on déméle, couvert d'un voile agréable, eſt ce qui plait aux gens ſenſés : la vérité eſt belle par tout ; mais préſentez-la nuë & ſans ornement, elle a quelque choſe de trop dur ; & ſi le Comte me le permet, je vous ferai ſouvenir de cet ancien, qui, ayant à dire des vérités fâcheuſes, mais néceſſaires à une République fameuſe, fit aſſembler le peuple, pour leur annoncer triſtement des choſes triſtes en elles-mêmes. Il fit baailler, ou fuïr, tous ſes Auditeurs : & ce ne fut qu'en ſe ſervant d'une fable, dont l'image n'avoit rien de funeſte, quoique le ſens ſignifiât la même choſe, qu'il raſſembla l'Auditoire fugitif, & qu'il le rendit même plus nombreux. Ce que dit Mademoiſelle de Buſanſay eſt vrai, dit le Marquis ; mais il faut pourtant avoüer, qu'on aime naturellement les choſes ſurnaturelles ; une marque de ce que j'avance eſt qu'il n'y a perſonne qui n'écoute les hiſtoires d'eſprits,

prits, quoiqu'on n'y ajoûte point de foi; & moi-même, ajoûta-t-il d'un air moqueur, je m'y amuse un peu plus qu'un autre, quoique je les croye un peu moins. Nôtre campagnarde soûtint, que sans nier l'immortalité de l'ame, on ne pouvoit être absolument incrédule sur ces sortes de choses. Ceux & celles de sa troupe appuyérent son dire par des raisons où ils s'embrouillérent beaucoup. Ensuite ils passérent aux exemples. Ils nous citérent mille avantures arrivées dans leurs châteaux, qui nous parurent absurdes, & dont nous attribuâmes l'origine au dérangement de leurs demeures, & à la foiblesse de leurs esprits. Le Duc de.... avoit gardé un profond silence pendant cette tumultueuse conversation; mais, se réveillant enfin: Mesdames, dit-il, je ne suis pas plus sot qu'un autre; on ne me persuade pas aisément les extravagances qu'on débite sur les ames en peines; mais quand je vois des gens à bonne tête me dire qu'ils ont vû, je trouve qu'il seroit injurieux pour eux, & ridicule à moi, de les traiter de visionnaires. Tout le monde connoit, ajoûta-t-il, Mademoiselle de C.... on sçait qu'elle n'a, ni petitesse dans l'esprit, ni manque de fermeté: elle m'a pourtant conté elle-même,

 Qu'un

Qu'un de ſes amis, partant pour l'Armée; vous entendez, Meſdames, ce que veut dire ami en langage de femme; cet ami donc, en prenant congé d'elle, l'aſſura, que s'il perdoit la vie cette campagne, il lui aparoîtroit en blanc, ſuppoſé que le Ciel lui fit miſéricorde, ou dans un feu s'il étoit condamné. Mademoiſelle de C.... conſentit à cette idée; il ſe paſſa pluſieurs mois pendant leſquels elle reçût trop ſouvent de nouvelles de ſon ami, pour redouter rien de funeſte: mais un jour qu'elle liſoit, appuyée ſur une petite table, elle vit une main ſans corps, qui poſoit une boéte d'or ſur cette table; la main diſparut. Celle de Mademoiſelle de C.... prit en tremblant la boéte fatale: elle l'ouvrit, & trouva qu'elle renfermoit un cœur, tel que celui d'un cadavre qu'on vient d'ouvrir. L'horreur d'une pareille viſion lui fit détourner la vûë d'un autre côté: elle entendit en même tems du bruit dans la cheminée, comme ſi le feu y eût été; & elle en vit deſcendre un feu ſombre & bleuâtre, qui conſumoit un corps qu'elle ne connut que trop pour celui de ſon malheureux ami; la douleur & l'appréhenſion la firent évanouïr. Une de ſes femmes, qui étoit à l'autre bout de ſa chambre, & qui n'a-

voit

voit rien vû, accourut pour la secourir, & la fit revenir en peu de momens. Elle ordonna des priéres sans nombre, quoiqu'elle les crût inutiles par l'espéce de aparition. Elle sçut dès le jour même, que cet homme avoit reçû un coup mortel à un siége, dont il étoit mort peu de jours après; & la boéte & le cœur, qui lui sont demeurés, ne peuvent laisser douter de la réalité de cette avanture.

Le Marquis se mit à rire inconsidérément: Quoi! Monsieur le Duc, s'écria-t-il, ce sont-là de ces choses que vous voulez qu'on croye! Ne voyez-vous pas qu'une imagination, frapée par la promesse de cet ami, étoit capable de lui fournir des visions encore plus épouvantables; & que, pour n'être pas traitée de folle, elle a fait enchasser le cœur d'un de ces animaux qui ont les parties nobles faites comme nous, pour donner plus de vrai-semblance à son récit? Chacun rit de la plaisanterie du Marquis; & sans vouloir rien approfondir, on badina jusques au souper sur diverses matiéres.

La Marquise fut plus vive ce soir-là qu'elle n'avoit encore été. Elle me fit la meilleure mine du monde. Jamais Brésy n'avoit crû être si avancé, & jamais le Comte ne pensa avoir plus de besoin de

 me

me mettre dans ſes intérêts pour aider à le dépiquer; mais il avoit beau ſe contraindre, le dépit ſe faiſoit voir dans ſes yeux; & je craignis pluſieurs fois, que, malgré cet ancien droit d'hoſpitalité, il ne querellât le Marquis ſur des prétextes légers. La Compagnie champêtre s'en alla le lendemain après le diné: le Comte ne pouvoit preſque plus ſe contraindre; Bréſy n'étoit pas moins fier. Madame d'Arcire en craignoit les ſuites ſans y mettre ordre, parce que ſa beauté étoit d'autant plus célébrée que le trouble augmentoit toûjours.

Enfin, Madame, il ſeroit étonnant que deux braves gens euſſent été jaloux l'un de l'autre impunément; mais le Comte étoit chez lui, le Marquis étoit chez le Comte; tous deux obligés à des égards, tous deux glorieux, tous deux préſumant valoir infiniment plus l'un que l'autre; l'un armé d'un dépit qui l'obligeoit à ne ſe pas tenir pour offenſé, & l'autre flaté d'une eſpérance qui ne lui permettoit pas de s'éloigner: ils ſe licencioient ſeulement à ſe lancer quelques traits de raillerie; mais cela n'alloit point juſques à ſe quereller. Il eſt vrai que le Comte, ayant fait un grand effort ſur lui-même, reprit bien-tôt le parti de feindre une paſſion pour moi:

proposa un soir une partie d'aller sou-
er le lendemain dans une de ces jolies
aisons dont les maitres sont ravis de
nner les entrées quand ils n'y sont pas;
lle-là, qui est à..... n'a pas un arbre
i ne soit entouré de fleurs; des boulin-
ins y sont de dix sables de différentes
leurs; les fontaines n'y sont ornées
e de gazons, mais la maniére dont ils
t tenus les fait préferer aux marbres;
parterres sont pleins de jets d'eau qui
t toûjours; la vuë d'une terrasse qui
ne le jardin, est un tableau dont les
ts de vuë sont admirables. Enfin,
nsieur de R.... est un homme de goût
outes choses, & il n'est pas moins
ble pour la situation qu'il a choisie,
pour les ornemens étrangers dont il
belli sa jolie maison: ce fut donc en
u que nous choisimes nôtre prome-
On imagina d'y aller par eau, par-
e cette maison est précisément sur le
de la Seine. Les hautbois étoient dans
teau qui suivoit le nôtre: ils étoient
& l'autre galamment couverts. Le
étoit merveilleux; tout sembloit res-
a joie; Chanteuil & la belle Or-
issoient briller une joie charmante
eurs yeux; Brésy avoit beaucoup
r dans les siens; la Marquise vou-
loit

loit y répondre ; le Duc de..... mettoit en uſage toutes les galanteries de ſon tems pour ſéduire mon cœur, & le Comte joüoit à merveilles l'Amant déclaré auprès de moi. Vous ſçavez, Madame, que la préférence a quelque choſe de doux : j'avois un grand panchant à la joie, & la converſation qui fut d'abord générale ne fut aſſurément pas mauvaiſe ; mais, inſenſiblement, l'harmonie des hautbois & le bruit de l'onde inſpirérent un petit ſilence réveur : &, un moment après, Madame d'Orſelis ayant dit quelque choſe bas à Chanteuil, le Marquis ſe crut en droit de parler du même ton à Madame d'Arcire. Selincourt en fit autant avec moi; & le Duc, qui n'étoit amoureux que pour être de bonne compagnie, alla ſe placer à l'autre bout du bateau, dès qu'il me vit occupée par ſon neveu : je ne l'étois pas de ſorte que je ne m'aperçuſſe que la Marquiſe laiſſoit échaper des regards ſur nous, qui ne prouvoient pas une grande attention à ce que lui diſoit Bréſy. Je vis auſſi qu'il s'en apperçut, & qu'il lui en marqua du dépit. En vérité, dis-je au Comte, vous cauſez un furieux deſordre dans cette petite societé. Vous aimez la Marquiſe, j'en ſuis ſûre. Elle n'a le cœur ſenſible que pour vous. Quel plaiſir pre-

nez-

z-vous à vous contraindre, pour me
ɔuver des feux que je croi mal allumés,
à tourmenter une femme aimable qui
us aime? Si vous ne vous étiez point
ſé, ajoûtai-je en riant, de faire le co-
:t mal à propos, vous jouïriez en re-
des plaiſirs d'un amour tranquille; &
Marquis, qui en arrivant ici ignoroit
divers intérêts, & qui me crut en
on avec vous, ſe ſeroit peut-être
·né de mon côté s'il m'avoit crû libre:
'aurois peut-être écouté favorable-
t. Vous ſeriez à préſent heureux; au
que les cartes ſont ſi brouillées, qu'on
oit craindre la cataſtrophe, & que le
x qui en puiſſe arriver, c'eſt que je
ſans conquête. Le ton, dont j'ache-
e diſcours, ne permit pas à Selin-
de me répondre fort ſérieuſement;
après m'avoir avoüé que le calme
el dans une avanture amoureuſe lui
t beaucoup d'ennui, & que, quel-
rix qu'il lui en pût coûter, il aimoit
uelque peu de trouble, il m'aſſura
e trouvoit très-aimable; mais que
mier motif qu'il avoit eu de s'at-
à moi, avoit été de donner de la
à la Marquiſe; qu'enſuite la ma-
dont elle avoit reçû le Marquis,
déterminé, ou à la piquer juſques
au

au vif pour la faire revenir à lui, ou à tâcher à m'aimer ſincérement pour le dédommager d'avoir une amante infidéle. Il faut, lui répondis-je en riant encore, que vous me croyiez bien philoſophe, pour m'apprendre ſi tranquillement vos motifs d'amour. Si j'étois une femme ordinaire, je deviendrois vôtre ennemie irréconciliable : rien ne s'excuſe ſi difficilement, que ce qui attaque la beauté ; mais je vous pardonne vos petites ruſes de guerre, & je n'en ſerai pas moins de vos amies, ajoûtai-je en lui tendant la main. Le Comte, qui étoit galant, baiſa la main que je lui tendois avec un air de reconnoiſſance, & accompagna cette action de quelques mots aſſez doux. Je jettai par hazard les yeux ſur Madame d'Arcire dans ce moment : je vis dans les ſiens de la colére & de la douleur ; & je remarquai, qu'elle baiſſa une grande coeffe qu'elle avoit ſur la tête, & qu'elle s'appuya contre le bateau. On arriva peu de tems après.

Il faiſoit fort chaud : on paſſa quelques heures dans un grand ſalon qui donne ſur la riviére. Madame d'Arcire eut toûjours ſa coeffe baiſſée, & prit pour prétexte, qu'elle avoit fort mal à la tête : le Marquis fit l'empreſſé autour d'elle. Le Comte s'en

'en approcha pour lui en témoigner son hagrin ; mais elle le reçut avec cette erté qui est toûjours une faveur dans ıe femme polie. Elle se contraignit pournt pour parler un peu : chacun se mit : la conversation. Mais, comme il y a›it de l'embarras dans la plûpart des es-*its*, je m'avisai de faire souvenir la comgnie, que l'on devoit, à l'exemple de *ıdame* d'Orfelis, faire une petite hisre de sa vie, ou du moins en conter -*lques* traits. On vouloit que je comıçasse : je dis que je n'étois pas en hu*ır* de parler long-tems ; mais je proıi de tirer au sort : il tomba sur le :valier de Chanteuil, qui prit ainsi la ›le.

ne vous ennuierai pas, Mesdames, de ce qui m'est arrivé en ma vie ; cela t triste ou froid : j'ai été souvent eureux, souvent quitté ; &, quoiı m'ait accusé d'inconstance, j'appelec raison de ce jugement, & vous ez voir une preuve, dans une avan- qui, sans être chargée de grands mens, est pourtant des plus fines.

y a quatre ans, qu'après avoir vû ems une Dame comme mon amie, ısai de l'aimer comme une maitres-

D 5 se.

ſe. Cette femme, que j'appellerai Madame d'Arſilly, eſt très-aimable par ſa perſonne & par ſon eſprit, je m'accoûtumai à lui trouver des charmes que je ne trouvois plus dans les autres; ſon humeur me paroiſſoit douce & égale; la vivacité de ſon imagination lui donnoit du panchant à la jalouſie : ce fut à cette paſſion, que je dus mon bonheur : j'avois en vain changé de ſtile & de maniére auprès d'elle : Elle ne pouvoit me regarder que comme un ami. Une belle fille, qui alloit ſouvent chez elle, & que je m'aviſai de loüer, la détermina à faire un peu plus de chemin en ma faveur pour ne me pas perdre : je fus heureux, Meſdames, & je puis le dire ſans indiſcrétion, puiſque mon bonheur ne conſiſta que dans la tendreſſe de ſes ſentimens; mais heureux de la maniére du monde la plus charmante. Madame d'Arſilly étoit tendre, appliquée, fidéle, défiante autant qu'il le faloit; rien ne lui manquoit de tout ce qui met le comble à la félicité. Il y avoit trois mois que j'étois le plus fortuné des hommes, & je ne croyois pas qu'il y eût trois jours, lorſqu'il falut partir pour faire la campagne; triſte devoir, importune gloire! Que les approches de cette ſéparation nous furent cruelles! Je vai partir.

tir. „

ir, dis-je un jour à Madame d'Arsilly : 'n ne peut en cette vie goûter des plaisrs durables ! je vai partir, ajoûtai-je : : vous allez rester exposée aux dangers : aux malheurs de l'absence ; il m'est ɔux de penser que vous partagerez les ıs avec moi. Oui, Madame, j'ai la uauté de souhaiter que vous souffriez ; ais qui m'assurera que vous ne vous las-ˉez point d'un amant qui ne peut être vos pieds qu'une partie de l'année ; quindant six mois ne peut faire d'autres ɜux pour vous, que ceux qu'on rend ı divinité ? Ne ferez-vous point quelɜ choix fatal . . . ? Ah ! me répondit dame d'Arsilly, arrêtez un discours m'outrage ; je vous ai trop prouvé que ʳous aime, pour que les paroles me tent quelque chose. Après cela, elle dit tout ce qui peut mettre le calme s un cœur, & je me séparai d'elle plus ureux que le premier jour.

ˉous avez bien fait, interrompit Mae d'Orfelis, de nous faire grace du de cette conversation : celles de cette ɔe sont toujours trop courtes au gré ımans, & toujours trop longues aux es auditeurs. L'aigreur de cette inption impatienta le Chevalier. Je rai, dit-il, à me corriger : l'auto-

rité avec laquelle vous me parlez, me fait trop d'honneur ; cependant, Madame, ajoûta-t-il, les endroits intéreſſans de l'hiſtoire ne ſont de guères plus importans ; il n'y a ni Royaume renverſé, ni bataille gagnée ou perduë, ni ville aſſiégée. S'il vous faut de ces événemens, je cours riſque de vous ennuyer ; mais ſi la ſingularité des ſentimens a quelque mérite auprès de vous, je pourſuivrai ma narration : trop heureux d'occuper votre attention un moment.

Un ſourire un peu moqueur, qui accompagna ces derniéres paroles, me fit juger qu'il y auroit bien-tôt entr'eux de ces querelles qui augmentent l'amour lorſqu'elles ſont rares, & qui le détruiſent à coup ſûr quand elles arrivent trop ſouvent. Chanteuil reprit ainſi ſon diſcours : toute la Campagne ſe paſſa en témoignages d'amour réciproque ; & à mon retour je trouvai ma maîtreſſe plus belle & plus tendre qu'à mon départ ; jamais on n'a mieux ſenti que nous le fîmes le plaiſir de ſe revoir. Une des femmes de Madame d'Arſilly me fit entrer à une heure véritablement un peu induë. On ne s'attendoit à me voir que trois ou quatre jours après : il faut avouer que je fus bien reçu. Après une converſation de trois ou

atre heures, j'allai un peu me parer,
ır venir en cérémonie rendre ma vi-
de retour. Il y avoit assez de monde
z Madame d'Arsilly : je lui fis un com-
ıent sérieux qui pensa lui faire perdre
enance ; elle fut heureuse d'avoir
ame de V. . . . dont l'esprit plein de
: lui fournit des prétextes de rire.
partie de l'hiver se passa dans de par-
délices ; je voyois tous les jours ce
aimois : une de ses amies nous re-
· souvent chez elle ; nous avions le
de faire de petits soupers en bonne
gnie, dont on bannissoit la con-
Mais rien n'est stable sous le so-
ıvois aimé Madame de Vaubry ;
e d'Arsilly ne l'ignoroit pas. Cette
: sçut que j'avois soupé chez l'au-
ı fut assez pour m'accuser d'un
ent. Le mystére que je voulus
re l'irrita ; elle me persécuta pen-
mois de reproches mal fondés.
s plus qu'ami de Madame de
mais je ne voulois point la sa-
: caprices d'une rivale jalouse
je résolus de la voir toujours
tems, & de m'en cacher com-
ıauvaise action.
ıame d'Arsilly n'est pas de cel-
trompe aisément. Une femme
à

à elle fut chargée de ſéduire un de mes gens pour ſçavoir mes marches ; il ne fut que trop complaiſant. Un jour que nous devions ſouper chez cette amie dont je vous ai parlé, on vint avertir Madame d'Arſilly que j'avois ſoupé la veille chez ſa rivale ; je n'étois point encore arrivé : un coup de foudre n'eſt point pareil à l'effet que fit ce récit trop fidéle : elle en fit confidence à ſon amie. Je fus condamné ſans apel, & ma maîtreſſe me reçut très-mal ; je m'approchai d'elle, je profitai de la liberté que j'avois en ce lieu de lui parler bas ; elle me répondit deux ou trois de ces monoſillabes équivoques, dont les Dames ſe ſervent quand elles ſont fâchées ; j'en fus au déſeſpoir ; le ſouper ſe paſſa fort triſtement. Madame d'Arſilly étant d'ordinaire l'ame de nos plaiſirs, on ne put en goûter, parce qu'elle eut tout le ſoir l'humeur très-aigre ; j'obtins à peine la liberté de la remener chez elle. J'y entrai pourtant de ſon aveu ; ce fut alors qu'elle me dit tout ce que la rage fait dire quand elle eſt maîtreſſe des ſens. Madame de Vaubry y fut traitée en concurrente mortellement haïe. Je l'aſſurai de mon innocence : je lui avouai que j'avois vû cette femme, mais que c'étoit le procédé d'un honnête hom-

: , qui ne devoit jamais rompre
ne femme qui avoit été sa maîtres-
squ'il n'en avoit point de vérita-
et : je pris enfin si bien le moment
ix, où un cœur tendre s'adoucit
un violent dépit, que je fis ma paix
les charmes inexplicables. Nous
es plus de querelles au sujet de Ma-
de Vaubry, parce qu'elle partit de
J'aimois Madame d'Arsilly autant
peut aimer; elle ne m'en devoit
s : nos jours se passoient dans une
k une union qui n'ôtoit rien à notre
ité; car il faut dire à sa louange,
ec beaucoup d'esprit, elle a encore
magination qui la rend une des plus
antes personnes du monde, quand
est avec des gens qui lui plaisent.
nous eumes quelques petites brouil-
s, elles ne servirent qu'à redoubler
feux. Jusqu'ici, Mesdames, vous n'a-
vû que des fleurs, voici présentement
pines : je crus remarquer vers la fin
hyver un peu de tiédeur dans les ma-
es de la charmante d'Arsilly; elle rê-
souvent, elle regardoit à ses pen-
es l'heure qu'il étoit : quand je pensois
n plaindre elle me donnoit de mau-
ès raisons; toujours distraite ou cha-
ne, elle trouvoit le secret de me faire
baail-

baailler en ſa préſence : alors ſa gloire ſouffroit. Elle me faiſoit une guerre piquante de mon ennui, qui m'impatientoit à mon tour : je ſortois de chez elle irrité ; & quand j'avois eu le tems de faire réflexion à ce que je perdrois, ſi elle ne m'aimoit plus, la rage s'emparoit de mon cœur ; je faiſois des actions que la paſſion ſeule peut faire pardonner.

Un jour, le plus cruel des jours de ma vie, j'arrivai chez elle : un léger mal de tête l'arrêtoit au lit ; elle me reçut d'un air à me glacer. Je me mis auprès d'elle, je pris une de ſes mains : Qu'avez-vous, Madame, lui dis-je ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je penſé qui ait pû vous déplaire ? êtes-vous laſſe de mon ardeur ? quelqu'un eſt-il aſſez heureux pour occuper ma place ? Répondez moi ; vôtre ſilence me fait envisager toutes ſortes de malheurs : le plus affreux ſeroit ſans doute d'avoir un rival préferé; mais qui eſt ce rival?où peut-il ſe cacher?les yeux d'un Amant jaloux ne ſont-ils point aſſez clair-voyans ? Ah !. Madame, ajoutai-je, vous me faites mourir. Que voulez-vous que je vous diſe ? me dit-elle en me regardant avec de grands yeux diſtraits qui portérent juſques au fond de mon ame le trouble & la fureur.

Ce

e que je veux que vous me difiez? lui repartis-je: ne vous ai-je point affez expliqué es alarmes? Vous n'avez donc, reprit-e, qu'à prendre vôtre parti: je vous nois, je croyois vous aimer toûjours; pendant, il ne m'eft plus poffible. Ah! adame, lui dis-je avec un faififfement de eur affreux, eft-ce vous qui me parlez fi? qui l'auroit jamais pû penfer? d'où vient une fi cruelle difgrace? Je la gardois, en lui parlant de la forte, d'u- façon à fléchir un tigre: elle eut mê- la gloire de tirer des larmes de mes ux; mais les fiens demeurérent fecs: dureté & l'indifférence parurent dans ites fes actions: peu touchée de mon fefpoir qui éclatoit avec violence, elle tendit la main, & me dit d'un air à re mourir de rage: Ne vous affligez nc point ainfi, Chevalier. Ah! laiffez-i, lui dis-je, Madame, en repouffant main; je ne veux point de vôtre pitié, enez-moi feulement ce qui caufe vôtre angement.

Vous fçavez, me dit-elle, que vous ivez donné une horrible jaloufie con- Madame de Vaubry; il y en a que te paffion anime; pour moi, elle me erit tôt ou tard. Quelle joie n'eus-je int à ce difcours trompeur! J'avois à

mon

mon avis de quoi lui prouver ma fidélité ; mais bien-tôt, me ſervant d'un reſte de raiſon, Non, non, Madame, lui répondis-je, vous ne pouvez m'abuſer : vous avez connu les ſentimens que j'ai pour Madame de Vaubry : il s'eſt paſſé un tems heureux depuis cet orage, où ſûre de mon cœur, je l'étois auſſi du vôtre. Cruelle, ajoutai-je, vous joignez le menſonge à la perfidie ! A ces mots, je voulus ſortir : j'écoutai vainement ſi elle ne me rappelloit point ; je revins pour l'accabler encore de reproches ; & ſa froideur, qui étoit extrême, me faiſoit faire des actions d'enragé.

Dès que je fus chez moi, je m'abandonnai à mes divers mouvemens : je fulminai, je tonnai ; mais j'aimois toujours avec une ardeur ſans égale : & ma foibleſſe fut ſi grande, que je retournai dès le lendemain chez mon infidéle. Je la trouvai belle & parée ; elle me reçut ſans honte & ſans embarras. Chevalier, me dit-elle, vous avez bien fait de revenir ; il ne faut point donner de ſcéne. Si vous aviez ceſſé vos viſites, cela auroit donné une nouvelle matiére de parler, & ma réputation en auroit ſouffert. C'eſt donc là, m'écriai-je, le ſoin qui vous occupe, tandis que vous me deſeſpérez ? Vous avez mal

al choisi vôtre Chevalier, Madame, oûtai-je : que m'importe ce qu'on dira e vous ? je mourrai peut-être aujour'hui. Après cela, je me jettai à ses pieds; : fis des bassesses outrées; je lui demanai de me tromper par compassion. Je ne uis, Chevalier, me dit-elle; ma sincéité l'emporte toûjours sur mes autres senimens : tâchez à vous consoler; je ne ens nulle disposition à vous donner d'aures soulagemens. En vérité, Monsieur e Chevalier, interrompis-je, Madame l'Arsilly étoit une folle, & vous un parait Amant dont elle étoit très-indigne. Pourquoi ? ajouta la belle Orselis : je rouve qu'il faut suivre son goût. Il y a de la tyrannie à faire de l'amour, qui doit être un grand plaisir, une contrainte ennuyeuse, & un assujettissement qui le feroit redouter. Madame d'Arcire ne dit pas un mot; le Comte & le Marquis gardérent un profond silence; le Duc dormoit; & Chanteuil, nous ayant prié de suspendre nôtre jugement jusqu'à la fin, reprit son discours ainsi.

Quelques jours se passérent, pendant lesquels je vis rarement Madame d'Arsilly; mais, portant par-tout ma douleur, j'ennuyois tous ceux avec qui je me trouvois. Si-tôt que je voyois seulement la

livrée

livrée de Madame d'Arfilly, il me prenoit des battemens de cœur, qui me duroient le reste du jour ; l'état étoit violent, il étoit impossible qu'il n'y arrivât quelque changement. On joüa dans ce tems-là un Opera, où des gens importans s'intéressérent. Je m'y laissai conduire : je vis de loin Madame d'Arfilly sur l'Amphithéatre, vive, gaie, coquette même. Le Duc de... étoit derriére elle, qui sans doute ne l'ennuyoit pas. La jalousie & le dépit, se mêlant ensemble, me firent résoudre à me venger; &, pour ne pas demeurer en reste, je liai conversation avec une jolie femme qui étoit vis-à-vis de mon infidéle. Elle tourna quelquefois les yeux vers ce nouveau spectacle : c'en étoit un pour elle, à quoi elle ne s'attendoit pas; & comme les Dames ne veulent rien perdre, je remarquai quelque trouble dans ses regards.

La personne, que j'entretenois, n'eut pas lieu de me trouver fort spirituel; lorsque je lui avois dit quelque douceur à l'avanture, je regardois malgré moi Madame d'Arfilly & son nouvel Amant. Voilà donc, disois-je en moi-même, la cause de son changement : je sçai à qui m'en prendre, je sçai qui je dois haïr : Ah! re-

prenois-je, je ne dois ma haine qu'à cel-
qui me trahit. Vous jugez bien, Mes-
mes, qu'un homme, qui parle ainsi en
i-même, ne doit pas avoir une conver-
ion bien suivie; mais on aimoit au-
it cela que rien : on avoit peut-être
nme moi des raisons pour faire l'agréa-
:. J'allai le lendemain à la Comédie,
retrouvai Madame d'Arsilly; le Duc
.... ne manqua pas de s'y rendre : il
fit ouvrir la loge. J'y retrouvai aussi
Maîtresse de la veille, & je fis con-
, le mieux qu'il me fut possible; j'étois
endant prié ce soir-là d'un souper où
roit être Madame d'Arsilly, chez une
me qui ne sçavoit point nôtre brouil-
e : je crus remarquer dans ses discours,
lans son air, une joie affectée; elle
git toutes les fois que je prononçai le
i de cette femme que le hazard m'a-
fait rencontrer : elle me regardoit
lquefois d'une maniére à lui faire
ier ma faute; mais je fus maître de
jusqu'après le souper. Chacun se ran-
auprès du feu suivant son goût. Ma-
e d'Arsilly ne me parut point fâchée
je me misse auprès d'elle : je lui dis
choses capables d'émouvoir les ro-
s; mes yeux étoient pleins de lar-
, je m'apperçus que les siens en ré-
pan-

pandoient à leur tour. Chevalier, me dit-elle, conſervez vous pour moi ; excuſez ma bizarerie : il eſt vrai que j'ai une funeſte paſſion dans le cœur ; mais je vous reviendrai un jour : vous êtes honnête-homme, je vous eſtime ; je n'ai qu'un goût paſſager pour celui que vous jugez avec raiſon que je vous préfére : encore une fois, ne vous engagez point.

Elle étoit ſi belle & ſi touchante en me parlant; la honte & les remors étoient ſi bien peints ſur ſon viſage, que ne pouvant me jetter à ſes pieds, je baiſſai ma tête juſques ſur mes genoux, pour lui rendre graces d'une déclaration ſi bizare, dont la paſſion que j'avois pour elle me faiſoit contenter. Ah ! Madame, lui dis-je, achevez, rompez des liens indignes de vous. La perſonne du Duc de .... eſt aimable : il a de l'eſprit ; mais il a des mœurs & des maximes bien étranges ; vous vous repentirez un jour de me l'avoir préferé un moment.

Vous ſçavez, interrompit-elle, que la raiſon ne régle point l'amour. Je me ſuis dit à moi-même, plus que vous ne pouvez me dire : mais, Chevalier, j'aime plus qu'on n'a jamais aimé ; plaignez moi. A ces mots, je ne me poſſedai plus ; & la regardant d'un air irrité : Perdez-vous, Mada-

adame, perdez-vous, lui dis-je; je n'y
ux plus prendre d'intérêt. Vous êtes
e copie bien imparfaite de la Princesse
Cléves: Votre crime est plus entier &
is outrageant, & vôtre remors ne l'é-
e pas: goûtez avec le Duc de.... des
isirs dont vous aurez le tems de vous
entir. Laissez-moi me dégager de
s fers; ne venez plus, avec des ma-
res empoisonnées, me promettre un
our qui ne devra plus m'être agréa-
, quand vôtre cœur aura été profa-
par l'image d'un homme tel que le
c de.... Aussi-bien ce n'est que par
ire, que vous voulez m'arrêter; vous
adriez me faire servir au triomphe de
n rival; ah! que plûtôt..... A ces
ts, l'ayant vû redoubler ses soupirs &
larmes, je me sentis desarmer; je trou-
son procedé aussi beau qu'il m'avoit
a extraordinaire, & j'eus la foiblesse,
nd je la remenai chez elle, d'y entrer,
l'y rester jusques à quatre heures du
in, sans tirer rien de plus doux que
urance d'un retour.

Voyez, Mesdames, comme on est fou
nd on aime: je sortis content de chez
constante d'Arsilly; je lui trouvai un
ite d'Héroïne; je l'aimai plus que ja-
. J'y retournai le lendemain au soir;
mais

ais je la trouvai froide, inquiéte; ses ponses étoient distraites; je la querellai ec des transports à faire trembler; elle n fut point émuë ce jour-là: pleine de passion, & charmée d'avoir vu son rnier amant plus amoureux qu'à l'or- aire, tout autre objet lui paroissoit prisable. Ma fureur me fit chercher ma tresse de l'Opera; je la retrouvai, je ivis en tous lieux. Madame d'Arsilly fut témoin; car elle ne manquoit ni tacles, ni promenades, pour avoir laisir de voir le Duc de..... Quel- s jours après, je reçus un Billet d'el- que j'ai retenu par cœur. Il étoit

Vous voulez donc m'abandonner? & mes emens, au lieu de vous donner de la pi- ont excité que vôtre courroux? Ne par- ne-t-on jamais rien au caprice de l'étoi- elle n'a agi que trop bizarement sur j'ai été entrainée à vous faire une es- d infidélité, où les yeux seuls ont eu part, dis que mon cœur se conservoit à vous. is.. parce que vous la aimez Madame de sang froid, que vous la voulez aimer. ai peut-être la douleur de vous trou- véritablement engagé, quand je vous ose un retour sincére & durable.

Je

Je fis cette Réponse au Billet de Ma-
ıme d'Arsilly.

*Ces délicates distinctions, dont je connois
faux & l'artifice, ne devroient trouver
moi qu'un juge sévére, prêt à vous ren-
yer à un Amant léger & indiscret; mais,
vous aime: ce mot seul justifiera ma foi-
sse; trop heureux de vous retrouver, je
garderai bien de vous faire des repro-
s qui rappelleroient l'idée d'un rival trop
né, & j'irai recevoir cet après-dinée le
our d'un cœur noirci de perfidie, avec
même soûmission que si j'étois dans mon
t.*

Avoüez, Mesdames, que vous me
uvez bien fou: je l'étois plus qu'on ne
ıt se l'imaginer; transporté de joie,
ıétré de reconnoissance, je courus, je
ai, aux pieds de Madame d'Arsilly:
étoit plus belle que l'Amour; la rou-
ır que lui causoit sa honte, me la fit
uver adorable; ce fut dans ces pré-
ıx momens, que j'éprouvai qu'il faut
er par les peines, pour arriver aux
sirs.

ous jouîmes d'une tranquillité qui ne
troublée que par les discours étranges
tint le Duc de. . . . sur sa courte avan-
avec Madame d'Arsilly, & par la liai-

 son

ſon qui ſe fit entre lui & la Dame que j'avois abandonnée : ils nous tourmentérent l'un & l'autre de toutes les façons : j'étois ſi amoureux, que je fus prêt pluſieurs fois à me batre pour les intérêts de ma Maitreſſe ; mais des amis communs arrêtérent le cours de nos deſſeins. Je n'avois jamais trouvé Madame d'Arſilly ſi charmante : elle tâchoit de ſon côté à effacer des impreſſions qu'elle croyoit m'être reſtées ; mais je n'étois pas né pour la fixer. Quelques jours avant mon départ pour l'armée, je la retrouvai dans ſes froideurs ; je m'en pris à l'inégalité du ſexe : elle eut encore la ſincérité de m'avoüer, que c'étoit une ſeconde révolte de ſon cœur, qui ſe déclaroit tout de nouveau pour le Duc de ... Je me ſentis cette fois-là plus d'indignation & de mépris, que de colére ; je partis pour l'armée avec aſſez de tranquillité, ſans prendre la peine de la quereller : je fus quatre mois ſans lui donner de mes nouvelles, & j'aurois pouſſé l'indifférence plus loin, ſi je n'avois appris qu'elle avoit eu une furieuſe maladie ; je me crus obligé de lui en faire compliment : je fus bleſſé dans ce tems-là : elle me rendit ma civilité ; &, à mon retour, je ne ſçai comment cela ſe fit, mais nous renouames une troiſiéme fois : je

je lui donnai même des preuves de mon attachement dont toute autre qu'elle auroit été touchée : mais, dans cette derniére reprise, ſon amour, ayant été juſqu'à un certain point, ne put ſe ſoûtenir de la même force, & dégenera comme dans les autres. Je ne ſçai ſi ma paſſion étoit uſée, ou ſi ma raiſon agit ; mais je rompis avec elle, ſans ceſſer pourtant d'être de ſes amis ; & je me mis en ſituation de me voir avec plus de gloire dans d'autres chaines que les ſiennes.

Le Chevalier de Chanteuil en achevant ſon récit, regarda tendrement Madame d'Orfelis, pour réparer ce qu'il lui avoit dit d'un peu trop dur, lorſqu'elle l'avoit interrompu. Sans mentir, s'écria le Comte quand il vit que Chanteuil ne parloit plus, Madame d'Arſilly eſt une perſonne bien particuliére ! Vous avez exercé une patience d'une étrange pratique, tandis que vous avez été à ſon ſervice. Bon, dit Madame d'Orfelis, les hommes n'aiment pas l'uniformité. Si cela eſt, ajoûta le Chevalier, quiconque aura l'honneur de vous ſervir ne s'ennuyera point avec vous. Il n'y eut perſonne qui ne ſoûrit de voir qu'il commençoit à démêler le caractére de ſa nouvelle Maîtreſſe : elle en rougit de colére ; mais, com-

comme elle a bien de l'esprit, & qu'elle ne vouloit pas rebuter un homme qui l'empêchoit de s'ennuyer, elle répondit d'un ton assez badin, & se tournant vers Madame d'Arcire, Et vous, Madame, lui dit-elle, ne nous direz-vous rien de tout ce qui vous est arrivé ? Si l'on ne commence à vivre, reprit-elle, que lorsque le cœur est touché, mon Histoire seroit trop courte. Elle tourna de longs regards vers le Marquis, en achevant ce peu de paroles, qui ne pouvoient convenir au Comte, puisqu'il y avoit deux ans que cette affaire duroit. Elles parurent d'un furieux poids dans la bouche d'une femme raisonnable: Brésy en demeura comme enchanté: le Comte en soûrit aigrement; & je proposai la promenade pour tirer tout le monde d'embarras. Chacun se divisa à sa fantaisie: le Comte vouloit se promener avec moi; Madame d'Arcire nous regarda avec trouble; le Chevalier & Madame d'Orselis passérent dans une allée de charmes; Brésy voulut suivre la Marquise; mais honteuse du discours qu'elle venoit de faire, & craignant peut-être les remercimens d'un homme qu'elle ne vouloit point qu'il lui eût obligation, elle lui dit que son mal de tête demandoit du repos, & qu'elle ne pouvoit

le

le prendre que seule. Il resta avec le vieux Duc, & je dis au Comte que je voulois absolument m'éclaircir avec la Marquise ; qu'elle me croyoit sa rivale ; que c'étoit tout le nœud de l'intrigue ; qu'elle deviendroit à la fin tragique, & que je ne serois point en repos que je ne l'eusse détrompée.

Vous ne connoissez guére vôtre sexe, reprit-il, si vous ne comprenez pas, que le seul moyen de faire revenir Madame d'Arcire est de lui causer de la jalousie : vous en venez de voir un exemple dans l'avanture du Chevalier. Oui ; mais, repris-je, elle me haïra ; je n'ai que faire d'être vôtre victime. Allez, me dit Selincourt en riant, vous serez comprise dans le traité de paix. En nous entretenant ainsi, nous tournames insensiblement nos pas vers le bois : je ne l'avois jamais vû, & comme il est délicieux par ses fontaines de diverses figures, & par ses statuës de marbre merveilleuses qui en terminent toutes les allées, je parcourus avec le Comte une partie de cet agréable endroit ; mais en traversant d'un côté à l'autre, j'apperçus la Marquise couchée sur un lit de gazon qui tenoit à la palissade du côté où nous étions. Venez, Comte, dis-je tout bas à Selincourt, voyez une avan-

avanture de Roman ; venez voir vôtre Maîtresse dans une attitude désolée. Il s'approcha en effet ; &, regardant au travers de la palissade, il vit qu'elle badinoit avec une canne dans une fontaine qui étoit à ses pieds, & qu'elle tenoit de l'autre main un petit portrait, dont il ne put connoître les traits, à cause de l'épaisseur des branches. Le visage de la Marquise n'étoit pas tourné vers nous. Je dis au Comte, sans crainte d'être entenduë, qu'il allât se jetter à ses pieds ; & qu'une personne, qui s'écartoit pour venir regarder le portrait d'un Amant qui contrefait l'infidéle, méritoit bien qu'on prît soin de calmer son cœur. Ah ! me dit le Comte, cruelle personne, où m'avez-vous amené ! Vous ne sçavez pas ma douleur : je suis plus capable d'aller arracher maintenant la vie à Brésy ; c'est sans doute son portrait, qui cause tant d'application à ma perfide ; elle n'a jamais eu mon portrait, elle a toûjours refusé de le recevoir, elle n'est scrupuleuse que pour moi. Je demeurai fort surprise à ces paroles ; & apercevant des tablettes sur le lit de gazon, je les pris à travers les branches le plus subtilement qu'il me fut possible. Le Comte s'en saisit d'abord. Voici de quoi nous éclaircir, me dit-il. Alors,

Alors, nous nous éloignames doucement de ce lieu; & feuilletant les tablettes, nous y trouvames ces vers:

O vous, qui d'un oubli payez ma tendre flâme;
Vous, qui malgré vôtre manque de foi,
Régnerez toûjours sur mon ame,
Pour un moment encor souvenez-vous de moi.
Pour ce moment oubliez....

Il n'y avoit que ce fragment dans les tablettes; elles étoient même mouillées en quelques endroits. Et bien, dis-je, Belincourt, n'êtes-vous pas honteux de vôtre jalousie? A qui ces paroles peuvent-elles s'adresser qu'à vous? Est-il possible, interrompit-il impatiemment, que vous puissiez vous méprendre à une apparence grossiére? Madame d'Arcire est délicate au point, que, pour peu que Oréfy vous ait regardée, ou la belle Orphelis, elle aura trouvé matiére de soupçons & de plaintes. Que vous êtes entêtée de vos jugemens! ajoûta-t-il, en voyant que je n'étois pas bien persuadée. Ne voyez-vous pas briller dans ces vers le feu d'une nouvelle passion? Le portrait ne devoit-il pas vous convaincre? & la

foiblesse de vôtre sexe vous est-elle connuë ? Je ne sçai, repris-je, ce què est que tout ceci; je n'y vois que des obscurités. Et moi, reprit encore le Comte, je n'y vois que des clartés trop funestes à mon amour. Je l'adore, je ne puis aimer qu'elle; son prix redouble quand je la pers. Ah ! infidéle, ajoûta-t-il d'un ton plus élevé, faloit-il me faire une faveur en venant chez moi, pour me donner ensuite la mort? Mais, je ne mourrai pas le premier; mon rival, que vous me préferez si injustement, éprouvera auparavant ma fureur, & je veux vous ôter les moyens de me trahir, quand la douleur m'aura privé du jour. A ces mots il voulut partir, pour aller sans doute chercher Brésy; mais il le vit passer avec le Duc de..... assez près de là. Marquis, lui cria-t-il d'un ton alteré, je voudrois vous dire un mot; Monsieur le Duc le voudra bien, ajoûta-t-il en parlant à son oncle qui les laissa aller; mais moi, qui craignis mortellement quelque procedé, je m'approchai du Duc: je lui dis en peu de mots mes allarmes, & je le chargeai de ne les point perdre de vûë.

J'ai sçû depuis, que le Comte en abordant Brésy, lui demanda s'il avoit donné son portrait à la Marquise d'Arcire; mais

ce

V

ce fu
répo
de bi
je sça
Je n'
né,
tion
le n
que
faire
Il
faut
ce.
la m
suiv
pro
en
scé
toû
tre
s'éc
vo
vie
su
m
tr
ço
qu
av
R

fut d'un air ſi fier, que le Marquis ne lui répondit pas juſte. Il n'eſt pas queſtion de biaiſer, repartit le Comte : il faut que je ſçache poſitivement la vérité de ce fait. Je n'ai guére accoûtumé d'être queſtionné, reprit froidement Bréſy : les queſtions m'importunent plus que la morale me m'endort ; & puis, je ne croi pas que cet éclairciſſement vous ſoit néceſſaire.

Il me l'eſt au point, dit le Comte, qu'il faut que je l'aye, ou vôtre vie à la place. Bréſy répondit, que ce n'étoit guére la mode que les combats, mais qu'il ne la ſuivoit que dans les habits ; & mettant promtement la main à l'épée, le Comte en fit autant ; & il alloit ſe paſſer une ſcéne ſanglante, ſi le Duc, qui les avoit toûjours ſuivis, ne fût allé ſe mettre entre deux. Que faites-vous, Selincourt, s'écria-t-il d'un air d'autorité qu'il pouvoit prendre avec ſon neveu ? d'où vous vient cette fureur ? avez-vous oublié les ſuites fâcheuſes de ces ſortes de combats ? remettez-moi, ajouta-t-il, vos intérêts entre les mains, je les démêlerai d'une façon moins terrible avec Monſieur le Marquis. L'action & le diſcours du Duc de... avoit d'abord arrêté l'ardeur des deux Rivaux : ſa naiſſance & ſon âge le met-

 toient

toient en droit de faire le Maréchal de France. Ils demeurérent un peu honteux de leur emportement ; & le Comte, comme le moins maitre de lui, & le plus affligé, rentra dans le bois au moment que nous allions en ſortir la Marquiſe & moi.

J'étois allé la trouver auſſi-tôt que j'eus prié le Duc de veiller aux actions de nos Amans : je la vis ſi occupée de ſa rêverie, que le bruit que je fis en arrivant ne l'en put retirer. Voilà le Comte, lui disje, qui ſe deſeſpére ; j'appréhende une querelle ; il eſt avec Bréſy, & c'eſt vous, Madame, qui cauſez tout ce deſordre. Moi ! dit Madame d'Arcire toute effrayée ; que m'annoncez-vous ? & ce que vous me dites ne doit-il point m'être ſuſpect ? Ce n'eſt pas le tems de douter, Madame, lui dis-je ; deux braves gens ſe batent peut-être à l'heure qu'il eſt pour l'amour de vous. La Marquiſe frémit à ces mots ; &, courant du côté où je la conduiſois, nous rencontrames Selincourt ſeul, mais dans une fureur qui le fit retourner d'abord qu'il nous aperçut. La Marquiſe le ſuivit, & lui coupa bien-tôt chemin : Où courez-vous, lui dit-elle d'un air doux & languiſſant, & en lui tendant la main d'une façon gracieuſe ?

Je

e [illegible]vai, reprit-il, chercher une ſeconde
oi[illegible] Bréſy, pour le faire mourir de ma
[illegible]n, ou pour mourir de la ſienne. Le
[illegible] de... nous a ſéparés, mais rien ne
e[illegible]t plus m'arrêter. Demeurez, lui ré-
[illegible]dit Madame d'Arcire; vôtre injuſtice
[illegible] extrême; vous voulez tuer un hom-
[illegible], qui ne vous a point fait de tort dans
[illegible]n cœur, tandis que je laiſſe vivre
[illegible] cruelle amie qui m'arrache le vôtre.
[illegible]tois ſi proche de la Marquiſe, lors
[illegible]'elle acheva ces mots, que j'ouvris les
ras en l'embraſſant tendrement. Que
ous ſerons tous heureux, lui dis-je, ſi
Bréſy n'a pas plus fait de tort au Comte,
ue je vous en ai fait auprès de lui! Ma-
ame d'Arcire eſt naturellement bonne
douce: ſes larmes couvrirent ſes joues
ans ce moment; &, me rendant mes ca-
eſſes, Ah! ma chére, me dit-elle, que
ous m'avez cauſé de chagrins! Je vou-
is lui répondre; mais, Selincourt m'in-
errompit, pour lui demander l'explica-
on du portrait. Voyez, lui dit-elle en
ui donnant la boéte qui le renfermoit;
oyez, injuſte que vous êtes, quel ri-
al vous vouliez exterminer! Le Com-
regardant avec précipitation cette fa-
le peinture, il reconnut ſon portrait ſi
eſſemblant, que, ſe jettant aux genoux

de la Marquiſe, & les lui embraſſant avec ardeur, il eut un ſaiſiſſement de joie qui ne lui permit de parler de très-longtems. Vous jugez bien, Madame, quel effet doit produire un dénouement pareil : on s'expliqua en tumulte ; on s'y dit de ces choſes confuſes, qui prouvent mieux que l'éloquence les ſentimens d'une tendre paſſion : & après que j'eus appris de la Marquiſe, qu'elle avoit fait faire le portrait de Selincourt avec un ſecret extraordinaire, pour ne lui pas faire une auſſi grande faveur que celle de le recevoir de lui ; quand j'eus, dis-je, ſçû cette particularité de ſa bouche, je me retirai pour leur laiſſer la liberté de parler ſans témoins. Ils rejoignirent quelque tems après la compagnie. Le Comte s'avança de bonne grace au devant de Breſy, à qui j'avois déja dit une partie de ce qui venoit de ſe paſſer.

Marquis, lui dit-il, une erreur qui me faiſoit mourir de rage, a cauſé tantôt mon emportement avec vous ; je n'aime pas naturellement à faire le ſpadaſſin; mais la tête m'avoit tourné : & comme vous êtes un des hommes du monde le plus raiſonnable & fort de mes amis, j'eſpére que cette avanture ſerrera les nœuds de notre amitié, au lieu de la détruire. Ma foi,

o , repartit Bréſy, Monſieur le Comte,
e ne voi dans tout ceci que moi de mal-
r ité : vous m'avez querellé ; j'ai ſervi à
us faire connoître à quel point on vous
éfére ; votre générosité n'eſt pas d'une
atique difficile : mais, ajoûta-t-il en
nt, ſi mon perſonnage n'eſt pas avan-
eux, il faut du moins le ſoutenir avec
meté. A ces mots il embraſſa de tout
cœur Selincourt. Madame d'Arcire,
i ne pouvoit plus faire un ſecret de ſa
endreſſe après un tel éclat, avoua en
ougiſſant, qu'elle eſtimoit le Comte à
in point qu'elle ne feroit nulle difficulté
le prendre avec lui un engagement pour
oute ſa vie. Puis ſe tournant vers le
Marquis : Ne me ſçachez point mauvais
ré, lui dit-elle, de vous avoir un peu
rop amuſé ; le dépit & la jalouſie font
uelquefois faire bien pis ; & puis il n'y
pas grand mal qu'on en ait uſé une fois
vec vous, comme vous en avez uſé avec
ant d'autres.

Bréſy, qui vit que cette intelligence n'é-
oit pas l'ouvrage d'un jour, & qu'elle
lloit devenir ſérieuſe, prit ſon parti en
alant homme qui n'eſt pas trop en droit
le ſe fâcher.

La déclaration que venoit de faire la
Marquiſe, ne pouvoit être qu'agréable à
ſon

ſon Amant & au Duc de... Elle eſt belle, jeune & riche ; il n'y a rien de mieux aſſorti. Votre vengeance approche, Madame, ils ſeront mariés dans peu de tems.

Vous voyez, Madame, que nous avons donné dans le grand pendant notre voyage, & que nous ne nous ſommes pas toujours amuſés à la bagatelle. J'aurois bien voulu pouvoir entonner la trompette, pour vous conter cette avanture : Elle eſt tragique au-moins, Madame, quoiqu'il n'y ait pas eu de ſang répandu ; mais je n'aime pas à prendre des tons que je ne puiſſe ſoutenir.

Dès ce jour-là, Bréſy m'adreſſa ſes vœux : ainſi je n'étois pas deſtinée à l'oiſiveté. Il eſt glorieux ; il me dit de petites choſes de ſon attachement auprès de Madame d'Arcire, qui me prouvérent, ou qu'il eſt fort vain, ou que les femmes font bien du chemin quand elles veulent rappeller un Amant par la jalouſie. N'allez pourtant pas, Madame, porter vos idées trop loin ; mais des coquetteries me paroiſſent toujours trop dans l'exacte fidélité. Ne condamnons cependant perſonne, on y pourroit tomber à ſon tour : & puis ma morale eſt fort mal placée ; car le Comte retrouva de nouveaux charmes

dans

la Marquise ; & comme le Marquis
ιréſy eſt fort aimable, je l'écoutai avec
plaiſance, ſi ce ne fut alors avec ten-
ſe.
ſous ne quittames qu'à regret, & le
tard que nous pûmes, l'aimable
ſon où nos Amans s'étoient raccom-
dés : Nous nous remimes en bateau,
ιique ce fût en remontant, pour nous
éloigner moins vîte ; la nuit étoit
rveilleuſe, nous n'arrivames qu'au
r.
Il y en avoit déja quelques-uns, que
us vivions tous dans une grande union,
a réſerve de Chanteuil & de Madame
Drſelis, qui mêlérent un peu trop de
ιubles à leurs plaiſirs, lorſque le Com-
nous propoſa de chaſſer le lendemain :
tems étoit propre pour cette partie ;
ιe pluie avoit un peu abatu la pouſſiére
adouci les ardeurs du Soleil ; nous
ιions toutes des habits de chaſſe, galants
magnifiques : Selincourt avoit une
ɔnne meute pour le cerf, & des che-
eaux merveilleux. Je ne ſuis pas une
ιvaliére bien déterminée, mais je me
ens de bonne grace : & ſi je n'avois pas
u un cheval ardent outre meſure, je me
erois aſſez bien tirée d'affaire. Mais il
ι'eut pas ſi tôt entendu ce bruit confus &
agréa-

agréable des chiens, des cors, & des Piqueurs, qu'il m'emporta devant tous les Chasseurs ; & laissant le cerf & la chasse, il m'enfonça dans le bois sur la droite ; avec une fougue, que je n'eus pas la force ou l'adresse d'arrêter. Je me tins à l'arçon de toute ma force ; & j'aurois pû ratraper l'étrier & me raffermir après cette premiére bourasque, si une branche d'une grosseur considérable ne m'eût donné un coup dans le visage qui me fit une douleur horrible, à laquelle je ne pus résister, & dont la violence me fit même tomber. Mes cheveux, qu'on avoit ajustés avec art, s'embarrassérent dans cette branche : j'en eus beaucoup d'arrachés, avec une extrême douleur ; mon chapeau étoit à vingt pas de moi ; je faisois des cris perçans, lorsque j'aperçus Brésy, qui venoit à mon secours de toute la vîtesse de son cheval ; il avoit suivi mes pas en véritable Chevalier, dès qu'il avoit vu mon désordre ; mais il n'avoit pu me couper chemin, parce que mon cheval alloit tout au travers du bois. Il arriva comme mon mal étoit à son plus haut point. Ah ! Mademoiselle, me dit-il, quel funeste accident ! Que je suis malheureux de n'avoir pu le prévenir ! Il avoit un air si affligé en parlant ainsi, & il

oyoit avec tant de chagrin mes che-
x pendans à la funeste branche, que
lui en eus une véritable obligation.
us avez fait ce que vous avez pu,
dis-je : cet accident-ci est de ceux
on ne peut prévoir ; il faudroit véri-
lement être Stoïcienne, pour soute-
que ce que je sens à l'heure qu'il est
t pas de la douleur. Ma Philosophie
va pas si loin, ajoûtai-je en riant ; mais
m'en sens pourtant assez pour remon-
à cheval, si vous voulez bien me ren-
mon chapeau, qui est dans les bros-
les. Je ne sçai, me répondit-il, si je
s vous rendre ce service : Voici un
lroit solitaire très-propre à vous dé-
er des sentimens que vous me con-
ssez déja. Gardez-vous bien, inter-
pis-je promtement, de prendre un
nent si malheureux pour une telle
aration : il faut être dans une situa-
gaie & tranquille, pour écouter de
blables choses sans colére ; & j'ai
u un de mes amis, qui n'échoua
ès de sa maîtresse, que pour avoir
pris son tems. Brésy vit bien que je
nois ; il alla chercher mon chapeau,
usta mes cheveux, il me donna de
de la Reine de Hongrie, pour met-
r les égratignures que j'avois au vi-

sa-

ſage : & donnant vingt coups de gaule à mon cheval, qui ne s'étoit point éloigné, il monta deſſus, après m'avoir aidé à monter ſur le ſien, qu'il me garantit plus ſage que l'autre. Nous rejoignimes la chaſſe ; & j'eus la gloire de me trouver encore à la mort du cerf, malgré l'état où j'étois. Chacun vint au-devant de moi pour prendre part à cet accident ; je fus louée plus que je ne méritois de mon intrépidité. Il reſtoit encore tant de jour, lorſque la chaſſe fut finie, que le Comte propoſa d'aller à une maiſon délicieuſe, à une demi-lieuë d'où nous étions alors. Celle-ci a des eaux admirables, tant plates que jailliſſantes : nous ne crumes pas y trouver d'autres plaiſirs que ceux de la promenade : mais le Comte, dont la paſſion étoit renouvellée, ne manquoit aucune occaſion de marquer la joie qu'il ſentoit de ſa réunion avec ſon aimable maîtreſſe. En approchant d'un labyrinthe, nous entendîmes accorder des inſtrumens, & en même tems une belle voix chanta les paroles qui ſuivent :

En quelque lieu que brillent vos beautés,
Vous captivez les libertés :
Un cœur deſſous vos loix adore ſon martire.

En

E... vain le mien voulut ſe révolter ;
's ſo... aimis que jamais, il revient ſous
l'empire,
S...ul glorieux, ſeul doux à ſupporter.

La Marquiſe ne put douter que ce ne
une galanterie du Comte ; elle lui
quelque choſe tout bas. Une autre
... auſſi belle que la premiére, chan-
n ... autre air : il y eut un chœur mer-
l...x, & tout cela nous parut un en-
...ement. Mais nous ſçumes après que
...court avoit fait venir d'excellens
...ciens de Paris, dont on n'étoit éloi-
...que d'une très-petite journée ; qu'il
... fait les paroles ; & qu'un homme
...lus habiles pour la compoſition avoit
...es airs. On trouva enſuite une table
...erte de tout ce qui peut ſatisfaire le
: elle étoit au pied des belles caſca-
le cette maiſon. Jamais les eſprits ne
t ſi diſpoſés à la joie ; & jamais on
un plaiſir plus parfait : Il ne fut
troublé ; on attendit pour s'en re-
er que la lune fût levée : elle re-
it beaucoup, mais on ne s'ennuyoit
On ſe promena en attendant dans
llée ſi ſombre, que le ſoleil en ſon
ne peut y darder ſes rayons qu'à la
ée. Nous étions trop bonne com-
pa-

pagnie, pour que l'obscurité pût épouvanter aucun de nous : & nous ne songions qu'à nous réjouïr, lorsque nous vîmes la figure d'un Jardinier en camisole blanche, qui marchoit quelques pas devant nous, dans une des contr'allées. Selincourt l'appella, pour sçavoir ce qu'il faisoit si tard dans les Jardins : le Jardinier ne répondit rien, & disparut.

Nous courumes tous pour le chercher dans le bois ; ce fut inutilement. Il reparut un moment après. Pour le coup, dimes-nous, vous ne nous échaperez pas ; & nous allames fort vîte dans la contr'allée, avec aussi peu de succès. Le fantôme Jardinier nous fit faire ce manége jusqu'à quatre fois : nous en demeurames surpris, sans en être effrayés ; & l'on nous a dit depuis, qu'il arrive souvent d'avoir de ces visions dans ce lieu, qui a autrefois appartenu à un Ministre fameux. Je vous dis, Madame, ce que j'ai vû ; & sept personnes peu susceptibles de prévention ne s'imaginent guére une pareille chose, si elle n'est véritablement fondée. Nous étions si éloignés de la peur, que nous restames encore du tems dans le même endroit. Il seroit triste, leur disje, que cette figure de Jardinier eût le même pouvoir, qu'une Demoiselle qui

se

ait voir dans un canton de la Nor-
ndie, & qui fait voyager les gens juſ-
à les rendre malades, & quelquefois
Comment, dit Madame d'Arcire,
ce une fable que vous nous contez?
n vrayement, repris-je; je l'ai enten-
dire à des perſonnes dignes de foi.
eſprit a une figure de femme bien
, toujours montée ſur un bon che-
On ne l'appelle que la Demoiſelle
le païs.
n pauvre Curé, dont la monture
enclouée, eut affaire dans le Vil-
voiſin; il y alla à pied; le chemin n'é-
pas long. Il rencontra la Demoiſel-
ui l'égara ſi bien, qu'on eût dit qu'il
marché ſur l'herbe de fourvoye-
. Il retrouva ſa maiſon quand il plut
oyageuſe: mais il y arriva ſi las,
prit ſi troublé, qu'il ſe mit au lit
ne groſſe fiévre. Il aſſura que l'in-
ne Demoiſelle rioit de très-bon
, quand elle voyoit un homme
e meſure. Le tranſport lui monta
veau, & il mourut en trois jours.
! pour cela, Mademoiſelle, dit le
: . . . vous êtes auſſi cruelle que
emme, d'avoir fait mourir le pau-
ré. Que vous auroit-il coûté de lui
ver la vie? Je vous aſſure, repris-
je,

je, Monſieur le Duc, que je n'en étois point du tout la maîtreſſe. J'ai entendu conter cette hiſtoire à une Abbeſſe de mérite, que je nommerois bien, ſi l'on m'y forçoit ; & qui étant dans le païs, lorſque cette avanture arriva, doit ſans doute en être cruë.

Chacun demeura très-ſcandaliſé d'un eſprit ſi meurtrier. Le Marquis me demanda ſi la Demoiſelle mettoit ſa jambe ſur l'arçon ? Ne vous moquez point, lui dis-je, des gens qui s'égarent : que ſçavez-vous ſi la route que vous tenez à préſent eſt ſûre. Il y a des Demoiſelles qui font quelquefois faire plus de chemin qu'un follet ; car il faut bien que c'en ſoit un. Bréſy voulut répondre, mais le Comte qui étoit dans ſon envie de parler l'interrompit, pour dire qu'il n'étoit point trop incrédule, & que s'il avoit à ſuivre une Secte de Philoſophes, ce ſeroit celle des Cabaliſtes. Je ſcai bien, ajoûta-t-il, qu'ils ne ſont pas à la mode, & qu'il faut dire *Vive Deſcartes*, pour donner dans le grand goût. Mais les bons Cabaliſtes croyent avec ſoumiſſion les choſes qui prouvent l'immortalité de l'ame ; & ils ont avec cela bien de bonnes raiſons phiſiques, qui prouvent la poſſibilité des apparitions. Le Marquis, qui vit que la con-

versation s'alloit tourner sur le ton
al, qui faisoit tomber le Comte dans
ristesse, nous avertit que la lune étoit
e il y avoit déja quelque tems, &
l faloit en profiter. On suivit son avis;
nonta dans les carrosses, que le Comte
it fait venir, & nous retournames au
de la scéne.
uelques jours après, un vieil Abbé;
esprit agréable, amena une femme
aimoit Brésy à l'adoration. Nous ap-
es cette circonstance dès le même
par ses maniéres, & le chagrin
le marquoit dès qu'il me disoit un
Elle étoit amie de Selincourt, aussi-
que le vieil Abbé, qui sortoit d'une
de maladie, & qui venoit achever
malade en ce lieu, comme le cou-
honchon chez Monsieur Bernard.
us fimes dès le lendemain une pro-
de à quelques lieuës de Selincourt:
nous trouvames Madame de Tale-
(c'étoit le nom de cette femme)
dans le carrosse du Marquis; il n'y
point de strapontin, il se mit entre
leux: & comme son panchant le
souvent tourner de mon côté, la
Talemonte le poussoit rudement
de. J'en sentois le contrecoup; &
de tout mon cœur de l'air dont
Bré-

Bréſy recevoit ces témoignages de tendreſſe. Elle a la voix aſſez belle : tant que le chemin dura elle ne fit que chanter cet air de Bellerophon, qui commence par ces paroles :

Malgré tous mes malheurs, je ſerois trop heureuſe,
Si les mépris pouvoient guérir l'Amour.

Vous ſçavez, Madame, qu'on rejouoit cet Opera : mais elle s'en ſeroit ſouvenuë de bien plus loin, pour l'application qu'elle en vouloit faire. Elle ſe gâtoit la poitrine à force de chanter pathétiquement, ſi l'on peut parler ainſi. Le Marquis y répondoit mal ; mais je crus remarquer peu de tems après, qu'elle avoit ſa revanche. Je ne ſçai s'il eſt de ceux qui ſont touchés de l'amour qu'on leur témoigne, ou ſi le peu d'eſpérance que je lui donnois lui fit accepter quelque parti plus ſolide : mais je vis Madame de Talemonte aſſez contente d'elle & de lui ; & elle crut avoir une furieuſe ſupériorité ſur moi, quoique je paruſſe toujours la belle paſſion du Marquis. Il ne faut point vous mentir, Madame, je ſentis qu'il ne m'étoit point indifférent. Le peu de ſoins qu'il rendoit à cette femme

ne ne laissa pas de m'importuner ; &
solus une petite vengeance qui me
it, comme je vous le dirai bien-tôt.
tre part, le vieil Abbé sentit dans ce
renaître ses jeunes désirs ; il assura
ame de Talemonte, qu'elle trouve-
un cœur à son service quand il lui
oit. Vous jugez bien comme il fut
: elle en fit même des plaisante-
L'Abbé en fut outré de colére ; il
la l'intrigue de l'ingrate, & la per-
a de railleries tant qu'elle resta avec

Marquis, qui n'en étoit point amou-
, & dont la discrétion n'est pas ex-
e, entra dans tout en homme las de
de témoignages d'ardeur, & se ré-
à me faire un aveu de ses foiblesses
s égaremens de Talemonte. Je ne
fis aucuns reproches. Mais un soir
ous étions sous un berceau de ché-
ailles, & qu'on me fit souvenir de la
esse, que j'avois faite, de conter
ues-unes de mes avantures, je sai-
te occasion, & je pris la parole en
rmes.
ne suis pas trop sage, Mesdames,
embarquer à vous dire ce que je de-
me cacher à moi-même. Il n'est
séant à une Demoiselle d'avouer
F qu'el-

qu'elle a eu le cœur touché : quoique ses ſentimens ne ſoient point ſortis de l'exacte bienſéance, c'eſt toujours trop d'en avoir ſenti de ſemblables. Mais, heureuſement, je n'ai pas affaire à des juges trop ſévéres, continuai-je en ſouriant ; & je vous cauſerois trop d'ennui, ſi je ne vous faiſois un récit que de mon indifférence.

J'ai donc aimé, Meſdames, un homme très-aimable ; au moins il me ſembloit tel, & peut-être cela n'eſt-il pas encore trop paſſé. Il avoit acquis des droits ſur mon cœur en aſſez peu de tems, parce que ſa paſſion m'avoit paru fort ſincére. A peine ſçavoit-il encore l'inclination que j'avois pour lui, que je me vis traverſée par une de ces femmes qui ne ſe rebutent pas aiſément, & dont les mœurs n'étant pas fort ſévéres, croyent qu'il eſt permis de faire beaucoup pour conquérir un cœur rebelle. Cette femme-ci n'étoit pas laide ; elle avoit même quelque eſprit. Alcandre (car vous voulez bien que je nomme, du premier nom qui me vient dans l'eſprit, un homme dont je veux faire le véritable portrait ;) Alcandre donc ſoutint ſans foibleſſe les premiers aſſauts de ſa nouvelle Amante. Il en railloit d'un air offenſant : c'étoit à mes pieds qu'il venoit chercher un azile con-

tre ses poursuites. Je ne lui témoi-
i rien de ce qui se passoit dans mon
r : je laissois marquer de la jalousie à
rivale, qui naturellement devoit en
r plus que moi ; & je faisois ma fa-
à moi-même, quand je m'en surpre-
le moindre mouvement ; mais les
mes n'ont qu'une certaine mesure de
tance.

faut, Madame, que je m'interrom-
pour vous dire que le Marquis ou-
le grands yeux en m'écoutant, com-
il eût pû pénétrer plûtôt la fin de
avanture ; balancé entre la crainte
ir un rival aimé, l'espérance d'être
ros de l'avanture, & la douleur de
ir déplu, il ne sçavoit quelle con-
ce tenir. Je jouissois avec plaisir de
rouble, & je continuai ainsi mon

ilà, Mesdames, un commencement
ture, dont sans doute vous ne de-
pas le dénouëment. Alcandre n'eut
é quatre jours près de sa nouvelle
sse, que le remords de son infidé-
tourmenta vivement ; il eut re-
à un aveu sincére de sa faute. Il me
faire avec tant d'apparence de re-
, que je lui pardonnai une légéreté
rendra peut-être moins sujet à

F 2 d'au-

d'autres ; mais comme j'en avois ſouffert, & que je voulois un peu de vengeance pour mon ſoulagement, je choiſis ma rivale pour ſon objet plutôt que mon amant. Je contai à cette femme ſa propre hiſtoire & la mienne ſous des noms inconnus. Elle en changea de couleur ; mais je ne ſçai ſi ſa conduite fut meilleure. Pour Alcandre, il me parut ſi content quand j'achevai ma narration, que je me ſçus bon gré de l'avoir tenu en ſuſpens, & de voir que je n'avois pas fait un mauvais choix.

Il faut avouer, Madame, que je fus bien méchante, de conter ainſi devant cette femme un trait qui devoit lui faire tant de honte : mais, pardonnez-le moi, j'y eus trop de plaiſir, pour être capable d'en avoir du ſcrupule. Elle ne ſçavoit comment prendre une telle allégorie ; elle mordoit ſes lévres, elle ſe rengorgeoit ; elle ouvroit la bouche pour parler ; mais des regards d'intelligence, qu'elle vit entre le Marquis & moi, lui firent voir qu'elle n'étoit pas la plus forte : & la pauvre femme, outrée de rage, nous dit en ſoupant, qu'elle vouloit s'en retourner le lendemain. L'Abbé n'étoit pas d'humeur à ſuivre ſes caprices, & principalement celui-là ; mais cette femme,

se souvenoit d'avoir entendu dire à
sy qu'il avoit un tour à faire à Paris,
ourna de son côté, & lui demanda
ton outré & suppliant tout ensem-
s'il ne voudroit pas bien lui faire le
ir de l'emmener. Ma foi non, Ma-
e, lui répondit-il ; j'ai encore un peu
re en ce lieu. L'air dont il dit ce peu
ıots fut si plaisant, que nous fimes
un éclat de rire qui acheva de dé-
erter l'Amante désolée. Selincourt,
toit chez lui, se crut obligé à re-
lre le premier son sérieux : il la pria
ster encore quelques jours. Je con-
le Marquis de ne la pas refuser. Il
pondit en plaisantant, & Talemon-
ima pas trop mon intercession; mais
e je trouvois plaisant de faire durer
céne, je pressai tant Brésy, qu'en-
se sentit piqué de l'empressement
vois de l'envoyer avec une rivale,
l s'engagea à la remener. En effet,
véritablement d'une façon qui ne
pas beaucoup la satisfaire ; elle ne
as d'en triompher. Et puisque je
s engagée à vous dire naïvement
qui nous est arrivé, je n'eus pas
ussi dans mon entreprise, que je
pentis. Brésy vint auprès de moi:
avez voulu, Mademoiselle, me
 dit-

dit-il ; je reménerai Madame de Talemonte, je partirai ſi l'on veut avec elle. Je m'étois flaté par la fin de votre récit, que je ne vous étois pas indifférent au point de me livrer à une pareille avanture ; mais, ou vous m'avez voulu tromper, ou je me ſuis trompé moi-même. Vous ne ſerez livré qu'à ce que vous voudrez, lui répondis-je en riant, quoique je n'en euſſe guére d'envie : on n'eſt foible que quand on veut. Ah ! Mademoiſelle, reprit-il, quand on a le cœur un peu ſenſible, on craint tout ; & je voi bien que vous avez plus d'amour propre que de tendreſſe. Laiſſez-moi, lui dis-je alors : je ne ſçai d'où vient que je vous ſouffre me parler ſur ce ton-là;mais, repris-je, je ne dois m'en prendre qu'à moi : une folie,que j'ai imaginée pour me moquer d'une extravagante, vous a fait comprendre des choſes à quoi je ne penſois pas.

L'air dont je dis ces derniéres paroles, devoit obliger infiniment Bréſy, ou l'offenſer mortellement. Je ne ſçus point quel effet elles avoient produit ſur lui ; mais le lendemain je reçus un billet de ma mére, qui me demandoit à Paris pour une cérémonie à laquelle elle ſouhaitoit que je me trouvaſſe, & elle me mandoit de

'aller trouver inceſſamment dans l'é-
ıage d'une de ſes Dames, avec une
ne qui me ſervoit. Le Marquis, qui
t eu le tems de faire réfléxion pen-
la nuit à tout ce que je lui avois
& qui étoit aſſez prévenu de ſon
te, ne douta pas que ce ne fût le dépit
n'eût fait parler. Il m'en ſçut gré, &
a de me perſuader de partir avec Ta-
ınte & lui. De mon côté, j'en mou-
d'envie, & j'avois pour moi l'ordre
a mére : je me ſentois du goût pour
; c'étoit même un parti fort pro-
onné pour moi. Cela pouvoit de-
· une affaire ſérieuſe ; mais j'avois
un chagrin ſi piquant de ce qu'il
obéi à mes paroles plutôt qu'à mes
nens, que je ne voulus pas me dé-
ir. Il ſe mit à mes genoux, pour
ınjurer de lui accorder cette grace :
propoſa, ſi je la lui refuſois, de
avec nous, & de ne donner que
arroſſe à Talemonte ; mais je fus
rable, bien fâchée pourtant de l'ê-
ɔn eſt bien bizare, Madame, quand
t tant que d'être un peu touchée ;
ɔus voyez bien, que je ne ſçavois
ément ce que je voulois. Enfin le
nt du départ arriva ; j'eus encore à
ir pluſieurs aſſauts. Madame d'Ar-

cire me disoit que j'étois folle ; Selincourt me plaisantoit ; le Chevalier & Madame d'Orselis, qui étoient alors assez bien ensemble, condamnoient mon procédé.

La pauvre Talemonte faisoit pendant ce tems-là un triste personnage ; mais l'espérance d'en faire bien-tôt un meilleur la consoloit d'avance. Elle eut même le courage de soutenir une derniére tentative du Marquis, pour me faire partir, ou pour m'obliger à consentir qu'il demeurât. Il étoit déja dans son carrosse avec elle ; il appella un valet de chambre à lui qui étoit à cheval ; il me l'envoya pour sçavoir ma derniére résolution. Allez, Mademoiselle, me dit le Comte, allez, vous reviendrez dans deux jours ; vous satisferez Madame votre mére, vous obligerez Brésy, & vous vous épargnerez le chagrin que vous allez avoir dès qu'ils seront à cent pas d'ici. Je sentois déjà la vérité de cette prédiction ; mais je fus ferme jusqu'au bout ; & je mandai fiérement, qu'il étoit superflu de faire tant de pas inutiles. Je donnai une lettre à un de ses gens, par laquelle je mandois à ma mére que je ne me portois pas trop bien, & que je la priois de me pardonner si je ne lui obéissois pas.

Il

Il eſt vrai, Madame, qu'il me prit un
agrin extrême dès qu'ils ne furent plus
portée de revenir : j'en ſouffris cruel-
nent, & d'autant plus que je voulus
contraindre, & que je le fis ſi bien,
on m'accuſa plutôt d'inſenſibilité que
foibleſſe : mais à vous, à qui je ne ca-
rien, j'avouë que je paſſai deux mau-
ſes nuits ; elles furent pourtant en-
e plus douces que les journées, par-
qu'au moins je ne me contraignois

paſſerai légérement ſur ces deux jours
ſence : on ſe promena, on joüa, &
oiſiéme on vit arriver le Marquis. Je
aurois bien vous dire laquelle ſe fit
ieux ſentir dans mon cœur, de la
ou de la honte ; ce fut un mélange
is ; qui ne laiſſa pas d'avoir ſa dou-
Bréſy avoit toute l'ardeur d'une vé-
e paſſion, & toute la docilité d'un
ie un peu coupable. On nous re-
it d'une façon à me faire perdre pa-
; mais enfin on eut pitié du Mar-
& on lui laiſſa quelques momens
'expliquer avec moi. Nous nous
nodames donc, Madame, ou plû-
ns commençames notre intelligen-
r juſqu'à l'arrivée de Madame de
nite, je ne croyois pas avoir fait

F 5 tant

tant de chemin : tant il eſt vrai que la jalouſie détermine. Bréſy me parla ſur le ton qu'il faut prendre avec une fille de qualité qui eſt ſage, mais qui, n'étant point un enfant, veut connoître ſon mari avant que de l'épouſer. Je me ſuis laiſſé aller au plaiſir qu'on a de parler de ſoi, & je ne vous en dirai plus rien qu'en paſſant, juſqu'à la fin de notre voyage.

Selincourt continuoit à goûter la félicité la plus parfaite : il pria Madame d'Arcire d'achever les Vers qu'elle avoit commencés dans ſes tablettes; elle le fit ſur le champ, auſſi ne vous aſſurerai-je pas qu'ils ſoient fort bons.

O vous, qui d'un oubli payez ma tendre flâme;
Vous qui, malgré vôtre manque de foi,
Régnez toûjours ſur mon ame,
Pour un moment encor ſouvenez-vous de moi.
Pour ce moment oubliez la Bergére;
Qui depuis quelques jours captive vôtre cœur,
Sans que mon fier dépit éteigne mon ardeur,
Sans que l'amour étouffe ma colére.
Si vous l'employez bien ce moment précieux,

Vous

Vous reviendrez à moi, mon amour m'en
assûre.
Ailleurs, pour les appas vous pourrez trou-
ver mieux;
Mais, où trouverez-vous cette tendresse
pure,
Dont l'excès seul fait la mesure?
Ah! Tircis, seule sous les Cieux,
Je puis, sans blesser l'innocence,
Vous donner des plaisirs par mes soins, ma
constance,
Durables & délicieux.

Il y a là un peu de vanité, dit Madame d'Arcire en rendant les tablettes; mais les Poétes sont accusés d'être vains. Cependant, je répons que je n'avance rien que je ne puisse soûtenir. Oui, charmante personne, lui répondit Selincourt en lui rendant mille graces, vous êtes la seule avec qui je puisse vivre heureux. Vous jugez bien, Madame, qu'une conversation sur ce ton-là, pût être longue sans être ennuyeuse; aussi ne la finirent-ils que lorsqu'on vint leur dire que l'on s'alloit mettre à table. Le Chevalier & Madame d'Orselis étoient aussi dans un plein calme; & j'écoutois fort volontiers tout ce que Brésy vouloit me dire. Le bon Duc même ne laissoit pas de contri-

buer aux plaisirs; il cherchoit à m'être agréable, & son amour n'étoit point encore assez violent pour le rendre jaloux; & les rivaux jusques-là ne lui avoient donné qu'une légére émulation, sans jalousie. Nous avions encore du tems à passer chez Selincourt : il cherchoit tous les jours de nouveaux plaisirs; il nous en proposa un, qui ne pouvoit s'appeller ainsi, que par la singularité des personnages qu'il vouloit nous faire voir. Nous étions tous dans cette disposition à la joie qui rend tous les objets, ou plus aimables, ou plus ridicules, qu'ils ne sont. On dina un jour de bonne heure, pour avoir plus de tems. Nous partimes dans deux carrosses, & nous arrivâmes, après une heure de chemin, près d'un château à pont-levis. Il est vrai que cela étoit assez inutile, parce que les fossés étoient presque comblés. Madame de Richardin, maitresse de ces lieux, logeoit, dans un petit corps très-mal fait, une ame qui visoit à l'élévation : tout ce qui représentoit la noblesse la faisoit tressaillir de joie. Il falut mettre pied à terre, avant que de passer le pont, parce que la porte étoit si basse & si étroite, que, de mémoire d'homme, on n'y avoit vû passer aucune voiture. L'envie de rire nous prit

dès la cour. Le bâtiment eſt à l'antique ; avec quantité de tours. Mais l'incomparable Madame de Richardin en faiſoit encore bâtir de nouvelles, pour ajoûter à l'Antiquité, & pour perſuader qu'elle deſcendoit des anciens poſſeſſeurs de ce château. Ce n'étoit pas une choſe aiſée à perſuader. Elle & ſon mari l'avoient acheté depuis deux ou trois ans : ils avoient même ajoûté à leur nom le *de* & le *din*, qui, privé de ces ornemens, n'étoit plus que Richard : nom qui avoit été impoſé au pére de Monſieur de Richardin, parce qu'il étoit en effet un Marchand fort riche. Selincourt nous rendit compte à la hâte de ces particularités. Nous compoſames nos viſages pour faire nôtre entrée en gens ſenſés : mais nous penſames perdre contenance, quand nous vimes venir Monſieur de Richardin au-devant de nous. C'étoit un petit homme noir & ſec, avec des cheveux plats, un habit de pinchina, des ſouliers cirés en pantoufles, & une cravate de tafetas noir, parce que ſa femme diſoit que cela lui donnoit un air guerrier. Mademoiſelle de Richardin ſuivoit ſon pére : elle eſt de deux pieds plus haute que lui, & pourroit faire un beau Piquier

dans

dans les Gardes Françoises. Elle est grosse à proportion ; sa peau est d'un rouge brun ; & sa voix est un fausset, par ordre de sa mére, pour lui donner un air plus jeune. A peine étions-nous revenus de la surprise qu'un tel abord nous avoit causé, que nous aperçumes la véritable Madame de Richardin couchée sur un lit de repos, dans le fond de la salle, habillée d'une robe de chambre gris-de-lin & argent. Cette attitude ne pouvoit cacher une bosse qui occupe son côté droit. Son visage est long, étroit, & pointu; ses yeux sont petits & creux ; sa bouche plate ; & toute sa personne est faite de façon à faire rire des gens plus graves que nous.Ses cheveux étoient ce jour-là relevés d'un air de portrait, pleins de rubans or & verd. Ses mains, qui sont grandes & séches, étoient chargées de bagues ; & elle avoit une croix plus propre à mettre au chevet d'un lit, qu'à pendre au col. Il me prit une telle envie de rire, & je vis dans les yeux de toute nôtre troupe quelque chose de si plaisant, que je reçus un soulagement considérable, d'un faux pas que fit le Duc de ...., qui, après l'avoir fait chanceler, l'envoya à quelques pas de nous mordre la poussiére. On courut à lui pour voir s'il n'étoit point blessé ; mais

mais il n'en avoit eu que la peur : & alors nous primes ce prétexte pour rire de toute nôtre force. Madame de Richardin en fit fort bien ſon devoir, & nous montra ſes dents fort noires & très-longues, qui achevérent de la rendre ſi ridicule, que nous fumes confirmés dans le deſſein de la rendre tout-à-fait folle. Il n'y avoit qu'un pas à faire ; ſon amour-propre eſt complet, on lui fait tout croire à la faveur de la louange. J'eus la hardieſſe de ſoutenir qu'elle avoit l'air auſſi grand qu'une Déeſſe, ou même que Madame la Princeſſe de Conti. Bréſy aſſura, qu'à peine dans tous les ſiécles paſſés on pourroit trouver une Beauté digne de lui être comparée. Vous jugez bien que la pauvre Héléne, qui n'en pouvoit mais, fut citée en cette occaſion. Pour moi, dit Selincourt, qui ſuis aſſez heureux pour connoitre Madame de Richardin avant vous, j'ai toûjours cru que Vénus ne pouvoit approcher de ſes charmes. Mais à qui trouverons-nous des mains, reprit Madame d'Orſelis, pareilles à celles que nous voyons ? J'ai toujours ouï dire, reprit Madame de Richardin, en faiſant des mines incomparables, que je les ai aſſez faites comme celles de la Reine Mére, qui les avoit ſans doute les plus belles.

belles de ſon Royaume. Je ſuis aſſez vieux, dit le Duc, pour les avoir vûës ſouvent. Elles n'approchoient pas des vôtres. Et les pieds, interrompit Chanteuil, en voyant qu'elle en allongeoit un long & plat, chauſſé d'un bas de ſoie verte à coins d'or, & d'une mule argent & gris-de lin; & les pieds! repeta-t-il. Thetis en eut-elle jamais de ſemblables?

La petite folle, pendant ce tems-là, regardoit le Marquis avec une extréme attention : c'étoit un regard digne d'être peint. On ne ſçait ſi ſa figure lui plut davantage que celle des autres, ou ſi ſa louange étoit plus de ſon goût; mais il eſt certain qu'il fut préferé, & qu'après nos flateries tumultueuſes, ce fut à lui qu'elle adreſſa la parole. On m'a toûjours flatée, dit-elle, de quelque beauté : on ne m'a diſputé, ni l'air, ni les graces; mais, Monſieur, une grande créature que voilà, ajoûta-t-elle en montrant ſa fille, a rendu quelquefois ma jeuneſſe équivoque; cependant, telle que vous la voyez, elle n'a que dix ans : j'ai été mariée à douze, & je l'eus la premiére année de mon mariage; mais une figure comme celle-là fait toujours tort, & il y a mille ſotes gens, qui me croyent trente ans.

ans accomplis, parce qu'elle eſt ma fille. Votre fille, Madame! s'écria Bréſy en riant comme un fou; cela ne peut être: Mademoiſelle paroit vôtre grand-mére. Je lui demande pardon de ma ſincérité; mais peut-on être maitre de ſes paroles, lorſqu'on ne l'eſt plus de ſon cœur? Il acheva ces mots en la regardant avec des yeux languiſſans. La pauvre petite femme en fut pénétrée. Nous la vimes ſe lever à nôtre grand étonnement; car ſa figure étoit encore bien plus irréguliére ſur ſes pieds, que deſſus un lit. Venez, Monſieur le Marquis, lui dit-elle, venez, paſſons dans mon cabinet, je veux vous faire voir mon portrait lorſque je fus mariée; & j'ai auſſi quelques petits ouvrages en vers qui prouveront que mon eſprit n'en doit guére à ma perſonne. Le pauvre Bréſy n'eut plus envie de rire à cette terrible propoſition; & prenant l'air le plus poli qu'il lui fut poſſible, Je croi, Madame, lui dit-il, que ces Dames ſeront ravies de vous ſuivre. Ces Dames ſont les Maitreſſes, reprit-elle; venez toujours. Mais, Madame, lui dit-il à demi-bas, Monſieur de Richardin, que dira-t-il? Monſieur de Richardin, interrompit-elle impatiemment, n'a pas accoutumé de me gêner; il parle avec

Mon-

Monſieur le Duc de leurs premiéres campagnes. Il étoit vrai, qu'ils avoient lié converſation ; mais elle n'avoit garde de rouler ſur la guerre ; le pauvre Monſieur de Richardin n'en avoit jamais ſçu que ce qu'il en avoit appris dans la Gazette.

La maniére dont Madame de Richardin le prenoit, ne permit pas au Marquis de ſe faire prier davantage, il falut la ſuivre. Nous demeurames dans une ſurpriſe étrange de la maniére d'agir de ce petit Monſtre. Il n'y avoit pas un demi-quart d'heure que le pauvre Bréſy étoit avec ſa nouvelle conquête, quand nous l'entendîmes faire des cris de forcenée. Nous courumes à la porte du cabinet, & nous vîmes le malheureux Bréſy, aſſis dans un fauteuil avec un fort bon viſage, mais dans une immobilité qui contrefaiſoit l'évanouïſſement : la petite déſeſpérée courut auprès de lui, & s'empreſſa de le ſecourir. Il ſe leva bruſquement, en nous faiſant des excuſes de l'état où il paroiſſoit devant les Dames, & aſſura qu'il étoit aſſez ſujet à ces accidens. Madame de Richardin demanda des rafraîchiſſemens pour lui : on crioit à pleine tête, perſonne ne paroiſſoit. Pourquoi n'avez-vous pas des ſonnetes? lui dit le Duc.

Duc. C'eſt, reprit-elle, que mes ayeux, qui ſans vanité étoient d'aſſez grands Seigneurs, n'en avoient point, & qu'on doit toujours avoir des valets de chambre à portée de répondre. Vous voyez, ajoûta Bréſy, que les valets de chambre ſont fautifs, & que les cris que fait Mademoiſelle votre fille n'avancent rien. Ah! Monſieur le Marquis, reprit-elle, je voi bien que vous me condamnez à avoir des ſonnetes : j'en aurai demain aſſurément. Pendant ce tems, la pauvre fille couroit tout le château, car elle & ſon pére craignoient fort Madame de Richardin ; il vint à la fin une femme de chambre hâlée & honteuſe, démander ce qu'on vouloit. Madame de Richardin fit en vain un grand vacarme, pour qu'on trouvât ſes valets de chambre & ſon maître d'hôtel : il n'y en avoit jamais eu dans la maiſon ; & la malheureuſe femme de chambre ignoroit autant la ſignification de ces noms-là, qu'André de la Comteſſe d'Eſcarbagnas ignore celui de la ſoûcoupe. Elle ouvroit de grands yeux, & ne répondoit pas un mot. Madame de Richardin ſe répondit à elle-même, qu'ils étoient apparemment allés à une ville prochaine pour des proviſions qu'elle avoit ordonnées, & ajoûta qu'on

qu'on apportât la collation telle qu'on la pourroit avoir. On vit bien-tôt après la même femme accompagnée d'un petit laquais vétu de rouge, l'un & l'autre chargés d'un pâté de liévre, & d'une grande jatte de lait. Mettons-nous à table, dit hardiment la maîtresse du château; une autre fois on fera mieux. Vous serez peut-être surprise, Madame, qu'une femme habillée à la campagne d'un habit argent & gris-de-lin, coëffée en cheveux & avec des pierreries, fût si mal en domestiques, & ne fit pas meilleure chére; mais telle est notre Héroïne : elle n'épargne rien pour tout ce qu'elle croit la devoir embellir, & ne se soucie point de tout le reste.

On se mit à table; mais ce ne fut pas pour manger : il faut pourtant en excepter Monsieur de Richardin & sa fille, qui charmés de voir Madame de Richardin occupée, mangeoient en gens affamés, qui vouloient profiter de l'occasion. Lorsque la collation fut ôtée, je proposai de joüer à de petits jeux; car je ne pouvois être sérieuse. Chacun imagina un jeu à sa mode; mais Madame d'Arcire dit que si l'on vouloit faire un Proverbe, elle seroit une des Actrices. On y consentit : nous nous attroupames pour nous con-

cer-

certer ſur la maniére dont il faloit le joüer. Quand nous fumes convenus de tout, nous trouvames qu'il ne nous faloit que quatre Acteurs. Ce fut moi, Madame, qui ouvris la ſcéne avec le Duc, qui eut la complaiſance d'être des nôtres. Il repréſentoit le valet du Chevalier: j'étois la ſuivante de la Marquiſe, qui dans la Piéce devoit être une vieille amoureuſe : la ſuite vous inſtruira du reſte. Imaginez-vous donc, s'il vous plaît, que vous me voyez à la place de la Bauval, & le Duc de . . . . . à la place de la Torilliére. J'eus nom Catos; le Duc eut nom Champagne; la Marquiſe s'appella Madame de Vieillardis, & Chanteuil ſe nomma ſimplement le Chevalier.

CATOS.

Monſieur Champagne, franchement vous avez un Maître fort téméraire : croit-il dire impunément des douceurs à Madame de Vieillardis ? Elle prend feu plus aiſément qu'une autre: ſon mari eſt ſon ſerviteur très-obéiſſant ; il ne ſonge pas à la contrarier ; & quand il le hazarderoit, ce ſeroit peine perduë : elle a une pente à l'amour, que ſoixante ans, & vingt héritiers qu'elle a donnés à la maiſon de Vieillardis, n'ont fait qu'augmenter juſqu'ici.

CHAM-

CHAMPAGNE.

Oh ! je le croi bien, Mademoiselle Catos : j'ai toujours entendu dire aux connoisseurs, que l'amour augmente en vieillissant dans le cœur des femmes : ce seroit une belle chose, s'il en étoit autant des hommes ; mais malheureusement cela n'est pas ainsi ; & cela fait que les vieilles amoureuses ne trouvent des amans que l'argent à la main.

CATOS.

Oui ; mais Madame de Vieillardis croit avoir été faite par les Graces, & que l'ouvrage de ces Déesses-là ne se gâte point. On l'encense tous les jours à brûle-pourpoint, pour se moquer d'elle ; & son amour propre lui garantit bon tout ce qu'on lui dit sur ce ton-là.

CHAMPAGNE.

Avouez, Mademoiselle Catos, que c'est une terrible machine que la femme, & que....

CATOS.

Taisez-vous, Champagne : je n'aime pas la Physique ; mais dès que j'entens parler de machines, je m'enfuis, ou je me bouche les oreilles.

CHAM-

CHAMPAGNE.

J'avois pourtant bien quelque petit discours physique à vous faire, & les mouvemens que je sens dans mon cœur me serviroient à vous prouver que....

CATOS.

Oh ! encore une fois, taisez-vous ; aussi-bien voici Madame.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Bon jour, mon pauvre Champagne ; où est ton Maître aujourd'hui ?

CHAMPAGNE.

Madame, je le croyois auprès de vous : il faut qu'il ait des affaires bien considérables, quand il s'en sépare un moment : aussi a-t-il grande raison ; belle & jeune comme vous êtes, où pourroit-il être mieux ?

MAD. DE VIEILLARDIS.

Hélas, mon pauvre ami, les hommes sont bizares ! Il est vrai que je suis belle, c'est une chose assez visible ; & quand on n'a que trente ans, je crois qu'on peut encore passer pour jeune.

CA-

CATOS, *à part.*

Sa fille en a pourtant quarante-cinq.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Que dis-tu, Catos ?

CATOS.

Je dis, Madame, que Mademoiselle votre fille a le plus grand tort du monde d'en paroître quarante-cinq.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Eh fi, Catos, ne parlons point d'elle; c'est une chose que je n'ai jamais comprise, quand je la vois de la figure dont elle est. Car enfin, encore une fois, je n'ai que trente ans au plus; c'est une vérité constante. Mais j'apperçois le Chevalier. Approchez, approchez, petit fripon; on ne vous a vû d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

J'en suis le premier puni, Madame, puisque je ne vous ai point vûë; c'est une absence cruelle: & quand on rentre chez vous, on est toujours si ébloui des nouvelles graces qu'on vous retrouve, & du brillant de vos yeux, qu'on sent bien qu'il n'y a que l'habitude qui puisse faire soutenir l'un & l'autre. MAD.

MAD. DE VIEILLARDIS.

On eſt pourtant aſſez gracieuſe pour vous : on tache à tempérer ce qu'il peut y avoir de trop éclatant dans les regards; mais l'amour y ajoûte des feux, quand on en retranche les éclairs.

LE CHEVALIER.

Et toujours de l'eſprit de plus en plus, Madame! Trop heureux de contempler à tous momens vos beautés, & de goûter les charmes de vos divines converſations ! Mais ne me refuſez pas votre belle main, pour m'aſſurer que vous ne me retrancherez jamais la liberté de vous voir.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Tenez, Chevalier; vous peut-on refuſer quelque choſe ?

LE CHEVALIER, *en baiſant la main de Madame de Vieillardis.*

Quelle main ! Qui peut-être à l'heure qu'il eſt auſſi heureux que moi ? Mais voilà une bague dont je ſuis jaloux : elle a le plaiſir de toucher vos doigts : elle n'y reſtera pas aſſurément : & je vai la faire paſſer dans les miens, pour la punir de trop de douceurs qu'elle a goûtées.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Petit badin! Allez, je vous la donne: elle eſt de deux cens piſtoles; mais c'eſt une bagatelle; & j'ai à vous entretenir en particulier de choſes plus intéreſſantes. Paſſons dans mon cabinet.

LE CHEVALIER, *à Champagne, en s'en allant.*

Ah, Champagne, je meurs de peur!

CHAMPAGNE, *riant.*

A votre avis, Mademoiſelle Catos, de quoi Madame de Vieillardis va-t-elle entretenir mon Maitre?

CATOS.

Oh mais, que ſçai-je? de mariage peut-être; peut-être auſſi de Phyſique.

CHAMPAGNE.

Comment, de mariage! n'a-t-elle pas un mari?

CATOS.

Oui; mais elle croit toujours qu'il va mourir: enfin ce ſera toujours de quelque choſe comme cela qu'elle l'entretiendra.

MAD.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Catos, Champagne, au ſecours; de l'eau de la Reine de Hongrie; du vinaigre.

CATOS.

Eh, mon Dieu! qu'eſt-ce que tout ceci?

MAD. DE VIEILLARDIS.

Ce pauvre garçon m'aime avec une délicateſſe ſi parfaite, qu'au ſeul aveu que je lui ai fait de la paſſion que j'ai pour lui, il s'eſt évanouï à mes pieds.

CATOS.

Oh, ce n'eſt que cela! je croyois que tout étoit perdu: il n'y a perſonne qu'une telle déclaration ne fit tomber de ſon haut.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Je vai chercher d'un élixir excellent contre les foibleſſes.

CHAMPAGNE.

Monſieur, ſortez; il n'y a ici que Mademoiſelle Catos & moi.

LE CHEVALIER.

Ma foi, ſans mon évanouïſſement, je ne ſçai ce que je ſerois devenu. On ne m'y rattrapera de ma vie.

CHAMPAGNE.

Parbleu, Monſieur, je vous trouvois auſſi fort téméraire, d'aller eſſuyer un tête-à-tête avec une Madame de Vieillardis.

LE CHEVALIER.

Vraiment, j'en avois aſſez peur : mais un diamant de deux cens piſtoles, que j'avois fait ſi ſubtilement paſſer de ſon doigt au mien, méritoit quelque complaiſance. Mais je ne riſquerai plus de ces avantures-là.

CATOS.

Ma foi, Monſieur, partez donc; car elle eſt allée querir d'un élixir propre à reparer les forces. Il ne vous ſeroit plus permis après cela de vous évanouïr une ſeconde fois.

LE CHEVALIER.

Adieu, Catos; je fuis, pour éviter ſon retour.

CATOS.

La vieille ſera bien ſurpriſe quand elle ne trouvera plus l'évanouï !

MAD. DE VIEILLARDIS *revenant.*

Catos, où eſt le Chevalier ?

CATOS.

Nous l'avons fait revenir, Madame; & auſſi-tôt il eſt parti avec ſon Champagne, qui a bien de la peine à le traîner. Il eſt ſi honteux de cet accident, qu'il dit qu'il n'oſera plus ſe préſenter devant vous.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Hélas! le pauvre enfant, qu'il a le cœur bon! Voilà une bouteille, ma chére Catos, que je ne donnerois pas pour cent mille écus. Il n'aura pas ſi-tôt pris une goute de la liqueur qu'elle renferme, qu'il ſera guéri. Appelle-moi quelqu'un, pour que j'envoye ſçavoir de ſes nouvelles, en attendant que mes chevaux ſoient à mon carroſſe, pour aller moi-même m'en informer.

Fin du Proverbe.

Toute autre que la Richardin nous

auroit fait jetter par les fenêtres, après cet insolent Proverbe; mais elle, sûre de sa jeunesse & de sa beauté, fut la premiére à blâmer la Vieillardis, & à dire qu'il n'y avoit rien de si affreux qu'une vieille amoureuse. Bréſy devina nôtre Proverbe, qui étoit : *N'aille au bois, qui a peur des feuilles.* Il ne paroissoit plus à sa maladie; car il rioit très-inconsidérément. Madame de Richardin lui dit, qu'il n'étoit guére obligeant, d'avoir tant de gayeté dans le moment qu'il alloit la quitter. Il l'assûra qu'il la reviendroit voir le lendemain; & nous partimes, après avoir assez pris de ce plaisir, pour n'y revenir de nôtre vie. Car comme vous sçavez, Madame, le peu de momens où le ridicule réjouït, sont suivis d'un extrême ennui, quand on continuë d'en être témoin. Nous nous retrouvames mieux à Selincourt, après cette promenade. Que nous y fumes bien pendant quelques jours! & que les fureurs d'amour du vieux Duc vinrent mal-à-propos troubler un si doux calme! Il est vrai qu'elles sont bonnes à quelque chose; & que si je n'avois plus à vous apprendre que des félicités, le reste de mon Voyage vous paroitroit bien fade. Tandis que nous étions dans cette intel-

ligence dont je viens de vous parler & que le Duc n'en étoit encore qu'à découvrir s'il y avoit quelque myſtére entre le Marquis & moi, nous cherchions tous les jours des promenades nouvelles & des plaiſirs nouveaux, pour diverſifier nos plaiſirs. J'ai toûjours aimé les ruiſſeaux. On nous dit qu'il y en avoit un à un quart de lieue de chez Selincourt, le plus joli du monde, & dont la ſource, qui ſortoit d'un rocher, étoit couverte de grands arbres. On réſolut d'y aller le lendemain : on trouva les branches de ces arbres courbées en berceau, & entourées de chaines d'œillets, de fleurs d'oranges & de jaſmins. Des ſiéges de gazon très-propres régnoient tout autour du berceau ; & les bords de la ſource étoient garnis de ſoûcoupes de criſtal & de porcelaines chargées de toutes ſortes d'eaux, de liqueurs, & de glaces. Des corbeilles remplies de figues, d'abricots, & de pêches, d'une beauté parfaite, ſéparoient les ſoûcoupes : & cela faiſoit un effet ſi joli & ſi brillant, que nôtre étonnement nous empêcha long-tems de manger. Quelle eſt la Fée, dis-je en arrivant en ce lieu qu'on avoit rendu ſi aimable, quelle eſt la Fée favorable, qui prend ainſi ſoin de nos plaiſirs?

ſirs ? C'eſt plûtôt un Enchanteur, ajoûta le Duc, ne doutant pas que ce ne fût le Comte qui faiſoit cette galanterie à la Marquiſe. Qu'importe, dit Bréſy; il eſt bien ſûr qu'on n'a pas envie de nous empoiſonner. C'eſt peut-être le Dieu de la Fontaine, ajouta-t-il en riant; car je ne vois pas beaucoup de domeſtiques pour ſervir les Dames. Cela eſt très-bien entendu, dit Selincourt; je voudrois en être l'inventeur. Il eſt vrai, reprit le Chevalier, que la choſe eſt ſimple, mais qu'elle a un air fort galant. Les Dames prirent quelques taſſes de crême glacée, en louant cette petite décoration. La belle Orſelis étoit fâchée de connoître que ce n'étoit pas Chanteuil. La Marquiſe eût voulu en être redevable à ſon Amant. Le cœur me diſoit que c'étoit le Marquis, & cela ſe trouva vrai. Il avoit chargé de ce ſoin un valet de chambre à lui, qui entendoit fort bien ces ſortes de choſes, & qui les exécuta comme je viens de vous le dire.

Quand nous eumes pris de ces liqueurs & mangé des fruits, qui étoient excellens & d'une beauté ſurprenante, la converſation devint fort vive & fort agréable. Le Proverbe, joué chez la Richardin, nous avoit fait prendre du goût pour

cette ſorte de divertiſſement. Nous en joüimes un au bord de la fontaine; & les jours ſuivans quelques autres à Selincourt. Je ne les mettrai point ici, parce que ce ſeroit interrompre trop longtems ma narration: Et de plus, je ſuis obligée d'avertir, que je n'ai point du tout de part aux Proverbes qui ſeront à la fin de mon Voyage. Ils ont été faits par une perſonne de beaucoup d'eſprit, dont on verra paroitre dans peu l'Hiſtoire de Madame de Mortane. Vous voyez, Madame, par cet aveu, que je ne veux rien dérober à la gloire des autres.

SECONDE PARTIE.

QUand nous fumes retournés à Selincourt, on ſe ſouvint qu'il y avoit pluſieurs de nous, qui n'avoient pas ſatisfait à la loi, que nous nous étions impoſée, de conter quelques-unes de nos avantures; on me fit grace, en faveur de la folie que j'avois inventée pour chagriner Madame de Talemonte, & dans la vérité j'aurois eu peu de choſes à dire; ce fut le Duc de.... qui ce ſoir-là remplit ſon devoir. Il prit la parole ainſi. Si

j'avois à vous faire le récit de ma vie depuis que je ſuis au monde, il faudroit, Meſdames, y paſſer une partie de la vôtre: je veux ſeulement vous dire une avanture qui m'eſt arrivée avec une fort jolie femme il y a trois ou quatre ans. J'étois déja fort vieux; mais l'amour n'a nul reſpect pour la vieilleſſe; au contraire, il ſe réjouït ſouvent à la rendre ridicule. J'étois en commerce d'amitié avec une femme de beaucoup d'eſprit qui donnoit dans la Philoſophie; je faiſois moi-même le Philoſophe; j'étois un Cenſeur ſévére des plus jeunes Amans: enfin je ne ſçai comment on pouvoit me ſouffrir. Cette femme, que j'appellerai Madame de Fercy, devint amie d'une autre qu'on nommoit Madame de Rantal: celle-ci n'étoit point Philoſophe: la nature lui avoit departi beaucoup de ſes dons; elle étoit jeune, agréable, gracieuſe, ſpirituelle; ſa raiſon & ſes réflexions lui tenoient lieu de Philoſophie; elle ſe moquoit ſouvent de nos vaines diſputes; & quand Madame de Fercy vouloit l'engager à lire Deſcartes, & à ſe mêler dans nos conteſtations: Lorſque je vous aurai vû convenir de quelque choſe, lui diſoit-elle, non ſeulement je lirai Deſcartes, mais je ne lirai plus autre.

tre chose : or comme je vois que vous ne convenez point de vos opinions après vous être presque querellés, & que chacun donne le sens qu'il veut à des choses qui devroient être sûres, vous me permettrez de m'en tenir à ma Philosophie naturelle, & de ne point perdre mon tems & ma poitrine avec vous autres. Oh ! voilà une belle Philosophie, reprenoit Madame de Fercy ; quel en est le fruit ? Je vai vous le dire, disoit Madame de Rantal : premiérement, jamais je ne me laisse amuser par l'espérance au point d'être bien fâchée quand mes entreprises ne me réussissent pas : je ne reçoi pas tout-à fait les biens & les maux du même visage ; car je croi que cela tient plus de l'insensibilité que de la Philosophie ; mais les uns ne me causent point de grands mouvemens de joie, & les autres n'ont guére la force de m'affliger extrémement : je jouïs du bien présent, sans vouloir pénétrer dans un avenir toûjours obscur & incertain : je me contente d'une fortune médiocre, quoique j'en croye mériter une plus grande, & que je sçache parfaitement que je n'en ferois pas un mauvais usage : je ne demande de mes amis que ce que je ferois pour eux, & je me satisfais encore de beaucoup moins :

enfin, de toutes les parties de la Philosophie, je n'admets que la Morale, mais telle que je la trouve dans ma tête & dans mon cœur, sans le secours de l'étude : j'aime mieux apprendre dans mes lectures des faits qui m'amusent, que de m'ennuyer avec des livres abstraits, qui ne me rendroient pas plus sage ni de meilleure compagnie, & dont la science est fort incertaine. Voilà une femme parfaite, disoit alors Madame de Fercy, en se moquant de son amie ; nous disputions sans cesse contre elle ; elle en rioit, & nous ne la persuadions point. Pendant toutes ces conversations, je sentois diminuer en moi cette sévérité, que l'âge & l'étude m'avoient donnée : je trouvois bien de l'esprit à Madame de Rantal ; sa figure étoit aimable : elle ne songeoit point à me plaire ; mais une certaine politesse charmante, dont la nature l'a douée, flatoit mon cœur de de quelque espérance ; & je me sentis amoureux, mais amoureux comme un Amadis. Avant même que d'avoir songé à m'en garantir, Madame de Fercy m'en fit apercevoir : je n'en voulus pas convenir d'abord ; mais les soins qu'on me vit prendre de me parer, & l'envie

vie que j'avois de plaire à Madame de Rantal, me découvroient assez, pour n'avoir pas besoin de mon aveu. Je commençai à lui rendre des soins, par une petite fête que je lui donnai; elle fut si magnifique, que Madame de Fercy ne douta plus de ma passion. C'étoit dans le commencement des jonquilles & de ces autres belles fleurs du Printems; mon appartement en étoit tout jonché: il y eut un grand repas; une musique très-agréable lui succéda; & je leur donnai ensuite une foule de petits divertissemens, qui leur parurent assez amusans. Madame de Fercy, qui est de très-belle humeur, & qui ne vouloit rien prendre sur son compte, appella toûjours son amie la Reine de la Fête. Peu de tems après, je fis une partie pour aller passer quatre jours dans une maison merveilleuse, dont je pouvois faire les honneurs: nous partimes dans le plus beau mois de l'année, c'est-à-dire dans le mois de Juin; Madame de Rantal, Madame de Fercy, Monsieur le Chevalier de Fercy son beau-frére, qui est jeune, fort bien fait, & qui n'a que trop de mérite; un Philosophe qui n'abandonnoit point Madame de Fercy, une de ses amies, & un homme de ma

ma connoiſſance qui chante très-bien, & qui eſt fort agréable dans la converſation, & ſur-tout à table. Je leur donnai, pendant le ſéjour que nous fimes dans ce beau lieu, tous les plaiſirs que je pus imaginer : je ſuis d'un tems plus galant que n'eſt celui-ci. Rien ne fut oublié pour amuſer une ingrate, qui commençoit à me déſeſpérer ; la profuſion & la délicateſſe régnoient dans nos repas : j'avois mené des Muſiciens excellens. On avoit des concerts. On faiſoit des lotteries ; dont tous les billets étoient noirs : ce n'étoit point des préſens de conſéquence ; mais il y avoit de jolies choſes dans tous les lots. Nous allames paſſer une après-dînée dans une petite Iſle délicieuſe qu'on a faite au milieu d'une piéce d'eau qui eſt très-grande : cette Iſle eſt revétuë de pierre de taille ; quatre petites tours ſont aux quatre coins ; elles compoſent chacune un cabinet, dont l'un eſt une bibliothéque de livres choiſis & agréables ; l'autre a deux cuves de marbre noir pour les bains ; le troiſiéme eſt rempli de beaux portraits ; & le dernier eſt une voliére remplie d'oiſeaux aimables aux yeux, & qui par leurs chants font retentir les airs d'une agréable harmonie : le milieu de l'Iſle eſt occupé par un

pa-

pavillon, qui forme un petit appartement très-complet : il est meublé galamment ; tout y respire l'amour ; & les vûës de cet appartement donnent sur quatre différens parterres ou boulingrins. Madame de Rantal se trouva si bien dans ce lieu, que je ne vous représente pas si beau qu'il est en effet, qu'elle avoua n'avoir jamais rien vû d'égal. Je crus que c'étoient des dispositions favorables, & je lui demandai si l'on pourroit espérer d'être écouté, supposé qu'on lui déclarât ses sentimens dans cette Isle enchantée. Oh ! non, reprit-elle ; au moins, ce seroit selon les gens. Il y en a tel, qu'on aimeroit à entendre, même dans un désert, & à plus forte raison dans un endroit aussi charmant que celui-ci. Ce discours, qu'elle fit sans doute par hazard, ne laissa pas de me flater. Le lendemain, je fis atteler des carrosses pour promener les Dames dans le parc, qui est un des plus beaux du Royaume ; & sur le déclin du jour, je fis reprendre le chemin des jardins. Je fis arrêter au bas des cascades ; & voyant que chacun se séparoit, je conduisis Madame de Rantal vers une grotte dont les eaux vont perpétuellement, & qui étant proche d'un bois est fort à portée d'entendre les rossignols ; elle y entra sans dif-

difficulté ; elle en trouva l'ordre & la ſituation très-agréable. Je ne voulus pas perdre un moment que je croyois ſi favorable ; je me jettai à ſes pieds ; je lui dis des choſes très-touchantes ; je lui fis une peinture fort vive de mes tourmens & de ma paſſion : elle rioit de tout ſon cœur, & ne répondoit point, lorſqu'elle s'entendit adreſſer ces paroles par une fort belle voix.

Fuyez l'amour, jeune beauté :
Quand de jeunes amans vous content leur martyre,
Souvent ce qu'ils oſent vous dire
Altére fort l'aimable vérité.
Mais dans un âge ſolide,
Lorſque l'on ſuit l'aveugle guide,
On ſe dévouë à la fidélité.

Vous avez tout gâté, me dit-elle en riant, quand on eut achevé de chanter : il faloit vous en tenir à la déclaration que vous m'avez faite : ceci a un air ſi préparé, qu'il ne touche point. Le ton de Madame de Rantal étoit ſi moqueur, & je crus ſi bien voir dans ſes yeux qu'elle cherchoit à ſortir de la grotte, que la colére me prit, & que je dis mille extravagances. Vous jugez bien, Meſdames, que

que j'avois fait faire ces paroles, & que j'avois posté un de mes chanteurs dans cet endroit, avec des ordres précis de les chanter quand j'y serois avec Madame de Rantal : mon soin me réussit mal, comme vous le voyez ; j'en fus de très-méchante humeur le reste du soir. Madame de Fercy s'en apperçut, elle m'en fit des plaisanteries ; mais ce n'étoit plus là ce qui m'occupoit. Le Chevalier de Fercy regardoit Madame de Rantal, & elle lui rendoit ses regards ; il naissoit entr'eux un amour qui fut d'abord fort mystérieux, & je crus remarquer qu'une de leurs raisons, pour être si discrets, étoit la présence de Madame de Fercy, qui n'étoit point indifférente pour son beau-frére. Cette découverte me mit au desespoir, & je m'en retournai à Paris avec la jalousie de plus & l'espérance de moins: rien ne rend un homme plus malheureux ; je voulus pourtant tenter encore le côté de l'intérêt. Madame de Rantal n'étoit pas riche ; elle aimoit la magnificence. Je crus que cette voie me feroit faire plus de chemin ; mais j'avois affaire à une femme qui avoit une passion, & si peu attachée à ses intérêts, qu'elle auroit donné la couronne de l'Univers pour voir son amant avec plus de liberté,

té. Je cherchai à me venger; je revelai le ſecret de leur amour à Madame de Fercy, qui ne le ſoupçonnoit que trop; elle eſt plus redoutable qu'une autre, quand elle eſt fâchée; ſa rivale eut à ſouffrir; ſon beau-frére fut tourmenté: ces traverſes augmentérent la paſſion de ces deux amans; & nous trouvames ſeulement, la jalouſe Fercy & moi, le ſecret de nous rendre très-malheureux, en rendant les autres fort miſérables.

Vous voyez, Meſdames, que je ne ſuis pas glorieux, & que j'avouë librement les rigueurs qu'on a euës pour moi.

Vous n'avez pas trop bien fait, lui dis-je, quand je vis qu'il avoit fini: il n'y a rien qui détermine tant que les exemples; & telle qui ſe ſeroit fait honneur de votre eſclavage, ſi vous aviez été heureux dans celui-là, ſeroit peut-être honteuſe de réparer votre infortune. Le Duc ſentit cruellement cette plaiſanterie: je le vis, & j'eus le tems de m'en repentir. Il n'étoit plus le maître de contenir ſes mouvemens; il commença dès ce jour-là à ne me point quitter, & Bréſy ne put me parler un moment. Il s'apperçut le lendemain, que nous étions fort importunés de lui: il faloit quelqu'un pour épancher ſon cœur; ce fut à Ma-

Madame d'Orſelis qu'il fit confidence de ſes chagrins. Il y avoit un jour ou deux qu'elle étoit brouillée avec le Chevalier. Son caractére naturel, & ſon manque d'occupation, lui firent compoſer des chanſons contre Madame d'Arcire & contre moi. Il y en avoit auſſi contr'elle, pour ne ſe pas rendre ſuſpecte. Le Duc de . . . les reçut comme un paquet arrivant de Paris. Nous y étions ſi maltraitées, & l'on donnoit des couleurs ſi terribles à notre ſéjour chez le Comte, que la Marquiſe vouloit en partir dès le lendemain : mais je lui repréſentai, qu'il ne faloit pas s'en aller un moment plûtôt ; qu'il étoit plus prudent de mépriſer le Poéte, que de paroître le craindre : Et puis, ajoûtai-je, je ne doute pas que ce ne ſoit un tour de notre vieux Duc & de Madame d'Orſelis : ils ſeroient trop contens de nous chaſſer d'un lieu où nous ne devons plus être que peu de tems. Croyez-moi, Madame, demeurons, & faiſons contre.

En effet, nous reçumes à notre tour des chanſons, où le Duc étoit traité comme il le méritoit, & où la belle & maliciеuſe Orſelis n'étoit pas épargnée. Selincourt étoit trop amoureux de Madame d'Arcire, pour ne nous pas abandonner

ner ſon oncle. Le Marquis,qui n'étoit pas naturellement endurant, ne s'embarraſſoit plus des aſſiduités du vieux Duc; & il ne manquoit point de le venir interrompre dès qu'il me venoit parler. Un ſoir,que tout étoit aſſez calme entre nous, nous engageames Madame d'Arcire à nous dire quelque choſe de ſes avantures. Car, lui dimes-nous, il faut un peu ſçavoir à qui l'on a affaire quand on vit enſemble. Elle y conſentit, & commença de cette ſorte le récit que nous lui demandions.

J'étois fort jeune, lorſque Monſieur d'Arcire commença à faire paroître de l'inclination pour moi : il me regarda d'abord comme un parti convenable; mais bien-tôt après il m'aima véritablement, & voulut m'obtenir de mon cœur, plûtôt que de mes parens. Il avoit bien de l'eſprit, & ſa figure étoit noble & agréable. Il avoit un certain air, que donne la bonne compagnie, & qu'on ne connoit point parmi les gens du commun. Il me plaiſoit extrémement; je ne lui en voulois rien témoigner : mais dix ans qu'il avoit plus que moi lui avoient acquis une expérience qui ne lui permettoit pas de s'y tromper. Il démêloit avec un plaiſir ſenſible les mouvemens d'un jeu-

jeune cœur qui ne pouvoit lui résis[ter.] Il avoit dessein de devenir mon épou[x :] il ne négligeoit rien pour me prouv[er] respectueusement son amour, & po[ur] m'obliger à y répondre. Ma mére, q[ui] voyoit son attachement, n'en auroit poi[nt] été fâchée, s'il avoit déclaré ses inten[tions ;] mais il ne lui en avoit pas encor[e] parlé : & j'avois souvent des réprimande[s] sévères, de le souffrir me dire tout ba[s] quelques mots. Je l'aimois, je l'avouë : i[l] étoit cependant content de connoître cette vérité, & il se passoit de mes dis-cours : je n'avois pas la hardiesse de lui répondre. Il se passa un an dans ce silen-ce de ma part. Insensiblement, le mon-de me rendit plus assurée. Je lui dis quel-ques mots, qui mirent le comble à son bonheur : Il avoit un esprit insinuant, dont il n'étoit pas possible de se parer. Ma mére lui vouloit en vain interdire ces visites : Il lui parloit d'une maniére, que sans rien dire de positif, il la laissoit dans des espérances qui lui suffisoient. Lors-qu'il étoit absent, il lui étoit même per-mis de m'écrire aussi, pourvu que ce fût dans le même paquet. Sa maniére d'é-crire étoit badine, & il avoit beaucoup d'imagination. Nous allames faire un voyage à une Terre de ma Famille, dans

une

une belle Province. Chacun s'empressa à nous divertir ; & nous fumes d'une fête chez un de mes parens, qui dura huit jours. Il y avoit souvent des chasses : on y dansoit ; on y faisoit bonne chére ; on y jouoit à divers jeux : la liberté y étoit entiére, & la compagnie assez bonne, quoique nombreuse. Nous sortions de dîner un jour, lorsqu'on apporta à ma mére un paquet de lettres de Monsieur d'Arcire. Il étoit à cent lieuës de-là, attaché par son devoir : Il nous mandoit, d'une maniére fine, la douleur qu'il avoit de ne pouvoir être où nous étions. C'étoit son païs natal : il n'y auroit rien eu d'étrange quand on l'y auroit vû. J'avois une lettre à part, que je pris après qu'on en eut fait lecture : Et comme il écrivoit bien, & qu'on lit plus d'une fois ce qui vient des gens qu'on aime, je passai dans le jardin avec une de mes amies, avec qui je la relus. Comme j'étois dans cette occupation, j'entendis quelque bruit : un peu après je m'entendis nommer par une femme, qui couroit vers nous avec un homme, que je connus bien-tôt pour Monsieur d'Arcire. Qui n'a point eu de ces surprises, n'a jamais senti de vrais plaisirs. Imaginez vous une jeune personne, dont le cœur étoit tendre, charmée de lire une

ſimple lettre, chagrinée d'un éloignement qui lui retardoit la joie de voir ſon amant, & qui dans cet inſtant même le voit devant ſes yeux. Je ne ſçai encore ſi votre imagination vous fournira des idées qui approchent de ce que je ſentis dans ce moment agréable. Je rougis, je devins pâle, je fus embarraſſée, je baiſſai les yeux, & je ne dis pas un mot.

Je ne crois pas bleſſer la bienſéance, en avouant les ſentimens que j'ai eus pour un homme que j'ai épouſé; mais il faut entendre le reſte. Il eſt donc vrai que ce voyage en poſte, précipité comme celui d'un courier, flata ma vanité & mon cœur. Je fus cependant ſi bien maîtreſſe de moi, qu'au milieu d'une grande compagnie où régnoit la liberté, malgré le plaiſir ſecret que je ſentois, & le déſir extrême que Monſieur d'Arcire avoit de me parler, j'évitai ſa converſation avec tant de ſoin, qu'en quatre jours qu'il reſta dans cette maiſon avec nous, il n'eut pas la douceur de me dire un mot en particulier. Mes raiſons, pour garder cette conduite, étoient, qu'un homme, qui arrivoit ſi promtement dans un lieu dont il connoiſſoit à peine le maître, faiſoit un trait de paſſion vive, dont je ne manquerois pas de paroître l'objet, puiſ-

puiſqu'il ne connoiſſoit particuliérement que ma mére & moi. Vous voyez que j'étois une perſonne ſenſée, & que je penſois aſſez juſte. On n'en devina pas moins ſon ſecret ; mais au moins je ne pus être accuſée d'être de moitié.

Monſieur d'Arcire ſe ſervoit du ſeul langage qui lui étoit permis : Il me regardoit avec ardeur ; & cherchant dans mes yeux la cauſe de ma ſévérité, je ne ſçai s'il la devina, ou ſi une certaine joie douce qu'il voyoit briller dans mes actions, lui fit conjecturer qu'il n'étoit point mal avec moi. Mais, après avoir bien fait des tentatives inutiles, il ſe contenta de me dire des choſes gracieuſes dans divers jeux, à quoi l'on s'amuſoit. Il propoſa les Proverbes. C'eſt en ce lieu que j'ai appris à y joüer : Il étoit un Acteur merveilleux ; & il diſpoſoit ſi bien ceux qu'il joüoit, que j'avois toujours des applications à me faire. Je ne puis paſſer ſous ſilence une hiſtoire qu'il nous conta, un jour que chacun fut obligé d'en faire une : Elle eſt aſſez extraordinaire, pour être contée ; & c'eſt un fait conſtant, qui eſt venu à la connoiſſance de bien des gens. Voici comme il la conta.

J'arrive du fond du Bourbonnois, com-

comme vous ſçavez, Meſdames. Comminge y a fait un tour pendant que j'y étois : c'eſt de lui-même que je tiens ce que je vai vous dire. Il voyageoit dans le Berry, & prenoit ſouvent des chemins de traverſes : il arriva un ſoir dans une mauvaiſe Hôtellerie, où il étoit fort connu, & où l'on auroit voulu le recevoir bien ; mais les lieux s'y oppoſoient, & le peu de logement de la maiſon étoit occupé par des gens qu'on n'oſa déloger ; il ne reſtoit qu'une chambre baſſe toute des plus incommodes, avec un cabinet à côté, où l'on dreſſa un mauvais lit pour un ami de Comminge qui voyageoit avec lui. Ils ſoupérent enſemble : il faiſoit froid, on alluma un grand feu ; & comme ils vouloient partir fort matin, un valet de chambre de Comminge mit de la lumiére dans la cheminée : voilà juſtement, Meſdames, comme on commence toutes les hiſtoires d'Eſprits. Les deux amis s'endormirent comme s'ils euſſent été ſur des matelas admirables : à peine Comminge avoit-il commencé ſon premier ſomme, que ſon ami cria de toute ſa force : Comminge, quelque choſe m'étrangle. Comminge, qui étoit dans ſon premier ſommeil, répondit peu de choſes, & ſe rendormit auſſi-tôt : ce ne fut

pourtant pas de ſorte que l'inquiétude ne le réveillât peu de tems après. Il appella ſon ami ; il ne lui répondit point. Il alla prendre de la lumiére & entra dans le cabinet où étoit cet ami malheureux. Mais quel étonnement fut le ſien, quand il le trouva ſans pouls & ſans mouvement, & pris à la gorge par un homme mort tout chargé de chaînes ! Le ſpectacle étoit horrible. Comminge fit de grands cris pour appeller du ſecours. Le maître de la maiſon vint en bonnet de nuit, la lampe de la cuiſine à la main, & fut bien ſurpris quand il vit cet accident. On chercha des remédes pour l'ami de Comminge auparavant que d'approfondir le myſtére. On courut éveiller le Barbier du village, pour le ſaigner. On apporta un miroir, pour voir s'il reſpiroit encore. On connut qu'il n'étoit pas mort : On arracha difficilement le mort, qui le tenoit bien ferme : & lorſque l'on vit que les remédes faiſoient leur effet, Comminge apprit de l'hôte, que c'étoit ſon valet d'écurie, qui depuis peu de jours avoit un tranſport au cerveau, qui le rendoit furieux ; qu'on l'avoit enchaîné dans l'écurie ; qu'apparemment il avoit briſé ſes chaînes ; qu'il avoit paſſé par une petite porte, qui communiquoit de cette écurie
dans

dans le cabinet, & qu'il étoit venu expirer sur le lit du malheureux voyageur. *Voilà, Mesdames*, la vérité de ce fait, qui est, à mon sens, bien plus terrible que tout ce qu'on conte des Esprits : car ceci est réel ; l'illusion des sens n'y a point de part. L'ami de Comminge guérit en quelques jours : il avoua qu'il n'avoit jamais eu une si grande peur. Et pour moi, *je crois bien* que rien ne peut être si épouvantable, que le tems qui précéda son évanouissement.

Voilà comme Monsieur d'Arcire finit sa petite narration. Toutes les femmes avoient pensé mourir de peur, & se trouvérent fort soulagées que ce fût un Mort plûtôt qu'un Esprit. Il me reste à vous dire que nous restames encore un jour dans le lieu où nous étions, & que nous primes après le chemin de la Terre de ma mére. Mr. d'Arcire eut la permission de nous y suivre : il eut un peu sa revanche alors ; car n'étant plus si observé, je pris la liberté de l'écouter, & de lui répondre. Il alla voir sa famille, qui étoit à une journée de nous. Ma mére avoit aussi dans ce canton une parente qu'elle alla voir ; cette parente étoit laide ; & sa jeunesse étoit passée : elle avoit une passion pour Monsieur d'Arcire, très-vive, &

alors très-malheureuſe ; je croi pourtant que dans des tems d'oiſiveté, il s'en étoit amuſé ; il aimoit à ſe voir aimé ; mais la maniére dont il la traitoit devant moi n'étoit pas attirante : ſon air & ſes diſcours étoient toujours ironiques : elle en étoit au déſeſpoir dans le fond de ſon cœur ; mais elle a de l'eſprit & de la diſſimulation ; elle parloit à ma mére en faveur de Monſieur d'Arcire, qui ne lui avoit pourtant point fait confidence de ſes deſſeins ; mais elle vouloit s'inſinuer auprès de ma mére & marquer à Monſieur d'Arcire qu'elle l'aimoit délicatement. Pour chercher enſuite à ſe venger de moi, elle inventa des intrigues entiéres dont elle me fit l'Héroïne ; c'étoit d'un ton de compaſſion pour une aimable fille de ſes parentes qui s'alloit perdre par cette conduite : elle exhortoit en même tems Monſieur d'Arcire à m'épouſer, afin, diſoit-elle, de me retirer d'un pas ſi gliſſant. Elle eut d'abord le pouvoir de lui faire ſentir le poignard qu'elle enfonçoit avec tant d'art ; mais il voulut s'éclaircir de ces accuſations, & les trouva ſi fauſſes, qu'un jour, comme elle tâchoit encore à lui donner de mauvaiſes impreſſions contre moi, & qu'elle ajoûtoit des priéres pour l'engager à m'é-
pou-

ufer : Oui, Madame, lui dit-il, je l
uferai, votre aimable parente; m
ne fera pas pour rétablir cette répu
n que vous déchirez fans ceffe; ce f
r couronner la vertu d'une fille à c
ne peut rien reprocher. Un coup
dre n'eft point pareil à l'effet que ca
nt de fi terribles paroles; elle en f
nfonduë; & malgré cette pernicieu
mme, qui mouroit d'amour & de f
ur, j'époufai Monfieur d'Arcire peu c
ms après que je fus retournée à Paris
nous avons paffé enfemble des jou
s heureux: il eft vrai que depuis qu'u
mort trop cruelle me l'a enlevé, j
i pû m'empêcher, dans une affaire qu
préfenta, de faire fentir à cette aman
maltraitée, que je fçavois tout ce qu
oit paffé entre elle & Monfieur d'Ar
*ce ne fut pas un léger chagrin pou
car elle jouë la dévote, & rien*
ouvoit lui déplaire davantage que ce
me perfuadoit le contraire. Madame
cire acheva fon récit, & nous la re-
ciames tous du plaifir qu'elle nous
t donné. Il n'y avoit que le Comte,
la tendreffe ou la bizarerie ne pou-
s'accommoder d'un Prédéceffeur fi
aitement aimé; mais ce fut un nuage
fe diffipa bien-tôt.

H 3 Le

Le lendemain, Madame de Richardin vint nous rendre notre viſite: elle étoit tout en couleur de roſe; ſon mari avoit un buſle & une plume verte; il lui donnoit la main gravement en Ecuyer; le petit laquais rouge lui porta ſa robe juſqu'au milieu d'une galerie où nous étions alors; & ſa grande fille avoit une petite griſette ſimple & brune. Nous la reçumes comme la Reine de Cithére. Bréſy ſe jetta à ſes pieds, & l'aſſura qu'il n'avoit pas eu un moment de ſanté depuis qu'il étoit revenu de chez elle, & que c'étoit ce qui l'avoit empêché de lui rendre ſes devoirs. Bréſy n'ayant pas répondu à Madame de Richardin avec toute la tendreſſe qu'elle s'étoit imaginée qu'il devoit avoir pour elle, elle recommença pluſieurs fois à lui parler ſur le même ton; mais remarquant que, loin de ſe contraindre, il lui répondoit avec un ſouris moqueur: Allons nous en, dit-elle en ſe levant bruſquement; on ne ſçait pas ici recevoir les perſonnes comme moi. Monſieur de Richardin, que Selincourt avoit entretenu pour faire les honneurs de chez lui, fut fort ſurpris du promt départ de ſa femme; mais il ſe diſpoſa à lui obéir. Cependant Selincourt, qui jugea bien que le chagrin de Madame

de Richardin étoit fondé ſur l'indifférence de Bréſy, s'approcha d'elle & lui propoſa de faire collation avant que de partir. Madame de Richardin le refuſa avec un air colére;& ſuivie de ſa grande fille & de ſon mari, elle partit avec beaucoup de diligence. Dès que la Richardin fut dans ſon carroſſe, un reſte d'eſpérance, ou un repentir de l'extravagance de ſa ſortie, la fit feindre d'être malade : Qu'on arrête, dit-elle à ſon mari, je me trouve fort mal. Le pauvre homme n'oſa s'oppoſer à une volonté accoutumée à déterminer la ſienne; il deſcendit avec ſa petite épouſe; & l'appuyant d'un côté, & ſa fille de l'autre, ils revinrent nous retrouver. Le ſpectacle nous parut nouveau : & la petite Richardin, évanouïe, ou plûtôt en joüant le rolle, nous cauſa un tel éclat de rire, que le Comte fut obligé de nous faire taire, pour remplir ſon devoir de Maître de la maiſon.

On poſa la malade ſur un ſofa; ſon mari & ſa fille firent les affligés : cela importuna Madame de Richardin; elle avoit ſes deſſeins, & elle leur dit d'un ton à les faire trembler, Allez vous en, laiſſez-moi en repos, je ne ſuis pas en état d'aller coucher à mon château. Nous fumes fort ſurpris de cette réſolution; c'é-

toit l'affaire de tout le monde ; chacun imagina un moyen d'en empêcher l'exécution : Madame de Richardin me fait bien de l'honneur, dit Selincourt ; mais j'ai peur que mille chofes lui manquent ici dans un mal auffi preffant que le fien. Nous avons des femmes fi mal adroites, ajoûta la Marquife, qu'une perfonne auffi délicate que Madame s'en trouvera peut-être mal fervie. Ce n'eft pas là la difficulté, continua Bréfy : je lui fervirois volontiers de valet de chambre ; mais, ajoûta-t-il en baiffant la voix, où la mettrez-vous ? Vous fçavez les bruits étranges qu'on entend dans cet appartement, qui feul feroit digne d'elle. Pour moi, dit Selincourt, en entrant parfaitement dans la penfée du Marquis, j'ai voulu une nuit faire le brave ; mais je crus que tous les Diables étoient déchaînés dans cet appartement. Quelqu'avantage que l'on eût ici d'avoir Madame de Richardin, j'ai une confidération pour elle, qui m'empêche de vouloir acheter ce plaifir au prix des frayeurs qu'elle pourroit fentir. Ces difcours fe tenoient d'un ton difcret, qui ne laiffoit pas de s'entendre, & qui fit l'effet que nous fouhaitions. Des Efprits ! s'écria Madame de Richardin ; des Efprits ! ajoûta-elle, en criant

criant de toute sa force. Qu'on appelle Monsieur de Richardin, & que je parte tout-à-l'heure. Alors oubliant sa maladie, elle se mit à courir vers la cour: heureusement son mari & sa fille n'étoient pas pressés de partir, & s'amusoient à faire collation. Chacun étant ravi de la peur de cette femme courut après elle pour la reconduire. Les Esprits lui avoient troublé le sien à un point, qu'elle nous refusa le salut, & qu'elle sauta fort légérement dans son carrosse.

Dès que nous en fumes défaits, nous repassames tous ses défauts; son orgueil, sa présomption, son ridicule, ses passions; mais nous conclumes que rien en elle n'étoit en un si haut point que la peur, puisqu'elle lui avoit fait oublier ses prétendus maux, ou déranger ses vûës amoureuses. Avez-vous vû, dit la Marquise, la frayeur peinte sur son visage au premier mot du Marquis? Quand elle auroit vû effectivement les Esprits dont il parloit, qu'auroit-elle pû faire de pis? En effet, dit alors Brésy, la simple idée lui a donné le coup mortel. Ma foi, dit Chanteuil, si Madame de M...... n'avoit pas eu plus de courage qu'elle, B..... n'eût jamais été heureux. Quoi! dit la Marquise, vous sçavez une Histoire d'Es-

prits, & vous nous l'avez jusqu'ici cachée? J'ai cru, reprit Chanteuil, que personne n'ignoroit cette avanture. Le Comte ajoûta, qu'il y avoit du moins peu de gens qui ne la sçussent. Pour moi, repliqua Madame d'Arcire, je n'en ai jamais entendu parler. Madame d'Orselis en dit autant. J'avouai que je la sçavois parfaitement; & nous obligeames le Chevalier à nous la dire. Voici comme il s'en acquitta.

M.... étoit un brave homme qui s'étoit fait distinguer dans une troupe illustre: B.... étoit son ami; mais il devint amoureux de sa femme, & le rendit jaloux: il ne cessa pourtant pas de le voir, pour ne point donner de scéne au public; mais lorsqu'il mourut, il pria Madame de M.... de ne lui faire jamais occuper sa place. Madame de M.... ne promit rien; ses larmes la suffoquérent, & son dessein n'étoit pas de s'engager dans une chose dont le cœur doit être le maître. Son mari mourut donc sans être sûr de son fait. B.... qui étoit fort amoureux, & qui n'étoit point haï, consola bien-tôt l'aimable veuve: ils se promirent de s'épouser au bout de l'an, & goûtérent pendant cette année les premiers charmes de l'espérance. Quand le

tems de leur bonheur fut arrivé, ils résolurent de se marier sans bruit, & sans autres témoins que leur amour, & quelques domestiques. L'heure de la cérémonie fut marquée à minuit ; & ces amans, au coin de leur feu, se disoient de ces choses qui n'ennuyent jamais ; lorsqu'une fille de Madame de M.... qui n'avoit que sept ans, & qui étoit près d'eux, s'écria : Ah! voilà mon pére! Madame de M.... tourna la tête, & ne le vit que trop. B.... homme de bon esprit, & d'une intrépidité connuë dans de plus grands dangers, regarda, & vit la même chose. Il se leva & mit l'épée à la main, & s'avança sur le phantôme : le phantôme paroit des deux mains, sans beaucoup s'embarrasser de cette poursuite, qui ne pouvoit lui faire de mal. B.... l'interrogea ; l'Esprit demeura muet, & se glissa fort subtilement derriére un rideau de fenêtre. B.... y courut, leva le rideau, & ne trouva plus rien : j'ignore s'il n'eut point quelque mouvement de frayeur ; mais sa passion lui auroit tout fait surmonter. Il pressa vainement Madame de M.... de le rendre heureux malgré l'apparition. Elle mouroit de peur ; les derniéres paroles de son époux la frapérent dans ce moment d'une telle

 for-

ſorte, que, ſans expliquer ſon intention, elle retarda ſon mariage avec B.... quoiqu'on les attendît à l'Egliſe. Cette avanture fut publiée. B.... qui crut avec raiſon qu'il eſt auſſi ridicule de nier un fait que d'être viſionnaire, convint avec tous ſes amis de la vérité de celui-ci; & ce ne fut qu'avec le tems que Madame de M.... ſe détermina à ſe remarier. Cette union n'a pas laiſſé d'être heureuſe par la ſuite. Des gens plus poltrons, ou moins amoureux, auroient obéi à l'ordre tacite de l'ame de M.... & auroient eu bien des plaiſirs de moins.

Cette hiſtoire nous effraya un peu; les perſonnages ſont gens raiſonnables, & difficilement les croiroit-on capables des foibleſſes qui fourniſſent les viſions. La Marquiſe & Madame d'Orſelis raiſonnérent fort ſur cette hiſtoire, qui ſans doute eſt fort ſurprenante: & le Comte, le Marquis & le Chevalier, aſſurérent qu'il n'y en avoit pas un d'eux qui ne voulût bien ſoutenir une telle avanture, pour obtenir une belle perſonne dont ils ſeroient amoureux.

Le lendemain du départ de la Richardin, ayant été toute la journée ſans importuns, je pris ce tems pour demander à Bréſy le récit qu'il nous avoit promis.

de

de quelques-unes de ſes avantures. Voici comment il s'en acquitta.

Il y a trois ans, Meſdames, que, trompé par le dépit, & croyant n'avoir plus d'amour, je me trouvai à l'Opéra auprès d'une jolie femme que je ne connoiſſois point : elle me parut ſi brillante par le feu de ſon eſprit, que des beautés parfaites, qui étoient à deux pas d'elle, n'attirérent mes regards, que pour regarder enſuite avec plus de plaiſir une perſonne ſimplement agréable, mais qui me plaiſoit infiniment; je croi pouvoir dire que je ne lui déplus pas : elle fut ſenſible aux louanges que je lui donnai. Un de mes amis voulut m'entraîner dès que l'Opéra fut fini, je lui dis de partir tout ſeul; j'attendis que la foule fût diſſipée, & je réſolus de faire connoiſſance avec Madame d'Arbure; elle ſe nommoit ainſi. Je la trouvai le lendemain à la Comédie; je lui parlai plus long-tems que le jour précédent : ſes yeux brilloient d'un feu vif & touchant; je ne parlai plus d'elle; je lui donnois toutes les louanges que l'on donne aux perſonnes que l'on aime : cela lui revint, elle m'en ſçut gré; elle ne me voyoit plus ſans un trouble qui prouvoit ſa modeſtie & ſes ſentimens. Je me préſentai un jour ſur ſon paſſage pour lui par-

parler en ſortant de l'Opéra ; mais un homme lui donnoit la main. Je ne pus l'aborder, & je remarquai avec un plaiſir ſenſible, qu'elle avoit de l'attention à me regarder. Je ſçavois que j'avois un rival depuis long-tems : ce ne ſont pas toujours les plus à craindre ; mais celui-là étoit à redouter par les égards qu'elle avoit pour lui. J'écrivis un billet dont je chargeai un de mes gens, homme intelligent s'il en fut jamais ſur ces ſortes de choſes, & duquel je me ſervois, lorſque je me mêlois d'être amoureux. Ne te va pas tromper, lui dis-je en lui donnant mon billet, ne le mets qu'entre les mains de Madame d'Arbure. Vous me croyez donc un ſot, me répondit-il : Oh, Monſieur, je ſçai fort bien de qui il faut ſe garder. Et de qui ? repris-je, pour voir juſqu'où alloient ſes connoiſſances. Il me nomma juſtement mon rival. Va, lui dis-je, va ; tu en ſçais trop pour ne pas faire ton devoir. Il ne voulut en effet jamais donner mon billet à une femme de chambre qui ne vouloit pas le laiſſer entrer dans la chambre de ſa maîtreſſe, parce qu'elle étoit au lit. Son obſtination lui donna les entrées ; il donna la lettre en homme expérimenté : & lui ayant dit mon nom, il vit que Madame d'Arbure la liſoit en rou-

rougissant : Elle contenoit à peu près ces paroles.

Si les effets que vous avez produits sur mon cœur ont causé quelque trouble dans le votre, je ne céderois pas ma félicité aux Dieux. Vous dirai-je, Madame, tout ce que je pense? Je me flate de pouvoir aspirer à cette gloire. Ne me sçachez point mauvais gré d'une vanité qui prend sa source dans mes désirs ; & confirmez-moi, s'il se peut, ce que j'ai crû voir dans vos beaux yeux.

L'aimable Madame d'Arbure me répondit en ces termes :

Il n'y a point dans votre lettre un certain naturel que j'y voudrois voir : Vous êtes brouillé avec une Maîtresse, indigne de vous, véritablement, mais dont vous ne laissez pas d'être enchanté. Je ne suis point peut-être destinée à rompre ce charme. Ce n'est, sans doute, que pour vous dépiquer, que vous tâchez à troubler mon cœur ; & ce cœur ne laisse pas de l'être, malgré mes réflexions.

Elle avoit raison, Mesdames : j'aimois une coquette, s'il en fut jamais ; je l'ai bien reconnu depuis. Mais en ce tems-là, je

je la regardois comme une Déeſſe : Je ne voulois que la fâcher par un air d'engagement avec une jolie femme : Et ſi Madame d'Arbure me plaiſoit plus qu'une autre, il s'en faloit bien qu'elle ne me fit oublier mon infidelle. Je ne laiſſois pas d'être bien content de ſa réponſe : je la fis ſuivre l'après-dinée : Je ſçus qu'elle étoit dans une maiſon où je pouvois aller. Je ne manquai pas de m'y rendre : Elle ne douta pas que cette viſite ne fût pour elle : je ne le lui laiſſai guére ignorer. Tandis que la Maîtreſſe du logis parloit à d'autres gens, j'eus la liberté de lui dire en peu de mots l'attention que j'avois à la chercher. Nous reſtames enſuite ſeuls avec la Dame qu'elle étoit venue voir : il falut que la converſation ſe paſſât entre nous trois : Elle fut ſi vive & ſi aimable de la part de ma nouvelle Maitreſſe, que je me crus dans ce moment très-amoureux & très-fortuné. Il étoit tard quand nous nous ſéparames : je la priai de ſe trouver le lendemain à l'Opera ; elle me le promit, & j'eus le plaiſir de voir le lendemain qu'elle me tint parole.

Le jour ſuivant, je me rendis chez Madame d'Arbure à quatre heures après midi : elle étoit ſeule ; on alla m'annoncer ;

cer; elle vint au-devant de moi. Pourquoi venez-vous, me dit-elle? Ne vous avois-je pas dit hier de ne pas venir? Il eſt vrai, lui dis-je d'un air de confiance, que vous me l'avez défendu: mais j'ai crû être aſſez malheureux par cette défenſe, ſans augmenter mes chagrins, en vous obéïſſant exactement. Ma réponſe étoit aſſez impertinente, j'en conviens; mais Madame d'Arbure n'y fit pas de réflexion. Que dirai-je, reprit-elle, ſi quelqu'un vous trouve ici? Je ſerai fort embarraſſée: On ne vous y a jamais vû, perſonne ne vous y améne; on fera des commentaires ſur cette viſite. Eh bien, lui dis-je, rien n'eſt plus aiſé que de vous tirer de cet embarras. Je vai renvoyer mon carroſſe: Ordonnez que vôtre porte ſoit fermée à tout le monde. L'expédient parut d'une prudence admirable: on s'en ſervit, & je reſtai juſqu'au ſoir avec la charmante Madame d'Arbure. On ne peut s'ennuyer avec elle: c'eſt l'imagination la plus brillante, & les expreſſions les plus vives, qu'on puiſſe avoir. Elle a même un air de modeſtie, qui ajoûte infiniment aux choſes tendres qu'elle dit; & l'on croit toujours qu'elle en eſt à ſa premiére paſſion.

Je

Je la vis ainſi quelques jours. Mais la fatalité de mon étoile me conduiſit dans un lieu où mon autre Maitreſſe me rengagea ſi bien, que nonſeulement j'eus la foibleſſe de me raccommoder avec elle, j'eus encore l'injuſtice de lui conter mon avanture, & de la rendre maîtreſſe du ſecret d'une femme cent fois plus aimable qu'elle. J'avoue mes torts, Meſdames. Je vis moins ſouvent Madame d'Arbure : elle ſe douta de la cauſe de ce changement : elle s'en plaignit avec tendreſſe, mais inutilement. Elle me demanda ſes Lettres : je les lui rendis auſſi-tôt. Voilà déja un trait de légéreté dans ma vie. En voici un qui ne lui en doit rien. Il revint à Madame d'Arbure, que j'avois été indiſcret : on lui en dit même beaucoup plus que je n'en avois dit. Elle voulut un éclairciſſement de moi : je le lui donnai, tant bon que mauvais. Elle me parut cette fois-là plus aimable que jamais : Je voulus l'appaiſer ; je connoiſſois l'aſcendant prodigieux que j'avois ſur ſon cœur : il n'y en eut jamais un pareil ; mais elle eſt fiére, & je n'y gagnai rien. Je partis peu de tems après pour l'armée. Ma Maitreſſe, qui avoit entendu dire que les abſens ont toujours tort, ſe brouilla avec moi avant mon départ.

part. Je partis de Paris, persuadé qu'il faloit oublier cette infidelle. L'oisiveté de la campagne, qui fut grande cette année-là, me fit résoudre d'écrire à Madame d'Arbure. Je le fis d'abord comme un homme qui se repent sincérement de ses mauvais procedés : elle me répondit en femme qui me faisoit grace. J'écrivis ensuite d'un stile d'ami : elle entra fort dans le parti que je lui proposois d'être mon amie. Ses Lettres étoient charmantes : l'amitié y étoit peinte avec des couleurs dont l'amour même auroit pû être jaloux. J'étois en colére contre cette femme qui m'avoit quitté : Je crus sentir de bonne-foi de la passion pour Madame d'Arbure. Mes Lettres commencérent à être plus tendres. Elle me pria de ne la point troubler dans la résolution qu'elle avoit faite, de ne me regarder que comme son ami. Elle me remettoit devant les yeux la maniére dont j'en avois usé avec elle, & finissoit par me dire, que mon amitié la toucheroit plus que l'ardeur d'un autre ; & que mon amour, s'il lui donnoit des plaisirs, seroit suivi de peines trop cruelles. Ces choses-là ne sont point rebutantes ; Il y avoit une certaine grace dans toutes ses paroles, qui passoit jusqu'à mon cœur. Je puis même vous montrer une de ses

Let-

Lettres, qui m'eſt reſtée, & qu'elle m'écrivit en ce tems-là. A ces mots le Marquis la tira de ſa poche, & y lut ces paroles :

Que vous ai-je fait, pour en vouloir toûjours à mon cœur, ſans vous ſentir digne de le poſſéder, ni capable de le conſerver long-tems? Ne ſçavez-vous pas à quel point le vôtre eſt néceſſaire à ma félicité? Vous faut-il encore une marque de ma foibleſſe, pour achever vôtre triomphe? Je ne vous ai que trop aimé : je vous l'ai marqué aſſez vivement; vous me ſacrifiates. Toute ma haine ſe tourna vers ma rivale : toute ma tendreſſe vous reſta; je vous l'avoue à ma honte, je n'ai pas ceſſé un moment de vous aimer : mais que voulez-vous faire de cet aveu? un ſacrifice, peut-être, à cette nouvelle Fée, qui vous retient dans ſes enchantemens. Ah! que plûtôt je meure, que de conſentir à un renouement qui m'attirera un nouveau ſuplice. Je ne veux plus entendre parler de vous; oubliez juſqu'à mon nom. Mais, que gagnerai-je, à me priver de la douceur de vous voir, & de recevoir de vos nouvelles? Qu'importe comment je perde la vie? ne mourrai-je pas ſi je ne vous vois plus?

Nous

Nous trouvames tous cette Lettre fort tendre. Le Marquis reprit ainſi la parole : Je fus touché de cette Lettre, je lui mandai tant de choſes, je l'aſſurai ſi fort d'un amour conſtant, je lui peignis ſi bien le plaiſir que j'aurois à la revoir, qu'elle ne put réſiſter davantage à un homme pour qui elle ſe ſentoit un panchant inſurmontable. Nous nous écrivimes tous les jours pendant le reſte de la campagne. Je lui envoyai mon portrait; elle m'envoia le ſien : je ſentois avec tranſport approcher mon retour : je me rendis chez elle deux heures après mon arrivée. Ses tranſports & les miens ne ſe peuvent décrire. Je fus quinze jours le plus heureux homme de l'Univers. Elle abandonnoit tout le reſte du monde pour ne voir que moi. Ma félicité étoit trop charmante ! J'apris que mon autre Maitreſſe étoit occupée par deux ou trois jeunes gens. J'allai chez elle une après-ſoupée, dans la ſeule vûë d'étonner ſes Amans, par l'apparition d'un Amant autrefois aimé. Mais je ne ſçai comment l'amour s'en mêla : Mes rivaux me quittérent la place : l'infidelle me demanda pardon; je me raccommodai avec elle, & je quittai encore une fois la tendre, la ſpirituelle, la divine, Madame d'Arbure. Je lui

écrivis

écrivis une piéce d'éloquence, pour justifier le bizare panchant que j'avois pour une femme que j'avoüois lui être fort inférieure. Madame d'Arbure sentit tout ce que le dépit a de plus affreux : mais sa tendresse pour moi, & sa douceur naturelle, firent qu'elle ne m'écrivit que ce qu'une douleur sensible est capable d'inspirer à la plus aimable de toutes les Maitresses. Je me fais mon procès à moi-même, je me le fis même dès ce tems-là ; mais j'étois en effet enchanté, sans que personne eût le pouvoir de finir l'avanture. J'ai reçû depuis vingt témoignages de passion de la part de Madame d'Arbure : elle a fait ce qu'elle a pû pour se conserver mon amitié ; mais, soit honte, soit bizarrerie, je n'y ai point répondu. J'ai rompu depuis avec sa rivale ; j'ai eu des amusemens sans passion ; il faut convenir que cela n'est pas trop agréable. Enfin, je suis revenu des folies de ma jeunesse, & je ne me trouve que trop capable d'une maniére d'aimer cent fois plus touchante, & que jusqu'à présent je ne connoissois pas.

Le Marquis finit ainsi son récit : les exemples de sa légéreté me causérent quelques mouvemens de chagrin ; mais je les cachai avec soin. On raisonna sur les avantures

tures de Bréſy : Selincourt fut ce ſoir-là d'une humeur charmante ; il nous propoſa d'aller le lendemain à l'Opera : il nous dit qu'il avoit déja envoyé des relais en trois endroits de la route, qu'on reviendroit le même jour. Il faiſoit un tems merveilleux & un beau clair de Lune; nous trouvames que ce ſeroit une folie aſſez réjouiſſante. Madame d'Orſelis, qui ſe pique quelquefois d'être dans la droite raiſon, repréſenta que nous nous en allions dans peu de jours, & que ce ſeroit un empreſſement hors de ſa place. Madame d'Arcire & moi nous récriames ſur ſa ſévérité. Chanteuil, qui de tems en tems lui revenoit, pour éviter la preſcription, lui en fit la guerre ; elle ſe rendit : & ſans nous en lever plus matin qu'à l'ordinaire, nous partimes, & nous arrivames un quart d'heure avant que l'on commençât l'Opera. Nous y trouvames beaucoup de nos amis, qui nous crurent de retour, & qui furent le lendemain à nos portes. Nos gens, qui n'avoient point été avertis de ce petit voyage, crurent qu'ils rêvoient, quand ils leur dirent qu'ils nous avoient vûs. Nous repartimes après l'Opera, & avec nos relais nous arrivames avant minuit à Selincourt. Le lendemain, nous priames le Comte de nous dire comme

les

les autres quelques-unes de ſes avantures; il conſentit à ſubir cette loi. Voici comment il s'en acquitta.

Il y a quelques années, Meſdames, qu'étant à Fontainebleau, je renouvellai connoiſſance avec une femme chez qui j'avois été pluſieurs fois lorſqu'elle étoit fille, & que j'avois perduë de vûë depuis: je la retrouvai plus aimable que jamais; il me parut qu'elle me revoyoit avec plaiſir. Je contribuai à la divertir pendant qu'elle fut à Fontainebleau; je lui donnois la main à la Comédie, je la menois promener; mon équipage étoit à ſon ſervice; je lui diſois de petits riens tout bas, qu'elle écoutoit myſtérieuſement. Un de mes amis, qui avoit échoué auprès d'elle, ne laiſſoit pas de m'y rendre ſervice, parce qu'il avoit beſoin de moi, & qu'il ſçait bien que ce ſont ceux dont on a le plus de reconnoiſſance; elle me voyoit un Courtiſan ſi aſſidu auprès du Roi (car vous ſçavez, Meſdames, que je ne manquois à aucun de mes devoirs) qu'elle me ſçavoit un gré infini de ce que je faiſois pour elle, & du tems que je lui donnois, lorſque je manquois au coucher pour être plus long-tems auprès d'elle: elle s'en applaudiſſoit, & c'étoit là ſon endroit ſenſible. Enfin, quand elle

elle partit pour une de ses Terres, j'étois déja assez bien auprès d'elle; je lui écrivis; elle me fit réponse; je me rendis chez elle dès qu'elle fut de retour à Paris : les autres visites lui paroissoient longues; elle ne comptoit que moi parmi une foule de gens qui la voyoient; je lui remarquois une inquiétude charmante quand il arrivoit quelqu'un pendant ma visite; elle avoit sans cesse les yeux sur moi, pour voir si je ne me préparois point à m'en aller. Il faut que j'avouë que j'avois quelquefois la malice de prendre congé d'elle, quoique je n'eusse point affaire ailleurs; c'étoit en cette occasion où son cœur se déclaroit : elle avoit, disoit-elle, un mot à me dire; ce mot n'étoit rien, c'étoit seulement pour m'arrêter. Cependant, je n'avois point encore de véritables preuves de cette tendresse qui me charmoit; je lui en faisois souvent mes plaintes, mais je n'avançois rien. Une femme de ses amies, belle, bien faite, & des plus réjouissantes, s'avisa de me vouloir du bien, lorsque j'étois dans la situation dont je viens de vous parler. La cruauté me siéroit mal; je répondis assez bien à cette femme, quoiqu'en effet j'aimasse cent fois mieux Madame de Sardise. J'allai plusieurs fois chez sa rivale, elle le sçut, elle en pensa mou-

rir de douleur ; elle s'en plaignit à moi d'une façon à me faire repentir de mon infidélité. Voilà, Madame, ce que c'eſt, lui dis-je, que de faire languir trop long-tems un Amant malheureux ; il prend ce qu'il trouve en ſon chemin ; mais ſi j'étois ſûr de vôtre cœur, je quitterois tout le reſte du monde. Madame de Sardiſe m'aimoit véritablement ; j'eus lieu d'être content d'elle : elle mit des graces à mon bonheur qui y ajoûtoient infiniment ; elle a une modeſtie adorable, & elle avoit une application parfaite à tout ce qui pouvoit me prouver ſa tendreſſe. Je me crus quelque tems au-deſſus de la fortune ; j'étois charmé d'avoir fait cette illuſtre conquête : elle ſçavoit le prix de ce qu'elle faiſoit pour moi ; & jugeant trop bien de ma reconnoiſſance, elle n'avoit point voulu ceſſer de voir Madame d'Ardane, crainte de paſſer pour jalouſe auprès d'elle. J'avois été long-tems ſans aller chez cette derniére ; elle prit ſon tems que ſon amie parloit à quelqu'un pour m'en faire des reproches ; je lui promis d'y aller le lendemain. Il s'en faloit bien qu'elle n'eût la délicateſſe de Madame de Sardiſe : elle s'accommodoit même de ſa concurrence, pourvû qu'elle crût la balancer dans mon cœur. Mais Madame de Sardiſe m'avoit défendu d'aller chez

chez elle. C'étoit le prix qu'elle avoit mis à ses bontés. Cette aimable femme, après avoir fait des visites, passa chez sa rivale, pour la mener aux Tuileries. Mon carosse étoit à la porte. Elle le vit avec un batement de cœur, & un desespoir, qu'on ne peut exprimer. Un de ses gens étoit déja parti pour sçavoir si elle vouloit descendre. Il falut descendre effectivement; la chose étoit découverte; il n'y avoit pas moyen de reculer. Madame d'Ardane ne se déconcerta point en montant en carrosse. Pour moi, j'étois pâle comme un criminel; & je n'osai dire qu'un mot à Madame de Sardise. Je crois que leur conversation fut froide, tandis qu'elles furent seules. Je les allai bien-tôt rejoindre. Un de mes amis amusa Mme. d'Ardane, pendant que je tâchai d'appaiser Madame de Sardise. Pourquoi me traitez-vous ainsi? lui dis-je, en voyant qu'elle ne me disoit rien; que vous ai-je fait? Ce que vous m'avez fait! rèprit-elle les yeux mouillés de larmes: ce que vous m'avez fait! repéta-t-elle. Est-il besoin de vous le dire? Que ne m'en a-t-il point couté pour vous attacher à moi? Vous m'avez conduite par le chemin de la jalousie dans un labyrinthe dont je ne puis plus sortir. Je vous aime plus que ma vie: j'ai tout fait pour vous le prou-

prouver. Je ne vous demande pour récompenſe que de ceſſer de voir une femme : je vous y retrouve peu de tems après, & peut-être y allez-vous tous les jours. Et quand vous n'y auriez été qu'aujourd'hui, ajoûta-t-elle, c'en eſt trop pour que je ne vous abandonne pas à vôtre infidélité, & que je ne vous voie de ma vie. Non, Madame ; non, lui dis-je, vous ne me traiterez point ainſi. J'ai eu tort : mais cette femme me prie de l'aller voir ; elle a eu des bontés pour moi ; où ſeroit la politeſſe, de le lui refuſer. De la politeſſe ! reprit-elle avec précipitation ; elle eſt bien placée là. Ah ! Selincourt, il vaut mieux être incivil, qu'inconſtant. Je priai, je preſſai, ſans pouvoir obtenir ma grace ce jour-là : mais je l'eus peu après, aux conditions de ne jamais voir Madame d'Ardane chez elle. Madame de Sardiſe, qui a de la probité, ne crut pas qu'on en put manquer pour elle, après les ſermens que je lui en fis. Et comme cette femme la divertiſſoit, & qu'elle vouloit tâcher à lui cacher nôtre tendreſſe, elle la mettoit ſouvent de ſes parties. Un homme de ſes amis voulut lui donner une fête à Saint-Cloud. Elle me propoſa d'en être : mon devoir me demandoit à Verſailles, à l'heure de cette promenade ; Je lui fis entendre raiſon là-deſſus. Il eſt

ſt vrai, que ſçachant que Madame d'Araane en devoit être, je paſſai chez elle un moment. On lui eſſayoit un habit: il y voit pluſieurs femmes autour d'elle. Elle ne dit tout bas, que puiſque je n'allois oint à Saint-Cloud, elle ſe diſpenſeroit 'y aller, parce qu'elle s'y ennuyoit trop. e fus ſi peu chez elle, que je n'eus pas le ems de m'aſſeoir; car j'avois peur d'une lécouverte. Un moment après que j'en us ſorti, Madame de Sardiſe arriva, & leſcendit bruſquement de ſon caroſſe,pour nonter chez Madame d'Ardane. Celle-ci, qui craignoit que ſes femmes ne parlaſſent le moi, courut au-devant toute deshaillée, & ſe plaignit d'un mal de tête, qui 'empêchoit de faire la partie. Quelques ours après, on en propoſa une, pour aller une belle Maiſon des environs de Paris. Outre ces deux Dames, il y en avoit encore une, & deux hommes, qui ne nous quittoient guére. Il y en eut un, qui en allant nous fit un recit très-fidelle d'une ntrigue qu'il avoit avec une veuve fort riche, & nous avoüa qu'elle le faiſoit ſouvent ſuivre, parce qu'elle étoit fort jaouſe. En arrivant à la porte du lieu où nous allions, il vit ſon carroſſe attelé de ſix chevaux, qui arrivoit preſque en même tems que nous. Il fit un cri d'étonne-

ment, & nous dit avec émotion qu'il étoit ſans doute découvert. Nous l'exhortames à prendre courage; & nous nous enfonçames d'un côté où nous penſions être hors d'inſulte. En cet endroit, nous vinmes au bord d'une fontaine; & par une diſtraction épouvantable, je dis à Madame d'Ardane, que c'étoit là l'habit que je lui avois vû eſſayer il y avoit peu de jours. Madame de Sardiſe, attentive à toutes mes paroles, n'entendit que trop celles-là, quoique l'autre eût coupé court. Elle me regarda d'une maniére qui me déconcerta, & nous reſtames trois perſonnes aſſez embarraſſées. Les autres, qui n'étoient point au fait, tâchoient à rétablir la converſation; mais bien-tôt tout changea de face. Un objet digne de nôtre attention parut tout à coup à nos yeux: l'Amante de nôtre ami, dans une de ces chaiſes que des hommes trainent, le gros R.. dans une autre, des femmes derriére, pluſieurs hommes qui fermoient la troupe, compoſoient enſemble un véritable ſpectacle: car nous étions dans un bas, & cet appareil paſſoit ſur une terraſſe. La jalouſe veuve, qui ne cherchoit que ſon Amant, ne l'eut pas plûtôt apperçû parmi nous, qu'elle fit arrêter ſa chaiſe pour en deſcendre. Courez à vôtre devoir, lui dimes-nous; allez donner

la

a main à vôtre Andromaque: Elle étoit faite précisément de même avec ses longs vétemẽs de deuil. Il y courut, il y vola; mais il fut fort mal reçû. Retournez, lui dit-elle, perfide; retournez auprès de Madame de Sardise: Je ne voulois que vous y voir, & me voilà trop satisfaite. L'indiscrétion de la Dame, & sa fureur, ne lui permirent pas de baisser sa voix; au contraire, elle prononça ces terribles paroles d'un ton éclatant, & s'appuyant sur les bras d'une de ses femmes, elle chercha l'épaisseur du bois en véritable Héroïne désolée. Cependant, Madame de Sardise rougit. Je crus dans ce moment que la veuve avoit raison, & je ne doutai pas que je ne fusse trompé. L'Amant chassé, qui ne suivoit cette femme que par intérêt, remit à faire sa paix un autre jour, & vint d'un air galant prier ma Maitresse de rendre le discours de la veuve prophétique. Madame de Sardise demeura embarrassée, à peine revenuë de l'étonnement & de la douleur où cet entretien l'avoit jettée. Elle avoit à soutenir les propos d'un homme qu'elle n'aimoit pas, & qui pouvoient la rendre suspecte à un qu'elle aimoit. Je n'en fis pas un jugement pareil alors: Je la regardois comme une personne qui m'avoit trompé, & je fus bien fort quand elle me voulut

lut faire des reproches. C'est bien à vous, Madame, lui dis-je, à vous plaindre de quelque chose, vous qui me donnez un rival si méprisable. N'êtes-vous point honteuse, continuai-je, de ce qui vient de vous arriver? J'avoue, me répondit-elle, que s'il y avoit le moindre fondement à ce que vous me reprochez, je serois plus dans mon tort que vous. Mais cet homme ne songe point à moi; je songe encore moins à lui: & vous n'avez saisi cette occasion de vous plaindre, que pour éviter les marques d'une jalousie justement fondée. Il faut que je passe en justifications un tems que j'avois destiné à vous accabler de reproches. Alors, Mesdames, elle me fit si bien voir quelle étoit sa conduite, que je ne pus me défendre de lui demander pardon. Et vous, me dit-elle, Selincourt, coment vous y prendrez-vous pour m'appaiser? Ah! Madame, lui répondis-je, ne parlons que de paix; Amnistie générale, je vous prie. C'est-à-dire, reprit-elle, que vous me pardonnerez de n'avoir point tort, & qu'il faut que je vous pardonne les vôtres. J'y consens, ajoûta-t-elle en me tendant la main; mais plus de Madame d'Ardane; car à la troisiéme fois vous seriez perdu. Je le lui promis, & le lui tins. Nôtre promenade s'acheva avec autant d'agré-

d'agrément, qu'elle avoit commencé avec trouble. La veuve digera ses chagrins, & se raccommoda le lendemain, à ce que nous avons sçû. Nous eumes long-tems un amour très-calme, Madame de Sardise & moi. Il n'y eut précisément que les petits orages nécessaires pour réveiller une passion; & nous n'avons cessé de nous aimer, que parce que tout finit, & qu'il n'est point d'amours éternelles.

L'Histoire de Selincourt nous parut assez agréable. Dès qu'elle fut finie, nous nous séparames, quoiqu'il fût encore d'assez bonne heure, pour aller le lendemain dès le matin faire nôtre derniére promenade, dans une Maison qui a été superbe autrefois, & dont les restes sont encore très-beaux. Nous nous y promenames si long-tems, que la nuit nous y prit. Il n'y avoit point de flambeaux. Le Comte proposa, pour tout expédient, un mauvais Cabaret en pleine campagne, où à peine avoit-on ouvert. Nous nous fimes presque un plaisir de passer mal une nuit, tant la diversité a de charmes. On nous sçaura degré de nôtre mauvais visage, dis-je à Madame d'Arcire; & tel croira que c'est le chagrin de le quitter, qui ne songe pas au mauvais gite. Nous y allames tout, & nous nous y divertimes, parce

que nous avions l'esprit dans cette agréable situation où tout le porte à la joie. Le chagrin de se séparer ne nous surprit qu'au réveil d'un leger somme, que la fatigue nous avoit fait faire. Nous partimes ce même jour pour revenir à Paris. Je vous assûre que ce fut avec regret; car il est certain que la Campagne est faite pour l'Amour. Moins occupés, moins dissipés, qu'ailleurs, on s'y aime plus tendrement.

Me voici donc arrivée à la fin de mon Voyage. Le Comte & la Marquise doivent, dans peu de jours, s'unir pour jamais. Mes parens sont d'accord avec Brésy, & nôtre mariage se fera incessamment. Madame d'Orselis & le Chevalier de Chanteuil cherchent tous deux fortune. Le Duc est dans la lecture de Sénéque, pour se consoler des malheurs de l'amour. Et moi, Madame, je souhaite de tout mon cœur, de ne vous avoir point ennuyée par un récit assez long, & qui n'a été composé que de choses peu importantes.

Fin du Voyage de Campagne.

L'APPRENTIE COQUETTE, AVANTURE,

PAR MONSIEUR DE MARIVAUX.



L'AI

AV

F

DI

J'ETO
Camp
bre de D
rassembl
tin, d'a
bois de l
dans les
la pluie
rus vers
de moi.
dis parl
Dames
apparen
d'elles,
ques so
riosité
jeune:

L'APPRENTIE COQUETTE, AVANTURE, PAR MONSIEUR DE MARIVAUX.

J'ETOIS, il y a quelques jours, à la Campagne, chez un de mes amis : nombre de Dames & de Cavaliers s'y étoient assemblés. Il me prit fantaisie, un matin, d'aller me promener seul dans le bois de la maison. Je m'enfonçois déja dans les routes les plus obscures, quand la pluie me surprit. Pour l'éviter, je courus vers un cabinet que je vis assez près de moi. J'allois y entrer, quand j'entendis parler : je prêtai l'oreille ; c'étoit deux Dames de notre compagnie, qui s'y étoient apparemment refugiées avant moi. L'une d'elles, un moment après, poussa quelques soupirs, qui me donnérent la curiosité d'en apprendre la cause. Je suis jeune : ces soupirs me présageoient de

l'amour ; je crus qu'il ſeroit bon de voir comme ces deux femmes en traiteroient à cœur ouvert. J'en pouvois tirer des conſéquences générales, & m'inſtruire moi-même, en cas d'accident, du plus ou moins de ſureté qui ſe trouvoit dans les petites façons extérieures du ſexe. Hélas ! ma chére, dit la Dame qui me ſembloit avoir ſoupiré, ne me reproche point ma mélancolie : ne ſçais-tu pas que Pyrame eſt abſent, & que je ne le verrai de ſix mois ? Ah ! répondit l'autre, en éclatant de rire ; gageons que ton cœur a pillé ce ton-là dans Cléopatre. Que tu ès folle à contre-tems ! dit l'affligée : Si tu étois à ma place, tu n'aurois pas le mot pour rire. Ne te fâche pas, ma bonne, repliqua l'autre ; je t'avouë que j'ai ri d'étonnement : tu ne dois voir ton amant de ſix mois ; tu te prépares, ce me ſemble, à gémir autant de tems. Il n'eſt pas juſqu'au ſon de ta voix, que tu n'ayes mis en deuil. Cela m'a paru ſingulier. Je connois bien cette eſpéce d'amour languiſſant, & tous ſes devoirs : mais franchement, je n'ai pas cru que ce fût celui dont le cœur ſe ſervît dans l'occaſion. Je l'ai pris pour cet amour qu'on imprime, & dont on remplit de gros volumes de Romans. Et tu jouës à mourir de fatigue,

ue, si tu veux imiter ces amai
e fou de la Calprenéde a faites
lume & de l'encre. Il faut s'in
ıa chére, qu'un cœur romanesq
it plus d'amour lui tout seul, ı
ɔurniroit tout Paris ensemble.
as ce que je te dis pour un manqı
érience; nous sommes seules,
ıent où je te parle. J'aime: mon
ſt absent; non pas absent comme
ui n'est allé que chez son pére: Il
armée; le voilà bien en risque. Il
ɔit en me quittant. Je pleurai de m
; les larmes m'en viennent encore
eux. Tout cela est à sa place; mais,
ı-t-elle, en riant, je veux dire en
ant une folie plaisante avec ses ple
verse des larmes, & n'en suis pas
iste: bien au contraire, ma chére, j
leure que parce que je m'attendris: n
tendrissement me fait plaisir, & les
ıes qu'il améne sont en vérité des
es que je répans avec goût. Je ne s
as si tu comprens comment cela s'ajus
suis tendre autant qu'on peut l'être.
emble pour mon amant sans inquiét
e; je le désire ardemment sans impatien
e; je gémis même sans être affligée,
ous ces mouvemens ne me sont point
ıarge: souvent je les réveille, de peu
d'ê

d'être oiſive ; ils me ſuivent où je vai ; ils ſe mêlent à mes plaiſirs ; ils ne les rendent que plus touchans ; c'eſt comme une proviſion toute faite de réflexions douces, qui ne m'en tiennent que plus diſpoſée à la joie. Quand j'en trouve, je me dis à moi-même : je fais la paſſion d'un homme aimable ; cette idée me flate, c'eſt une preuve de mérite ; je m'en eſtime avec plus de ſûreté de conſcience, & je ne ſuis pas fâchée de trouver alors ſur mon chemin un hommage de petits ſoins. Je m'en amuſe ſans ſcrupule ; ils me répétent ce que je vaux : je les encourage quelquefois par un coup d'œil, un geſte, un ſouris ; & je te jure, enfin, que mon amant ne m'eſt jamais plus cher, que quand je me ſuis prouvé, qu'il ne tient qu'à moi de lui donner des rivaux. A leur égard, je ne les aime point, ce me ſemble ; cependant, ils me plaiſent ; mon amour propre a de l'inclination pour eux, mais je ſens bien confuſément qu'eux & mon cœur n'ont rien à démêler enſemble : voilà tout ce que j'en puis dire, & voilà comme on aime, ma chére. Croi-moi ; régle-toi là-deſſus. Eh ! que deviendrois-tu donc, ſi ton amant venoit à changer ? Ah ! de quoi parles-tu là, s'écria l'autre ? Ah ! mon Dieu ! tout me

fré-

frémit ! lui, changer ! Toi, qui aimes si fort à ton aise, comment te sauverois-tu de la douleur la plus vive, & peut-être du désespoir, s'il t'arrivoit ce que tu me fais craindre ? Eh ! que me dis-tu, répondit l'autre, avec ta douleur la plus vive & ton désespoir ? Du dépit, encore pas e. Du dépit ! juste Ciel, du dépit, po ıne perfidie ! dit l'autre Dame. Oh ! ı'en sçai pas davantage, reprit son am Et je n'ai jamais connu d'autre accide n pareil cas. Je te parle bien naturel aent, comme tu vois ; mais je t'aime u as besoin d'instruction.

Et je vai, pour te la donner plus le, te faire un abrégé succint de me tes avantures.

A neuf ans, on me mit dans un ent, avec intention de m'engager œux. J'avois une sœur aînée, à qu arens destinoient leur héritage : i ent devoir commencer de bonne me soustraire du monde, afin que ınce de ses plaisirs m'empêchât de retter ; & que la victime, dans us avancé, ne connût pas d s difficultés de la suite de son y restai trois ans avec tranqui r reçus une éducation dévote plus sur mes maniéres, que

cœur; je veux dire, qui ne m'inſpira point de vocation, mais qui m'en donna l'air. Je promis tout autant qu'on voulut que je ſerois Religieuſe; mais je le promis ſans envie de le devenir, & ſans deſſein de ne pas l'être. Je vivois ſans réflexion; je m'occupois de mon propre feu; j'étois étourdie & badine; je jouiſſois de ma premiére jeuneſſe; & je m'amuſois de tout cela, ſans en déſirer davantage.

Il eſt vrai, que ce cœur vuide de goût pour la clôture, & qu'on n'avoit pû tourner à l'amour de la Règle, quoiqu'il ne ſouhaitât rien encore, ſembloit deviner par ſon agitation folâtre, qu'il étoit d'agréables mouvemens qui lui convenoient, & qu'il attendoit qu'une vocation inconnuë ſe déclareroit en moi; & l'accident, que je te vai dire, me la débrouilla.

Une de nos petites Penſionnaires tomba malade: ſa mére, qui l'aimoit beaucoup, ne voulut point la confier aux ſoins du Monaſtére: elle vint la chercher, & demanda à me voir, parce que mes parens l'en avoient priée. Je fus donc au parloir; j'y perdis ſur le champ mon ignorance, & mon cœur eut ſon compte. J'y vis un Cavalier; c'étoit le fils de la Dame en queſtion: nos yeux ſe rencontrérent: je ſentis ce qu'ils ſe dirent, ſans

être

être étonnée de la nouveauté du goût que j'avois à le voir ; & la conversation, que mes yeux eurent avec les siens, n'eut de ma part aucun air d'apprentissage. Si je péchai, ce fut par un excès d'éloquence, dont à présent je retranche un peu dans l'occasion : je n'ai point appris à mieux dire que j'aime ; j'ai seulement appris à le dire un peu moins.

La Dame qui emmenoit sa fille, me parla conformément aux instructions que mes parens lui avoient données, me vantant les charmes du Cloître, & mit sa main dans sa poche, pour chercher des lettres qu'elle devoit me rendre de la part de ma mére. Heureusement, elle les avoit oubliées : son fils s'offrit sur le champ de me les apporter ; & avant qu'il eût parlé, j'avois déja compris & souhaité ce qu'il devoit dire. Je l'en remerciai par un regard, dont je vis bien qu'à son tour il avoit senti la nécessité, puisque je lui trouvai déja les yeux sur moi.

Enfin, ma chére, après quelques discours fatiguans, sa mére sortit, avec promesse de renvoyer son fils me porter mes lettres ; & de mon côté, je m'en allai dans ma chambre donner du progrès à mes sentimens, les goûter à l'aise, & contempler l'image de mon vainqueur

Au

Au retour de ma méditation, on ne me vit plus, ni ſi badine, ni ſi vive; mais en revanche, j'étois négligente & diſtraite ; non que j'euſſe perdu ma gayeté, mais elle ſe répandoit moins au dehors. Je jouïſſois d'un plaiſir ſecret, qui m'occupoit tant, qu'il arrêtoit ma diſſipation ; & pour vaquer à mes petites réflexions, j'oubliois tout le reſte.

Cependant, le jeune homme revint ; il me demanda ; une Religieuſe me ſuivit au parloir. Que je la haïſſois-là ! mais le hazard m'a toujours ſervi aſſez fidélement : une Sœur converſe vint pour parler à ma Religieuſe ; cela nous fit un moment de liberté, dont le Cavalier & moi profitames, parce que nous en étions tous deux également avides : il me gliſſa adroitement, avec mes lettres, un billet qu'un ſerrement de main m'avertit être myſtérieux ; ma main lui redit auſſi-tôt, que j'entendois la ſienne. Je rougis pourtant de ce geſte mis en replique ; il le vit ; & pour m'enhardir, le petit fripon me baiſa la main. Ce qui eſt de plaiſant, c'eſt qu'effectivement j'en devins moins honteuſe ; mais mon importune compagne la Religieuſe retourna la tête, à l'inſtant le plus intéreſſant de notre action ; elle en ſurprit toute l'ardeur ſur le viſage

du

du jeune homme, & tout le consentement sur le mien ; & la Nonne commença à rougir, où j'achevois de le faire.

Monsieur, *dit-elle au jeune homme*, en me retirant de la grille, Madame votre mére ne vous a point donné cette commission. Il est vrai, Madame, *répondit-il*; mais une si belle main, & mon âge, me l'ont donnée ; & je n'ai pas cru que ce fût un mal que de les en croire. Pour moi, ma Mére, *répondis-je*, je n'ai pas eu le tems d'arrêter Monsieur. Allez vous en, Mlle, me repartit-elle ; Vêpres sonnent, vous ferez mieux de vous y rendre.

Je fis alors une reverence, où, à travers beaucoup de modestie, j'envelopai je ne sçai quel air content de mon amant, qu'il dut comprendre, & je me retirai plus curieuse qu'inquiette des suites de l'avanture, & dans une impatience extrême de lire mon billet. Il me parut charmant ; peut-être l'étoit-il : je le gardai comme un trésor, où je puisois dans les momens du jour une agréable vanité : je me regardois comme une personne importante ; je n'avois besoin que de le toucher pour m'estimer, & pour tressaillir de joie. On veilla dès-lors mes actions de plus près ; mais au bout de quelque tems, je me vis libre par la mort de

ma ſœur. On me vint reprendre au vent : mon amant eut la liberté de voir ; ma nouvelle ſituation me ravit oint que j'en étois comme étourdie : moindres viſites étoient pour moi dès ſirs ſérieux ; un rien m'étoit beau- p, ou quelque choſe ; mon amour me augmenta à proportion ; la jour- ne ſuffiſoit pas à ſentir ma ſatisfaction. Voilà quelle j'étois, quand les empreſ- mens de mon amant baiſſérent, & quand fin j'appris qu'il les portoit ailleurs. Je l'avoue, ma chére, le jour où l'on m'en nfirma la nouvelle, je fus bien une onne heure où il me ſembla que tout oit déſert dans le monde, & que tout 'avoit abandonné. Dans cette détreſſe, me vint compagnie ; le monde à mes eux ſe repeupla ; mon chagrin s'affoi- lit ; je me crus moins délaiſſée ; deux eunes gens me firent des mines que je rouvai ſincéres ; je me ſentis reconfor- ée, & je pris tant de courage dans cette oirée, que, lorſque la compagnie ſor- it, je me félicitai de mes nouvelles con- uêtes, ſans me reſſouvenir que trois heu- es avant je regrettois la perte. . . . Cette Dame en étoit là de ſon diſcours, quand e fis par mégarde un petit bruit qui la fit aire. Remettons le reſte, dit-elle, à une

autre

autre fois ; il te divertira. Je
là-dessus, avec dessein de gue
casion de sçavoir la suite de l
Le lendemain, je les épiai si bi
deux, que je les vis sur le soir
dre sous le bras, & se retirer dan
binet, d'où j'avois tout entendu
le ; je me glissai donc à ma place
crois être obligé de vous conter l
velle conversation qu'elles eurent
ble, avant que la Dame, qui avoi
mencé son Histoire, la poursuivit.

Hé bien, ma chére, dit la Dame
tre à son amie, comment as-tu pa
nuit ? Mon Dieu, répondit l'autre
honte de te le dire. Ah ! j'entens
prit l'amie ; je sçai ta nuit par cœur,
us hier en me couchant. Tu l'as luë !
êves, dit l'autre. Non, je te dis vi
epartit-elle. Je lisois hier *Cassandre*; l'a
eur suppose son amant absent, & j
tois aux agitations qui tourmentoi
on cœur pendant la nuit ; ainsi tu v
ien que je dois sçavoir l'histoire du tier
ır, apparemment, il n'a pas dérogé,
exercice de toutes ces nuits là est unifo
e. Tien, je te dirois de la tienne, l
ommencement, le milieu, & la fin, pa
-dre alphabétique: gageons que c'est d'a
ord une réflexion cruelle, qui produit u
sou

soupir douloureux ; ou bien, si tu le veux, c'est le soupir qui précéde la réflexion ; car les cœurs de ton espéce soupirent souvent d'avance,en attendant de sçavoir pourquoi.

Il en est d'eux là-dessus comme de ces Poétes qui font la rime avant que d'avoir trouvé la raison ; mais d'ordinaire c'est la réflexion qui produit le soupir : le soupir à son tour est le pére d'une apostrophe à l'amant absent : cher Pyrame, quand le ciel permettra-t-il que je te revoie ? En voilà l'exorde : après, on se parle à soi-même ; ô fille, ou femme infortunée, &c. ; ensuite, il y a des pauses, je veux dire, on se tait, on parle, on s'agite ; une famille de nouveaux soupirs naît encore de tout cela ; ils ont aussi pour enfans de nouvelles apostrophes, à la nuit, au lit où l'on est ; car dans cet état, le cœur fait inventaire de tout : di-moi la vérité ; voilà la généalogie des actions de ta nuit ; voilà du moins comment l'original en est dans Cassandre. A la pointe du jour, tu t'ès endormie d'abbatement ; & je gage encore, que ton sommeil étoit orageux & nuisible à l'estomac par la quantité des soupirs qui l'ont gonflé.

Après tant de railleries, répondit l'autre Dame en souriant, (car, sans la voir, je devinois qu'elle sourioit, par son ton,) tu

tu ne mérites pas que je te confie
j'ai senti cette nuit. Ah! ma tout
ne, repartit l'autre, ren-moi c
je t'en prie; si tu n'as pas été si to
tée qu'à l'ordinaire, c'est une fort
tu me dois: je t'ai donné des r
qui t'ont soulagée; parle.

As-tu observé, dit l'autre Dam
pressement que *Lisidor* marquoit
soir pour moi? Oui sans doute,
compagne, & ma vanité commen
souffrir un peu de voir tes appas p
aux miens; (car tu sçais que voil
gle entre nous autres femmes.)
deux cavaliers ont paru se disputer
neur de me plaire, leur homma
raccommodée avec toi: je t'ai par
Lisidor, en leur faveur; je t'avouë
lors je t'ai perduë de vuë, & que
acquisition m'a fait oublier la tienne
bien! continuë, qu'est-il arrivé d
empressement? Mais, dit l'autre,
arrivé.... j'ai de la peine à te l'av
Que signifie cela, répondit son ami
rame est-il sorti de ton esprit? N'a
tu plus qu'*Alidor*? Je te loüerois
double impromptu, si tu n'avois que
torze ans; je t'ai déja dit qu'à cet âge
cœur avoit joüé le même tour à sa
miére inclination; mais à vingt-cinq

ma chére, ce n'eſt plus là pour nous qu'un tour d'enfant: change, ſois volage, quand le cœur t'en dira; à la bonne heure; mais tu n'as pas tant beſoin de ſçavoir changer de panchant, que tu as beſoin de ſçavoir changer ta façon d'en prendre. Tu aimois *Pyrame*; il étoit abſent; tu t'étois enſevelie dans la douleur: voilà ce qu'on appelle l'amour pris de travers. Alidor le chaſſe ſubitement de ton cœur: c'eſt quelque choſe; & cela marque qu'on peut te conduire à mieux: mais ſi tu recommences avec ce dernier un cours de tendreſſe pareil à celui que tu quittes, ſi tu vas avec lui doubler encore Caſſandre ou Cléopatre, plus de commerce entre nous; je me retire; auſſi-bien je m'imagine que tu as des devoirs ſolitaires à remplir, des réflexions à faire ſur la honte de ton amour naiſſant: tu n'as qu'à dire, & je te laiſſe ſur le champ la liberté d'être honteuſe à ton aiſe: mais ſi tu veux être raiſonnable, faire le profit de ton cœur, aimer Liſidor parce qu'il te plaît, en te conſervant Pyrame parce qu'il t'aime: oh! tu feras de ce monde; je ſuis toute à toi, & je te continuë mes conſeils pour ta converſion.

En vérité, tu n'ès qu'une étourdie, répondit alors l'autre Dame; tu ne m'as

pas

pas donné le tems de m'expliqu
depuis que tu causes, tu n'as co
que tes chiméres, & point du to
idées. Eh ! qu'importe ? reprit l
J'y ai toujours gagné, puisque je su
me, & que j'ai parlé long-tems ;
quelle est donc ta pensée ? La voil
partit son amie. C'est que, Dieu m
donne, il me sembloit cette nuit, q
mois Pyrame sans douleur, tout
qu'il est ; & qu'Alidor me plaisoit en
sans que je l'aimasse. D'abord ce
fait peur, à cause de ce pauvre g
qui est éloigné de moi : je craign
lui faire tort ; mais autant qu'il m'e
vient, cela faisoit dans mon cœur u
lange d'amour & de vanité, qui re
bloit assez à ce que tu m'en enseigne
perdu quelque tems à m'examiner
scrupule pour l'absent ; mais j'ai vû
n'entroit rien là-dedans contre ses
rêts : en effet, le chagrin que j'av
l'aimant, ne lui rapportoit rien. O
fait, si fait, il lui rapportoit, repr
amie, en souriant ; & qui dévelop
ce chagrin, y trouveroit un furieux
ge d'amour ; & voilà justement la zi
qui étouffoit la joie : laisse-la hardi
mourir ; il n'y a que les dupes q
chicanent là-dessus ; je suis très-con

de toi, à tes scrupules près; tu marches à pas de géant dans la bonne voie; avance, & ferme les yeux.

Tu as beau dire, reprit l'autre, je me reproche encore quelque chose; mais si Alidor continue à m'en vouloir, j'espére que cela se passera. Bon! dit son amie; puisque tu vas jusqu'à l'espérer, cela vaut fait; jamais ces espérances-là ne trompent. As-tu vû ce matin Alidor? Je le quitte il n'y a qu'un moment, dit-elle; il est venu sçavoir tantôt si j'étois levée. Tu l'étois sans doute, reprit sa compagne. Point du tout, repartit-elle: comme je n'ai point fermé l'œil de toute la nuit, j'ai tâché de m'assoupir ce matin; car tu sçais qu'on est à faire peur, quand on n'a point dormi. Comment! s'écria l'autre; tu crains déja de faire peur. Oh! mon enfant, ton cœur a fait un coup de maître; le mien ne sçait rien de plus fin. N'importe, reprit la convertie; tu feras bien de m'achever ta vie, cela me fortifiera. J'y consens, dit son amie; aussi bien l'habitude d'aimer languissamment t'a laissé je ne sçai quelle bigoterie de langage, dont je veux te défaire. Cela me fortifiera, dis-tu. A t'entendre, on diroit d'une dévote, qui fait une action libertine. Tu ris; mais je veux mourir, si

si cela ne ressemble. A propos, de ma vie où en étois-je ? Aux conquêtes que tu fis un soir, lui dit l'autre Dame, & qui te firent oublier subitement l'inconstance de ton premier amant : Nous y voilà, reprit l'autre.

Je fus le reste de la soirée dans une situation de cœur, qui par intervalle me fournissoit des secousses de joie. Les deux jeunes gens, qui s'étoient déclarés pour moi, me revenoient dans l'esprit avec leurs petites façons : à cela se joignoit une apparition subite des plaisirs de coquetterie que me vaudroit léur amour. Quelle vûë ! ma chére, pour une fille, & pour une fille de mon âge ! Aussi je n'y pouvois tenir, & je tressaillois entre cuir & chair, tout autant de fois que cela me passoit dans l'esprit. Cela ne m'y passoit cependant que d'une façon très-confuse, parce que la présence de mon pére & de ma mére me gênoit ; j'en reservai donc l'examen, & j'en fis ma tâche pour la nuit.

Quand il fut l'heure de se coucher, je volai dans ma chambre, pour me deshabiller, & pour me voir : oui, pour me voir ; car j'étois pressée d'une nouvelle estime pour mon visage, & je brûlois d'envie de me prouver que j'avois raison. Tu penses bien que mon miroir ne

s dans mon tort ; je n'y fis
mine, qui ne me parût meur-
la contenance la moins façon-
es charmes pouvoit, à mon goût,
mes deux amans.
rai-je le détail de mes petites gri-
Nous ſommes toutes deux du mê-
, & je ne t'apprendrai rien de
u : tantôt c'eſt un mixte de lan-
& d'indolence, dont on attendrit
emment une phyſionomie ; c'eſt un
vivacité dont on l'anime ; d'uſage
ducation dont on la diſtingue ; en-
ce ſont des yeux qui joüent toutes
de mouvemens, qui ſe fâchent,
s radouciſſent, qui feignent de ne
e entendre ce qu'on voit bien qu'ils
prennent ; des yeux hypocrites, qui
tent habilement une réponſe tendre,
ui cette réponſe échape, & qui la con-
ment par la confuſion qu'ils ont de l'a-
oir faite.

Voilà en gros les aſpects ſous leſquels
m'admirai pendant un quart d'heure :
e me retouchai cependant ſous quelques-
ns, non que je ne fuſſe bien, mais pour
être mieux ; après quoi, je me couchai
remplie de ſécurité ſur l'avenir ; mais je
me couchai ſans envie de dormir : j'avois
trop bonne compagnie d'idées ; les deux
jeu-

jeunes gens, leurs tendres diſpoſitions ma gloire préſente & à venir, la bonn opinion de moi-même ; tout cela me ſui vit au lit.

Je me mis donc à rêver, & à fair mille projets de conduite : j'arrangeois le phraſes futures de mes amans & les miennes ; j'imaginois des incidens, je troublois leur repos, je les calmois, j'inventois des caprices dont je me divertiſſois de les voir dépendre ; & toute jeune que j'étois, je commençois à comprendre la valeur de nos inégalités d'humeur avec les hommes : je jugeois qu'elles nous varioient à leurs yeux, & nous expoſoient ſous différentes formes, dont l'inconſtance les obſtinoit à nous fixer dans la bonne ; mais qu'il ne faloit pas qu'ils puſſent s'en aſſurer, & qu'ainſi leur tems ſe paſſoit à nous chercher, & à ne nous trouver, comme ils ſouhaitoient, qu'à la traverſe.

Voilà, ma chére, juſqu'où portoient alors mes lumiéres naturelles : enfin, mon enfant, le ſommeil me prit au milieu de toutes ces idées, & je m'endormis ſans m'en appercevoir.

Le jour vint ; je ne m'étois pas trompée ; nos deux jeunes gens étoient bleſſés. A mon égard, j'étois ſaine & ſauve,

e n'avois encore que ma vanité d'intri-
ée.
Mais l'amour est comme un mauvais
, que nous portent les amans qui nous
prochent. Un des miens fut deux jours
s venir au logis; mon cœur s'avisa naï-
ment de s'en apercevoir; je ne m'a-
sai point à me le vouloir cacher; c'eût
trop de peine, & je hais l'embarras
i ne méne à rien. Je pris la chose tout
mme mon cœur me la donnoit; je vis
'il avoit de l'amour, j'y acquiesçai.
Tu ne le croiras peut-être pas; mais
n ne nuit tant à l'amour, que de s'y
dre sans façon. Bien souvent il vit de
résistance qu'on lui fait, & ne devient
s qu'une bagatelle, quand on le laisse
repos. Telle que tu me vois, je suis
peu Philosophe, moi. Tien, j'ai trou-
ue la raison nous rend nos plaisirs plus
rs, en les condamnant. Si l'on s'en
ient, on en souffre, & j'aimerois au-
rien: le plus court pour en perdre le
t, c'est de se les permettre; je dis,
nd ils ne choquent pas absolument les
urs que doit avoir une honnête fem-
du monde; car je ne suis pas une li-
ine, au moins: mais se pardonner
l que amour dans le cœur, n'est pas un
and crime; & je t'avouë d'ailleurs,
que

que je n'efpérerois rien de bon de la conduite à venir d'une femme, qui combattroit un grand panchant dont elle feroit prévenuë. Si le panchant l'entraîne, gare qu'il n'en faffe ce qu'il veut; car elle eft bien fatiguée, & ne peut guéres ménager de conditions avec fon vainqueur. Il n'eft point de gens plus extrêmes dans leurs excès, que ceux qui l'étoient dans leurs fcrupules. Ils vont toujours plus loin que la tentation ne leur propofoit; elle n'a du moins qu'à fe préfenter pour être obeïe.

Voilà un échantillon de ma Philofophie; & je te le donne, pour excufer ma façon d'agir avec cet amour naiffant dont je m'aperçus.

Celui de qui je le tenois, vint le lendemain; il entra dans le moment que je m'occupois à le fouhaiter. Comme il me furprit, je n'eus pas le tems de m'empêcher d'être ingénuë: je défirois de le voir; je le reçus en conformité; en un mot, il connut qu'il me faifoit plaifir; il en devint plus aimable; car en amour, pareille découverte donnera toujours de nouvelles graces à l'homme d'efprit qui la fait: & généralement parlant, nos talens augmentent toujours à proportion qu'on nous eftime.

Le nouvel agrément qu'il prit, ne m'é-
apa pas ; mon cœur n'en perdit rien ;
ui en tint compte, & je ne vis qu'avec
ıs de complaiſance une paſſion qui s'au-
ıentoit des faveurs qu'on lui faiſoit.
Quelques viſites, qui vinrent alors,
régérent le bon accueil qu'il recevoit
moi; non que je lui euſſe dit que je
imois: j'avois été plus modeſte, ſans
e pourtant moins claire; & j'en avois
ſſé l'aveu ſous des plaintes aſſez em-
ſſées de ſon abſence.
On nous interrompit donc; j'allai re-
voir la compagnie qui venoit, & avec
uelle il ſortit trois heures après.
J'oubliois à te dire que ſon rival en
ıit, de cette compagnie; ſa préſence
rta, ſans les renvoyer, les ſentimens
préférence que j'avois pour le premier
deux adorateurs. Riſquer d'en perdre
, par trop de naïveté pour l'autre,
toit joüer trop gros jeu; & je n'étois
d'humeur à ruiner les plaiſirs de ma
ıité en faveur de ceux de mon amour.
D'ailleurs, j'étois un peu fâchée, que
jeune homme préféré m'eût fait un
in de mon ſecret, quand il m'avoit
priſe; & comme il n'entroit pas dans
petites maximes, que ſa certitude lui
at long-tems, je me déterminai tout
d'un

d'un coup à le dérouter, en fêtant ſon rival.

Trois ou quatre minauderies, tant en geſtes qu'en paroles, corrigérent le premier de ſa ſécurité, & firent germer l'eſpoir dans le cœur du ſecond : de-là, je vis naître des nuages ſur le viſage de l'un, & la ſérénité ſur le viſage de l'autre.

La paix en ſouffrit ; le favoriſé railloit le malheureux ; il abuſoit inſolemment de ſa fortune ; & le malheureux répandoit un eſprit d'envie ſur tout ce qu'il répondoit, mais d'une envie douloureuſe, plus humiliée que bruſque.

Cela me toucha : l'amour dans mon cœur plaida ſa cauſe, & la gagna ; mais ſi adroitement, que j'avois déja ſoulagé la douleur de ce pauvre garçon, quand je croyois en être encore à décider du parti que je devois prendre.

Voilà les ſurpriſes de l'amour ; mais t'avouerai-je toutes mes folies ? Ce ſoir-là, je fis & défis pluſieurs fois la même choſe, tombant tour à tour d'un acte de pur amour, dans un acte de vanité ; je ne croi pas qu'il y ait rien de ſi divertiſſant.

Cependant, l'heure de ſe retirer vint, & mes deux amans ſortirent plus piqués & plus incertains que jamais de leur deſ-

 tinée.

inée. Quand je les vis partir, j'étois bien entée de finir la scéne à la satisfaction de non amour : il n'étoit question que d'un etit clin d'œil, fait en cachette, & reçu de même. Je ne sçai pas comment je n'en abstins, en voyant l'air mortifié de celui que j'aimois ; mais je regardai ailleurs par un esprit de ménage sur mes plairs. Je me dis qu'il faloit en reserver pour e lendemain, & que si mon amant paroit consolé, je m'ôtois la douceur de jouïr plus au long de son inquiétude, & de l'effet de mes bontés.

FIN.



LA

LA DUCHESSE DE MILAN,

HISTOIRE GALANTE.



LA DUCHESSE DE MILAN.

L'ITALIE, après avoir long-tems combattu pour sa liberté contre les Empereurs, l'avoit enfin recouvrée; & ils ne conservoient plus qu'une ombre d'autorité dans quelques Etats particuliers, qui les reconnoissoient plûtôt pour s'assurer de leur protection, que par crainte qu'ils eussent de leur pouvoir. Le Milanois étoit le plus considérable de tous.

Les Viscontis, qui de Gouverneurs particuliers s'en étoient fait Ducs, joüissoient d'une autorité légitime par le consentement des peuples, & par celui des Empereurs. Mais les mâles de cette famille étant finis, tous ses droits passérent dans la maison d'Orléans, par Valentine de Milan, qui avoit épousé ce fameux Duc d'Orléans, qui fut tué par Jean Duc

de

de Bourgogne. L'état pitoyable où la France étoit réduite, à cause des guerres des Anglois, & des factions différentes dont ce Royaume étoit déchiré, ne permit pas aux enfans du Duc d'Orléans d'aller prendre possession de cette Duché. Les Vénitiens, qui trouvoient le Milanois à leur bien-séance, s'en seroient infailliblement emparés, si la Noblesse de Milan n'eût fait des efforts extraordinaires pour les en empêcher. Sforza ayant acquis beaucoup de réputation dans cette guerre, fut élû Général des Milanois, & prit peu de tems après le titre de Duc de Milan, malgré les oppositions de la maison d'Orléans, qui n'étoit pas en état de l'empêcher par les armes: mais Charles VIII. étant mort sans enfans, Louis XII. qui étoit auparavant Duc d'Orléans, lui succéda, & ne songea d'abord qu'à s'aller mettre en possession de la Duché de Milan, qui lui appartenoit si légitimement. Les Sforzas lui résistérent quelque tems, mais enfin ils en furent chassés par les François, qui demeurérent paisibles possesseurs de la Duché de Milan.

Ludovic Sforza, s'imaginant de tirer avantage des dissentions de Jean Jaques Trivulce, & de d'Aubigni, Généraux des François, fit encore de nouvelles tentati-

tives, dont le ſuccès fut fatal, puiſqu'il y fut pris & mené au Château de Loches, où il mourut peu de tems après, & laiſſa en bas âge Maximilian & François Sforza ſes enfans.

Maximilian ſçut ſi bien profiter des inimitiés que le Pape Jules II. avoit excitées contre la France, après en avoir reçû mille bienfaits, qu'il fut reconnu Duc de Milan, & en chaſſa les François, par le ſecours de pluſieurs Princes, & particuliérement par l'aſſiſtance des Suiſſes.

Louis XII. étant mort ſans pouvoir recouvrer le Milanois, François I. qui lui ſuccéda, paſſa les monts avec une puiſſante armée, & commença ſon régne par la fameuſe bataille de Marignan, qui mit l'orgueil des Suiſſes à la raiſon, & rétablit les François dans la Duché de Milan : le Roi ne laiſſa pas de faire des conditions fort avantageuſes à Maximilian Sforza, & de lui donner un établiſſement conſidérable en France, où il paſſa en repos le reſte de ſes jours. Le Roi qui cherchoit à gagner les cœurs de ſes nouveaux ſujets, fit un aſſez long ſéjour à Milan, & donna par-là occaſion aux jeunes gens de la Cour de faire connoître aux Dames, qu'ils étoient auſſi galans pendant la paix, qu'ils avoient paru fiers

bataille de Marignan.
e grand nombre de belles per-
'il y avoit à Milan en ce tems-
e Vifconti, fille d'un cadet de
re Maifon, qui avoit péri à la
uerre, étoit incomparablement
des autres : fa naiffance, fon
eauté, & fa grande vertu, obli-
Roi à la traiter avec beaucoup
tion. L'Amiral de Bonivet, fa-
François I. fut fi vivement tou-
harmes de cette aimable perfon-
en devint éperduëment amou-
la premiére fois qu'il la vit. Le
l avoit de lui plaire l'engagea à
plufieurs graces aux parens de la
Vifconti, mére de Clarice, qui
la maifon de Saint-Severin. La
en ayant fait remercier l'A-
en prit occafion de l'aller vifi-
naginant qu'il lui feroit facile
dre les fentimens de fon cœur à
Clarice. La Comteffe & fa fille
nt avec beaucoup de civilité, &
tout l'honneur qu'on peut ren-
avori d'un grand Roi. Quoique
eût bonne mine, une grande vi-
k beaucoup de hardieffe, la mo-
i paroiffoit dans toutes les actions
e, & un air de grandeur qui étoit
ré-

répandu ſur toute ſa perſonne, & qui relevoit extrêmement ſa grande beauté, imprimérent tant de reſpect pour elle à ce favori, qu'il n'eut jamais la force de lui parler de ſon amour : il retourna la viſiter pluſieurs fois, dans la réſolution de lui apprendre ce qu'il ſentoit pour elle; mais il ſe retiroit toujours ſans oſer dire ſon ſecret, & plus amoureux qu'il n'y étoit entré.

Le canal de Milan, qui eſt l'ouvrage des François, venoit d'être achevé en ce tems-là, & les Dames s'y promenoient fort ſouvent ſur des barques. Le Roi, qui avoit fait venir les plus fameux Muſiciens d'Italie, faiſoit mettre preſque tous les ſoirs des illuminations le long du canal, & y donnoit les fêtes aux Dames. L'Amiral, qui ne perdoit point d'occaſion de voir Clarice, l'ayant un jour accompagnée à la promenade ſur le canal, un matelot qui ſe trouva par hazard poſté auprès d'elle, eut tant de plaiſir à la regarder, qu'il oublia de faire ſa manœuvre, & fut cauſe que la barque alla choquer rudement contre un grand bateau. Le maître de la barque reprochant au matelot ſa trop grande application à regarder la belle Clarice, ſe mit en devoir de le maltraiter : mais l'Amiral l'en em-

empêcha; & ayant tiré de sa poche une bourse pleine d'or, il la donna au mate-lot, disant, qu'un homme qui étoit d'un ì bon goût méritoit une meilleure for-ıne. Il est certain que cette action ne dé-'ut point à Clarice, quoique d'ailleurs le ne fût pas trop avantageusement pré-nuë en faveur de l'Amiral; car il étoit roublé toutes les fois qu'il se trouvoit rès d'elle; & le dessein qu'il avoit de ɔarler de son amour, sans qu'il osât ́cuter, le rendoit si réveur, que Cla-jugeoit que ceux qui lui trouvoient esprit songeoient plûtôt à le flater, lui rendre justice: les assiduités & ·essement qu'il avoit de lui plaire, férent pas de lui faire soupçonner n'eût quelque part à ses réveries; ant, comme elle ne sentoit encore ur lui, il lui échapa de dire dans ıversation particuliére, que l'es-'Amiral ne répondoit point à la n qu'il avoit dans le monde. L'A-avoit gagné par ses bienfaits la ːs personnes qui approchoient sa fut bien-tôt averti de ce dis-cherchant moins à justifier son ì faire connoître sa passion à hazarda de lui écrire un bil-létermina particuliérement par

la

la facilité qu'il trouva auprès d'une des femmes qui servoient Clarice, qui s'engagea à le lui donner, & lui promit de le servir utilement auprès d'elle ; mais par malheur Clarice ne se trouva point en volonté de le recevoir, & fit au contraire une sévère reprimande à celle qui s'en étoit chargée. La Comtesse Visconti, qui entendit que sa fille parloit avec action, lui en demanda le sujet. Clarice sans hésiter lui apprit la cause de sa colére. La Comtesse voulut voir ce billet, & l'ayant lû avec une tranquillité affectée, elle jugea qu'il n'étoit pas nécessaire que sa fille fût informée de ce qu'il contenoit ; & même afin de lui ôter l'opinion qu'elle pouvoit avoir que ce billet ne fût une déclaration d'amour, cette sage mére eut l'adresse de lui dire, qu'elle n'avoit pas eu raison de se fâcher, puisque ce billet ne contenoit autre chose qu'un avis que l'Amiral lui donnoit d'une nouvelle grace que le Roi venoit de faire à son neveu Saint-Severin : cependant elle ferra ce billet, sans le donner à sa fille, & peu de jours après elle chassa sur d'autres prétextes sa femme qui l'avoit porté.

Clarice, qui croyoit avoir remarqué par les actións de l'Amiral qu'il avoit de l'inclination pour elle, & qui s'étoit fait un mé-

mérite de refuser le billet qu'on avoit voulu lui rendre de sa part, eut un dépit secret d'apprendre par le discours de sa mére, qu'elle s'étoit trompée, en se flattant qu'elle avoit donné de l'amour à l'Amiral : néantmoins, toutes les fois qu'elle faisoit réflexion à la conduite de sa mére, qui avoit gardé le billet sans le lui faire voir, & qui avoit chassé, quoique sur d'autres prétextes, la femme qui s'en étoit chargée; elle se défioit de l'adresse de sa mére, & dans cette incertitude elle ne laissoit pas de trouver une espéce de plaisir à penser qu'elle avoit peut-être troublé le repos d'un Favori qui faisoit la destinée de l'Europe. Ces réflexions, & une curiosité qui est presque inséparable des personnes de ce sexe, lui donnérent envie de s'éclaircir de la vérité, & de sçavoir ce qu'il y avoit dans ce billet. Ayant remarqué que sa mére l'avoit enfermé fort soigneusement, elle lui prit avec adresse la clef de la cassette où il étoit; & après avoir lû plusieurs autres lettres, elle trouva enfin celle de Bonnivet, où elle lut ces paroles.

Je suis ravie que vous vous soyez apperçue que je n'avois point d'esprit : je vous écris encore pour vous le confirmer, sans que je

je prétende vous en désabuser jamais; car aussi-tôt que je vous vois, ou que je pense à vous, tous mes sens se troublent, mon cœur est agité de mille pensées différentes, & je me trouve si embarrassé, que je n'ai plus la liberté de parler. Ainsi, ne me blâmez pas d'un défaut dont vous êtes la cause: je suis résolu de ne m'en corriger jamais; aimant beaucoup mieux manquer d'esprit toute ma vie, que de cesser de vous aimer.

Clarice, qui n'étoit pas accoûtumée à un pareil langage, eut beaucoup de confusion en lisant les derniéres paroles de ce billet. D'abord sa pudeur la fit repentir de sa trop grande curiosité: songeant néantmoins, que personne n'avoit connoissance qu'elle eût vû cette lettre, & ayant déja meilleure opinion de l'esprit de l'Amiral, elle fut bien aise d'avoir découvert un secret que sa mére avoit pris tant de soin de lui cacher, & que l'Amiral même ne croyoit pas qu'elle sçût, parce que sa Confidente lui avoit dit que la Comtesse s'étoit saisie du billet, & qu'après l'avoir lû, elle avoit fait entendre à sa fille, qu'il parloit de toute autre chose.

L'Amiral informé du mauvais succès de son billet, passa deux ou trois jours sans

ſans pouvoir ſe conſoler de ce malheur. Mais ne trouvant rien de ſi cruel pour lui, que de vivre ſans voir Clarice, il aima mieux s'expoſer à tous les reproches qu'il jugea qu'elle lui feroit, que de ſe priver plus long-tems du plaiſir de la voir. La Comteſſe Viſconti le reçut ſeule, & défendit à ſa fille de paroitre juſqu'à-ce que l'Amiral fût ſorti. Clarice, jugeant bien que la Comteſſe avoit quelque deſſein dans la tête, & qu'elle auroit beaucoup de part à la converſation particuliére que ſa mére vouloit avoir avec l'Amiral, ſe cacha dans un cabinet, d'où elle entendit les plaintes & les reproches que la Comteſſe fit à l'Amiral ſur le billet qu'elle avoit ſurpris. Bonnivet, qui étoit fort amoureux, l'aſſura qu'il n'avoit jamais eu d'autre deſſein que de plaire à Clarice pour la demander enſuite à ſes parens, & paſſer ſa vie avec elle à Milan, après qu'il en auroit obtenu le Gouvernement, perſuadé que le Roi ne lui refuſeroit pas cette grace. La Comteſſe, touchée de la bonne foi de l'Amiral, & prévoyant d'ailleurs qu'il ſeroit fort avantageux à toute ſa famille, que ſa fille épouſât le favori d'un grand Roi, lui témoigna que ſa recherche ne lui déplaiſoit pas, & lui promit d'y

d'y donner les mains, à condition néantmoins qu'il n'auroit point de conversation particuliére avec Clarice, & qu'il ne lui écriroit jamais, que le Roi n'eût auparavant agréé son mariage, & qu'il ne lui eût donné le Gouvernement de Milan. Elle lui fit connoître en même tems, qu'il étoit inutile de chercher à plaire à Clarice, étant fort assurée de la soumission qu'elle auroit à se conformer aux volontés de ses parens.

Bonnivet, pénétré de la seule espérance de posséder quelque jour son aimable Maitresse, consentit à tout ce que sa mére voulut exiger de lui : néanmoins, il sçut lui représenter avec tant d'esprit la violence de sa passion, & tout ce qu'il alloit souffrir si elle le privoit de voir Clarice, que la Comtesse lui permit de la visiter deux fois la semaine, mais à condition qu'il ne lui parleroit jamais d'amour. Clarice, qui ne perdit pas un mot de toute cette conversation, fut charmée de l'esprit de l'Amiral, & de l'adresse qu'il avoit eue à obtenir par son éloquence presque tout ce qu'il avoit demandé à sa mére. Elle faisoit réflexion sur toutes les choses qu'elle venoit d'entendre, lors que sa mére, qui vouloit renvoyer l'Amiral entiérement satisfait, lui fit dire de

passer dans la chambre où elle étoit avec ce Favori. Aussi-tot qu'elle parut, l'Amiral demeura interdit, & n'eut plus la force de dire deux paroles de suite. Clarice, s'apercevant que le même homme, qui venoit de lui paroitre si éloquent avec sa mére, étoit si embarrassé en sa présence, jugea que sa passion étoit fort violente; & son peu d'esprit, qui lui avoit paru un défaut jusques-là, lui devint sur le champ un mérite auprès d'elle: & comme toutes les Dames sont ravies d'être aimées, elle ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour à l'Amiral, qui lui paroissoit fort honnête homme. Après qu'il se fut retiré, sa mére l'entretint du mérite & des bonnes qualités de Bonnivet, tâchant de lui persuader, que les réveries & les distractions, où elle le voyoit quelquefois, étoient un effet des grandes affaires qu'il avoit dans la tête, & des desseins du Roi, dont ce Favori étoit l'unique confident. Clarice, qui avoit déja du panchant pour lui, & qui donnoit une autre explication à ses réveries, fut bien aise que sa mére lui destinat un homme de ce mérite.

Pendant que l'Amiral travailloit à s'assûrer le Gouvernement de Milan, & à faire agréer au Roi le dessein qu'il avoit d'é-

d'époufer Clarice, on ne parloit à la Cour, que de la furprenante beauté de cette aimable perfonne. La plûpart des Courtifans jugeoient que le Roi l'aimoit, & que fon Favori ne la voyoit que par fon ordre. L'Amiral feul fe flatoit dans fon amour, & attribuoit à la civilité du Roi la confidération que ce Monarque témoignoit déja pour Clarice. Comme il n'avoit point de fecret pour le Roi, il lui avoüa un jour, qu'il étoit amoureux. Le Roi, ravi d'apprendre que fon Favori aimoit, ne lui donna pas le tems de continuer, & lui dit en l'embraffant, qu'il avoit une pareille confidence à lui faire. Bonnivet, allarmé de ce difcours, craignit d'abord que le Roi n'aimat Clarice; & cette feule penfée l'effraya fi fort, qu'il n'eut pas la force de lui demander le nom de la perfonne qui lui avoit donné de l'amour; aimant beaucoup mieux l'ignorer toute fa vie, que de fatisfaire fa curiofité, au hazard d'entendre nommer Clarice. Mais le Roi ne le laiffa pas jouir long-tems de cette heureufe incertitude; car il lui aprit dans ce moment, qu'il aimoit la belle Clarice. L'Amiral, étonné & confus de ce qu'il venoit d'apprendre, eut peine à cacher fon defefpoir; il le diffimula néanmoins avec efprit, & ne laiffa pas d'ap-

,u bon goût du Roi, & de lui
l avoit jetté les yeux ſur la per-
u monde la plus digne d'être ai-
e Roi, ſatisfait de l'approbation
Favori, voulut à ſon tour qu'il
t le nom de la perſonne qu'il ai-
Bonnivet, craignant de troubler la
ſon maître s'il lui apprenoit qu'il
Rival, le pria de l'en diſpenſer,
fit entendre qu'il auroit honte de
le nom de ſa maitreſſe après avoir
ommer la belle Clarice. Le Roi, qui
it occupé que de ſon amour, ne
eſſa pas davantage; mais il le pria
oir ce même jour Clarice de ſa part,
ui exagérer la violence de ſa paſſion,
e rien oublier de tout ce qui pour-
avancer ſes affaires auprès de cette ai-
ble perſonne.

Vous ferez bien mieux de lui parler
ous-même, Seigneur, repliqua l'Ami-
l; car il eſt conſtant, qu'une jeune per-
onne eſt toûjours ravie de voir à ſes
ieds un Roi gracieux, & en cet état la
vertu n'agit plus que de concert avec l'a-
mour, afin d'augmenter par de foibles ré-
ſiſtances la paſſion du Monarque. Le Roi,
qui étoit prévenu que Bonnivet avoit
beaucoup d'eſprit, & qu'il étoit d'une hu-
meur fort galante, n'écouta point ſes rai-
ſons,

ſons, & le conjura, en l'embraſſant une ſeconde fois, de ne perdre point de tems, & de lui faire ſçavoir le ſuccès de ſa viſite le plûtôt qu'il pourroit.

Jamais il n'y eut d'embarras pareil à celui où l'Amiral ſe trouva après que le Roi l'eut chargé de cette cruelle commiſſion. Accablé de ſon amour, & preſſé de ſon devoir, & du ſouvenir des grandes obligations qu'il avoit à ſon Maître, il ne ſçavoit à quoi ſe déterminer : tous les partis lui paroiſſoient également dangereux : car il ne vouloit point tromper le Roi, qui avoit tant de confiance en lui ; & il ne pouvoit ſe réſoudre à informer ſa Maîtreſſe de ſa nouvelle conquête, craignant que ſa vanité ne lui fit préférer la paſſion d'un grand Monarque à celle d'un particulier. Enfin, après pluſieurs irréſolutions, il aima mieux trahir ſon amour que ſon devoir,& trouva une conſolation à preſſentir les ſentimens de Clarice, en lui apprenant ceux du Roi. Il alla chez elle ; & après l'avoir entretenue de pluſieurs choſes indifférentes, il lui dit que le Roi venoit de lui donner une commiſſion dont il alloit s'aquiter, quoiqu'il fût aſſûré qu'il lui en coûteroit le repos de toute ſa vie. Clarice, ſurpriſe de ce diſcours, crut d'abord que cela regardoit quelque ami de

l'Amiral, que le Roi avoit peut-être résolu de perdre; & n'osant point pénétrer davantage dans un secret qu'elle jugeoit si important, elle se contenta de donner des louanges à l'Amiral sur la répugnance qu'il avoit à faire du mal, & lui avoua même qu'elle trouvoit la condition des Favoris malheureuse, en ce qu'ils étoient souvent obligés à consentir à des choses, qu'ils avoient voulu empêcher, & dont le public ne laissoit pas de leur imputer tout le mauvais succès. Oui, & plus malheureuse que vous ne pensez, repliqua l'Amiral en soûpirant: jugez-en, Madame, par la cruelle commission que le Roi m'a donnée aujourd'hui, lors qu'il m'a chargé de vous apprendre qu'il vous aime d'une passion la plus violente qu'il y eut jamais. Clarice, déconcertée par un discours si peu attendu, se préparoit à lui répondre ce que sa modestie lui auroit inspiré, lors que sa mére, qui entroit dans ce moment dans la chambre où ils étoient, & qui avoit entendu confusément que l'Amiral parloit d'amour à sa fille, la tira de cet embarras en lui ordonnant de passer dans une autre chambre. Elle s'emporta ensuite contre l'Amiral, de ce qu'il ne lui tenoit point la parole qu'il lui avoit donnée; & sans vouloir écouter

écouter ſes raiſons, elle accabla ce malheureux Amant de mille reproches outrageux. Il n'eſt pas tems de vous emporter, Madame, interrompit l'Amiral pénétré de douleur : je ne mérite point les reproches que vous me faites : le mal eſt bien plus grand que vous ne penſez ; & vous devriez plûtôt me plaindre, que me blâmer : le Roi aime votre fille ; & comme ſi je n'étois pas aſſez malheureux d'avoir un rival ſi redoutable, il m'a encore donné la cruelle commiſſion d'apprendre ſon amour à Clarice ; & je m'en aquittois,lors que vous êtes arrivée : n'attendez point de ſecours de moi, je ne ſçaurois trahir le Roi, je ſuis réſolu de préférer mon devoir à mon amour : cependant.... ſi.... Il ſortit bruſquement ſans avoir la force d'en dire davantage, craignant peut-être que ſa paſſion ne l'obligeât à donner quelque conſeil à la Comteſſe contre les intérêts du Roi. Un procédé ſi extraordinaire fit juger à la Comteſſe, que l'Amiral étoit dans de grandes inquiétudes, quoique ſon devoir le forçât d'agir contre les intérêts de ſon amour : elle réſolut de prévenir les ſuites d'une paſſion, qui ne faiſoit que de naitre, & qui ſeroit infailliblement fatale à ſa fille, puiſque le Roi étoit

marié, & que Clarice ne pouvoit prétendre tout au plus qu'à devenir sa Maîtresse.

L'Amiral alla trouver le Roi, & l'assûra, en lui rendant compte de sa commission, qu'il avoit appris son amour à Clarice: mais que la Comtesse Visconti, qui étoit arrivée dans ce moment, l'avoit interrompu; & qu'après avoir fait retirer sa fille, elle s'étoit emportée à mille reproches contre lui. C'est à vous, Seigneur, continua Bonnivet, à achever le reste, & à gagner par vos soins, & par vôtre amour, le cœur de cette belle personne; c'est toûjours une grande avance, puisque Clarice sçait que vous l'aimez. Le Roi, satisfait de la réponse de son Favori, lui dit qu'il iroit voir Clarice le jour suivant, & lui témoigna qu'il souhaitoit qu'il l'accompagnât dans cette visite, pour être témoin de la réception que sa Maitresse lui feroit, & pour lui aider à remarquer si le discours qu'il lui avoit tenu de sa part le jour précédent ne lui auroit point déplû.

Le lendemain, l'Amiral ne manqua pas de se rendre auprès du Roi, pour l'accompagner chez Clarice: mais dans le moment qu'ils alloient sortir, un homme de qualité avertit le Roi, que la Comtesse

teſſe Viſconti étoit partie de Milan le jour précédent, & qu'elle s'étoit retirée avec ſa fille dans une maiſon qu'elle avoit ſur le lac de Come. Cette nouvelle ſurprit différemment le Roi & ſon Favori. Le Roi parut fort offenſé du procedé de la Comteſſe, & l'Amiral ſentit une joie ſecrette d'un départ, qui flattoit ſes eſpérances, & qui rompoit les meſures que le Roi avoit priſes. Il paſſa dans ce moment mille deſſeins violens dans l'eſprit du Roi : mais à meſure qu'il les propoſoit à l'Amiral, ce Favori avoit l'adreſſe de lui faire trouver mille difficultés dans l'éxécution. Le Roi, voyant que l'Amiral, bien loin de flatter ſa colére, ne cherchoit qu'à détourner tout ce qui auroit pû faire de la peine à Clarice, entra dans quelque ſoupçon qu'il n'en fût amoureux, & ne put s'empêcher de lui témoigner qu'il craignoit qu'un intérêt ſecret ne le fit agir, & ne l'obligeât à réſiſter à ſes réſolutions. Votre gloire, Seigneur, repartit l'Amiral, eſt un intérêt aſſez preſſant pour m'engager à vous parler avec tant de liberté; & je ferois indigne de toutes les graces que vous m'avez faites, ſi je ne vous repréſentois combien il vous ſeroit honteux de vous ſervir de votre authorité contre une mére,

qui connoiſſant la vertu de ſa fille, vous épargne, la faiſant retirer à la campagne, les chagrins qu'une longue réſiſtance vous auroit donnés. Le Roi, qui ne vouloit point être contrarié, & qui ſe défioit toujours que l'Amiral ne parlat par quelque intérêt particulier, s'emporta de nouveau contre lui, & l'auroit peut-être chaſſé de ſa préſence, ſi Louis de la Tremoille, qui avoit entendu une partie de cette converſation, ne fût entré dans ce tems-là. C'étoit ce fameux Louis de la Tremoille, qui par ſon grand âge, par la grandeur de ſa naiſſance, & par les importans ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat ſous quatre Rois différens, étoit en poſſeſſion de dire au Roi ſes ſentimens avec beaucoup de liberté. Il lui repréſenta, que toutes les violences, qu'il pourroit faire à la Comteſſe Viſconti, ſeroient indignes d'une ame auſſi généreuſe que la ſienne, puiſque cela ne ſerviroit qu'à lui faire des ennemis en Italie, & à rendre la domination des François odieuſe à tout l'Univers.

Le Roi, qui naturellement haïſſoit les injuſtices, & qui avoit eu honte d'avoir été ſurpris dans cet emportement par l'homme du monde le plus ſage, écouta paiſiblement les remontrances de la Tremoille,

moille, & lui promit de faire de férieuſes réflexions ſur toutes les choſes qu'il venoit de lui dire.

Cependant Clarice, qui aimoit déja l'Amiral, & qui jugeoit, par le deſordre où il étoit lors qu'il lui avoit parlé en faveur du Roi, de la répugnance extrême qu'il avoit eu à lui apprendre la paſſion de ſon Maître, ne fut pas fâchée que ſa mére l'eût menée à la campagne. La Comteſſe, qui ſongeoit à lui procurer des établiſſemens ſolides, tâchoit à lui donner de l'horreur pour la paſſion du Roi; & comme elle ſçavoit que les avis des méres font d'ordinaire peu d'impreſſion ſur l'eſprit des filles, elle lui conſeilla de lire des Maximes écrites à la main; lui faiſant entendre, qu'on les lui avoit données lors qu'elle étoit jeune, & qu'elle venoit de les trouver dans une caſſette avec d'autres vieux papiers. Clarice les prit; & s'étant retirée dans ſa chambre pour les lire, voici ce qu'elle trouva.

La vertu doit régler toutes les actions d'une fille.

Auſſi-tôt qu'elle s'aperçoit que quelqu'un l'aime, elle doit le fuir, éviter ſa rencontre, & ne rien oublier de tout ce qui pourroit le

particuliérement si elle juge que
ui convient pas.

ice relut deux fois cette Maxime ;
ant bon gré de l'inclination secret-
:lle avoit pour l'Amiral qui lui con-
t.

.e fille doit se faire une habitude de
ettre ses volontés à celles de ses parens.
est permis à une fille, qui a de la naiss-
e & de la beauté, d'avoir de l'ambi-
: car il est certain, qu'elle peut pré-
dre à tout, & qu'il n'y a rien qui soit trop
ut pour elle.

Une fille de qualité doit être toujours ap-pliquée à tout ce qui peut avoir rapport à son honneur ; & penser que si elle étoit d'un autre sexe, elle seroit obligée de s'exposer à mille hazards, pour acquérir de la réputa-tion : ainsi, puisque le soin de son honneur lui tient lieu d'armée, de siéges & de batail-les, elle doit tout faire & souffrir pour le conserver.

Ce n'est pas assez qu'une fille ait de la vertu, elle doit cela à sa naissance ; mais elle se doit à elle-même une conduite si con-certée, qu'on ne puisse jamais en faire au-cun jugement désavantageux.

La modestie doit être inséparable de tou-
tes

tes les actions d'une fille ; & c'est presque manquer de vertu, que de n'avoir point de modestie.

Pendant que Clarice faisoit des réflexions sur les maximes que sa mére lui avoit données, le Roi, qui étoit le Prince du monde le plus jaloux de sa gloire, craignant que sa passion ne l'engageat à quelque foiblesse indigne d'un grand Roi, avoit gagné sur lui de ne songer plus à Clarice ; & afin qu'il eût moins de peine à exécuter ce généreux dessein, il s'étoit déterminé à s'éloigner de Milan, & à retourner en France. Il appella l'Amiral dans son cabinet, pour lui apprendre sa résolution. Mais comme il avoit toujours dans la tête, que son Favori aimoit Clarice, il résolut, avant que de lui apprendre son dessein, de lui faire une petite tromperie, pour découvrir ses véritables sentimens. J'ai fait, lui dit-il, de sérieuses réflexions sur toutes les choses que vous & la Tremouille m'avez représentées ; je me suis même déterminé à repasser en France pour fuïr Clarice : néanmoins, comme il m'est important d'attacher à mes intérêts les plus considérables familles de Milan, par des bienfaits ou par des alliances, j'ai résolu, avant

que

de partir, de faire époufer Clarice au Maréchal de Foix, qui en eft amoureux; & de lui donner en même tems le Gouvernement de Milan. Comme vous avez ... confidération pour cette famille, ... jetté les yeux fur vous, afin que vous alliez trouver de ma part la Com- ... Vifconti, que vous préfentiez le Maréchal de Foix à Clarice, & que vous ... iez cette affaire avant votre retour: ... nerai ordre au refte, & nous partirons inceffamment pour retourner en France. L'Amiral demeura fi interdit, & changea tant de fois de couleur, en apprenant ce cruel difcours, que le Roi fe confirma dans fes foupçons, & lui demanda malicieufement, s'il n'avoit point quelque haine particuliére contre le Maréchal de Foix, qui l'empêchat de le fervir dans cette affaire? Seigneur, répondit l'Amiral, vous êtes mon Maître & mon Roi, vous m'avez comblé de bienfaits, & je ferois le plus ingrat de tous les hommes, fi je n'obéiffois à tous vos ordres, fans rien examiner: cependant, fi vous avez encore quelque refte de bonté pour moi, vous me difpenferez de cette commiffion. Il eft vrai, repliqua le Roi en riant, que vous avez fi mal réuffi dans celle que je vous avois donnée, que je devois craindre

dre un pareil ſuccès pour le Maréchal de Foix ; & puiſque vous y avez de la répugnance, j'en chargerai un autre. L'Amiral, agité de mille mouvemens confus, ſe repentit un moment après d'avoir refuſé cette commiſſion, & ſupplia le Roi de trouver bon qu'il s'en chargeat. Le Roi, qui étoit le meilleur Maître du monde, fut touché de l'agitation où il le voyoit. Pourquoi, lui dit-il; me déguiſez-vous vos ſentimens? Avouez-moi, que vous aimez Clarice, & ne me donnez point d'autre raiſon. Je l'aime, Seigneur, il eſt vrai, reprit l'Amiral: quand vous m'interrompîtes pour me faire la même confidence, j'étois dans le deſſein de vous l'apprendre; j'avois même commencé: mais le reſpect que j'ai pour vous m'empêcha de vous avouer que j'étois votre rival; & c'eſt la ſeule faute que vous puiſſiez me reprocher, puiſque ma paſſion, dont je n'ai jamais oſé entretenir Clarice, ne m'a pas empêché de l'informer de la votre. Le Roi, touché de ce diſcours, & du déſordre où il le voyoit, n'eut pas la force de pouſſer ſon artifice plus loin; & lui avoua, qu'il lui avoit fait cette petite tromperie, pour s'éclaircir de ce qu'il ſoupçonnoit déja. Il l'aſſura, qu'il vouloit bien, pour l'amour de lui, renoncer

·ice, à condition néanmoins qu'il y
ceroit lui-même ; n'étant pas raison-
qu'il fût plus heureux que son Maî-
L'Amiral, pénétré des bontés du
se jetta à ses pieds, & accepta le
, malgré la résistance secrette de son

Roi se disposa peu de tems après à
rner en France ; & afin que l'A-
eût moins de peine à s'éloigner de
ıîtresse, il lui dit, que l'amitié, plû-
ıe la jalousie, l'avoit obligé à éxiger
qu'il renonceroit à Clarice ; pré-
ıt bien, que, s'il l'eût épousée, il
›it pû s'empêcher de haïr le mari d'u-
rsonne qu'il auroit aimée ; & ne
nt se résoudre à le laisser Gouver-
le Milan, ni à se priver d'un Favori
imoit si chérement, & qui étoit si
aire dans son Conseil. L'Amiral,
'avoir remercié de ses bontés, l'as-
ıue, quoiqu'il aimât beaucoup Cla-
sentoit bien qu'il n'auroit jamais
·faitement heureux loin de sa Ma-
Cependant, il ne laissa pas d'écrire
omtesse Visconti tout ce qui s'é-
sé ; & pour avoir occasion de con-
:e commerce, il la supplia dans sa
le trouver bon, qu'il eût soin de
:rêts à la Cour, & qu'il lui écri-
vît

vît quelquefois pour lui en rendre compte.

Le Roi, après avoir donné le Gouvernement de Milan au Connêtable de Bourbon, retourna en France, ſuivi de l'Amiral, qui reçut en arrivant à Paris une réponſe fort civile à la lettre qu'il avoit écrite à la Comteſſe Viſconti, quoique ſa joie fût imparfaite, puiſque cette lettre ne lui apprenoit rien de la belle Clarice, qui lui revenoit inceſſamment dans l'eſprit: il ne laiſſa pas néanmoins d'écrire une ſeconde fois à la Comteſſe, ſans lui rien dire de ſa fille, de peur d'irriter le Roi, s'il manquoit à ce qu'il lui avoit promis. Mais le Roi s'étant embarqué à de nouvelles amours qui l'occupérent entiérement, l'Amiral, qui aimoit toujours Clarice avec la même paſſion, crut que ce Prince n'y prendroit plus d'intérêt, & ſupplia la Comteſſe Viſconti, dans la premiére lettre qu'il écrivit, de lui permettre d'écrire à l'aimable Clarice. La Comteſſe lui fit réponſe, & lui refuſa la permiſſion qu'il lui demandoit. L'Amiral, tranſporté d'amour, & plein de confiance, ne ſe rebuta point de ce refus; il écrivit à ſa Maîtreſſe, & manda à la Comteſſe Viſconti, en lui adreſſant ſa lettre ouverte pour Clarice, que n'ayant que des intentions fort droites, il ne faiſoit point

point difficulté, malgré ſes défenſes, de lui envoyer une lettre pour ſa fille; étant fort perſuadé qu'elle étoit trop généreuſe pour vouloir le priver de la ſeule conſolation qui lui reſtoit de donner de ſes nouvelles à une perſonne qui lui étoit plus chére que ſa vie. La Comteſſe, touchée de la confiance & du noble procédé de l'Amiral, fut ſur le point de remettre ſa lettre à Clarice. Mais ſoit qu'elle fît d'autres réflexions, ou qu'elle craignît, en mére habile, de donner à connoître à ſa fille les ſoins qu'un homme avoit pour elle, elle changea de deſſein, & ſupprima la lettre. Cependant, le hazard fut plus favorable à l'Amiral que la généroſité de la Comteſſe: car Clarice, qui avoit eu quelque plaiſir à lire toutes les lettres de ſa mére, en lui dérobant la clef de ſa caſſette, lorſqu'elle pouvoit le faire ſans crainte d'être ſurpriſe, ſoit qu'elle cherchat à ſatisfaire ſa curioſité, ou qu'elle prît quelque intérêt à la perſonne de l'Amiral, elle ne manquoit point de voir les lettres de ſa mére toutes les fois qu'elle recevoit des nouvelles de la Cour. Ainſi, dès le lendemain que la Comteſſe reçut les deux lettres de l'Amiral, Clarice les trouva; & après avoir lu celle qui étoit pour ſa mére, elle fut fort

fort surprise d'en trouver une qui s'adressoit à elle-même, & qui étoit conçûë en ces termes :

Mon cœur, qui n'est occupé que de vous, me presse incessamment de vous rendre compte de ce que votre absence lui fait souffrir : je m'en suis long-tems défendu, prévoyant bien que votre modestie ne s'accommoderoit point de cette liberté; mais après avoir bien examiné tous ses sentimens, ils m'ont paru si dignes de vous, que je n'ai pû lui refuser de vous les apprendre. La France ne me paroît qu'un désert affreux, quand je songe que vous êtes à Milan : je ne suis point touché des divertissemens de la Cour; & je n'ai de plaisir, qu'à penser que je vous aimerai toute ma vie.

Clarice, qui étoit dans une surprise extrême de n'entendre plus parler de son amant, fut bien aise d'apprendre par cette lettre, qu'il n'avoit pas changé de sentiment; & bien loin de lui sçavoir mauvais gré de son silence, elle jugea qu'il lui avoit été impossible de lui donner de ses nouvelles, puisqu'il s'étoit déterminé à hazarder de lui faire rendre une lettre par sa mére.

Cependant, l'Amiral, qui avoit des espions

s à Milan, fut averti que le Connê-
e de Bourbon visitoit quelquefois la
tesse Visconti; & rapportant tout à
amour, il craignit que ce Prince n'ai-
Clarice: ce simple soupçon l'obli-
à employer tout le crédit qu'il avoit
ès du Roi, pour le faire rappeller; &
e sachant qu'une grande Princesse
t touchée du mérite du Connêtable,
l'adresse de lui donner de la jalou-
afin qu'elle s'employât aussi pour le
revenir. Le Connêtable fut rappel-
& comme si la jalousie de l'Amiral
pas été satisfaite par le rappel d'un
me qui lui étoit suspect, il eut encore
édit de faire donner le Gouverne-
t de Milan au Vicomte de Lautrec,
qui l'humeur peu galante faisoit juger
l n'avoit rien à craindre de ses soins
rès de Clarice. Toutes ces précautions
mpêchérent pas qu'il ne trouvât des
ux en Italie, qui dans les suites lui
nnérent de grandes inquiétudes.

Maximilian Sforça, qui vivoit en Fran-
atisfait des conditions que le Roi avoit
n voulu lui accorder après la bataille
Marignan, n'écouta point les propo-
ons que les envieux de la gloire du
i lui firent, afin de l'engager à faire
nouvelles tentatives pour rentrer dans
la

la Duché de Milan. Mais François Sforça ſon frére n'eut pas la même modération : il implora le ſecours de pluſieurs Princes, & fut ſi bien ſecouru par les conſeils & par la valeur de Proſper Colonna, Général de la Ligue d'Italie, qu'enfin les François, qui avoient d'autres guerres ſur les bras, furent obligés de ſe retirer de Milan. Proſper Colonna y entra à la tête de l'armée de la Ligue, & y fit reconnoître Duc François Sforça. Toutes les familles qui étoient dans les intérêts du Roi, furent expoſées à mille inſultes ; & le peuple, qui en pareilles occaſions eſt toujours fort dangereux, cherchant à marquer ſa fidélité au nouveau Duc par quelque action d'éclat, aſſiégea la maiſon de la Comteſſe Viſconti, & voulut la bruler dedans, ſous prétexte qu'elle avoit commerce de lettres avec ſon neveu de S. Severin, qui étoit en France au ſervice du Roi. Proſper Colonna, qui avoit la vertu d'un ancien Romain, y accourut, & expoſa pluſieurs fois ſa vie pour empêcher les violences de ce peuple irrité ; qu'il appaiſa enfin avec beaucoup de peine, en ſe rendant lui-même caution de la fidélité de la Comteſſe & de ſa fille. Un ſervice ſi conſidérable, appuyé du mérite de Proſper, qui étoit un des plus grands hom-

...mmes de son siécle, engagea d'abord Comtesse & sa fille à de grandes re-noissances pour lui. La Comtesse lui voir, roté, afin qu'il eût moins de peine à ...ent ...ger, qu'elle n'avoit aucun enga-...ent avec les François, & que l'inté-...de sa patrie lui étoit plus cher que ce-les étrangers. Colonna, persuadé de raisons, désabusa le Duc, par un mou-...ent de vertu, de toutes les mauvai-...mpressions qu'on lui avoit données ...tre la Comtesse; mais après qu'il eut Clarice dans deux ou trois occasions, employa encore plus fortement pour ...ervice de sa mére: & sa vertu n'étoit qu'une foible raison qui le faisoit ... car tous les Historiens de ce tems-...conviennent, qu'il aima Clarice avec te la passion dont un homme fort ...oureux peut être capable. Clarice, qui ...voit jamais eu d'inclination que pour ...miral, ne fut point touchée des soins Prosper, qui n'étoit plus en âge de ...ire, & qui même étoit marié depuis ...ng-tems. La Comtesse, qui n'avoit au-...ne connoissance des sentimens que Co-...nna avoit pour sa fille, & qui croyoit ...ujours que la vertu seule l'obligeoit à ...endre ses intérêts avec tant de chaleur, lui cachoit rien, & lui demandoit con-seil

ſeil dans toutes ſes affaires, mais particuliérement ſur les choſes qui pouvoient donner de la jalouſie au nouveau Duc. Proſper, qui étoit informé de la forte paſſion que l'Amiral de Bonnivet avoit eu pour Clarice, & des engagemens où ſa mére étoit entrée en ſa faveur, ſentoit une joie ſecrette d'être délivré d'un ſi dangereux Rival : ſa jalouſie néanmoins n'étoit pas ſatisfaite par l'éloignement de Bonnivet ; il vouloit encore lui ôter toute ſorte d'eſpérance pour l'avenir. Ce fut dans cette vûë, qu'il inſpira à la Comteſſe de lui écrire, que, puiſque les affaires des François avoient changé de face, & que François Sforça ſe trouvoit en état de défendre ſa Duché contre tous les Etrangers, il ne lui étoit plus permis de ſonger à aucune alliance avec les ennemis de ſa patrie. La Comteſſe, qui ſe conformoit en toutes choſes aux conſeils de Proſper, écrivit en France de la maniére qu'il le ſouhaitoit, & tâcha en pluſieurs occaſions de donner de l'averſion à ſa fille pour les François ; en lui repréſentant, qu'elle étoit obligée d'aimer ſa patrie, & de haïr tous ceux qui en troubloient le repos. Clarice, qui étoit bien plus ſenſible au ſouvenir de l'Amiral, qu'aux intérêts de ſa patrie, répondoit à
ſa

sa mére, que les François étant déja entrés deux fois dans Milan, il n'étoit pas impossible qu'ils ne s'en rendissent maîtres une troisiéme fois ; & qu'ainsi, elle croyoit qu'il étoit bien plus à propos de demeurer dans l'indifférence, sans rien faire qui pût irriter aucun des deux partis. La Comtesse, cherchant à gagner l'esprit de sa fille, feignoit d'entrer dans ses raisons; mais en particulier elle en faisoit des plaintes à Prosper, & lui demandoit ses avis pour ramener l'esprit de sa fille avec douceur. Prosper, qui donnoit une autre explication aux raisons de Clarice, conseilloit à sa mére de mettre toutes choses en usage pour la faire changer de sentimens, & prenoit soin de l'instruire lui-même des affaires d'Etat, & du peu d'apparence qu'il y avoit que les François rentrassent jamais dans la Duché de Milan. Cependant, il ne perdoit point d'occasion de lui parler de son amour, & de la faire souvenir des grandes obligations qu'elle lui avoit. Clarice, qui n'envisageoit que des horreurs dans la passion d'un homme marié, l'assuroit, qu'elle auroit une éternelle reconnoissance des services qu'il avoit rendus à sa famille ; mais qu'il devoit se désabuser, & n'attendre pas qu'elle eût jamais d'autres sentimens.

Prof-

Proſper, voyant le peu de cas que Clarice faiſoit de ſes ſoins, jugea que l'inclination qu'elle avoit pour l'Amiral la rendoit ſi indifférente: & s'imaginant qu'elle deviendroit plus ſenſible à ſon amour, lorſqu'elle auroit perdu l'eſpérance de l'épouſer, il ſe mit dans la tête de la marier au Duc de Milan; perſuadé qu'un ſervice ſi important l'engageroit à une éternelle reconnoiſſance pour lui, & qu'il ſe délivreroit en même tems d'un rival dangereux. S'étant confirmé dans ſa réſolution, il la propoſa à François Sforça; & après lui avoir fait connoître, que cette alliance lui étoit néceſſaire pour fortifier le droit des Sforças par celui des Viſcontis, il lui parla ſi avantageuſement du mérite, de l'extrême beauté, & des bonnes qualités de Clarice, que le Duc, qui lui avoit mille obligations, & qui déferoit beaucoup à ſes conſeils, le conjura de finir cette affaire, l'aſſurant qu'il ne pouvoit jamais lui rendre un ſervice qui lui fût plus agréable. Proſper, aſſuré de la volonté du Duc, en fit la propoſition à la Comteſſe Viſconti, qui la trouva ſi avantageuſe pour ſa fille, qu'elle en verſa des larmes de joie. Clarice ſeule n'étoit point éblouïe de l'éclat d'une fortune ſi relevée: l'Amiral lui revenoit toujours

prit, & son amour lui faisoit trou-
le raisons, pour se défendre de
la main au Duc, qui s'étoit déja
fort assidu auprès d'elle. Tantôt
suroit sa mére, qu'elle étoit soumise
volontés; un moment après, elle
njuroit d'attendre du moins ce que
ndroient les grands préparatifs qu'on
it en France, de peur qu'elle ne la
it malheureuse en lui faisant épouser
Prince, qui pouvoit se trouver au pre-
r jour, sans bien, sans Etats, & peut-
: sans protection. Mais la Comtesse,
craignoit de perdre l'occasion de pro-
er à sa fille un établissement si consi-
rable, n'écoutoit point ses raisons, &
vouloit absolument finir ce mariage sans
fferer plus long-tems. Clarice, dans
ette extrémité, ne trouva point de meil-
eur expédient, que de prier Colonna de
détourner la résolution de sa mére; per-
suadée qu'un homme ne peut rien refuser
à une personne qu'il aime. Prosper, qui
apprit en ce tems-là, que sa femme étoit
morte, se flatta qu'il pourroit épouser Cla-
rice, & se repentit de s'être employé trop
fortement en faveur de Sforça: il n'osa
pas néanmoins le témoigner à la Com-
tesse, de peur qu'elle ne s'aperçût que
son intérêt particulier lui faisoit désap-
prou-

prouver les mêmes choses qu'il avoit conseillées. Mais sçachant la répugnance que Clarice avoit pour ce mariage, il résolut de lui en parler, & de se faire un mérite auprès d'elle du dessein qu'il avoit d'y apporter des obstacles. Clarice, qui s'étoit déja déterminée à lui faire une pareille priére, l'écouta fort agréablement, & fut si ravie de ce qu'il lui avoit épargné la honte de lui demander une grace, qu'elle lui promit de n'oublier jamais le service qu'elle attendoit de lui. Il se retira transporté de joie, & sçut si bien représenter à la Comtesse, qu'une mére ne devoit jamais faire violence à ses enfans, sur-tout quand il s'agissoit de leur établissement, que la Comtesse consentit enfin à différer ce mariage jusqu'à la fin de la guerre; & François Sforça, qui n'étoit pas encore bien le maître dans Milan, fut obligé de se contenter des mauvaises raisons qu'on lui donna. Il ne laissa pas de continuer à voir Clarice, se flattant qu'il la rendroit sensible à ses soins, puisqu'il n'avoit pû l'éblouïr par l'éclat de sa fortune. Prosper, qui prétendoit tirer de grands avantages du service qu'il venoit de rendre, conçut de nouvelles espérances, & n'hésita point de représenter à Clarice, qu'elle ne devoit plus regarder

ſon amour comme une paſſion criminelle, puiſque, par la mort de ſa femme, il lui étoit permis d'y répondre ſans honte. Mais Clarice, qui ne ſongeoit jamais ſans horreur, que Proſper avoit été bien aiſe de la mort de ſa femme, dans l'eſpérance d'en épouſer une autre, ne le traita pas mieux qu'auparavant.

Pendant que François Sforça, & Proſper Colonna, n'oublioient ni ſoins ni galanteries, pour plaire à Clarice, l'Amiral de Bonnivet, allarmé de la lettre que la Comteſſe Viſconti lui avoit écrite par la poſte, par le conſeil de Colonna, feignit un voyage ſur les côtes de Provence, pour y viſiter les vaiſſeaux. S'étant abſenté de la Cour ſur un prétexte ſi vraiſemblable, il paſſa en Italie; & ne trouvant rien de difficile pour voir ſa belle Maîtreſſe, il entra à Milan déguiſé, où il trouva moyen de ſe préſenter devant Clarice, qui le reconnut auſſi-tôt qu'elle le vit paroître. D'abord elle lui ſçut bon gré d'un déguiſement qui lui faiſoit voir que ſa paſſion étoit toujours fort violente; & même elle lui parla en des termes aſſez obligeans. Mais lorſqu'elle fit réflexion à ce qu'elle venoit de faire, elle ſe trouva embarraſſée, & ſe repentit preſque de lui avoir parlé ſi obligeamment.
Son

Son auſtére vertu lui repréſentoit, qu'il ne lui étoit pas permis de voir à l'inſçû de de ſa mére un homme qui l'aimoit : cependant, elle avoit peine à ſe résoudre de lui découvrir ce ſecret. Preſſée de ſon devoir, retenuë par ſon amour, & toujours incertaine, elle cherchoit à ſatisfaire à ſa vertu, ſans expoſer ſon Amant. Enfin, s'apercevant que ſon cœur s'intéreſſoit trop pour l'Amiral, elle entra dans quelque défiance contre elle-même, & ſe détermina à informer ſa mére du déguiſement de l'Amiral; perſuadée que la Comteſſe ne voudroit pas perdre un homme, à qui elle avoit tant d'obligations; & ſe flatant, que l'indulgence de ſa mére autoriſeroit la ſienne, elle lui avoua en même tems, qu'elle ſe trouvoit dans un grand embarras, ayant de la répugnance à perdre un homme de ce mérite, & craignant auſſi de trahir les intérêts de la patrie, ſi elle n'en donnoit avis au Duc. La Comteſſe la blâma d'avoir balancé, & ſe mit en devoir d'en faire avertir le Duc dans ce moment. Clarice, effrayée de cette réſolution, n'eut plus la force de déguiſer les ſentimens de ſon cœur, & conjura ſa mére les larmes aux yeux de ſe ſouvenir des obligations qu'elle avoit à l'Amiral, & de ne contribuer pas à la perte d'un ſi

ıd homme, en le faiſant tomber en les mains de ſes plus cruels ennemis.
Comteſſe, ſurpriſe de l'intérêt que ſa ; prenoit à l'Amiral, ſoupçonna que ;énéroſité ſeule ne la faiſoit pas agir avec ıt de zèle; & ce ſoupçon avança la perte l'Amiral: car la Comteſſe, qui ne vouloit ıs de commerce avec les François, donna is de tout à Proſper; & l'Amiral fut rêté, & conduit au château de Milan.

Clarice, qui étoit obſervée, affecta d'a-ord de paroître fort tranquille en appre-ant cette cruelle nouvelle: mais lorſ-ju'elle ſe repréſenta tous les périls où l'A-niral s'étoit expoſé pour l'amour d'elle, & que cependant c'étoit elle-même qui avoit donné avis de ſon déguiſement, elle n'eut plus la force de cacher ſa douleur; elle s'abandonna à ſon déſeſpoir, & ſe fit mille reproches ſecrets d'avoir trahi ſon Amant par une délicateſſe ſi hors de ſaiſon. Proſper, qui remarqua les inquiétudes de Clarice, n'eut pas de peine à en deviner le ſujet: comme il étoit continuellement occupé de tout ce qui avoit rapport à ſon amour, & qu'il jugeoit que le malheur de l'Amiral lui ſeroit d'un grand mérite auprès de ſa Maîtreſſe, il tâcha de le diminuer, & voulut faire entendre adroitement à Clarice, que l'Amiral

avoit

avoit de grandes intelligences dans le païs, & qu'il n'étoit allé à Milan qu'à l'instance des séditieux, qui lui avoient fait espérer, qu'aussi-tôt qu'il paroîtroit, toute la ville prendroit les armes pour chasser Sforça. Mais Clarice, qui sçavoit les intentions de son Amant, & qui ne voyoit pas grande apparence qu'un homme seul voulût entreprendre de faire révolter une grande Ville, ne fit pas grand cas de ce discours imaginaire.

Tous ces mauvais succès ne rebutoient point Prosper; sa passion devenoit chaque jour plus violente; & il méditoit continuellement de nouveaux moyens pour posseder la belle Clarice, & détruire ses rivaux: il haïssoit également Sforça, & Bonnivet; & sans songer que l'un étoit haï, & l'autre prisonnier, il suffisoit d'aimer Clarice, pour mériter sa haine. L'application qu'il avoit à perdre l'Amiral, & à augmenter l'aversion que Clarice avoit déja pour Sforça, le fit résoudre d'inspirer au Duc de Milan, qu'il étoit de son intérêt de se défaire de l'Amiral, puisqu'il le pouvoit, sans violer les loix de la guerre, ayant été pris en qualité d'espion. Mais voyant que les raisons d'Etat ne suffisoient pas pour engager le Duc à faire un coup si hardi, il s'avisa de lui

la jalousie ; & après lui avoir
ue Clarice aimoit l'Amiral , &
t pour l'amour de lui qu'elle
naître des difficultés à son ma-
lui dit , qu'il pouvoit d'un même
venger d'un ennemi dangereux ,
e un rival redoutable. Le Duc ,
voit pû se déterminer à pren-
cune résolution violente contre
nnemi , s'emporta contre son ri-
& le trouva encore plus criminel
rosper ne vouloit le lui faire pa-
. Outré du mépris qu'on avoit fait
s soins , agité de mille desseins vio-
, & toujours fort amoureux , il alla
Clarice , & la trouvant plus réveuse
à l'ordinaire , il expliqua d'abord ses
eries en faveur de l'Amiral : il ne laissa
néanmoins de lui parler de son amour
des termes fort respectueux à son or-
naire ; mais Clarice s'en fâcha , & le
a de ne lui tenir plus pareils discours.
on , je ne vous en parlerai plus ,
prit le Duc transporté d'amour & de co-
e : vous aimez l'Amiral , & vous pré-
rez un étranger , qui ne songe qu'à trou-
er le repos de votre patrie , à un Prin-
qui vous aime passionnément ; mais je
e vengerai de votre ingratitude , &
urai le plaisir de perdre mon rival. Le
Duc

Duc sortit en achevant ces paroles, & Clarice fut si interdite & si effrayée de la colére où elle le voyoit contre son amant, qu'elle demeura long-tems irrésoluë : sa vertu qui se trouvoit intéressée dans ces reproches, & son amour qui étoit intimidé par ces menaces, lui faisoient envisager mille horreurs : persécutée de sa vertu, allarmée de la colére du Duc, & accablée de sa passion, elle cherchoit à justifier sa vertu, à appaiser le Duc, & à sauver son amant. Comme tous les momens lui étoient chers dans la crainte où elle étoit que le Duc ne s'emportât à quelque résolution violente, elle prit son parti, & résolut de se sacrifier elle-même, en épousant le Duc qu'elle haïssoit, pour détourner la perte de l'Amiral qu'elle aimoit. Après cette résolution, elle s'abandonna aux larmes, & entra dans cet état dans la chambre de sa mére, qui en parut extrémement surprise. Ne soyez point étonnée du désordre où vous me voyez, Madame, lui dit Clarice en entrant ; je devrois pleurer des larmes de sang : le Duc outrage ma vertu, & me croit capable d'une foiblesse pour l'Amiral ; je suis résoluë de lui justifier mes sentimens d'une maniére si convaincante, qu'il ne puisse plus douter de son injustice : vous m'avez

re fois parlé en sa faveur ; si vous êtes
ore dans la même volonté, je vous
lare, que je suis prête à lui donner la
n ; aimant bien mieux hazarder le re-
de toute ma vie, que de vivre après
ruel soupçon. La Comtesse Viscon-
qui souhaitoit que sa fille fût Duchesse
Milan, tâcha de la consoler ; & bien
de la faire changer de sentimens,
approuva tous les siens, & la confir-
dans sa résolution par mille raisons
elle lui donna, & qui étoient fort inu-
pour persuader Clarice, puisque la
nte de voir périr son amant l'avoit dé-
terminée à épouser le Duc.

a Comtesse, sans différer davanta-
envoya une personne de confiance
Duc, pour lui dire qu'elle avoit une
importante à lui communiquer,
ire qu'elle iroit chez lui avec Prosper avant
fin de la journée. Comme elle n'avoit
cune connoissance de la passion de
osper, & qu'elle se souvenoit qu'il
oit le premier qui avoit proposé le ma-
ge de Clarice avec le Duc, elle le fit
ier de l'attendre au Palais du Prince à
eure qu'elle lui marqua. Mais le Duc
Milan, qui étoit fort amoureux, & qui,
algré les mépris de Clarice, se repen-
it déja de lui avoir parlé avec trop d'em-
por-

portement, fut ravi d'avoir occaſion d'entretenir ſa mére; & ſans attendre qu'elle allât dans ſon Palais, il ſe rendit chez elle, il s'imagina qu'elle avoit quelque grace à lui demander, & l'aſſûra par avance, qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle ſouhaiteroit. Vous n'y aurez pas beaucoup de peine, répondit la Comteſſe, ſi vous êtes encore dans les mêmes ſentimens où je vous ai vu; car ma fille a ſurmonté en vôtre faveur l'averſion extrême qu'elle avoit pour le mariage, & a réſolu de ſuivre mes conſeils, en profitant de l'honneur que vous voulez bien lui faire. Le Duc, ravi & ſurpris d'une ſi agréable nouvelle, avoit peine à croire ce qu'il entendoit. Ne ſoyez point ſurpris d'un ſi promt changement, continua la Comteſſe; car après l'injuſte reproche que vous avez fait aujourd'hui à ma fille, il faloit qu'elle vous donnât la main pour vous deſabuſer, ou qu'elle renonçât à vous pour toute ſa vie. Le parti qu'elle a pris juſtifie aſſez ſes ſentimens; je puis même vous aſſûrer, que je n'ai aucune part à cette réſolution. Le Duc, tranſporté d'amour, la conjura de le préſenter à Clarice, ſans lui retarder plus long-tems le plaiſir qu'il auroit de la voir. La Comteſſe l'ayant mené dans la

hambre de sa fille, le Duc se jetta aux
pieds de sa Maîtresse, protestant qu'il ne
se releveroit point, qu'elle ne lui eût par-
donné son emportement. Clarice, qui
avoit peine à retenir ses larmes, le re-
leva, & lui répondit avec plus de civi-
lité que de tendresse. L'amoureux Duc,
craignant qu'il n'arrivât encore quelque
obstacle à une affaire qu'il desiroit avec
tant d'ardeur, conjura Clarice de ne dif-
férer plus son bonheur, & de trouver bon
qu'il l'épousât ce même jour. La Com-
tesse Visconti, qui avoit une impatience
extrême de voir sa fille Duchesse de Mi-
lan, ne lui donna pas le tems de répon-
dre, & déclara au Duc, qu'il étoit le maî-
tre d'avancer ou de différer comme il
trouveroit plus à propos. Le Duc vou-
lut toûjours que ce fût ce même jour. La
Comtesse l'ayant agréé, sans que Clari-
ce s'y opposât, le Duc retourna dans son
palais, pour y disposer toutes choses. Il
trouva Prosper, qui attendoit depuis long-
tems la Comtesse Visconti. Le Duc l'em-
brassa, transporté de joie, & lui apprit
que dans deux heures il alloit épouser
Clarice. Prosper, qui sçavoit la répugnan-
ce que Clarice avoit témoignée pour ce
mariage, demeura interdit en apprenant
cette surprenante nouvelle, & jugea,
après

après y avoir fait un peu de réflexion, que le Duc vouloit peut-être se servir de son authorité pour satisfaire son amour, se proposant déja de rompre avec ce Prince plûtôt que de souffrir qu'il entreprît quelque chose contre la volonté de Clarice. Mais voyant que le Duc donnoit plusieurs ordres en sa présence, & qu'il parloit de son bonheur à tous ceux qui se présentoient devant lui, il commença à entrer dans de grandes inquiétudes: il se rendit chez Clarice, pour s'éclaircir de tout; mais il lui fut impossible de la voir, & on l'assura qu'elle se préparoit pour cette grande cérémonie. Il n'en voulut pas sçavoir davantage, & se retira chez lui, où il s'abandonna à tout ce que son amour, sa jalousie, & son desespoir, lui inspirérent.

Le Duc & Clarice furent mariés cette même nuit. Le lendemain, tout le monde s'empressa pour faire des complimens à la nouvelle Duchesse. Prosper seul n'eut pas la force de la voir; & se détermina, ne pouvant se consoler de ce mariage, à s'éloigner de Milan, pour fuïr des objets qui lui renouvelleroient continuellement ses chagrins. Mais lorsqu'il voulut exécuter sa résolution, il s'aperçut que son cœur n'avoit aucune part à sa colé-

re,

re, & qu'il avoit encore les mêmes ſentimens pour la Ducheſſe de Milan, qu'il avoit eu pour Clarice. Comme il ſçavoit que l'Amiral aimoit auſſi la Ducheſſe ; il réſolut de le viſiter en ſecret, par un mouvement naturel à tous les Amans ; de ſe réünir toûjours contre l'heureux. Après lui avoir appris le Mariage de Clarice, il s'offrit à le ſervir, pour lui faciliter ſa liberté ; n'étant pas raiſonnable, qu'il fût la victime de la Ducheſſe, qui l'avoit peut-être ſacrifié à ſon ambition. L'Amiral, au deſeſpoir d'apprendre que Clarice étoit mariée, remercia Colonna de ſes offres, & lui déclara qu'il ne vouloit point ſortir de ſa priſon, ne ſongeant plus qu'à mourir, puis qu'il voyoit bien par l'action que Clarice venoit de faire, qu'elle ne l'avoit jamais aimé. Proſper voulut inutilement le faire changer de réſolution. L'Amiral ne l'écouta point ; & dès ce même jour, il fit dire au Duc de Milan, qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer. Le Duc lui envoya le Chancellier Moron, qui étoit un des plus habiles Miniſtres de ſon ſiécle, quoiqu'il ne fût pas exemt des foibleſſes des autres hommes. L'Amiral lui déclara, qu'il étoit allé à Milan, pour faire ſoulever

le

le peuple contre le Duc ; qu'il avoit un grand parti dans la ville, mais qu'il ne déclareroit aucun de ses complices, qu'il ne fût prêt à mourir ; qu'il supplioit le Duc, pour toute grace, de hâter son supplice, sans le laisser languir dans une prison, qui lui étoit mille fois plus insupportable que la mort. Dès le lendemain, on redoubla les gardes de l'Amiral, & tout le monde ne s'entretenoit plus que de ce fameux Criminel, qui avoit lui-même demandé à mourir, prévoyant bien qu'il ne pouvoit pas l'éviter. La Duchesse seule donnoit une autre explication au desespoir de l'Amiral ; elle ne pouvoit penser sans mourir de douleur, qu'après s'être sacrifiée pour lui, la même action, qu'elle avoit faite pour le sauver, étoit la cause de son desespoir : son courage, qui ne lui avoit jamais manqué lors qu'il ne s'agissoit que de son intérêt particulier, l'abandonna en cette occasion ; elle n'envisageoit que des malheurs. Tantôt elle songeoit à lui écrire, pour lui apprendre ce qu'elle avoit fait pour le sauver ; mais elle trouva cent difficultés à lui faire tenir sa Lettre. Tantôt elle se proposoit de s'aller jetter aux pieds de son mari, pour lui demander la grace de son Amant, & lui dire, qu'elle

le seule étoit coupable de tous les crimes dont l'Amiral s'accusoit lui-même. Elle étoit dans ces agitations, lors que Prosper, qui ne pouvoit vivre sans la voir, & qui se flattoit de se faire un mérite auprès d'elle des offres qu'il avoit faites à l'Amiral, lui fit demander, par un page, une audience particuliére.

La Duchesse eut peine à se laisser voir en désordre; mais n'ayant rien à ménager lors qu'elle perdoit un homme qui lui étoit si cher, elle reçut Prosper. Je viens, lui dit-il, vous importuner pour la derniére fois de ma vie; vivez heureuse, & jouissez long-tems du choix que vous venez de faire; personne à l'avenir ne troublera vôtre joie : l'Amiral, qui vous importunoit de son amour, ne demande qu'à mourir; & pour moi, qui avois le même malheur, je sens bien que je ne sçaurois plus vivre. J'ai voulu inutilement le détourner de cette résolution, afin que j'eusse seul la gloire de mourir pour vous; mais il s'accuse lui-même d'une infinité de crimes, & le Conseil du Duc l'a déja condamné à la mort. O Ciel! s'écria la Duchesse pénétrée de douleur, souffrirez-vous cette injustice? Les larmes, qui étoufférent sa voix, donnérent le temps à Prosper de lui deman-

der,

der, d'où lui pouvoit venir ce mouvement de compaſſion, après avoir tant contribué au malheur de l'Amiral ? Il n'eſt plus temps de diſſimuler, Seigneur, reprit la Ducheſſe : vôtre vertu m'a donné pour vous toute l'eſtime dont je pouvois être capable ; & je croi que je ſerois aiſément paſſée de ce ſentiment à d'autres plus favorables pour vous, ſi je n'euſſe connu l'Amiral auparavant : mais puis qu'il faut vous l'avouer, il étoit déja le maître de mon cœur, la premiére fois que je vous vis. Son amour l'engagea à ſe déguiſer pour me voir, j'en avertis ma mére, perſuadée qu'elle ne le découvriroit point. Il fut arrêté le même jour. Le Duc, voyant le peu de cas que je faiſois de ſes ſoins, entra dans quelque ſoupçon ; & après m'avoir reproché, que j'aimois l'Amiral, il me menaça de ſe venger ſur lui de mes mépris, & me quitta bruſquement. Je fus ſi enragée de ſes menaces, que j'aimai mieux ſacrifier tout le repos de ma vie, que d'expoſer celle de mon Amant. Enfin, craignant tout d'un homme irrité qui étoit le Maître, je me déterminai à donner la main au Duc, malgré l'averſion que j'avois pour lui, afin de ſauver l'Amiral, qui ne m'étoit pas indifférent : & vous voyez que l'in-

l'ingrat veut mourir, malgré tout ce que j'ai fait pour le faire vivre. De grace, voyez-le de ma part, apprenez-lui tout ce que je viens de vous dire ; deffendez-lui de mourir, & retirez-le des mains de ſes ennemis. Vous commandez les troupes de la Ligue, faites agir vôtre vertu dans cette occaſion ; enfin ſouvenez-vous, que c'eſt le plus important ſervice que vous puiſſiez me rendre. Mais, après cela, dites-lui qu'il me fuye ; fuyez-moi vous-même, & n'attendez jamais rien de moi ni vous ni lui. Je ſçai ce que je dois au Duc, & je ferai mon devoir pour mon mari, comme je l'ai fait pour mon Amant. Allez, Seigneur, ne perdez point de tems, & ſongez que ma vie dépend du ſervice que j'attens de vous. Elle s'abandonna aux larmes en achevant ces paroles, & paſſa dans une autre chambre, ſans attendre la réponſe de Proſper, qui demeura interdit, & ſe retira chez lui accablé de mille penſées confuſes. Il eſt conſtant, qu'il n'y eut jamais un état plus digne de compaſſion que le ſien : il lui revenoit inceſſamment dans l'eſprit, qu'il auroit été aimé ſans l'Amiral, & ce cruel ſouvenir lui donnoit une averſion invincible pour lui ; cependant, il étoit chargé de ſauver ce Rival,

&

& d'employer la force pour le retirer des mains du Duc qui étoit son ami; sa vertu même le pressoit d'agir, & il se voyoit presque forcé de trahir son amour, son devoir, & son ami, assuré qu'il seroit toûjours mal-heureux, n'ayant pas même la consolation de pouvoir se flater de la moindre lueur d'espérance après qu'il auroit rendu un service si difficile. Malgré tous ces raisonnemens, il ne laissa pas d'aller trouver l'Amiral, & de lui dire tout ce que la Duchesse lui avoit ordonné de lui apprendre. L'Amiral, qui n'étoit occupé que des horreurs de la mort, fut si agréablement surpris en apprenant les obligations qu'il avoit à la Duchesse, qu'il s'accommoda de bon cœur de tous les expédiens que le généreux Colonna lui proposa pour se sauver. L'Officier, qui le gardoit, qui étoit des troupes de la Ligue, obéït sans difficulté aux ordres de Prosper, qu'il reconnoissoit pour son Général; & ceux mêmes, qui étoient préposés pour le garder, le menérent à la porte du Château, d'où il repassa facilement en France. Sa fuite donna beaucoup d'inquiétude au Duc: il fit arrêter plusieurs personnes, sans pouvoir jamais découvrir les coupables, parce que tous les Officiers étoient si affectionnés à Prosper, qu'il

qu'il ne s'en trouva aucun qui voulût rien dire contre lui. Mais le Chancelier Moron, qui étoit un des hommes du monde de la plus profonde pénétration, & qui agissoit dans cette affaire par un intérêt plus pressant que celui du devoir de sa charge, voulut s'éclaircir de la vérité. Il examina avec soin tout ce qui s'étoit passé dans l'affaire de l'Amiral; & ne trouvant pas qu'il fût naturel qu'un homme s'accusât lui-même, & qu'il demandât à mourir, il jugea facilement que l'Amiral n'avoit agi que par un desespoir amoureux, & entra dans quelque soupçon que la Duchesse n'eût eu beaucoup de part à sa fuite. Comme la Duchesse avoit le malheur de plaire à tous les grands hommes, elle étoit aimée depuis long-tems de ce Ministre, sans qu'il eût jamais osé le lui laisser entendre. Il résolut de se faire un mérite de sa pénétration auprès d'elle, & s'offrit de la servir dans les affaires les plus secrettes de son cœur. La Duchesse, surprise d'un discours si extraordinaire, crut que son mari avoit de nouveaux soupçons, & que ce Ministre cherchoit à s'en éclaircir par son ordre. Elle lui répondit ce que sa vertu lui inspira, & rompit la conversation, sans vouloir entrer dans des éclaircissemens qui blessoient sa pudeur.

deur. Le Chancelier ne ſe rebuta point; & eſpéra de ſe rendre néceſſaire à la Ducheſſe, en donnant de la jalouſie au Duc : il lui démêla toute l'intrigue de l'Amiral, & lui perſuada par de bonnes raiſons, que Proſper ſeul pouvoit avoir ſauvé l'Amiral, à la priére de la Ducheſſe. Le Duc, qui étoit fort ſuſceptible de pareilles impreſſions, trouva ce raiſonnement fort vraiſemblable; & faiſant réflexion à l'humeur particuliére de ſa femme, & à la vie languiſſante qu'elle avoit menée depuis ſon mariage, il ne douta point qu'elle n'eût quelque choſe dans la tête. Il en fit ſes plaintes à la Comteſſe Viſconti, qui ne pouvant diſconvenir que ſa fille ne fût fort changée, tâcha inutilement à pénétrer le ſujet de ſon chagrin. Elle la conjura de lui avouer d'où lui venoit cette mélancolie qui faiſoit tant de peine au Duc. La Ducheſſe lui donna de mauvaiſes raiſons pour ſe défaire de ſes importunités, & l'aſſûra qu'elle vivroit à l'avenir d'une maniére que ſon mari n'auroit plus d'inquiétude de ſa conduite. En effet, elle ſe priva de voir le monde, & paſſa plus de ſix mois ſans ſortir de ſa chambre. La Comteſſe, qui devinoit la cauſe des chagrins de ſa fille, & connoiſſoit que rien

tribua à la résolution qu'elle [illegible] retirer dans un Couvent, à la premiére occasion qui s'en présenteroit, pour y passer le reste de ses jours. Prosper, qui vivoit sans espérance, faisoit quelquefois des efforts inutiles, & employoit toute sa raison pour vaincre son amour. Un moment après, il se repentoit de son dessein, prévoyant bien qu'il auroit moins de peine à mourir, qu'à renoncer à sa passion. Il se faisoit toûjours un plaisir de penser à la Duchesse; & se flattant, que le service qu'il avoit rendu par son ordre à l'Amiral, lui tiendroit lieu de quelque chose auprès d'elle, il s'imaginoit que s'il pouvoit la voir encore une fois, il seroit moins malheureux. Prévenu de cette pensée, il cherchoit avec empressement les occasions de se satisfaire. Mais comme la Duchesse ne sortoit plus de sa chambre, il lui fut impossible de la voir, quelque soin qu'il se donnât pour y réussir: de sorte que, privé de cette consolation, il trainoit sa vie dans un accablement qui auroit fait pitié aux personnes les plus insensibles & retenues de ce monde.

Le Duc, qui étoit assez satisfait de la

vie

vie retirée de sa femme, quoique toujours incertain de la cause de son humeur mélancolique, résolut d'entretenir Prosper sur la fuite de l'Amiral, & de sçavoir de lui s'il y avoit eu quelque part; persuadé qu'il avoit trop de vertu pour lui déguiser la vérité. Seigneur, lui dit-il, j'avois cru qu'après tout ce que vous avez déja fait pour moi, vous préféreriez mes intérêts à ceux de l'Amiral, qui est notre ennemi commun. C'est vous qui m'avez rétabli dans Milan, c'est vous qui m'avez proposé le mariage de Clarice, & c'est vous enfin qui m'avez donné des avis contre l'Amiral qui apportoit des obstacles à mon bonheur. Cependant, j'apprens que c'est vous-même qui l'avez enlevé du château de Milan, sans que j'en puisse deviner le motif, à moins que vous ne l'ayez fait par complaisance pour la Duchesse. Prosper, accablé de ces reproches, lui répondit froidement : Je vous avouë, Seigneur, que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Il le quitta sans avoir la force de lui dire autre chose, & se retira à la campagne, s'imaginant d'y trouver plus de repos; mais son amour lui représentoit toujours les malheurs de la Duchesse, & lui faisoit mille reproches secrets d'y avoir lui-même con-

quiétudes, la vertu lui inspiroit de vaincre son amour, & d'employer tous ses soins pour diminuer les chagrins dont il sçavoit que la Duchesse étoit accablée; & jugeant que, puisqu'elle avoit épousé le Duc de Milan, elle ne pouvoit jamais vivre heureuse, si elle n'étoit dans une étroite union avec son mari, il se proposoit quelquefois de travailler à les unir: mais lorsqu'il vouloit chercher des expédiens pour lier & entretenir cette union, son esprit ne lui en fournissoit aucun, sa vertu n'agissoit plus que foiblement, & son amour reprenoit le dessus de tous ses mouvemens: pressé de sa vertu, combatu de son amour, & accablé de mille reproches secrets, tantôt il vouloit retourner à Milan, pour entretenir le Duc du mérite de sa femme; un moment après, il changeoit de dessein, & demeuroit toujours irrésolu, sans que son amour pût l'obliger à rien entreprendre contre sa vertu, ni que sa vertu eût assez de force pour étouffer tous les sentimens que sa passion lui inspiroit. Ces cruelles agitations le firent tomber dans une langueur qui l'emporta insensiblement. Il fut occupé de sa Maîtresse jusqu'à la mort, & trou-

trouva bon même en mourant d'écrire le billet qui suit.

Quoique la Duchesse de Milan ne souffre point qu'on la regarde impunément, & qu'il en coûte toujours la liberté à ceux qui la voyent deux fois; assurez-vous, Seigneur, qu'il n'y eut jamais une vertu plus austére que la sienne: mon témoignage ne vous doit pas être suspect, puisque j'en ai fait l'expérience aux dépens de ma vie: joüissez longtems de votre bonheur, & ne soyez appliqué à l'avenir qu'à le rendre parfait, de peur que le Ciel ne vous punisse si vous donnez par vos injustes soupçons le moindre chagrin à la personne du monde la plus digne d'être aimée.

Cette lettre fit beaucoup d'effet sur l'esprit du Duc, qui fut fort touché de la mort de Prosper: il témoigna depuis ce tems-là beaucoup de considération pour sa femme, & l'obligea même à sortir quelquefois avec lui, malgré la résolution qu'elle avoit faite de demeurer toujours dans sa chambre.

Quoique le mariage de Clarice eût mis l'Amiral au desespoir, il ne laissoit pas de trouver quelque consolation à penser, & qu'elle l'avoit aimé, & qu'elle ne s'étoit

 don-

Duc de Milan, que pour dé-
effets de sa colére : & depuis
en France, il entretenoit con-
t le Roi des affaires d'Italie;
à lui inspirer d'envoyer une
lan, sans souffrir que Fran-
jouît plus long-tems d'un bien
noit si légitimement à Sa Ma-
oi, qui par sa propre inclina-
sez porté à cette entreprise,
d résolu de retourner lui-mê-
à la tête d'une armée : mais
le de Bourbon ayant passé
s-là au service de l'Empereur
nt, le Roi fut obligé de chan-
in ; & après plusieurs délibé-
it enfin résolu dans le Con-
donneroit cinquante mille
Amiral pour la conquête de
fet, il passa peu de tems après
tête d'une belle armée, ayant
ans Généraux le fameux la
le brave Chevalier Bayard.
donna l'épouvante à toute
est certain, que si l'Amiral
t d'application aux affaires
elles de son amour, il auroit
nquis la Duché de Milan. Il
homme de qualité, qui fut
iens, que la Duchesse de
Mi-

Milan menoit une vie fort particuliére, & qu'elle ne ſortoit jamais qu'elle ne fût accompagnée de ſon mari. L'Amiral jugeant par-là qu'il lui ſeroit fort difficile de donner de ſes nouvelles à ſa Maîtreſſe, entra dans de cruelles inquiétudes. La Paliſſe & Bayard le preſſoient inutilement d'aſſiéger quelque place, & de profiter de l'ardeur des ſoldats, qui ne demandoient qu'à combattre, il différoit toujours à ſe réſoudre, & tâchoit cependant à gagner par ſes bons traitemens le priſonnier qu'on lui avoit mené, qui lui promit enfin de le ſervir. L'Amiral vouloit l'engager à rendre un billet de ſa part à la Ducheſſe: mais le Cavalier lui ayant fait connoître, qu'il lui étoit impoſſible de donner un billet à la Ducheſſe, qui ne paroiſſoit jamais que le Duc ne fût avec elle ; l'Amiral, dans cette extrémité, lui propoſa de lui préſenter du moins un placet, puiſqu'il pouvoit le faire lorſqu'elle ſortiroit, ſans que perſonne en eût aucun ſoupçon. Le Cavalier, qui attendoit de grands avantages de la faveur de l'Amiral, ſe chargea du placet, & promit de le donner à la Ducheſſe. Il fut renvoyé à Milan ; & à la premiére occaſion, il ſe mêla dans la foule de ceux qui ſuivoient le Duc, & donna adroitement ſon placet à

 la

a Duchesse, la suppliant de vouloir jetter les yeux dessus, parce qu'il s'agissoit maintenant d'une affaire fort importante. La Duchesse, qui étoit extrémement bonne, le reçut, & le donna d'abord à son mari sans le lire, le priant d'en avoir soin pour l'amour d'elle. Le Duc entra peu de tems après au Conseil, où le Chancelier Moron lui rendit compte de plusieurs affaires; & s'étant souvenu du Placet que la Duchesse lui avoit recommandé, il le tira de sa poche, & ordonna au Chancelier de le lire, témoignant qu'il seroit bien aise de favoriser celui que sa femme lui avoit recommandé. Le Chancelier le lût, & y trouva ces paroles:

J'ai passé les monts à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, bien moins pour conquérir la Duché de Milan, que pour empêcher que votre Tyran ne profite plus longtems de votre générosité. Je serois indigne du bien que vous m'avez procuré, en me sauvant la vie aux dépens de votre liberté, si je n'employois tous mes soins pour vous mettre en état de pouvoir faire un choix plus di-e de votre cœur. J'attens vos ordres dans n camp: de grace, faites quelque usage ffres que je vous fais, & épargnez moi ere de mourir dans le désespoir de n'a-ien fait pour votre service.

Le

Le Duc & le Chancelier se regardérent avec un étonnement réciproque. Ils relurent plusieurs fois ce placet, & comprirent aisément qu'il venoit de l'Amiral. Jamais homme n'a été agité de tant de sentimens confus, que le Duc le fut dans dans cette occasion : il repassa dans son esprit toutes les circonstances de son mariage ; & se souvenant que la Duchesse ne s'étoit déterminée à lui donner la main, qu'après qu'il l'eut menacée de perdre l'Amiral, il jugeoit qu'il étoit trahi, & que sa femme étoit d'intelligence avec les François. Mais lorsqu'il faisoit réflexion qu'elle lui avoit donné elle-même le placet, il trouvoit que ce procédé étoit une preuve infaillible de son innocence : la colére, la crainte, & la jalousie lui inspiroient mille desseins différens ; tantôt il vouloit punir sa femme comme criminelle ; & tantôt il vouloit lui demander sa protection, persuadé qu'elle pouvoit tout sur l'esprit de l'Amiral.

Le Chancelier, qui cherchoit depuis long-tems les occasions d'avoir quelque sorte de commerce avec la Duchesse, conseilla au Duc de n'entrer point dans une explication si désagréable & si délicate avec sa femme ; & l'assura, que s'il ne vouloit point s'en mêler, & ne pas faire

ſemblant de ce qu'il avoit vû, il ménageroit ſi bien les choſes, qu'il tireroit peut-être de grands avantages de la paſſion de l'Amiral. Le Duc, qui avoit une grande confiance à l'eſprit de ſon Miniſtre, & qui craignoit déja de perdre ſes Etats, parce que les troupes de la Ligue s'étoient diſperſées depuis la mort de Colonna, s'abandonna à tous les conſeils de Moron, & lui donna pouvoir d'agir comme il trouveroit plus à propos.

Le Chancelier alla trouver la Ducheſſe; & après lui avoir expoſé le déſordre des affaires de l'Etat, & le peu d'apparence qu'il y avoit que le Duc pût réſiſter aux François, qui avoient une armée de cinquante mille hommes aux portes de Milan, il ſçut ſi bien lui repréſenter, qu'en pareille occaſion il étoit permis de ſe ſervir de toutes ſortes de voies pour détruire ſon ennemi, que la Ducheſſe, qui n'enviſageoit que ſon devoir, lui promit de donner toutes ſes pierreries pour lever des troupes, & de ſortir elle-même contre les François, s'il étoit néceſſaire. Alors, l'adroit Miniſtre lui donna à lire le placet de l'Amiral; lui faiſant entendre, qu'on lui avoit mené l'eſpion, afin qu'il en eût connoiſſance. La Ducheſſe demeura dans une ſurpriſe extréme, en li-

lisant ce placet, dont elle reconnut l'écriture, parce qu'elle en avoit vû plusieurs fois de celle de l'Amiral. Le Chancelier, profitant de sa surprise, lui dit, qu'elle ne pouvoit pas empêcher qu'on ne l'aimât, & lui conseilla ensuite de faire réponse à l'Amiral; l'assurant en même tems, qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à toutes les choses où elle avoit part, & que si elle vouloit l'honorer de sa confiance, il la rendroit la Princesse du monde la plus heureuse. Voudriez-vous, interrompit la Duchesse, me conseiller de répondre à un billet qui m'outrage? Le péril est trop pressant, Madame, repliqua le Chancelier: cette délicatesse est hors de saison, lorsqu'il s'agit de garantir vos peuples des désordres de la guerre, de sauver vos Etats, & d'empêcher la ruine de votre mari; un billet de votre main arrêtera la fureur des François, & nous aurons le tems d'attendre les troupes que l'Empereur envoye à notre secours. Non, non, je ne sçaurois, reprit la Duchesse, trahir mes sentimens, ni me servir de moyens si lâches; levez promtement des troupes, employez-y toutes mes pierreries, s'il est nécessaire; les François n'ont encore rien entrepris, & après tout je sçaurai mourir quand nous ne pourrons

plus leur résister : mais je ne sçaurois vivre, si j'avois fait une action indigne de moi. Le Chancelier se servit encore de plusieurs autres raisons, pour l'obliger à écrire ; mais voyant qu'il ne pouvoit la persuader, il s'avisa de lui dire, que du moins, pour l'intérêt de sa gloire, elle ne pouvoit pas se dispenser de faire connoître à l'Amiral, qu'elle étoit offensée du placet qu'il lui avoit envoyé. La Duchesse, qui trouvoit ce dernier avis plus conforme à sa vertu, quoiqu'il ne le fût peut-être pas aux sentimens de son cœur, le suivit, de peur que Moron ne crut, si elle s'en défendoit, qu'elle étoit d'intelligence avec l'Amiral. La Duchesse lui manda en substance, qu'elle le prioit de ne nommer jamais son nom, & de ne la faire plus servir de prétexte à son ambition. Le Chancelier s'étant chargé de lui envoyer ce billet, le garda ; & ayant trouvé moyen d'en faire adroitement imiter le caractére, il donna une lettre de créance au nom de la Duchesse à un de ses amis, qui feignit d'être mal satisfait du Duc de Milan, & se retira au camp des François. L'Amiral le reçut parfaitement bien, prévenu que cette prétenduë lettre de créance étoit de la Duchesse. Il suivit tous les conseils qu'il lui donna, &

& le chargea de plusieurs lettres fort passionnées, pour envoyer à la Duchesse. Le Chancelier, qui les recevoit, continuoit toujours à faire imiter le caractére de la Duchesse, & renvoyoit des réponses fort obligeantes à l'Amiral, qui différoit toujours à entreprendre quelque chose, de peur de fâcher sa Maîtresse. Car il se flatoit toujours, qu'encore qu'il fût éloigné d'elle, il auroit un jour le bonheur de lui parler, & de lui dire les sentimens de son cœur, & lui apprendre, que, nonobstant que son mari la fit garder & observer par plusieurs personnes, il auroit un jour le bonheur de triompher de tous ses ennemis, & de montrer que sa prison n'avoit pas été malheureuse. Le Chancelier s'étant assuré, par cet artifice, de plusieurs lettres de l'Amiral, qui marquoient que la Duchesse ne désapprouvoit point sa passion, se rendit un jour dans la chambre de cette Princesse; & après lui avoir exageré le profond respect qu'il avoit pour elle, il lui dit que, malgré l'attachement qu'il avoit pour le Duc, il s'étoit déterminé à le trahir, de peur que le Duc ne prît une résolution violente contre elle, s'il voyoit les lettres emportées que l'Amiral lui écrivoit. Il lui présenta en même tems plusieurs de ces lettres, qui mirent la Duches-

se au dernier désespoir, ne pouvant pas comprendre que l'Amiral lui fit des réponses si fortes, puisqu'elle ne lui en avoit jamais donné occasion par sa conduite, ni par ses lettres. Elle donna des louanges à la prudence de Moron, & l'assura, les larmes aux yeux, qu'il lui rendoit justice. Le Chancelier ne lui donna pas le tems de continuer, & lui déclara, en se jettant à ses pieds, qu'elle alloit perdre le plus fidéle & le plus utile de tous ses serviteurs, si elle n'avoit pitié de lui. La Duchesse, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ce qu'il vouloit lui dire, lui ordonna de se relever, l'assurant qu'elle avoit toujours eu beaucoup d'estime pour lui, & qu'elle seroit bien aise d'avoir occasion de lui en donner des marques. C'est trop pour Moron, Madame, reprit le Chancelier, mais ce n'est pas assez pour un homme qui vous aime d'une passion fort violente, & qui mourra à vos pieds, si vous n'avez quelque bonté pour lui. Insolent, repliqua la Duchesse outrée d'un discours si peu respectueux; retirez-vous de devant moi, & ne m'obligez point à appeller des Gardes pour faire punir votre audace sur le champ. Elle passa dans une autre chambre, sans attendre qu'il lui repliquât davantage, où elle fit de tristes réflexions

sur

ſur tous les malheurs que ſa beauté lui avoit cauſés, & particuliérement ſur ſon mariage, ſur la mort de Proſper, & ſur la paſſion de l'Amiral, qui avoit donné lieu à l'inſolence de Moron, dont elle ne pouvoit ſe conſoler : cependant,elle n'oſa jamais s'en plaindre au Duc, ſoit qu'elle ne voulût point l'obliger à chaſſer un Miniſtre qui lui étoit ſi néceſſaire,ou qu'elle eſpérât que ſa réponſe le corrigeroit pour l'avenir. Mais le Chancelier ne ſe rebuta point de la colére de la Ducheſſe;& quoiqu'il jugeat qu'il ne devoit rien attendre de ſes ſoins auprès d'elle, il ne laiſſa pas de chercher de nouveaux moyens pour parvenir à ſes deſſeins; & comme un crime en attire un autre, il réſolut de hazarder tout, & de perdre la Ducheſſe, ou de ſatisfaire ſon amour. Il rendit compte au Duc de tout ce qu'il avoit fait pour amuſer l'Amiral,& lui laiſſa entendre malicieuſement, que la Ducheſſe n'avoit eu aucune peine à lui écrire des lettres fort obligeantes, comme il pouvoit le juger par les réponſes de l'Amiral, qu'il lui fit voir. Le Duc s'emporta, en liſant ces réponſes, à des diſcours outrageans contre ſa femme : mais le Chancelier le conjura de diſſimuler ; l'aſſurant qu'il alloit tout perdre, s'il laiſſoit remarquer à la Du-

cheſſe, qu'il eût quelque chagrin contre elle. Le Duc lui promit de ſe contraindre, & lui donna ſa parole qu'il auroit une reconnoiſſance éternelle des importans ſervices qu'il lui rendoit. L'Amiral s'étant laiſſé amuſer par l'homme de confiance que Moron lui avoit envoyé, paſſa la plus grande partie de cette campagne ſans rien entreprendre ; ſon armée, qui étoit déja fort affoiblie par la déſertion des ſoldats, & par les longues maladies, ne ſe trouva plus en état de réſiſter aux troupes de l'Empereur, qui arrivérent dans ce temslà au ſecours du Duc de Milan. Les François furent obligés de ſe retirer en déſordre ; & ce fut dans cette retraite, que le brave Chevalier Bayard fut tué, en donnant des preuves extraordinaires de ſa valeur & de ſa conduite.

Moron, ayant chaſſé les François par ſes artifices, & par le ſecours des Impériaux, ne ſongea plus qu'à ſatisfaire ſon amour : il fit encore de nouvelles tentatives auprès de la Ducheſſe, & tâcha de ſe remettre bien avec elle par de grandes ſoumiſſions, & par des préſens conſidérables qu'il lui fit offrir ; mais la Ducheſſe, qui craignoit ſon inſolence, ne ſe laiſſa point éblouïr par ſes ſoumiſſions, & rejetta ſes offres avec le dernier mépris.

Alors,

Alors, le Chancelier s'abandonna à sa fureur ; & profitant du crédit qu'il avoit sur l'esprit du Duc, il l'empêcha toujours d'entrer dans aucun éclaircissement avec la Duchesse, & lui inspira même de s'en défaire.

Pendant qu'il travailloit à ce dessein, l'Amiral, qui, malgré tant de mauvais succès, avoit toujours sa passion dans la tête, persuada au Roi de repasser lui-même en Italie à la tête de toute la Noblesse du Royaume, & de chasser les Impériaux du Milanois. Le Roi, qui trouvoit sa gloire intéressée dans la protection que l'Empereur donnoit au Duc de Milan, entra dans ce dessein, & fit de grands préparatifs pour retourner en Italie. Le Chancelier profita de cette conjoncture, pour persuader au Duc, qu'il seroit toujours malheureux, s'il ne prenoit bien-tôt une résolution violente contre sa femme, qui lui attiroit toutes ces guerres. Il lui représenta, qu'il devoit également craindre la haine des François, & l'amitié des Impériaux ; qu'il ne pouvoit se défaire de ces dangereux Protecteurs, qu'en empêchant les François de repasser en Italie ; & enfin, que l'unique moyen de l'empêcher, & de finir la guerre, étoit de se défaire de sa femme, puisque l'Amiral n'inspireroit plus.

plus à son Maître des desseins sur le Milanois, lorsqu'il auroit perdu l'espérance de posséder la Duchesse, étant déja assuré de son cœur. Le Duc, qui étoit prévenu de la fidélité de son Ministre, se laissa aller à ses raisons : il lui avoua néanmoins qu'il n'auroit jamais la force d'exécuter un dessein qui lui faisoit tant d'horreur, & qu'il craindroit de se rendre odieux à tout le monde, s'il venoit à être trahi par ceux à qui il seroit obligé de le confier. Moron, feignant qu'il ne trouvoit rien de difficile pour lui marquer son zéle, s'offrit de se charger de l'exécution. Le Duc eut beaucoup de peine à y consentir ; mais enfin, vaincu par les raisons du Chancelier, & intimidé par les préparatifs qui se faisoient en France, il lui donna pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit plus utile pour son repos, & pour la conservation de ses Etats. Moron, ayant obtenu ce pouvoir par ses importunités, se pressa de s'en servir, de peur que le Duc, qui lui paroissoit encore incertain, ne changeat de résolution. Ayant éloigné avec adresse toutes les femmes de la Duchesse, il entra dans sa chambre, & lui dit en entrant, qu'il étoit là de la part du Duc. La Duchesse, qui d'abord avoit voulu s'emporter par la présence d'un homme qui lui étoit

étoit ſi odieux, l'écouta paiſiblement. Il eſt tems de vous déclarer, Madame, lui dit Moron, en lui montrant un vaſe plein de poiſon ; votre vie eſt entre mes mains: j'ai ordre de mon Maître de vous donner ce poiſon ; cependant, j'ai aſſez de crédit ſur lui, pour le faire changer de réſolution, & il eſt encore à votre choix de vivre heureuſe en répondant à l'amour que vous m'avez donné, ou de mourir par ce poiſon. Donne, donne, perfide, interrompit la Ducheſſe en prenant le vaſe ; il n'y a point à choiſir entre la mort & toi : trop heureuſe, lorſque je ſerai délivrée des perſécutions d'un monſtre tel que toi. En achevant ces paroles, elle but ce qui étoit dans le vaſe, & continua enſuite à dire à Moron toutes les injures que ſa colére lui inſpira.

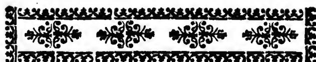
Le Duc, qui ſe repentoit du conſentement qu'il avoit donné, accourut dans la chambre de la Ducheſſe, pour empêcher que Moron n'entreprit rien contre elle. Son arrivée troubla ce cruel Miniſtre, & il ſe préparoit déja à s'enfuïr, ne doutant point qu'il ne fût convaincu de ſa perfidie ; mais la Ducheſſe ne daigna pas l'en accuſer, & aſſura ſon mari, qu'elle étoit fort perſuadée qu'on l'avoit trompé, lorſqu'on lui avoit arraché ce conſentement.

Le Duc, attendri par ce discours, donna ordre qu'elle fût secourue; mais il n'étoit plus tems: le poison, qui étoit violent, fit son effet, & elle mourut sans se plaindre d'autre chose que de sa beauté, qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, & qui étoit la cause de tous ses malheurs. Le Duc ne se consola jamais de cette perte, & ne se soucia presque plus de ses Etats, qui furent depuis la proie des Espagnols. Le Chancelier Moron ne porta pas loin sa perfidie; car ayant été arrêté par ordre de l'Empereur Charles-Quint, les Espagnols, qui exercérent sur lui de grandes cruautés, le punirent de ses crimes; & l'Amiral, qui étoit déja informé que la Duchesse n'avoit point écrit les lettres qu'on lui avoit envoyées de sa part, entra dans un si grand désespoir en apprenant sa mort, qu'il ne chercha plus qu'à mourir, & se fit tuer à la bataille de Pavie.

FIN.

MEMOIRES
DU COMTE
DE
COMMINGE.





MEMOIRES
DU COMTE
DE
COMMINGE.

JE n'ai d'autre deſſein, en écrivant les Mémoires de ma Vie, que de rappeller les plus petites circonſtances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il eſt poſſible, plus profondément dans mon ſouvenir.

La Maiſon de Comminge, dont je ſors, eſt une des plus illuſtres du Royaume. Mon biſayeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres conſidérables au préjudice de l'ainé, & lui fit prendre le nom de Marquis de Luſſan. L'amitié des deux fréres n'en fut point alterée ; ils voulurent même, que leurs enfans fuſſent élevés enſemble : mais cette éducation

cation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit au contraire ennemis presque en naissant.

Mon pére, qui étoit toûjours surpassé dans ses exercices par le Marquis de Lussan, en conçut une jalousie qui devint bien-tôt de la haine : ils avoient souvent des disputes; & comme mon pére étoit toûjours l'agresseur, c'étoit lui qu'on punissoit. Un jour, qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de nôtre maison, Je vous donnerai, lui dit cet homme, les moïens d'abaisser l'orgueil de M. de Lussan : tous les biens qu'il posséde vous appartiennent, par une substitution;& vôtre grand-pére n'a pû en disposer. Quand vous serez le maître, ajouta-t-il, il vous sera aisé de faire valoir vos droits.

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon pére pour son cousin; leurs disputes devenoient si vives, qu'on fut obligé de les séparer : ils passérent plusieurs années sans se voir, pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Lussan n'eut qu'une fille de son mariage, & mon pére n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la maison, par la mort de mon Grand-Pére, qu'il voulut faire usage des avis

qu'on

qu'on lui avoit donnés : il chercha tout ce qui pouvoit établir ses droits; il rejetta plusieurs propositions d'accommodement; il intenta un Procès, qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller le Marquis de Luſſan de tout ſon bien. Une malheureuſe rencontre, qu'ils eurent un jour à la chaſſe, acheva de les rendre irréconciliables. Mon pére, toujours vif & plein de ſa haine, lui dit des choſes piquantes ſur l'état où il prétendoit le réduire : le Marquis, quoique naturellement d'un caractére doux, ne put s'empêcher de répondre; ils mirent l'épée à la main. La fortune ſe déclara pour M. de Luſſan, il déſarma mon pére, & voulut l'obliger à demander la vie : elle me ſeroit odieuſe, ſi je te la devois, lui dit mon pére. Tu me la devras malgré toi, répondit M. de Luſſan, en lui jettant ſon épée, & en s'éloignant.

Cette action de généroſité ne toucha point mon pére : il ſembla, au contraire, que ſa haine étoit augmentée par la double victoire que ſon ennemi avoit remportée ſur lui; auſſi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les pourſuites qu'il avoit commencées.

Les choſes étoient en cet état, quand je revins des voyages qu'on m'avoit fait faire après mes études. Peu

...jours après mon arrivée, l'Abbé
...e ...parent de ma mére, donna avis
...pére, que les titres d'où dépendoit
...de son procès étoient dans les ar-
...s de l'Abbaye de R.... où une
...de papiers de nôtre maison avoit
...transporté pendant les guerres ci-
...

Mon pére étoit prié de garder un
...d secret, de venir lui-même cher-
...ses papiers, ou d'envoyer une per-
...ne de confiance à qui l'on pût les re-
...tre.

...a santé, qui étoit alors mauvaise, l'ob-
...ea à me charger de cette commission;
...rès m'en avoir exagéré l'importance,
...ous allez, me dit-il, travailler pour vous
...us que pour moi: ces biens vous appar-
...ndront; mais quand vous n'y auriez nul
...érêt, je vous crois assez bien né, pour
...rtager mon ressentiment, & pour m'ai-
...à tirer vengeance des injures que j'ai
...uës.

Je n'avois nulle raison de m'opposer à
...que mon pére désiroit de moi: aussi l'as-
...i-je de mon obéissance.

...près m'avoir donné toutes les instruc-
...s qu'il crut nécessaires, nous convin-
...que je prendrois le nom de Marquis
...ongaunois, pour ne donner aucun
soup-

ſoupçon dans l'Abbaye où Madame de Luſſan avoit pluſieurs parens : je partis accompagné d'un vieux domeſtique de mon pére, & de mon valet de chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R... mon voyage fut heureux. Je trouvai dans les archives les titres qui établiſſoient inconteſtablement la ſubſtitution dans notre maiſon : je l'écrivis à mon pére ; & comme j'étois près de Bagniéres, je lui demandai la permiſſion d'y aller paſſer le tems des eaux. L'heureux ſuccès de mon vóyage lui donna tant de joie, qu'il y conſentit.

J'y parus encore ſous le nom de Marquis de Longaunois ; il auroit falu plus d'équipage que je n'en avois, pour ſoutenir la vanité de celui de Comminge : je fus mené le lendemain de mon arrivée à la fontaine. Il régne dans ces lieux-là une gayeté & une liberté, qui diſpenſe de tout le cérémonial : dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaiſir; on me mena diner chez le Marquis de la Vallete, qui donnoit une fête aux Dames : il y en avoit déja quelques-unes d'arrivées, que j'avois vû à la fontaine, & à qui j'avois débité quelque galanterie que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une

d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, ſuivie d'une fille, qui joignoit, à la plus parfaite régularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeuneſſe. Tant de charmes étoient encore relevés par ſon extrême modeſtie. Je l'aimai, dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement, que j'avois eu juſques-là, diſparut; je ne pus plus faire autre choſe, que la ſuivre, & la regarder. Elle s'en aperçut, & en rougit. On propoſa la promenade; j'eus le plaiſir de donner la main à cette aimable perſonne. Nous étions aſſez éloignés du reſte de la compagnie pour que j'euſſe pû lui parler; mais moi, qui quelques momens auparavant avois toujours eu les yeux attachés ſur elle, à peine oſai-je les lever quand je fus ſans témoin: j'avois dit juſques-là à toutes les femmes, même plus que je ne ſentois. Je ne ſçus plus que me taire, auſſi-tôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignimes la compagnie, ſans que nous euſſions prononcé un ſeul mot, ni l'un, ni l'autre; on remena les Dames chez elles, & je revins m'enfermer chez moi. J'avois beſoin d'être ſeul, pour jouïr de mon trouble & d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toujours le commen-

mencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu ſi timide, que je n'avois oſé demander le nom de celle que j'aimois : il me ſembloit que ma curioſité alloit trahir le ſecret de mon cœur : mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Luſſan. Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos péres ſe préſenta à mon eſprit : mais de toutes les réflexions la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inſpiré à Adelaïde, c'étoit le nom de cette belle fille, de l'averſion pour tout ce qui portoit le mien. Je me ſçus bon gré d'en avoir pris un autre : j'eſpérois qu'elle connoîtroit mon amour, ſans être prévenuë contre moi ; & que, quand je lui ſerois connu moi-même, je lui inſpirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la réſolution de cacher ma véritable condition, encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de plaire; mais j'étois trop amoureux, pour en employer d'autre que celui d'aimer. Je ſuivois Adelaïde par-tout : je ſouhaitois avec ardeur une occaſion de lui parler en particulier ; & quand cette occaſion tant déſirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés, dont je jouiſ-

ſois, me retenoit : & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette ſorte, quand nous promenant un ſoir avec toute la compagnie, Adelaïde laiſſa tomber en marchant un braſſelet où tenoit ſon portrait. Le Chevalier de S. Odon, qui lui donnoit la main, s'empreſſa de le ramaſſer, & après l'avoir regardé aſſez longtems, le mit dans ſa poche : elle le lui demanda d'abord avec douceur ; mais comme il s'obſtinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté : c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque avanture de galanterie, où il avoit réüſſi, avoit gâté. La fierté d'Adelaïde ne le déconcerta point : Pourquoi, lui dit-il, Mademoiſelle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune ? J'oſe eſpérer, ajouta-t-il en s'approchant de ſon oreille, que quand mes ſentimens vous ſeront connus, vous voudrez bien conſentir au préſent qu'elle vient de me faire. Et, ſans attendre la réponſe que cette déclaration lui auroit ſans doute attirée, il ſe retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle : je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquiſe de la Valete : quoique je ne la quittaſſe que le moins qu'il me fût poſſible,

ſible, je ne manquois à aucune des attentions qu'exigeoit le reſpect infini que j'avois pour elle ; mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai : elle contoit à ſa mére avec beaucoup d'émotion ce qui venoit d'arriver. Madame de Luſſan en fut auſſi offenſée que ſa fille. Je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les Dames : & auſſi-tôt que je les eus remiſes chez elles, je fis chercher le Chevalier. On le trouva chez lui, on lui dit de ma part, que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué, il y vint. Je ſuis perſuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de ſe paſſer à la promenade eſt une plaiſanterie : vous êtes un trop galant homme, pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne ſçai, me repliqua-t-il, quel intérêt vous pouvez y prendre ; mais je ſçai bien, que je ne ſouffre pas volontiers des conſeils. J'eſpére, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le Chevalier étoit brave : nous nous battimes quelque tems avec aſſez d'égalité ; mais il n'étoit pas animé, comme moi, par le déſir de rendre ſervice à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai ſans ménagement : il me

blessa légérement en deux endroits ; il eut à son tour deux grandes blessures ; je l'obligeai de demander la vie, & de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à se relever, & l'avoir conduit dans une maison qui étoit à deux pas de là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait pancer, je me mis à considérer le portrait, & à le baiser mille & mille fois. Je sçavois peindre assez joliment; il s'en falloit cependant beaucoup que je ne fusse habile : mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ? J'entrepris de copier ce portrait : j'y passai toute la nuit ; & j'y réussis si bien, que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre : j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adelaïde, & de l'obliger, sans qu'elle le sçût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime : & mon cœur en sçavoit bien le prix.

Après avoir ajusté le brasselet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adelaide. Madame de Lussan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adelaïde parla peu. Elle étoit embarrassée : mais je voyois, à travers

cet embarras, la joie de m'être obligée; & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien ſenſible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux : & ſi mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite avanture me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Luſſan; j'étois toûjours chez elle : je voyois Adelaïde à toutes les heures; & quoique je ne lui parlaſſe pas de mon amour, j'étois ſûr qu'elle le connoiſſoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs auſſi ſenſibles que les nôtres s'entendent bien vîte : tout eſt expreſſif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette ſorte, quand je reçus une lettre de mon pére, qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre : j'avois été occupé tout entier du plaiſir de voir & d'aimer Adelaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle : la douleur de m'en ſéparer, les ſuites du procès qui étoit entre nos familles, ſe préſentérent à mon eſprit, avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je paſſai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avair fait cent projets, qui ſe détruiſoient

l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, & qui établisſoient nos droits ſur les biens de la maiſon de Luſſan. Je fus étonné que cette idée ne fût pas venue plûtôt. Je prévenois par-là les procès que je craignois tant. Mon pére, qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, conſentir à mon mariage avec Adelaïde: mais quand cette eſpérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois conſentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé ſi longtems quelque choſe dont ma tendreſſe m'auroit dû faire faire le ſacrifice beaucoup plûtôt. Le tort, que je faiſois à mon pére, ne m'arrêta pas; ſes biens m'étoient ſubſtitués, & j'avois eu une ſucceſſion d'un frére de ma mére, que je pouvois lui abandonner, & qui étoit plus conſidérable que ce que je lui faiſois perdre.

En faloit-il davantage, pour convaincre un homme amoureux? Je crus avoir droit de diſpoſer de ces papiers; j'allai chercher la caſſette, qui les renfermoit: je n'ai jamais paſſé de moment plus doux, que celui où je les jettai au feu. Le plaiſir de faire quelque choſe pour ce que j'aimois

j'aimois me ravissoit: si elle m'aime, disois-je, elle sçaura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait ; mais je le lui laisserai toujours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnoissance qu'on seroit fâché de me devoir ? Je veux qu'Adelaïde m'aime, & je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler ; la liberté que j'avois chez elle, m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

Je vai bientôt m'éloigner de vous, belle Adelaïde, lui dis-je : vous souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée. Je n'eus pas la force de continuer : elle me parut interdite ; je crus même voir de la douleur dans ses yeux : vous m'avez entendu, repris-je, de grace répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous dise ? me répondit-elle : je ne devrois pas vous entendre, & je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le tems de prononcer ce peu de paroles : elle me quitta aussi-tôt ; & quoi-que je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler ; elle me fuyoit, elle avoit l'air embarrassé : que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur ! Je le

refpectai; je ne la regardois qu'avec crainte: il me fembloit que ma hardieffe l'auroit fait repentir de fes bontés.

J'aurois gardé cette conduite fi conforme à mon refpect, & à la délicateffe de mes fentimens, fi la néceffité où j'étois de partir ne m'avoit preffé de parler; je voulois, avant que de me féparer d'Adelaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je: hé! que ferez-vous, quand vous fçaurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs. Je vous ai abufée par un nom fuppofé: je ne fuis point ce que vous me croyez; je fuis le fils du Comte de Comminge. Vous êtes le fils du Comte de Comminge! s'écria Adelaïde: quoi, vous êtes notre ennemi! C'eft vous, c'eft votre pére, qui pourfuivez la ruine du mien. Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom auffi odieux. Je fuis un amant prêt à tout facrifier pour vous. Mon pére ne vous fera jamais de mal: mon amour vous affure de lui.

Pourquoi, me répondit Adelaïde, m'avez-vous trompée? Que ne vous montriez-vous fous votre véritable nom? Il m'auroit averti de vous fuïr. Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous

avez

avez euë pour moi, lui dis-je, en lui prenant la main, que je baisai malgré elle. Laissez-moi, me dit-elle: plus je vous vois, plus je rens inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie, qui ne me montra que des espérances. Je me flatai, que je rendrois mon pére favorable à ma passion: j'étois si plein de mon sentiment, qu'il me sembloit que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adelaïde de mes projets en homme sûr de réussir.

Je ne sçai pourquoi, me dit-elle, mon cœur se refuse aux espérances que vous voulez me donner. Je n'envisage que des malheurs; & cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous: je vous ai laissé voir mes sentimens, je veux bien que vous les connoissiez; mais souvenez-vous que je sçaurai quand il le faudra les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adelaïde avant mon départ; j'y trouvois toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur: le plaisir d'aimer, & de connoître que j'étois aimé, remplissoit tout mon cœur; aucun soupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos

entretiens : nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous nous estimions ; & cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoûtoit encore les charmes de la confiance. La seule chose, qui inquiétoit Adelaïde, étoit la crainte de mon pére. Je mourrois de douleur, me disoit-elle, si je vous attirois la disgrace de votre famille : je veux que vous m'aimiez ; mais je veux sur-tout que vous soyez heureux. Je partis enfin, plein de la plus tendre & de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir, & tout occupé du dessein de rendre mon pére favorable à mon amour.

Cependant, il étoit informé de tout ce qui s'étoit passé à Bagniéres. Le domestique, qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres secrets de veiller sur ma conduite : il n'avoit laissé ignorer, ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de S. Odon. Malheureusement, le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pére. Cette circonstance, & le danger où il étoit de sa blessure, tournoit encore contre moi. Le domestique, qui avoit rendu un compte si éxact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois : il avoit peint Madame & Mademoiselle de Lussan remplies d'artifice, qui m'avoient connu

pour

pour le Comte de Comminge, & qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon pére, naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur : il me reprocha mon amour comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il : & sans respect pour ce que vous me devez, & pour ce que vous vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux : que sçai-je même, si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore.

Oui, mon pére, lui dis-je, en me jettant à ses pieds, je suis coupable ; mais je le suis malgré moi. Dans ce même moment, où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite : ayez pitié de moi ; j'ose vous le dire, ayez pitié de vous : finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie : l'inclination que la fille de Monsieur de Lussan & moi, avons pris l'un pour l'autre, aussi-tôt que nous nous sommes vûs, est peut-être un avertissement que le Ciel vous donne. Mon pére, vous n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me rendre malheureux ? & combien mes malheurs me seront-ils plus

fenſibles encore, quand ils feront votre ouvrage ? Laiſſez-vous attendrir pour un fils, qui ne vous offenſe que par une fatalité, dont il n'eſt pas le maître.

Mon pére, qui m'avoit laiſſé à ſes pieds, tant que j'avois parlé, me regarda longtems avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je ſuis moi-même étonné, & dont je ne me ſerois pas cru capable; auſſi, c'eſt la ſeule grace que vous devez attendre de moi: il faut renoncer à votre folie, ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti ſur cela, & commencez à me rendre les papiers dont vous êtes chargé: vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon pére s'étoit laiſſé fléchir, la demande, qu'il me faiſoit, m'auroit embarraſſé; mais ſa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne ſont plus en ma puiſſance; je les ai brulés: prenez, pour vous dédommager, les biens qui me ſont déja acquis. A peine eus-je le tems de prononcer ce peu de paroles: mon pére furieux vint ſur moi l'épée à la main; il m'en auroit percé ſans doute, car je ne faiſois pas le plus petit effort pour l'éviter, ſi ma mére ne fût entrée dans le moment. Elle ſe jetta entre nous: que faites-vous, lui dit-elle, ſongez-vous que

c'eſt

c'eſt votre fils ? & me pouſſant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la ſienne.

Je l'attendis long-tems : elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens, & des fureurs, que j'eus à combattre : ce fut une mére tendre, qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduiſois. Quoi ! mon fils, me diſoit-elle, une Maîtreſſe, encore que vous ne connoiſſez que depuis quelques jours, peut l'emporter ſur une mére ? Hélas ! ſi votre bonheur ne dépendoit que de moi, je ſacrifierois tout pour vous rendre heureux. Mais vous avez un pére, qui veut être obéï : il eſt prêt à prendre les réſolutions les plus violentes contre vous. Voulez vous m'accabler de douleur ? Etouffez une paſſion, qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avois pas la force de lui répondre : je l'aimois tendrement ; mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir, lui dis-je, plutôt que de vous déplaire ; & je mourrai, ſi vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je faſſe ? Il m'eſt plus aiſé de m'arracher la vie, que d'oublier Adelaïde : pourquoi trahirois-je les ſermens que je lui ai faits ? Quoi ! je l'aurois engagée à me témoigner de

de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je l'abandonnerois? Non, ma mére, vous ne voulez pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit passé entre nous: elle vous aimeroit, ajoûtai-je, & vous l'aimeriez aussi: elle a votre douceur, elle a votre franchise; pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer? Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? Votre pére veut vous marier, & veut en attendant, que vous alliez à la campagne: il faut absolument que vous paroissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a sa confiance: l'absence fera peut-être plus sur vous, que vous ne croyez; en tout cas, n'irritez pas encore M. de Comminge par votre résistance, demandez du tems. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi, pour votre satisfaction. La haine de votre pére dure trop long-tems: quand sa vengeance auroit été légitime, il la pousseroit trop loin; mais vous avez eu un très-grand tort de brûler ses papiers: il est persuadé, que c'est un sacrifice que Madame de Lussan a ordonné à sa fille d'éxiger de vous. Ha! m'écriai-je, est-il possible qu'on puisse faire cette injustice à Madame de

Luf-

Luſſan. Bien loin d'avoir éxigé quelque choſe, Adelaïde ignore ce que j'ai fait ; & je ſuis bien ſûr, qu'elle auroit employé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a ſur moi.

Nous primes enſuite des meſures ma mére & moi, pour que je puſſe recevoir de ſes nouvelles. J'oſai même la prier de m'en donner d'Adelaïde, qui devoit venir à Bourdeaux. Elle eut la complaiſance de me le promettre, en éxigeant, que ſi Adelaïde ne penſoit pas pour moi comme je le croyois, je me ſoumettrois à ce que mon pére ſouhaiteroit. Nous paſſames une partie de la nuit dans cette converſation : & dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir, qu'il faloit monter à cheval.

La terre où je devois paſſer le tems de mon éxil, étoit dans les Montagnes, à quelques lieues de Bagniéres, de ſorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'aſſez bonne heure, le ſecond jour de notre marche, dans un village, où nous devions paſſer la nuit : en attendant l'heure du ſouper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride, & qui verſa très-lourdement à quelques pas de moi.

Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce carrosse; deux hommes qui étoient descendus de cheval, se joignirent à moi pour secourir ceux qui étoient dedans: on s'attend bien, que c'étoit Adelaïde, & sa mére; c'étoit effectivement elle. Adelaïde s'étoit fort blessée au pied: il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissoit pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! Après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir: comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras; elle avoit les siens passés autour de mon col, & une de ses mains touchoit à ma bouche; j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adelaïde s'en aperçut; sa pudeur en fut allarmée; elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas! qu'elle connoissoit peu l'excès de mon amour! j'étois trop plein de mon bonheur, pour penser qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix basse & timide, je crois que je pourrai marcher. Quoi! lui répondis-je, vous

avez la cruauté de m'envier le ſeul bien que je gouterai peut-être jamais. Je ſerrois tendrement Adelaïde en prononçant ces paroles : elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis l'obligea à reprendre ſa premiére attitude.

Le Cabaret étoit ſi près, que j'y fus bientôt. Je la portai ſur un lit, tandis qu'on mettoit ſa mére, qui étoit beaucoup plus bleſſée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Luſſan, j'eus le tems de conter à Adelaïde une partie de ce qui s'étoit paſſé entre mon pére & moi. Je ſupprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connoiſſance. Je ne ſçai même ſi j'euſſe voulu qu'elle l'eût ſçu. C'étoit en quelque façon lui impoſer la néceſſité de m'aimer, & je voulois devoir tout à ſon cœur. Je n'oſai lui peindre mon pére tel qu'il étoit. Adelaïde étoit vertueuſe. Je ſentois que, pour ſe livrer à ſon inclination, elle avoit beſoin d'eſpérer que nous ſerions unis un jour : j'appuyai beaucoup ſur la tendreſſe de ma mére pour moi, & ſur ſes favorables diſpoſitions. Je priai Adelaïde de la voir : parlez à ma mére, me dit elle, elle connoit vos ſentimens ; je lui ai fait l'aveu des miens, j'ai ſenti que ſon autorité m'étoit

toit néceſſaire pour me donner la force de les combattre s'il le faut, ou pour m'y livrer ſans ſcrupule ; elle cherche tous les moyens pour amener mon pére à propoſer encore un accommodement ; nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joie que ces eſpérances donnoient à Adelaïde, me faiſoit ſentir encore plus vivement mon malheur : dites-moi, lui répondis-je, en lui prenant la main, que ſi nos péres ſont inéxorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes ſentimens par mon devoir ; mais je ſens que je ferai très-malheureuſe, ſi ce devoir eſt contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à ſecourir Madame de Luſſan, s'approchérent alors de ſa fille, & rompirent notre converſation. Je fus au lit de la mére, qui me reçut avec bonté ; elle me promit de faire tous ſes efforts pour réconcilier nos familles. Je ſortis enſuite, pour les laiſſer en liberté : mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver; ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adelaïde, avant que de partir. J'entrai dans ſa chambre, dans un état plus aiſé à imaginer, qu'à repréſenter :

ter : je craignois de la voir pour la derniére fois. Je m'aprochai de la mére, ma douleur lui parla pour moi, bien mieux que je n'eusse pû faire ; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté, que le soir précédent. Adelaïde étoit à un autre bout de la chambre, j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte, ma chére Adelaïde : je repétai la même chose deux ou trois fois ; mes larmes, que je ne pouvois retenir, lui dirent le reste : elle en répandit aussi ; je vous montre toute ma sensibilité, me dit-elle : je ne m'en fais aucun reproche ; ce que je sens dans mon cœur autorise ma franchise, & vous méritez bien que j'en aye pour vous : je ne sçai quelle sera notre destinée, mes parens décideront de la mienne. Et pourquoi nous assujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos péres ? Laissons-les se haïr puisqu'ils le veulent ; & allons dans quelque coin du monde jouïr de notre tendresse, & nous en faire un devoir. Que m'osez-vous proposer ? me répondit-elle : voulez-vous me faire repentir des sentimens que j'ai pour vous ? Ma tendresse peut me rendre malheureuse, je vous l'ai dit ; mais elle ne me rendra jamais criminelle. Adieu, ajoûta-t-elle, en me tendant la main, c'est par notre con-

par notre vertu, que nous de-
her de rendre notre fortune meil-
mais quoi qu'il nous arrive, pro-
nous de ne rien faire qui puisse
rougir l'un de l'autre. Je bai-
ndant qu'elle me parloit, la main
'avoit tendue; je la mouillois de
mes: je ne suis capable, lui dis-je
ue de vous aimer, & de mourir
ur.

is le cœur si serré, que je pus à
ononcer ces derniéres paroles. Je
cette chambre: je montai à che-
arrivai au lieu où nous devions
sans avoir fait autre chose que
mes larmes couloient, & j'y
une espéce de douceur: quand
st véritablement touché, il sent
à tout ce qui lui prouve à lui-
propre sensibilité.

te de notre voyage se passa com-
mmencement, sans que j'eusse
une seule parole. Nous arriva-
troisiéme jour dans un Château
ées des Pirenées: on voit alen-
s Pins, des cyprès, des rochers
& arides; & l'on n'entend que le
s torrens qui se précipitent entre
ers. Cette demeure si sauvage me
par cela même qu'elle ajoûtoit
en-

encore à ma mélancolie ; je paſſois les journées entiéres dans les bois ; j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres, où j'exprimois tous mes ſentimens. Cette occupation étoit mon unique plaiſir: je les lui donnerai un jour, diſois-je ; elle verra par-là, à quoi j'ai paſſé le tems de l'abſence. J'en recevois quelquefois de ma mére: elle m'en écrivit une, qui me donnoit quelque eſpérance. Hélas ! c'eſt le dernier moment de joie que j'ai reſſenti : elle me mandoit que tous nos parens travailloient à raccommoder notre famille ; & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réuſſiroient.

Je fus enſuite ſix ſemaines ſans recevoir de nouvelles: Grand Dieu ! de quelle longueur les jours étoient pour moi ! J'allois dès le matin ſur le chemin par où les Meſſagers pouvoient venir, je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit poſſible, & toujours plus affligé que je ne l'étois en partant ; enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté ; je ne doutai point qu'il ne vint pour moi : & au lieu de cette impatience que j'avois quelques momens auparavant, je ne ſentis plus que de la crainte ; je n'oſois m'avancer, quelque choſe me retenoit ; cette incertitude, qui m'avoit ſemblé ſi cruelle, me

iſſoit dans ce moment un bien
raignois de perdre.

me trompois pas : les lettres que
par cet homme qui venoit effec-
t pour moi, m'apprirent, que
re n'avoit voulu entendre à au-
commodement ; & pour mettre le
à mon infortune, j'appris encore,
n mariage étoit arrêté avec une
la maiſon de Foix ; que la nôce
re faire dans le lieu où j'étois ; que
re viendroit lui-même dans peu
pour me préparer à ce qu'il déſi-
moi.

ge bien, que je ne balançai pas
ment ſur le parti que je devois
j'attendis mon pére avec aſſez
uillité ; c'étoit même un adou-
t à ma malheureuſe ſituation, d'a-
ſacrifice à faire à Adelaïde : j'é-
qu'elle m'étoit fidéle, je l'aimois
ur en douter : le véritable amour
de confiance.

leurs, ma mére, qui avoit tant de
de me détacher d'elle, ne m'avoit
ien écrit qui pût me faire naître
ndre ſoupçon. Que cette conſtan-
delaïde ajoutoit de vivacité à ma
! Je me trouvois heureux quel-
s, que la dureté de mon pére me
don-

donnat lieu de lui marquer combien elle étoit aimée ; je paſſai les trois jours qui s'écoulérent juſqu'à l'arrivée de mon pére à m'occuper du nouveau ſujet que j'allois donner à Adelaïde d'être contente de moi ; cette idée, malgré ma triſte ſituation, rempliſſoit mon cœur d'un ſentiment qui aprochoit preſque de la joie.

L'entrevûe de mon pére & de moi, fut de ma part pleine de reſpect, mais de beaucoup de froideur ; & de la ſienne, de hauteur & de fierté. Je vous ai donné le tems, me dit-il, de vous repentir de vos folies ; & je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez, par votre obéiſſance, à cette marque de ma bonté ; & préparez-vous à recevoir comme vous devez Monſieur le Comte de Foix, & Mademoiſelle de Foix ſa fille, que je vous ai deſtinée : le mariage ſe fera ici ; ils arriveront demain avec votre mére, & je ne les ai devancé, que pour donner les ordres néceſſaires. Je ſuis bien fâché, Mr., dis-je à mon pére, de ne pouvoir faire ce que vous ſouhaitez ; mais je ſuis trop honnête-homme, pour épouſer une perſonne que je ne puis aimer : je vous prie même de trouver bon, que je parte d'ici tout à l'heure ; Mademoiſelle de Foix, quelque aimable qu'elle puiſ-

être, ne me feroit pas changer de
ion, & l'affront que je lui fais en
droit plus sensible pour elle, si je
vûe. Non, tu ne la verras point,
ondit-il, avec fureur. Tu ne ver-
même le jour : je vai t'enfermer
cachot destiné pour ceux qui te
blent. Je jure qu'aucune puissance
capable de t'en faire sortir, que
ois rentré dans ton devoir : je te
de toutes les façons dont je puis
; je te priverai de mon bien ; je
rai à Mademoiselle de Foix, pour
ir, autant que je le puis, les paro-
je lui ai données.

fus effectivement conduit dans le
une tour : le lieu où l'on me mit
voit qu'une foible lumiére d'une
fenêtre grillée, qui donnoit dans
cours du Château : mon pére or-
qu'on m'aportat à manger deux
jour, & qu'on ne me laissat par-
personne : je passai dans cet état les
jours avec assez de tranquillité,
ne avec une sorte de plaisir. Ce que
nois de faire pour Adelaïde m'oc-
t tout entier, & ne me laissoit pres-
as sentir les incommodités de ma pri-
mais quand ce sentiment fut moins
je me livrai à toute la douleur d'une
absen-

absence qui pouvoit être éternelle ; mes réflexions ajoutoient encore à ma peine; je craignois qu'Adelaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de Rivaux empressés à lui plaire ; je n'avois pour moi que mes malheurs : il est vrai, qu'auprès d'Adelaïde, c'étoit tout avoir ; aussi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mére me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me soumettre à mon pére, dont la colére devenoit tous les jours plus violente : elle ajoutoit, qu'elle en souffroit beaucoup elle-même; que les soins, qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait soupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causois à ma mére ; mais il me sembloit, que ce que je souffrois moi-même m'excusoit envers elle. Un jour, que je rêvois comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma réverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre ; je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre; c'étoit une lettre, je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer : mais que devins-je après l'avoir lue ? Voici ce qu'elle contenoit.

» Les fureurs de M. de Comminge » m'ont instruite de tout ce que je vous » dois; je sçai ce que vôtre générosité » m'avoit laissé ignorer. Je sçai l'affreu- » se situation où vous êtes, & je n'ai, » pour vous en tirer, qu'un moyen qui » vous rendra peut-être plus malheureux; » mais je la serai aussi-bien que vous; & » c'est-là ce qui me donne la force de faire » ce qu'on exige de moi. On veut, par » mon engagement avec un autre, s'as- » surer que je ne pourrai être à vous : » c'est à ce prix que M. de Comminge » met vôtre liberté. Il m'en coutera peut- » être la vie, & sûrement tout mon re- » pos. N'importe, j'y suis résoluë. Vos » malheurs, vôtre prison, sont aujour- » d'hui tout ce que je vois. Je serai ma- » riée dans peu de jours au Marquis de » Benavidés. Ce que je connois de son » caractére m'annonce tout ce que j'au- » rai à souffrir : mais je vous dois du moins » cette espéce de fidélité de ne trouver » que des peines dans l'engagement que » je vai prendre. Vous, au contraire, » tâchez d'être heureux : vôtre bonheur » feroit ma consolation. Je sens que je » ne devrois point vous dire tout ce que » je vous dis : si j'étois véritablement gé- » néreuse, je vous laisserois ignorer la

» part

» part que vous avez à mon mariage :
» je me laisserois soupçonner d'inconstance. J'en avois formé le dessein : je
» n'ai pu l'éxécuter ; j'ai besoin, dans la
» triste situation où je suis, de penser
» que, du moins, mon souvenir ne vous
» sera pas odieux. Helas ! il ne me sera
» pas bientôt permis de conserver le vôtre ; il faudra vous oublier, il faudra
» du moins y faire mes efforts. Voilà de
» toutes mes peines celle que je sens le
» plus ; vous les augmenterez encore,
» si vous n'évitez avec soin les occasions
» de me voir & de me parler. Songez,
» que vous me devez cette marque d'estime : & songez combien cette estime
» m'est chére ; puisque de tous les sentimens que vous aviez pour moi, c'est
» le seul qu'il me soit permis de vous
» demander. »

Je ne lus cette fatale lettre, que jusqu'à ces mots : » On veut par mon engagement avec un autre s'assurer que je
» ne pourrai être à vous. » La douleur, dont ces paroles me pénétrérent, ne me permit pas d'aller plus loin. Je me laissai tomber sur un matelas, qui composoit tout mon lit. J'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment, & j'y serois peut-être mort, sans le secours de celui

qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit été effraïé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon desespoir, dès que j'eus repris la connoissance. Cette lettre, que j'avois toûjours tenuë pendant ma foiblesse, & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme, qui jusques-là avoit été inaccessible à la pitié, ne put alors se défendre d'en avoir; il condamna le procedé de mon pére, il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres, il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naitre la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours; lui promettant, qu'au bout de ce tems-là, je viendrois me remettre entre ses mains. J'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état, excité par son intérêt, & par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitemens que j'avois reçus de lui, il consentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment, mais il falut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous

nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon deſſein étoit d'aller trouver Adelaïde, de lui montrer tout mon deſeſpoir, & de mourir à ſes pieds, ſi elle perſiſtoit dans ſes réſolutions : il faloit, pour exécuter mon projet, arriver avant ſon funeſte mariage, & tous les momens que je differois me paroiſſoient dès ſiécles. Cette lettre, que j'avois lûë & relûë, je la liſois encore ; il ſembloit, qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque choſe de plus. J'examinois la date, je me flattois que le tems pouvoit avoir été prolongé : elle ſe fait un effort, diſois-je ; elle ſaiſira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une ſi vaine eſpérance ? reprenois-je. Adelaïde ſe ſacrifie pour ma liberté : elle voudra en hâter le moment. Hélas ! comment a-t-elle pû croire que la liberté ſans elle fût un bien pour moi ? Je retrouverai par-tout cette priſon dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur: elle a jugé de moi comme des autres hommes ; voilà ce qui me perd. Je ſuis encore plus malheureux que je ne croyois, puiſque je n'ai pas même la conſolation de penſer, que du moins mon amour étoit connu.

Je paſſai la nuit entiére à faire de pa-

 reilles

reilles plaintes. Le jour parut enfin ; je montai à cheval avec mon Conducteur : nous avions marché une journée sans nous arrêter un moment, quand j'aperçus ma mére dans le chemin, qui venoit de nôtre côté : elle me reconnut ; & après m'avoir montré sa surprise de me trouver là, elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osois lui demander le sujet de son voyage : je craignois tout dans la situation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de prison : vôtre pére y a consenti. Ah ! m'écriai-je, Adelaïde est mariée. Ma mére ne me répondit que par son silence. Mon malheur, qui étoit alors sans reméde, se présenta à moi dans toute son horreur : je tombai dans une espéce de stupidité ; & à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentois aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse ; ma mére me fit mettre au lit : je fus deux jours sans parler, & sans vouloir prendre aucune nourriture; la fiévre augmenta, & l'on commença le troisiéme à désespérer de ma vie. Ma mére, qui ne me quittoit

quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable; ses larmes, ses priéres, & le nom d'Adelaïde qu'elle employoit, me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fiévre la plus violente, je commençai à être un peu mieux; la premiére chose, que je fis, fut de chercher la lettre d'Adelaïde: ma mére, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une si grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre: je la mis dans une bourse, qui étoit sur mon cœur, ou j'avois déja mis son portrait: je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mére, dont le caractére étoit tendre, s'affligeoit avec moi; elle croyoit d'ailleurs, qu'il faloit céder à ma tristesse, & laisser au tems le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adelaïde; elle m'en parloit quelquefois; & comme elle s'étoit aperçue, que la seule chose, qui me donnoit de la consolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adelaïde à se marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait; je ne croyois pas que vous y fussiez si sensible: vôtre prison me faisoit tout craindre pour vôtre

 santé,

ſanté, & même pour vôtre vie. Je connoiſſois d'ailleurs l'humeur infléxible de vôtre pére, qui ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il craindroit que vous puſſiez épouſer Mademoiſelle de Luſſan : je me réſolus de parler à cette généreuſe fille, je lui fis part de mes craintes, elle les partagea, elle les ſentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promtement ſon mariage : il y avoit long-tems que ſon pére, offenſé des procedés de M. de Comminge, la preſſoit de ſe marier : rien n'avoit pu l'y déterminer juſques-là. Sur qui tombera vôtre choix ? lui demandai-je ; il ne m'importe, me répondit-elle, tout m'eſt égal, puiſque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit deſtiné.

Deux jours après cette converſation, j'appris que le Marquis de Benavidés avoit été préferé à ſes concurrens : tout le monde en fut étonné, & je le fus comme les autres.

Benavidés a une figure déſagréable, qui le devient encore davantage par ſon peu d'eſprit, & par l'extrême bizarerie de ſon humeur ; j'en craignis les ſuites pour la pauvre Adelaïde : je la vis pour lui en parler dans la maiſon de la Com-

teſſe

teſſe de Gerlande, où je l'avois vûë. Je me prépare, me dit-elle, à être très malheureuſe; mais il faut me marier; & depuis que je ſçai que c'eſt le ſeul moïen de délivrer Mr. vôtre fils, je me reproche tous les momens que je différe. Cependant, ce mariage, que je ne fais que pour lui, ſera peut-être la plus ſenſible de ſes peines : j'ai voulu du moins lui prouver, par mon choix, que ſon intérêt étoit le ſeul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi, je ſuis digne de vôtre pitié, & je tâcherai de mériter vôtre eſtime, par la façon dont je vai me conduire avec M. de Benavidés. Ma mére m'apprit encore, qu'Adelaïde avoit ſçu par mon pére même, que j'avois brûlé nos titres : il le lui avoit reproché publiquement, le jour qu'il avoit perdu ſon procès : elle m'a avoué, me diſoit ma mére, que ce qui l'avoit le plus touchée étoit la générolité que vous aviez eu de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées ſe paſſoient dans de pareilles converſations; & quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne ſçai quelle douceur inſéparable, dans quelque état que l'on ſoit, de l'aſſurance d'être aimé.

Après quelques mois de ſéjour dans le

lieu où nous étions, ma mére reçut ordre de mon pére de retourner auprès de lui : il n'avoit presque pris aucune part à ma maladie ; la maniére, dont il m'avoit traité, avoit éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mére me pressa de partir avec elle : mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne ; & elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois : il me passa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude ; & je l'aurois fait, si je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mére : il me venoit toujours en pensée de tâcher de voir Adelaide, mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir sans en être vû.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bourdeaux, pour sçavoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie : il avoit été à Bagnieres avec moi ; il connoissoit Adelaïde ; il me dit même, qu'il avoit des liaisons dans la maison de Benavidés.

Après lui avoir donné toutes les instruc-

ftructions dont je pus m'avifer, & les lui avoir repetées mille fois, je le fis partir: il apprit en arrivant à Bourdeaux, que Benavidés n'y étoit plus, qu'il avoit emmené fa femme, peu de tems après fon mariage, dans des Terres qu'il avoit en Bifcaïe. Mon homme, qui fe nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, & me demanda mes ordres: je lui mandai d'aller en Bifcaïe fans perdre un moment. Le defir de voir Adelaïde s'étoit tellement augmenté par l'efpérance que j'en avois conçuë, qu'il ne m'étoit plus poffible d'y réfifter.

Saint-Laurent demeura près de fix femaines à fon voyage: il revint au bout de ce tems-là; il me conta, qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Benavidés avoit befoin d'un Architecte, qu'il s'étoit fait préfenter fous ce titre, & qu'à la faveur de quelque connoiffance, qu'un de fes oncles, qui exerçoit cette profeffion, lui avoit autrefois donnée, il s'étoit introduit dans la maifon. Je crois, ajouta-t-il, que Madame de Benavidés m'a reconnu; du moins me fuis-je apperçu qu'elle a rougi la premiére fois qu'elle m'a vû: il me dit enfuite, qu'elle menoit la vie du monde la plus trifte & la plus retirée; que

 fon

ſon mari ne la quittoit preſque jamais ; qu'on diſoit dans la maiſon, qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que ſon extrême jalouſie ; qu'il la portoit ſi loin, que ſon frére n'avoit la liberté de voir Madame de Benavidés, que quand il étoit préſent.

Je lui demandai qui étoit ce frére : il me répondit, que c'étoit un jeune homme, dont on diſoit autant de bien, que l'on diſoit de mal de Benavidés ; qu'il paroiſſoit fort attaché à ſa belle-ſœur : ce diſcours ne fit alors nulle impreſſion ſur moi ; la ſituation de Madame de Benavidés, & le déſir de la voir, m'occupoit tout entier. Saint Laurent m'aſſura, qu'il avoit pris toutes les meſures pour m'introduire chez Benavidés : il a beſoin d'un Peintre, me dit-il, pour peindre un appartement ; je lui ai promis de lui en mener un, il faut que ce ſoit vous.

Il ne fut plus queſtion que de régler nôtre départ : j'écrivis à ma mére, que j'allois paſſer quelque tems chez un de mes amis ; & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biſcaye : mes queſtions ne finiſſoient point ſur Madame de Benavidés ; j'euſſe voulu ſçavoir juſqu'aux moin-

moindres choſes de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me ſatisfaire ; il ne l'avoit vûë que très-peu. Elle paſſoit les journées dans ſa chambre, ſans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup : cet article m'intéreſſa particuliérement. Ce chien venoit de moi. Je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé ; quand on eſt bien malheureux, on ſent toutes ces petites choſes, qui échapent dans le bonheur. Le cœur, dans le beſoin qu'il a de conſolation, n'en laiſſe perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Benavidés pour ſa belle-ſœur : il ajouta, qu'il calmoit ſouvent les emportemens de ſon frére ; & qu'on étoit perſuadé, que ſans lui Adelaïde ſeroit encore plus malheureuſe. Il m'exhorta auſſi à me borner au plaiſir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler : je ne vous dis point, continua-t-il, que vous expoſeriez votre vie, ſi vous étiez découvert ; ce ſeroit un foible motif pour vous retenir ; mais vous expoſeriez la ſienne. C'étoit un ſi grand bien pour moi de voir du moins Adelaïde, que j'étois perſuadé de bonne-foi, que ce bien me ſuffiroit :

firoit : auffi me promis-je à moi-même ; & promis-je à Saint-Laurent, encore plus de circonfpection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivames après plufieurs jours de marche, qui m'avoient paru plufieurs années : je fus préfenté à Benavidés, qui me mit auffi-tôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu Architecte, qui de fon côté devoit conduire des ouvriers. Il y avoit plufieurs jours que mon travail étoit commencé, fans que j'euffe encore vû Madame de Benavidés ; je la vis enfin un foir paffer fous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade : elle n'avoit que fon chien avec elle ; elle étoit négligée ; il y avoit dans fa démarche un air de langueur ; il me fembloit que fes beaux yeux fe promenoient fur tous les objets, fans en regarder aucun. Mon Dieu ! que cette vûë me caufa de trouble ! Je reftai appuyé fur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adelaïde ne revint qu'à la nuit : je ne pouvois plus la diftinguer, quand elle repaffa fous ma fenêtre ; mais mon cœur favoit que c'étoit elle.

Je la vis la feconde fois dans la Chapelle du Château. Je me plaçai de façon que je la puffe regarder pendant tout le tems qu'elle y fut, fans être remarqué. Elle ne jetta

jetta point les yeux sur moi ; j'en devois être bien aise, puisque j'étois sûr, que si j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir. Cependant, je m'en affligeai : je sortis de cette Chapelle avec plus de trouble & d'agitation, que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le dessein de me faire connoître;mais je sentois que je n'aurois pas la force de résister à une occasion, si elle se présentoit.

La vûe du jeune Benavidés me donnoit aussi une espéce d'inquiétude ; il venoit me voir travailler assez souvent : il me traitoit, malgré la distance qui paroissoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché. Je ne l'étois cependant point. Ses agrémens, & son mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoissance ; je craignois en lui un rival ; j'appercevois dans toute sa personne une certaine tristesse passionnée, qui ressembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cause ; & ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune, Vous êtes amoureux, me dit-il ; la mélancolie, où je m'aperçois que vous êtes plongé, vient de quelques peines de cœur : dites-le moi ; si je puis quelque chose pour vous,

je m'y employerai avec plaiſir : tous les malheureux en général ont droit à ma compaſſion ; mais il y en a d'une ſorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaiſe grace Dom Gabriel (c'étoit ſon nom) des offres qu'il me faiſoit. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fuſſe amoureux ; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le tems qui pût y apporter quelque changement. Puiſque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus ſeul, je fis mille réflexions ſur la converſation que je venois d'avoir: je conclus,que Dom Gabriel étoit amoureux,& qu'il l'étoit de ſa belle-ſœur : toutes ſes démarches, que j'examinois avec attention, me confirmérent dans cette opinion. Je le voyois attaché à tous les pas d'Adelaïde, & la regarder des mêmes yeux, dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux : mon eſtime pour Adelaïde éloignoit ce ſentiment de mon cœur.Mais pouvois-je m'empêcher de craindre, que la vûe d'un homme aimable, qui lui rendoit des ſoins, même des ſervices, ne lui fit ſentir d'une maniére, plus facheuſe encore pour moi,

moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines.

J'étois dans cette disposition, lorsque je vis entrer, dans le lieu où je peignois, Adelaïde menée par Dom Gabriel. Je ne sçai, lui disoit-elle, pourquoi vous voulez que je voye les ajustemens qu'on fait à cet appartement. Vous sçavez que je ne suis pas sensible à ces choses-là. J'ose espérer, lui dis-je, Madame, en la regardant, que si vous daignez jetter les yeux sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adelaïde, frapée de mon son de voix, me reconnut aussi-tôt: elle baissa les yeux quelques instans, & sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je restai confus, & accablé de la plus vive douleur. Adelaïde n'avoit pas daigné même jetter un regard sur moi, elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colére: que lui ai-je fait, disois-je? Il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres. Mais si elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime, qui lui prouve l'excès de ma passion. Je concluois ensuite, que, puisqu'Adelaïde ne m'aimoit plus, il faloit qu'elle aimat ailleurs; cette pensée me donna une douleur si vive,

vive, & si nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. S. Laurent, qui venoit de tems en tems me voir, entra, & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous ? me dit-il, que vous est-il arrivé ? Je suis perdu, lui répondis-je. Adelaïde ne m'aime plus ; elle ne m'aime plus, repétai-je, est-il bien possible ? Hélas ! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment ! Par combien de peines, par combien de tourmens, ne rachéterois-je pas ce bien, que je préférois à tout ; ce bien, qui, au milieu des plus grands malheurs, remplissoit mon cœur d'une si douce joie ?

Je fus encore long-tems à me plaindre, sans que Saint Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes ; il sçut enfin ce qui m'étoit arrivé : je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive vous jetter dans le désespoir où vous êtes. Madame de Benavidés est sans doute offensée de la démarche que vous avez faite de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence ; que sçavez-vous même, si elle n'a point craint de se trahir, si elle vous eût regardé ? Non, non, lui dis-je : on n'est point si maître de soi, quand on aime ; le cœur

cœur agit ſeul dans un premier mouvement : il faut, ajoûtai-je, que je la voye, il faut que je lui reproche ſon changement. Hélas ! après ce qu'elle a fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une maniére ſi cruelle ? Que ne me laiſſoit-elle dans cette priſon ? J'y étois heureux, puiſque je croyois être aimé.

Saint Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions : je paſſai la nuit entiére à me tourmenter. Je n'avois pas un ſentiment qui ne fût auſſi-tôt détruit par un autre : je condamnois mes ſoupçons, je me trouvois injuſte de vouloir qu'Adelaïde conſervat une tendreſſe qui la rendoit malheureuſe. Je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi, que pour elle : ſi je n'en ſuis plus aimé, diſois je à Saint Laurent, ſi elle en aime un autre, qu'importe que je meure ; je veux tâcher de lui parler, mais ce ſera ſeulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part : ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette réſolution : il fut conclu, que je partirois auſſi-tôt que je lui aurois parlé ; nous en cherchames

les

les moyens. Saint Laurent me dit, qu'il faloit prendre le tems que Dom Gabriel iroit à la chaſſe, où il alloit aſſez ſouvent, & celui où Benavidés ſeroit occupé à ſes affaires domeſtiques, auxquelles il travailloit certains jours de la ſemaine.

Il me fit promettre, que, pour ne faire naître aucun ſoupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage : j'avois, preſque ſans m'en apercevoir, quelque eſpérance qu'Adelaïde viendroit encore dans ce lieu ; tous les bruits que j'entendois me donnoient une émotion que je pouvois à peine ſoutenir : je fus dans cette ſituation pluſieurs jours de ſuite; il fàlut enfin perdre l'eſpérance de voir Adelaïde de cette façon, & chercher un moment où je puſſe la trouver ſeule.

Il vint enfin ce moment. Je montois, à mon ordinaire, pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adelaïde qui entroit dans ſon appartement ; je ne doutai pas qu'elle ne fût ſeule. Je ſçavois que Dom Gabriel étoit ſorti dès le matin, & j'avois entendu Benavidés dans une ſalle baſſe parler avec un de ſes Fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de pré-

précipitation, qu'Adelaïde ne me vit que que quand je fus près d'elle : elle voulut s'échaper auſſi-tôt qu'elle m'aperçut ; mais la retenant par ſa robe, Ne me fuyez pas, lui dis-je, Madame, laiſſez-moi jouïr pour la derniére fois du bonheur de vous voir : cet inſtant paſſé, je ne vous importunerai plus ; j'irai loin de vous, mourir de douleur des maux que je vous ai cauſés, & de la perte de votre cœur. Je ſouhaite que Dom Gabriel, plus fortuné que moi... Adelaïde, que la ſurpriſe & le trouble avoient juſques-là empêché de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard ſur moi : Quoi! me dit-elle, vous oſez me faire des reproches ? vous oſez me ſoupçonner? vous...

Ce ſeul mot me précipita à ſes pieds; Non, ma chére Adelaïde, lui dis-je, non je n'ai aucun ſoupçon qui vous offenſe : pardonnez un diſcours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvu que vous partiez tout à l'heure, & que vous ne me voyiez jamais. Songez, que c'eſt pour vous que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde ; voulez-vous faire croire que je ſuis la plus criminelle? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez : mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoiqu'Adelaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étois resté à ses genoux; ceux qui aiment sçavent combien cette attitude a de charmes: j'y étois encore, quand Benavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre. Il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme, que, venant à elle l'épée à la main, Tu mourras, perfide, s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement, si je ne me fusse jetté au devant d'elle: je tirai en même tems mon épée; Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Benavidés, en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour la défendre; mais je haïssois trop Benavidés, pour la lui abandonner. D'ailleurs, ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme ne me laissoit plus l'usage de la raison: j'allai sur lui, je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques, que les cris de Madame de Benavidés avoient attirés, entrérent dans ce moment: ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître; plusieurs se jettérent sur moi, ils me désarmérent sans que je fisse aucun effort pour me défendre: la vûe de Madame de Benavidés, qui étoit toute fondante en larmes auprès de son mari, ne me lais-

soit

ſoit de ſentiment que pour ſes douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus enfermé.

C'eſt-là que, livré à moi-même, je vis l'abîme où j'avois plongé Madame de Benavidés. La mort de ſon mari, que je croyois alors tué à ſes yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des ſoupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point? J'avois cauſé ſes premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence; je me repréſentois l'état où je l'avois laiſſée, tout le reſſentiment dont elle devoit être animée contre moi; elle me devoit haïr, je l'avois mérité; la ſeule eſpérance qui me reſta fut de n'être pas connu; l'idée d'être pris pour un ſcélerat, qui, dans toute autre occaſion m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adelaïde me rendroit juſtice, & Adelaïde étoit pour moi tout l'Univers.

Cette penſée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus ſurpris en voyant entrer Dom Gabriel. Raſſurez-vous, me dit-il, en s'approchant: je viens par ordre de Madame de Benavidés; elle a eu aſſez d'eſtime

pour

pour moi, pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajoûta-t-il avec un ſoupir qu'il ne put retenir, auroit-elle penſé différemment, ſi elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à ſa confiance : je vous ſauverai, & je la ſauverai ſi je puis. Vous ne me ſauverez point, lui dis-je à mon tour, je dois juſtifier Madame de Benavidés, & je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de ſuite mon projet de ne point me faire connoître. Ce projet pourroit avoir lieu, me répondit Dom Gabriel, ſi mon frére étoit mort, comme je vois que vous le croyez ; mais ſa bleſſure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le premier ſigne de vie, qu'il a donné, a été de faire renfermer Madame de Benavidés dans ſon appartement. Vous voyez par-là, qu'il l'a ſoupçonnée, & que vous vous perdriez ſans la ſauver. Sortons, ajoûta-t-il : je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Benavidés, m'écriai-je ? Non, je ne puis me réſoudre à me tirer d'un péril où je l'ai miſe, & à l'y laiſſer. Je vous ai déja dit, me répondit Dom Gabriel, que votre préſence ne peut que rendre ſa condition plus fâcheuſe. Hé bien !

bien ! lui dis-je, je fuirai, puiſqu'elle le veut, & que ſon intérêt le demande. J'eſpérois en ſacrifiant ma vie lui donner du moins quelque pitié : je ne méritois pas cette conſolation. Je ſuis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la, dis-je à Dom Gabriel, vous êtes généreux : ſon innocence, ſon malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, par ce qui m'eſt échapé, que les intérêts de Madame de Benavidés me ſont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos ; je ferai tout pour elle. Hélas ! ajoûta-t-il, je me croirois payé, ſi je pouvois encore penſer qu'elle n'a rien aimé. Comment ſe peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le ſien ne vous ait pas ſuffi ? Mais, ſortons, pourſuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne ſourde, & me fit traverſer les cours du Château. J'étois ſi plein de rage contre moi-même, que, par un ſentiment de déſeſpéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conſeillé, en me quittant, d'aller dans un Couvent de Religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieuë du Château : Il faût, me dit-il, vous tenir caché dans cette maiſon pendant quel-

ques jours, pour vous dérober aux recherches que je ferai moi-même obligé de faire : voilà une lettre pour un Religieux de la maiſon à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore long-tems autour du Château ; je ne pouvois me réſoudre à m'en éloigner : mais le déſir de ſçavoir des nouvelles d'Adelaïde me détermina enfin à prendre la route du Couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce Religieux, après avoir lu la lettre de Dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abbatement, & le ſang qu'il apperçut ſur mes habits, lui firent craindre que je ne fuſſe bleſſé. Il me le demandoit, quand il me vit tomber en foibleſſe ; un domeſtique qu'il appella & lui me mirent au lit. On fit venir le Chirurgien de la maiſon pour viſiter ma plaie; elle s'étoit extrémement envenimée par le froid & par la fatigue que j'avois ſouffert.

Quand je fus ſeul avec le pére à qui j'étois adreſſé, je le priai d'envoyer à une maiſon du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint Laurent : j'avois jugé qu'il s'y feroit refugié, je ne m'étois pas trompé, il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon

fut

fut extrême, quand il ſçut que j'étois bleſſé : il s'approcha de mon lit, pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me ſauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état eſt Madame de Benavidés ; ſçachez ce qui ſe paſſe, ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir, & ſongez que ce que je ſouffre eſt mille fois pire que la mort. Saint Laurent me promit de faire ce que je ſouhaitois : il ſortit dans l'inſtant, pour prendre les meſures néceſſaires.

Cependant, la fiévre me prit avec beaucoup de violence : ma plaie parut dangereuſe, on fut obligé de me faire de grandes inciſions ; mais les maux de l'eſprit me laiſſoient à peine ſentir ceux du corps. Madame de Benavidés, comme je l'avois vûe en ſortant de ſa chambre fondant en larmes, couchée ſur le plancher auprès de ſon mari que j'avois bleſſé, ne me ſortoit pas un moment de l'eſprit : je repaſſois les malheurs de ſa vie, je me trouvois par-tout ; ſon mariage, le choix de ce mari le plus jaloux, le plus bizarre, de tous les hommes, s'étoit fait pour moi ; & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en expoſant ſa réputation. Je me rapellois enſuite la jalouſie que je lui avois marquée : quoiqu'elle n'eût duré

qu'un moment, quoiqu'un ſeul mot l'eût fait ceſſer, je ne pouvois me la pardonner. Adelaïde me devoit regarder comme indigne de ſes bontés, elle devoit me haïr. Cette idée, ſi accablante, je la ſoutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint Laurent revint au bout de huit jours ; il me dit que Benavidés étoit très mal de ſa bleſſure, que ſa femme paroiſſoit inconſolable, que Dom Gabriel faiſoit mine de nous faire chercher avec ſoin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer : je ne ſçavois ce que je devois déſirer ; tous les évenemens étoient contre moi : je ne pouvois même ſouhaiter la mort ; il me ſembloit que je me devois à la juſtification de Madame de Benavidés.

Le Religieux, qui me ſervoit, prit pitié de moi : il m'entendoit ſoupirer continuellement ; il me trouvoit preſque toujours le viſage baigné de larmes. C'étoit un homme d'eſprit, qui avoit été longtems dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le Cloître. Il ne chercha point à me conſoler par ſes diſcours, il me montra ſeulement de la ſenſibilité pour mes peines : ce moyen lui réuſſit ; il gagna peu à peu ma confiance ;

ance ; peut-être auſſi ne la dut-il qu'au beſoin que j'avois de parler, & de me plaindre. Je m'attachois à lui à meſure que je lui contois mes malheurs ; il me devint ſi néceſſaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois conſentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vû dans perſonne plus de vraie bonté ; je lui repétois mille fois les mêmes choſes ; il m'écoutoit ; il entroit dans mes ſentimens.

C'étoit par ſon moyen, que je ſçavois ce qui ſe paſſoit chez Benavidés : ſa bleſſure le mit long-tems dans un très-grand danger. Il guérit enfin. J'en apris la nouvelle par Dom Jerôme, c'étoit le nom de ce Religieux : il me dit enſuite, que tout paroiſſoit tranquille dans le Château, que Madame de Benavidés vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que ſa ſanté étoit très-languiſſante ; il ajoûta, qu'il faloit que je me diſpoſaſſe à m'éloigner auſſi-tôt que je le pourrois, que mon ſéjour pouvoit être découvert, & cauſer de nouvelles peines à Madame de Benavidés.

Il s'en faloit bien que je ne fuſſe en état de partir ; j'avois toujours la fiévre, & ma plaie ne ſe refermoit point. J'étois dans cette maiſon depuis deux mois, quand je m'aperçus un jour, que Dom Jerôme

étoit trifte & réveur : il détournoit les yeux, il n'ofoit me regarder, il répondoit avec peine à mes queftions : j'avois pris beaucoup d'amitié pour lui ; d'ailleurs les malheureux font plus fenfibles que les autres. J'allois lui demander le fujet de fa mélancolie, lorfque Saint Laurent, en entrant dans ma chambre, me dit, que Dom Gabriel étoit dans la maifon, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel eft ici, dis-je en regardant Dom Jerôme, & vous ne m'en dites rien ; pourquoi ce myftere ? vous me faites trembler ! Que fait Madame de Benavidés ? Par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je fuis. Je voudrois pouvoir vous y laiffer toujours, me dit enfin Dom Jerôme en m'embraffant. Ah ! m'écriai-je, elle eft morte : Benavidés l'a facrifiée à fa fureur. Vous ne me répondez point. Hélas ! je n'ai donc plus d'efpérance. Non, ce n'eft point Benavidés, reprenois-je ; c'eft moi qui lui ai plongé le poignard dans le fein : fans mon amour elle vivroit encore. Adelaïde eft morte, je ne la verrai plus, je l'ai perdue pour jamais ! Elle eft morte, & je vis encore ! que tardai-je à la fuivre ! que tardai-je à la venger ! Mais non, ce feroit me faire grace, que de me donner la mort : ce feroit

roit me séparer de moi-même, qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois fit rouvrir ma plaie, qui n'étoit pas encore bien fermée : je perdis tant de sang, que je tombai en foiblesse; elle fut si longue, que l'on me crut mort : je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jerôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie; il chargea Saint Laurent de me garder à vûe. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence. Je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce tems, que je fis dessein d'aller dans quelque lieu, où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir Dom Gabriel, parce que sa vûe devoit encore augmenter ma peine; je priai Dom Jerôme de l'amener : ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit : nous restames tous deux assez long-tems sans nous parler; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes : je rompis enfin le silence. Vous êtes bien généreux, Monsieur, de voir un misérable, pour qui vous devez avoir tant

de haine. Vous êtes trop malheureux ; me répondit-il, pour que je puiſſe vous haïr : je vous ſupplie, lui dis-je, de ne me laiſſer ignorer aucune circonſtance de mon malheur ; l'éclairciſſement que je vous demande, préviendra peut-être des évenemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les votres, me répondit-il : n'importe, il faut vous ſatisfaire ; vous verrez du moins dans le récit que je vai vous faire, que vous n'êtes pas ſeul à plaindre ; mais je ſuis obligé, pour vous apprendre tout ce que vous voulez ſçavoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vû Madame de Benavidés, quand elle devint ma belle-ſœur : mon frére, que des affaires conſidérables avoient attiré à Bourdeaux, en devint amoureux ; & quoique ſes rivaux euſſent autant de naiſſance & de bien, & lui fuſſent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne ſçai par quelle raiſon le choix de Madame de Benavidés fut pour lui. Peu de tems après ſon mariage, il la mena dans ſes terres ; c'eſt-là, où je la vis pour la premiére fois : ſi ſa beauté me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des graces de ſon eſprit, & de ſon extrême douceur, que mon frére met-

toit

toit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant, l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne, dont j'étois tendrement aimé, me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes; j'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari, pour le faire consentir à mon mariage. Le pére de ma maîtresse, offensé des refus de mon frére, ne m'avoit donné qu'un tems très court pour les faire cesser, & m'avoit déclaré, & à sa fille, que, ce tems expiré, il la marieroit à un autre.

L'amitié, que Madame de Benavidés me témoignoit, me mit bien-tôt en état de lui demander son secours: j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant, le tems, qui m'avoit été prescrit s'écouloit; j'avois reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressoit d'agir: les réponses que je lui faisois ne la satisfirent pas; il s'y glissoit, sans que je m'en aperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes; elles me parurent injustes, je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée; & le dépit, joint aux instances de son pére, la déterminérent à se marier; elle m'instruisit elle-même de son sort; sa lettre,

quoique pleine de reproches étoit tendre ; elle finiſſoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée, je croyois l'aimer encore ; je ne pus apprendre ſans une véritable douleur que je la perdois : je craignois, qu'elle ne fût malheureuſe, & je me reprochois d'en être la cauſe.

Toutes ces différentes penſées m'occupoient ; j'y rêvois triſtement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoiſſez, quand je fus abordé par Madame de Benavidés : elle s'aperçut de ma triſteſſe, m'en demanda la cauſe avec amitié ; une ſecrette répugnance me retenoit. Je ne pouvois me réſoudre à lui dire que j'avois été amoureux ; mais le plaiſir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens ſe paſſoient dans mon cœur, ſans que je les démêlaſſe. Je n'avois encore oſé aprofondir ce que je ſentois pour ma belle-ſœur : je lui contai mon avanture, je lui montrai la lettre de Mademoiſelle de N... Que ne m'avez-vous parlé plutôt, me dit-elle : peut-être aurois-je obtenu de Monſieur votre frére le conſentement qu'il vous refuſoit. Mon Dieu ! que je vous plains, & que je la plains : elle ſera aſſurément malheureuſe !

ſe ! La pitié de Madame de Benavidés pour Mademoiſelle de N.... me fit craindre, qu'elle ne prit de moi des idées deſavantageuſes; & pour diminuer cette pitié, je me preſſai de lui dire, que le mari de Mademoiſelle de N.... avoit du mérite, de la naiſſance, qu'il tenoit un rang conſidérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que ſa fortune deviendroit encore plus conſidérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, ſi vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuſe; rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime: c'eſt une cruelle choſe, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle ſoupira pluſieurs fois, pendant cette converſation; je m'aperçus même qu'elle avoit peine à retenir ſes larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la ſuivre, je reſtai dans un trouble que je ne puis exprimer: je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir juſques-là, que j'étois amoureux de ma belle-ſœur, & je crus voir qu'elle avoit une paſſion dans le cœur: je me rappellai mille circonſtances auxquelles je n'avois pas fait attention; ſon goût pour la ſolitude, ſon éloignement pour tous les

amusemens, dans un âge comme le sien. Son extrême mélancolie, que j'avois attribuée au mauvais traitement de mon frére, me parut alors avoir une autre cause : que de réflexions douloureuses se présentérent en même tems à mon esprit ! Je me trouvois amoureux d'une personne, que je ne devois point aimer ; & cette personne en aimoit un autre ! Si elle n'aimoit rien, disois-je, mon amour, quoique sans espérance, ne seroit pas sans douceur, je pourrois prétendre à son amitié, elle m'auroit tenu lieu de tout ; mais cette amitié n'est plus rien pour moi, si elle a des sentimens plus vifs pour un autre. Je sentois, que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, & je rentrai au Château pour dire à mon frére, que j'étois obligé de partir ; mais la vûe de Madame de Benavidés arrêta mes résolutions : cependant, pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle, je me persuadai, que je lui étois utile, pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivates dans ce tems-là : je trouvai en vous un air, & des maniéres, qui

qui démentoient la condition sous laquelle vous paroissiez. Je vous marquai de l'amitié; je voulus entrer dans votre confidence; mon dessein étoit de vous engager ensuite à peindre Madame de Benavidés; car, malgré toutes les illusions que mon amour me faisoit, j'étois toujours dans la résolution de m'éloigner; & je voulois, en me séparant d'elle pour toujours, avoir du moins son portrait. La maniére, dont vous répondites à mes avances, me fit voir, que je ne pouvois rien espérer de vous; & j'étois allé pour faire venir un autre Peintre, le jour malheureux où vous blessates mon frére. Jugez de ma surprise, quand à mon retour j'apris tout ce qui s'étoit passé; mon frére, qui étoit très-mal, gardoit un morne silence, & jettoit de tems en tems des regards terribles sur Madame de Benavidés. Il m'appella aussi-tôt qu'il me vit; délivrez-moi, me dit-il, de la vûe d'une femme qui m'a trahi: faites la conduire dans son appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose; mais Monsieur de Benavidés m'interrompit au premier mot: faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il falut donc obéir: je m'approchai de

ma belle-sœur, je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre : elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés ; allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproche, me pénétrérent de douleur ; je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions ; mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre, que, la regardant avec beaucoup de tristesse, Quoi ! lui dis-je, Madame, me confondez-vous avec votre persécuteur ; moi, qui sens vos peines comme moi-même ; moi, qui donnerois ma vie pour vous ? Je frémis de le dire ; mais je crains pour la votre : retirez-vous pour quelque tems dans un lieu sûr ; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sçai si Monsieur de Benavidés en veut à mes jours, me répondit-elle : je sçai seulement, que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner ; & je le remplirai, quoi qu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques momens, & reprenant la parole : Je vai, continua-t-elle, vous donner, par une entiére confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner ; aussi-bien l'aveu que j'ai à vous faire m'est-il nécessaire pour conserver la votre : allez re-

retrouver votre frére, une plus longue conversation pourroit lui être suspecte, revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis comme Madame de Benavidés le souhaitoit : le Chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissat entrer personne dans la chambre de Monsieur de Benavidés ; je courus retrouver sa femme, agité de mille pensées différentes : je désirois de sçavoir ce qu'elle avoit à me dire, & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu, l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vûe. Elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du récit de D. Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, & je l'ai perduë ? Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes, qui avoient été retenues jusques-là par l'excès de mon desespoir, commencérent à couler.

Oui, continua Don Gabriel, vous en étiez aimé : quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur, malgré ses malheurs, malgré sa situation présente ! Je sentois qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait

fait pour elle : elle m'avoua, qu'elle vous avoit reconnu, quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez ; qu'elle vous avoit écrit, pour vous ordonner de partir ; qu'elle n'avoit pû trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris dans le moment même, où vous lui disiez un éternel adieu ; qu'il avoit voulu la tuer, & que c'étoit en la défendant, que vous aviez blessé Monsieur de Benavidés. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle : vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend ; car je le connois ; dans la crainte de m'exposer, il souffriroit les derniers supplices, plûtôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je, Madame, par la bonne opinion que vous avez de lui : Je vous ai découvert toute ma foiblesse, repliqua-t-elle ; mais vous avez dû voir, que si je n'ai pas été maitresse de mes sentimens, je l'ai du moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche, que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Hélas ! Madame, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de vous justifier ; je sçai trop par moi-même, qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit ;

droit ; Je vai tout mettre en ufage, ajoutai-je, pour vous obéir, & pour délivrer le Comte de Comminge; mais j'ofe vous dire, qu'il n'eſt peut-être pas le plus malheureux.

Je fortis en prononçant ces paroles, fans ofer jetter les yeux fur Madame de Benavidés : je fus m'enfermer dans ma chambre, pour réfoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous délivrer, mais je ne fçavois pas fi je ne devois pas fuir moi-même. Ce que j'avois fouffert, pendant le récit que je venois d'entendre, me faifoit connoître à quel point j'étois amoureux ; il faloit m'affranchir d'une paffion fi dangereufe pour ma vertu : mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Benavidés feule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irréfolutions, je me déterminai à fecourir Madame de Benavidés, & à l'éviter avec foin ; je ne pus lui rendre compte de vôtre évafion que le lendemain : elle me parut un peu plus tranquille ; je crus cependant m'apercevoir, que fon affliction étoit encore augmentée ; & je ne doutai pas, que ce ne fût la connoiffance que je lui avois donnée de mes fentimens : je la quittai pour la délivrer

de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir : le mal de mon frére, qui augmentoit, & qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu Monsieur de Benavidés, me dit-elle, par un événement ordinaire, sa perte m'auroit été moins sensible : mais la part que j'aurois à celui-ci me la rendroit tout-à-fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire ; je crains qu'il ne meure avec l'opinion, que je lui ai manqué : s'il vit, j'espére qu'il connoitra mon innocence, & qu'il me rendra son estime : il faut aussi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre ; je vous demande pardon des sentimens que je vous ai laissé voir. Je n'ai pû, ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne sçai même, si je pourrai en triompher ; mais je vous jure, que je ne vous en importunerai jamais : j'aurois même pris déja le parti de m'éloigner de vous, si vôtre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avouë, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvé dans vôtre amitié.

Les

Les larmes, qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi, que toute ma raison; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déja si malheureuse: Non, Madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas; & je me rendrai digne de la vôtre, par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoissois. Bien loin de la fuir, je voulus, par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes sentimens à l'amitié; je lui disois naturellement le progrès que je faisois; elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu; & pour m'en récompenser elle me donnoit de nouvelles marques de sa confiance: mon cœur se révoltoit encore quelquefois; mais la raison restoit la plus forte.

Mon frére, après avoir été assez longtems dans un très grand danger, revint enfin; il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir, qu'elle

lui

lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Benavidés tomba malade à son tour ; sa jeunesse la tira d'affaire, & j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendri son mari pour elle : quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir, quelque instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal, il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter, quand Monsieur de Benavidés me fit appeller : j'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma présence à Saragosse : ma santé ne me permet pas de faire ce voïage ; je vous prie d'y aller à ma place, j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, & vous m'obligerez de partir tout à l'heure. Il est mon ainé d'un grand nombre d'années ; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour mon pére, & il m'en a tenu lieu : je n'avois d'ailleurs aucune raison, pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitoit de moi : il falut donc me résoudre à partir ; mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettoit en droit de lui parler sur Madame de Benavidés. Que ne lui dis-je point pour

l'adou-

l'adoucir ! il me parut que je l'avois ébranlé. Je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Benavidés, me dit-il, de la passion du monde la plus forte ; elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur, mais il faut que le tems, & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le souvenir de ce que j'ai vû. Je n'osai contester ses sujets de plainte ; c'étoit le moyen de rappeller ses fureurs. Je lui demandai seulement la permission de dire à ma belle-sœur les espérances qu'il me donnoit : il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une sorte de joie : je sçai, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec Monsieur de Benavidés ; mais j'aurai du moins la consolation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai, après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frére. Un des principaux Domestiques de la maison, à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en instruire. Après ces précautions que je crus suffisantes, je pris la route de Sarragosse ; il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu aucune nouvelle : ce long silence commen-

mençoit à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce Domeftique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ Monfieur de Benavidés l'avoit mis dehors, & tous fes camarades, & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je fremis, en lifant la lettre ; & fans m'embarraffer des affaires dont j'étois chargé, je pris fur le champ la pofte.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de Madame de Benavidés : mon frére, qui me l'écrit lui-même, m'en paroit fi affligé, que je ne fçaurois croire qu'il y ait eu part ; il me mande que l'amour qu'il avoit pour fa femme l'avoit emporté fur fa colére ; qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie ; qu'elle étoit retombée peu après mon départ ; & qu'une fiévre violente l'avoit emportée le cinquiéme jour : j'ai fçu depuis que je fuis ici, où je fuis venu chercher quelque confolation auprès de Dom Jerome, qu'il eft plongé dans la plus affreufe mélancolie : il ne veut voir perfonne, il m'a même fait prier de ne pas aller fi-tôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua

tinua Dom Gabriel ; les lieux , où j'ai vû la malheureuſe Madame de Benavidés , & où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur : il ſemble que ſa mort ait réveillé mes premiers ſentimens ; & je ne ſçai ſi l'amour n'a pas autant de part à mes larmes , que l'amitié : j'ai réſolu de paſſer en Hongrie, où j'eſpére trouver la mort dans les périls de la guerre , ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel ceſſa de parler. Je ne pus lui répondre ; ma voix étoit étouffée par mes ſoupirs & par mes larmes ; il en répandoit auſſi-bien que moi ; il me quitta enfin, ſans que j'euſſe pû lui dire une parole, Dom Jerôme l'accompagna , & je reſtai ſeul. Ce que je venois d'entendre augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobât à ma douleur ; le déſir d'éxécuter ce projet hâta ma guériſon : après avoir langui ſi long-tems, mes forces commencérent à revenir ; ma bleſſure ſe ferma, & je me vis en état de partir en peu de tems : les adieux de Dom Jerôme & de moi furent de ſa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié ; j'aurois voulu y répondre ; mais j'avois perdu ma chére Adelaïde, & je n'avois de ſentiment

timent que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle : j'écrivis à ma mére par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé ; je finissois, en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle : j'ajoutois, que j'avois crû devoir lui épargner la vûë d'un malheureux, qui n'attendoit que la mort ; enfin, je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois S. Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent ; je ne gardai que ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage : la lettre de Madame de Benavidés, & son portrait que j'avois toujours sur mon cœur, étoient le seul bien que je m'étois reservé : je partis le lendemain du départ de S. Laurent. Je vins sans presque m'arrêter à l'Abbaye de la Trape. Je demandai l'habit en arrivant : le Pére Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture, & les austérités, ne me paroissoient pas au-dessus de mes forces ? Ma douleur m'oc-

m'occupoit ſi entiérement, que je ne m'étois pas même aperçu du changement de nourriture, & de ces auſtérités, dont on me parloit.

Mon inſenſibilité à cet égard fut priſe pour une marque de zèle, & je fus reçu: l'aſſurance, que j'avois par-là, que mes larmes ne ſeroient point troublées, & que je paſſerois ma vie entiére dans cet exercice, me donna quelque eſpéce de conſolation: l'affreuſe ſolitude, le ſilence qui régnoit toujours dans cette maiſon, la triſteſſe de tous ceux qui m'environnoient, me laiſſoient tout entier à cette douleur, qui m'étoit devenue ſi chére, & qui me tenoit preſque lieu de ce que j'avois perdu. Je rempliſſois les exercices du Cloitre, parce que tout m'étoit également indifférent; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté des bois: là, je reliſois cette Lettre, je regardois le portrait de ma chére Adelaide, je baignois de mes larmes l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus plein de triſteſſe.

Il y avoit trois années, que je menois cette vie, ſans que mes peines euſſent eu le moindre adouciſſement, quand je fus appellé par le ſon de la cloche pour aſſiſter à la mort d'un Religieux: il étoit

déja couché ſur la cendre,& l'on alloit lui adminiſtrer le dernier Sacrement, lorſqu'il demanda au Pére Abbé la permiſſion de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pére, ajoûta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui, qui, par des voies ſi extraordinaires, m'a tiré du profond abime où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du ſalut.

Il continua ainſi :

Je ſuis indigne de ce nom de Frére, dont ces ſaints Religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuſe Péchereſſe, qu'un amour profane a conduite dans ces ſaints lieux. J'aimois, & j'étois aimée, d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos péres mit obſtacle à nôtre mariage. Je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouſer un autre. Je cherchai, juſques dans le choix de mon mari, à lui donner des preuves de mon fol amour : celui qui ne pouvoit m'inſpirer que de la haine, fut préferé, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalouſie. Dieu a permis qu'un mariage, contracté par des vûës ſi criminelles, ait été pour moi une ſource de malheurs. Mon mari & mon amant ſe bleſſérent à

mes

mes yeux ; le chagrin que j'en conçus me rendit malade : je n'étois pas encore rétablie, quand mon mari m'enferma dans une tour de ſa maiſon, & me fit paſſer pour morte ; je fus deux ans en ce lieu, ſans autre conſolation, que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'aporter ma nourriture : mon mari, non content des maux qu'il me faiſoit ſouffrir, avoit encore la cruauté d'inſulter à ma miſére : mais que dis-je, ô mon Dieu ! j'oſe appeller cruauté l'inſtrument dont vous vous ſerviez pour me punir. Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux ſur mes égaremens : bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté : le même Domeſtique, ſeul inſtruit de ma deſtinée, vint m'ouvrir m'a priſon, & m'apprit que j'avois paſſé pour morte dès l'inſtant qu'on m'avoit enfermée : la crainte des diſcours, que mon avanture feroit tenir de moi, me fit penſer à la retraite ; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne ſçavoit aucune nouvelle de la ſeule perſonne, qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme, pour ſortir avec plus de facilité du Château. Le Couvent que j'avois choiſi, & où

j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieuës d'ici : j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette Eglise : à peine y étois-je, que je distinguai, parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur : je crus être séduite par la force de mon imagination ; je m'approchai, & malgré le changement que le tems, & les austérités, avoient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Que devins-je, grand Dieu ! A cette vûë, de quel trouble ne fus-je point agitée ! Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voïe sainte, je blasphemai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punites pas mes murmures impies, ô mon Dieu ! & vous vous servites de ma propre misére, pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu, qui renfermoit ce que j'aimois ; & pour ne m'en plus séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me présentai à vous, mon Pére : vous futes trompé par l'empressement que je montrois pour être admis dans vôtre maison, vous m'y reçutes. Quelle étoit la disposition que j'apportois à vos saints exercices ? Un

cœur plein de paſſion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu, qui vouloit en m'abandonnant à moi-même me donner de plus en plus des raiſons de m'humilier un jour devant lui, permettoit ſans doute ces douceurs empoiſonnées, que je goutois à reſpirer le même air, à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ſes pas, je l'aidois dans ſon travail autant que mes forces pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces momens payée de tout ce que je ſouffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas juſqu'à me faire connoître : mais quel fut le motif qui m'arrêta ? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien : ſans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois, que pour obéir à la régle du ſaint fondateur, qui a voulu par l'idée continuelle de la mort ſanctifier la vie de ſes Religieux, il leur fut ordonné à tous de ſe creuſer chacun leur tombeau. Je ſuivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaines ſi honteuſes : la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creuſoit, me pénétrérent d'une affliction ſi

vive, qu'il falut m'éloigner pour laisser couler des larmes, qui pouvoient me trahir : il me sembloit depuis ce moment, que j'allois le perdre : cette idée ne m'abandonnoit plus, mon attachement en prit encore de nouvelles forces; je le suivois par-tout, & si j'étois quelques heures sans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui : nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison, quand je m'aperçus que mon compagnon m'avoit quitté; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa réverie étoit si profonde, que j'allai à lui, & que j'eus le tems de considérer ce qu'il tenoit, sans qu'il m'aperçût : quel fut mon étonnement, quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors, que, bien loin de jouïr de ce repos, que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle : je vis Dieu irrité apesantir sa main toute-puissante sur lui;je crus que cet amour, que je portois jusqu'aux pieds des au-

autels, avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet : pleine de cette pensée, je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels, je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu ! c'étoit pour lui que je vous priois, c'étoit pour lui que je versois des larmes, c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eutes pitié de ma foiblesse : ma priére, toute insuffisante, toute profane, qu'elle étoit encore, ne fut pas rejettée; vôtre grace se fit sentir à mon cœur. Je goutai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulutes encore me purifier par des souffrances; je tombai malade, peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gemit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il considére ce qu'il a si follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable, où je touche, & où il touchera bientôt; à ce jour, où Dieu fera taire sa miséricorde, pour n'écouter que sa justice : mais je sens que le tems de mon dernier sacrifice s'aproche, j'implore le secours des priéres de ces saints Religieux, je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné,

&

& je me reconnois indigne de partager leur fépulture.

Le fon de voix d'Adelaïde, fi préfent à mon fouvenir, me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expreffion pourroit repréfenter ce qui fe paffoit alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le defefpoir, peuvent faire fentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois profterné comme les autres Religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de fes paroles avoit retenu mes cris; mais quand je compris qu'elle avoit expiré, j'en fis de fi douloureux, que les Religieux vinrent à moi, & me relevérent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jetter à genoux auprès du corps d'Adelaïde, je lui prenois les mains que j'arrofois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une feconde fois, ma chére Adelaïde, m'écriai-je; & je vous ai perdue pour toujours. Quoi! vous avez été fi long-tems auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnuë! Nous ne nous féparerons du moins jamais; la mort, moins barbare que mon pére, ajoutai-je, en la ferrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

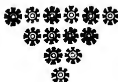
La

La véritable Pieté n'eſt point cruelle. Le Pére Abbé attendri de ce ſpectacle, tâcha, par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps, que je tenois étroitement embraſſé. Il fut enfin obligé d'y employer la force : on m'entraina dans une cellule, où le pére Abbé me ſuivit : il paſſa la nuit avec moi, ſans pouvoir rien gagner ſur mon eſprit. Mon deſeſpoir ſembloit s'accroitre par les conſolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi, lui diſois-je, Adelaïde : pourquoi m'en avez-vous ſéparé ? Non, je ne puis plus vivre dans cette maiſon, où je l'ai perduë, où elle a ſouffert tant de maux. Par pitié, ajoutai-je, en me jettant à ſes pieds, permettez-moi d'en ſortir : que feriez-vous d'un miſérable, dont le deſeſpoir troubleroit votre repos ? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort ; ma chére Adelaïde obtiendra de Dieu, que ma pénitence ſoit ſalutaire : & vous, mon Pére, je vous demande cette derniére grace, promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres. Je vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut ſeul mettre fin à mes maux. Le Pére Ab-

bé,

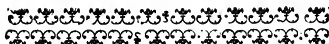
bé, par compaſſion, & peut-être encore plus pour ôter de la vuë de ſes Religieux un objet de ſcandale, m'accorda ma demande, & conſentit à ce que je voulus. Je partis dès l'inſtant pour ce lieu. J'y ſuis depuis pluſieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN.



VOYAGE

VOYAGE
DE
BACHAUMONT,
ET
LA CHAPELLE.



VOYAGE
DE MESSIEURS
DE BACHAUMONT,
ET
LA CHAPELLE,
A ENCAUSSE, EN GASGOGNE:

A Messieurs BROUSSIN.

C'Eſt en Vers que je vous écris ;
Meſſieurs les deux Fréres, nourris
Auſſi-bien que gens de la Ville.
Auſſi voit-on plus de Perdrix
En dix jours chez vous, qu'en deux mille
Chez les plus friands de Paris.
Vous vous attendez à l'Hiſtoire
De ce qui nous eſt arrivé,
Depuis que, par le long pavé,
Qui conduit aux Rives de Loire,
Nous partimes pour aller boire

Les eaux, dont je me ſuis trouvé
Aſſez mal, pour vous faire croire,
Que les Deſtins ont reſervé
Ma guériſon & cette gloire
Au reméde tant éprouvé,
Et par qui, de fraîche mémoire,
Un de nos Amis s'eſt ſauvé
Du bâton à pomme d'yvoire.

Vous ne ſerez pas fruſtrez de votre attente, & vous aurez, je vous aſſure, une aſſez bonne rélation de nos avantures; car Monſieur de Bachaumont, qui m'a ſurpris, comme j'en commençois une mauvaiſe, a voulu que nous la fiſſions enſemble: & j'eſpére, qu'avec l'aide d'un ſi bon ſecond, elle ſera digne de vous être envoyée.

LA CHAPELLE.

Contre le ferment ſolemnel, que nous avions fait Monſieur la Chapelle, & moi, d'être ſi fort unis dans ce Voyage, que toutes choſes ſeroient en commun, il n'a pas laiſſé, par une diſtinction Philoſophique, de prétendre en pouvoir ſéparer ſes penſées; & croyant y gagner, il s'étoit caché de moi pour vous écrire. Je l'ai ſurpris ſur le fait, & n'ai pû ſouffrir, qu'il eût ſeul cet avantage: ſes vers m'ont paru d'une

d'une maniére si aisée, que m'étant imaginé qu'il étoit bien facile d'en faire de même,

Quoique malade, & pareſſeux,
Je n'ai pû m'empêcher de mettre
Quelques-uns des miens avec eux:
Ainſi le reſte de la Lettre
Sera l'ouvrage de tous deux.

Bien que nous ne ſoyons pas tout-à-fait aſſurés de quelle façon vous aurez traité notre abſence; & ſi vous méritez le ſoin que nous prenons de vous écrire, & de vous rendre ainſi compte de nos actions; nous ne laiſſons pas néanmoins de vous envoyer le Récit de tout ce qui s'eſt paſſé dans notre Voyage, ſi particuliérement, que vous en ſerez aſſurément ſatisfaits. Nous ne vous ferons point ſouvenir de notre ſortie de Paris; car vous en fûtes témoins: & peut-être même que vous trouvâtes étrange de ne voir ſur nos viſages que des marques d'un médiocre chagrin. Il eſt vrai, que nous reçumes vos embraſſemens avec aſſez de fermeté; & nous vous parûmes ſans doute bien Philoſophes

Dans les aſſauts, & les allarmes,
Que donnent les derniers adieux:

Mais il falut rendre les armes
En quittant tout de bon ces lieux,
Qui pour nous avoient tant de charmes;
Et ce fut lors, que de nos yeux
Vous euſſiez vû couler des larmes.

Deux petits cerveaux deſſechés n'en peuvent pas fournir une grande abondance: auſſi furent-elles en peu de tems eſſuyées; & nous vimes le Bourg la Reine d'un œil ſec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs ceſſérent, & que notre apetit commença. Mais l'air de la campagne l'avoit rendû ſi grand dans ſa naiſſance, qu'il devint tout-à-fait preſſant vers Antoni, & preſqu'inſuportable à Longjumeau. Il nous fut impoſſible de paſſer outre, ſans l'appaiſer auprès d'une fontaine, dont l'eau paroiſſoit la plus claire, & la plus vive du monde.

Là, deux Perdrix furent tirées
D'entre les deux croutes dorées
D'un bon pain rôti, dont le creux
Les avoit juſques-là ſerrées;
Et d'un apetit vigoureux
Toutes deux furent dévorées,
Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aiſément, que des eſ-

eſtomachs auſſi bons que les nôtres ayent eu de la peine à digerer deux Perdrix froides : voilà pourtant en vérité la choſe comme elle eſt. Nous en fumes toujours incommodés juſques à Saint Euverte, où nous couchames, deux jours après notre départ, ſans qu'il nous arrivât rien qui mérite de vous être mandé. Vous ſçavez le long ſéjour que nous y fimes ; & vous ſçavez encore, que Mr. Boyer, dont tous les jours nous eſpérions l'arrivée, en fut la cauſe. Des gens qu'on oblige d'attendre, & qu'on tient ſi long-tems en incertitude, ont apparemment de méchantes heures : mais nous trouvames moyen d'en avoir de bonnes dans la converſation de Monſieur l'Evêque d'Orléans, que nous avions l'honneur de voir aſſez ſouvent, & dont l'entretien eſt tout-à-fait agréable. Ceux qui le connoiſſent, vous auront pû dire, que c'eſt un des plus honnêtes hommes de France ; & vous en ſerez entiérement perſuadés, quand vous apprendrez qu'il a

L'eſprit & l'ame d'un d'Elbene,
C'eſt-à-dire, avec la bonté,
La douceur & l'honnêteté,
Cette vertu mâle & Romaine,
Qu'on reſpecte en l'Antiquité.

Nos ſoirées ſe paſſoient le plus ſouvent ſur le bord de la Loire ; & quelquefois les après-dîners, quand la chaleur étoit plus grande, dans les routes de la Forêt qui s'étend du côté de Paris. Un jour pendant la canicule, à l'heure que le chaud eſt le plus inſupportable, nous fumes bien ſurpris d'y voir arriver une maniére de Courier aſſez extraordinaire,

Qui, ſur une Mazette outrée,
Bronchant à tout moment trotoit :
D'ours ſa caſaque étoit fourrée,
Comme le bonnet qu'il portoit :
Et ce Cavalier rare étoit
Tout couvert de toile cirée,
Qui, par le Soleil retirée,
Et fondant par-tout dégoutoit.
Ainſi l'on peint dans des Tableaux
Un Icare tombant des nuës,
Où l'on voit dans l'air épanduës
Ses aîles de cire en lambeaux,
Par l'ardeur du Soleil fonduës,
Cheoir autour de lui dans les eaux.

La comparaiſon d'un homme qui tombe des nuës, avec un qui court la poſte, vous paroîtra peut-être bien hardie : mais ſi vous aviez vû le tableau d'un Icare, que nous trouvames quelques jours après dans

dans une hôtellerie, cette viſion vous ſeroit venuë comme à nous; ou, tout au moins, vous ſembleroit excuſable. Enfin, de quelque façon que vous la receviez, elle ne vous ſçauroit paroître plus bizarre que le fut à nos yeux la figure de ce Cavalier, qui ſe trouva être par hazard notre ami d'Abbeville. Quoique notre joie fût extrême dans ce rencontre; nous n'oſames pourtant pas nous hazarder de l'embraſſer en l'état où il étoit. Mais ſi-tôt

Qu'au logis il fut déciré,
Frotté, débotté, déſouré,
Et qu'il nous parut délaſſé,
Il fut, comme il faut, embraſſé.

Nous vous écrivimes en ce tems-là, comme après avoir attendu l'homme que vous ſçavez inutilement, nous réſolumes enfin de partir ſans lui. Il falut avoir recours à Blande pour une voiture, n'en pouvant trouver de commodes à Orléans. Le jour qu'il nous devoit arriver un caroſſe de Paris, nous reçumes une lettre, de Monſieur Boyer, par laquelle il nous aſſuroit qu'il viendroit dedans; & que ce ſoir-là nous ſouperions enſemble. Après donc avoir donné les ordres néceſ-

ceſſaires pour le recevoir, nous allames au devant de lui. A cent pas des portes parut le long du grand chemin une maniére de Coche fort délabré, tiré par quatre vilains chevaux, & conduit par un vrai cocher de louage.

Un équipage en ſi mauvais ordre ne pouvant être que ce que nous cherchions, nous en fumes bien-tôt aſſurés, quand ceux qui étoient dedans, ayant reconnu nos livrées, firent arrêter:

Et lors ſortit, avec grands ris,
Un Bequillard d'une portiére,
Bazané, courbé, ſec, & gris,
Bequillant de même maniére
Que Boyer bequille à Paris.

A cette démarche, qui n'eût cru voir Monſieur Boyer? Et cependant c'étoit le petit Duc avec Monſieur Potel. Ils s'étoient tous deux ſervis de la commodité de ce carròſſe, l'un pour aller à la maiſon de Monſieur ſon frére auprès de Tours, & l'autre à quelques affaires qui l'appelloient dans le même Païs. Après les civilités ordinaires, nous retournames tous dans la Ville, où nous lûmes une lettre d'excuſe, qu'ils apportoient de la part de Mr. Boyer; & cette fâcheuſe nouvel-

velle nous fut depuis confirmée de bouche par ces Messieurs. Ils nous assurérent, que, nonobstant la fiévre qui l'avoit pris malheureusement cette nuit, il n'eût pas laissé de partir avec eux, comme il l'avoit promis, si son Médecin, qui se trouva chez lui par hazard à quatre heures du matin, ne l'en eût empêché. Nous crumes sans beaucoup de peine, que, puisqu'il ne venoit pas après tant de sermens, il étoit assurément

Fort malade, & presqu'aux abois :
Car on peut, sans qu'on le cajole,
Dire pour la premiére fois,
Qu'il auroit manqué de parole.

Il falut donc se résoudre à marcher sans Monsieur Boyer. Nous en fumes d'abord un peu fâchés; mais, avec sa permission, en peu de tems consolés. Le souper préparé pour lui servit à régaler ceux qui vinrent à sa place : & le lendemain tous ensemble nous allames coucher à Blois. Durant le chemin, la conversation fut un peu goguenarde : aussi véritablement étions-nous avec des gens de bonne compagnie. Etant arrivés, nous ne songeames d'abord qu'à chercher Monsieur Coulon. Après une si longue absen-

ce, chacun mouroit d'envie de le voir. Il étoit dans une hôtellerie, avec Monſieur le Préſident de Bailleul, faiſant ſi bien les honneurs de la Ville, qu'à peine nous put-il donner un moment pour l'embraſſer. Mais le lendemain à notre aiſe nous renouvellames une amitié, qui, par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années, ſembloit avoir été interrompuë. Après mille queſtions faites toutes enſemble, comme il arrive ordinairement dans une entrevûe de bons amis, qui ne ſe ſont point rencontrés depuis long-tems; nous eumes, quoiqu'avec regret, une extrême curioſité d'apprendre de lui, comme de la perſonne la mieux inſtruite, & que nous ſçavions avoir été le ſeul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant notre pauvre ami Blot,
Et ſes moindres diſcours, & ſa moindre penſée.
La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot:
Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien ſenſée.

Enfin, ayant cauſé de beaucoup d'autres

tres choses, qu'il feroit trop long de vous dire, nous allames ensemble faire la révérence à Son * Altesse Royale; & delà dîner chez lui avec Monsieur & Madame la Présidente de Bailleul.

Là, d'une obligeante maniére,
D'un visage ouvert, & riant,
Il nous fit bonne & grande chére,
Nous donnant à son ordinaire
Tous ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du monde. Il ne souffroit pas sur la nape une seule miette de pain. Des verres bien rincés de toutes sortes de figures brilloient sans nombre sur son buffet; & la glace étoit tout autour en abondance.

En ce lieu seul nous bumes frais:
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace & sur les Bacquets,
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des Laquais.

La Sale étoit parée pour le Bal du soir; tou-

* *Gaston*, Duc d'Orléans, Frére de Louis XIII. Il s'étoit retiré à Blois en 1652. où il mourut le 2. Février l'an 1660.

toutes les belles de la Ville priées ; tous les violons de la Province assemblés ; & tout cela se faisoit pour divertir Madame de Bailleul.

Et cette belle Présidente
Parut si belle ce jour-là ;
Qu'elle en devoit être contente ;
Car, surement elle effaça
Tant de beautés qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie, ni les divertissemens qui se préparoient, ne purent nous empêcher de partir incontinent après le dîner. Amboise devoit être notre couchée ; & comme il étoit déja tard, nous n'eumes que le tems qu'il faloit pour y pouvoir arriver. La soirée s'y passa fort mélancoliquement, dans le déplaisir de n'avoir plus à voyager sur la levée & sur les rives de cette agréable * Riviére,

Qui, par le milieu de la France,
Entre ses plus heureux Côteaux,
Laisse en paix répandre ses eaux,
Et porter par-tout l'abondance,
Dans cent Villes, & cent Châteaux,
Qu'elle embellit de sa présence.

De-

* La Loire.

Depuis Amboiſe, juſqu'à Fontollade, nous vous épargnerons la peine de lire le récit des incommodités de quatre méchans gîtes, & à nous le chagrin d'un ſi fâcheux reſſouvenir : vous ſçaurez ſeulement, que la joie de Monſieur de Luſſans ne parut pas petite de voir arriver chez lui des perſonnes qu'il aimoit ſi tendrement. Mais nonobſtant la beauté de ſa maiſon, & ſa grande chére, il n'aura que les cinq vers que vous avez déja vûs :

Ni les Païs où croit l'encens,
Ni ceux d'où vient la caſſonade;
Ne ſont point pour charmer les ſens
Ce qu'eſt l'aimable Fontollade
Du tendre & commode Luſſans.

Il ne ſe contenta pas de nous avoir ſi bien reçûs chez lui, il voulut encore nous tenir compagnie juſqu'à Blaye. Nous nous détournames un peu de notre chemin, pour aller rendre tous enſemble nos devoirs à Monſieur le Marquis de Jonſac, ſon beau-frére. Un compliment de part & d'autre décida la viſite ; & de toutes les offres qu'il nous fit, nous n'acceptames que des perdreaux, & du pain tendre. Cette proviſion nous fut aſſez néceſſaire, comme vous allez voir :

Car,

Car, entre Blayes, & Jonſac,
On ne trouve que Croupignac.
Or Croupignac eſt très-funeſte :
Car ce Croupignac eſt un lieu,
Où ſix mourans faiſoient le reſte
De cinq ou ſix cens, que la Peſte
Avoit envoyé devant Dieu :
Et ces ſix mourans s'étoient mis
Tous ſix dans un même Logis.
Un ſeptiéme, ſoi diſant Prêtre,
Plus peſtiferé que les ſix,
Les confeſſoit par la fenêtre,
De peur, diſoit-il, d'être pris
D'un mal ſi fâcheux & ſi traitre.

Ce lieu ſi dangereux & ſi miſérable fut traverſé bruſquement ; & n'eſpérant pas trouver de Village, il falut ſe réſoudre à manger ſur l'herbe, où les perdreaux & le pain tendre de Monſieur de Jonſac furent d'un grand ſecours. Enſuite de ce repas ſi cavalier, continuant notre chemin nous arrivames à Blaye, mais ſi tard, & le lendemain nous en partimes ſi matin, qu'il nous fut impoſſible d'en remarquer la ſituation qu'à la clarté des étoiles. Le montant, qui commençoit de très-bonne heure, nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Luſſans, & reçu mille baiſérs
de

de lui, nous nous embarquames dans une petite chaloupe, & voguames long-tems avant le jour.

Mais, ſi-tôt que, par ſon flambeau
La lumiére nous fut rendue,
Rien ne s'offrit à notre vûe
Que le Ciel, & notre bateau,
Tout ſeul dans la vaſte étendue
D'une affreuſe campagne d'eau.

La Garonne eſt effectivement ſi large, depuis qu'au bec des Landes d'Ambeſſe elle eſt jointe avec la Dordogne, qu'elle reſſemble tout-à-fait à la mer; & ſes Marées remontent avec tant d'impétuoſité, qu'en moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire,

Et vimes, au milieu des eaux,
Devant nous paroître Bourdeaux,
Dont le Port en Croiſſant reſſerre
Plus de Barques, & de Vaiſſeaux,
Qu'aucun autre Port de la Terre.

Sans mentir, la riviére en étoit alors ſi couverte, que notre chaloupe eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La Foire, qui ſe devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré cette gran-
de

de quantité de Navires, & de Marchands; presque de toutes sortes de Nations, pour charger les vins en ce païs;

Car ce fameux & riche Port
En cette saison a la gloire
De donner tous les ans à boire
Presqu'à tous les Peuples du Nord.

Ces Marchands emportent de-là tous les ans une effroyable quantité de vins; mais ils n'emportent pas les meilleurs. On les traite d'Allemans; & nous apprimes, qu'il étoit défendu, non-seulement de leur en vendre pour l'enlever, mais encore de leur en laisser boire dans les Cabarets. Après être descendus sur la gréve, & avoir admiré quelque tems la situation de cette Ville, nous nous retirames au Chapeau rouge, où Monsieur Talemand nous vint prendre aussi-tôt qu'il sçut notre arrivée. Depuis ce moment, nous ne nous retirames dans notre Logis, pendant notre séjour à Bourdeaux, que pour y coucher. Les journées toutes entiéres se passoient le plus agréablement du monde chez Monsieur l'Intendant: car les plus honnêtes gens de la Ville n'ont point d'autre réduit que sa maison. Il n'y a point d'homme dans le Par-

Parlement qui ne ſoit ravi d'être de ſes amis. Il a trouvé même que la plûpart étoient ſes couſins; & on le croiroit plutôt le Premier Préſident de la Province, que l'Intendant. Enfin, il eſt toujours le même que vous l'avez vû, hormis que ſa dépenſe eſt plus grande. Mais pour Madame l'Intendante, nous vous dirons en ſecret, qu'elle eſt tout-à-fait changée.

Quoique ſa beauté ſoit extrême,
Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu,
Plein de douceur, & plein de feu,
Elle n'eſt pourtant plus la même:
Car, nous avons appris qu'elle aime,
Et qu'elle aime bien fort, le Jeu.

Elle, qui ne connoiſſoit pas autrefois les cartes, paſſe maintenant les nuits à jouer au Lanſquenet. Toutes les femmes de la Ville ſont devenues joueuſes pour lui plaire: elles viennent réguliérement chez elle la divertir; & qui veut voir une belle Aſſemblée, n'a qu'à lui rendre viſite. Mademoiſelle du Pin ſe trouve là toujours bien à propos, pour entretenir ceux qui n'aiment pas le jeu. En vérité, ſa converſation eſt ſi fine, & ſi ſpirituelle, que ce ne ſont point les plus mal partagés. C'eſt là que Meſſieurs les Gaſcons ap-

apprennent le bel air, & la belle façon de parler.

Mais cette agréable du Pin;
Qui dans ſa maniére eſt unique,
A l'eſprit méchant, & bien fin;
Et ſi jamais Gaſcon s'en pique,
Gaſcon fera mauvaiſe fin.

Au reſte, ſans faire ici les goguenards ſur Meſſieurs les Gaſcons, puiſque Gaſcons y a, nous commencions nous-mêmes à courir quelque riſque; & notre retraite un peu précipitée ne fut pas mal à propos. Voyez pourtant quel malheur! Nous nous ſauvons de Bourdeaux, pour donner deux jours après dans Agen.

Agen, cette Ville fameuſe,
De tant de Belles le ſéjour;
Si fatale, & ſi dangereuſe
Aux cœurs ſenſibles à l'Amour.
Dès qu'on l'approche ſeulement,
On doit bien prendre garde à ſoi:
Car, tel y vient de bonne foi,
Pour n'y paſſer qu'une journée,
Qui s'y ſent par je ne ſçai quoi
Arrêté pour plus d'une année.

Un nombre infini de perſonnes y ont mê-

même paſſé le reſte de leur vie, ſans en pouvoir ſortir ; & le fabuleux Palais d'Armide ne fut jamais ſi redoutable. Nous y trouvames Monſieur de Saint-Luc arrêté depuis ſix mois ; Nort, depuis quatre années ; & Dortis, depuis ſix ſemaines ; & ce fut lui qui nous inſtruiſit de toutes ces choſes, & qui voulut abſolument nous faire voir les enchantereſſes de ce lieu. Il pria donc toutes les belles de la Ville à ſouper ; & tout ce qui ſe paſſa dans ce magnifique repas nous fit bien connoître, que nous étions dans un Païs enchanté. En vérité, les Dames ont tant de beauté, qu'elles nous ſurprirent dans leur premier abord ; & tant d'eſprit, qu'elles nous gagnérent dès la premiére converſation. Il eſt impoſſible de les voir, & de conſerver ſa liberté ; & c'eſt la deſtinée de tous ceux qui paſſent en ce lieu, s'ils ont la permiſſion d'en ſortir, d'y laiſſer au moins leur cœur pour ôtage d'un promt retour.

Ainſi donc qu'avoient fait les autres
Il falut y laiſſer les notres.
Là, tous deux ils nous furent pris ;
Mais, n'en déplaiſe à tant de Belles,
Ce fut par l'aimable Dortis :
Auſſi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela

Cela ne se fit néanmoins que sous leur bon plaisir. Elles ne lui enviérent point cette conquête ; & nous jugeant apparemment infirmes, elles ne daignérent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Aussi le lendemain de grand matin trouvames-nous les portes ouvertes, & les chemins libres : de sorte que rien ne nous empêcha de gagner Encausse, sur les coureurs que Monsieur de Chemerault nous avoit promis, & qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'est de ce véritable ami qu'on peut assurer,

Et dire, sans qu'on le cajole,
Qu'il sçait bien tenir sa parole.

Encausse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guéres ; car, excepté ses eaux, qui sont admirables pour l'estomac, rien d'agréable ne s'y rencontre. Il est au pied des Pirenées, éloigné de tout commerce ; & l'on n'y peut avoir de divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du Village entre des saules & des prés les plus verds qu'on puisse s'imaginer, étoit toute notre consolation. Nous allions tous les matins

pren-

prendre nos eaux en ce bel endroit, & les après-dînées nous y promener. Un jour que nous étions ſur ſes bords aſſis ſur l'herbe, & que, nous reſſouvenant des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la mémoire encore aſſez fraîche, nous examinions les raiſons que donnent Deſcartes, & Gaſſendi, du flux & reflux, ſortit tout d'un coup d'entre les roſeaux les plus proches, un homme qui nous avoit apparemment écoutés: c'étoit

Un vieillard, tout blanc, pâle, & ſec,
Dont la barbe & la chevelure
Pendoient plus bas que la ceinture.
Ainſi l'on peint Melchiſedec:
Ou, plutôt, telle eſt la figure
D'un certain vieux Evêque Grec,
Qui, faiſant le Salamalec,
Va diſant la bonne avanture;
Car il portoit un chapiteau,
Comme un couvercle de leſſive,
Mais d'une grandeur exceſſive,
Qui lui tenoit lieu de chapeau:
Et ce chapeau, dont les grands bords
Alloient tombant ſur ſes épaules,
Etoit fait de branches de ſaules,
Et couvroit preſque tout ſon corps.
Son habit, de couleur verdâtre,
Etoit d'un tiſſu de roſeaux;

Le

Le tout couvert de gros morceaux
D'un criſtal épais, & bleuâtre,

A cette apparition, la peur nous fit faire deux ſignes de Croix, & trois pas en arriére. Mais la curioſité prévalut ſur la crainte; & nous réſolumes, bien qu'avec quelques petits battemens de cœur, d'attendre ce Vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-fait gracieux, & qui nous parla fort civilement de cette ſorte.

Meſſieurs, je ne ſuis point ſurpris,
Que de ma rencontre imprévûe
Vous ayez un peu l'ame émûe;
Mais lorſque vous aurez appris
En quel rang les Deſtins ont mis
Ma naiſſance à vous inconnue,
Et le ſujet de ma venue,
Vous raſſurerez vos eſprits.
Je ſuis le Dieu de ce Ruiſſeau,
Qui, d'une urne jamais tarie,
Panchée au pied de ce côteau,
Prens le ſoin, dans cette prairie,
De verſer inceſſamment l'eau,
Qui la rend ſi verte & fleurie.
Depuis huit jours, matin & ſoir,
Vous me venez réglément voir,
Sans croire me rendre viſite.

Ce

Ce n'eſt pas que je ne mérite,
Que l'on me rende ce devoir :
Car enfin j'ai cet avantage,
Qu'un canal ſi clair, & ſi net,
Eſt le lieu de mon appanage.
Dans la Gaſcogne un tel partage
Eſt bien joli pour un Cadet.
Auſſi l'avez-vous trouvé tel,
Louant mes bords, & leur verdure;
Ce qui me plait, je vous aſſure,
Plus qu'une offrande, ou qu'un Autel.
Et, tout à l'heure, je vous jure,
Vous en ſerez, foi d'Immortel,
Récompenſés avec uſure.
Dans ce petit Vallon champêtre
Soyez donc les très bien venus:
Chacun de vous y ſera Maître:
Et puiſque vous voulez connoître
Les cauſes du flux & reflux,
Je vous inſtruirai là-deſſus,
Et vous ferai bien-tôt paroître,
Que les raiſonnemens cornus
De tous tems ſont les attributs
De la foibleſſe de votre Etre;
Car, tous les Dits, & les Redits,
De ces vieux rêveurs, que jadis
On crût avoir tant de lumiére,
Ne ſont que Contes d'Amadis:
Même, dans vos Sectes derniéres,
Les Deſcartes, les Gaſſendis,

Quoiqu'en différentes maniéres
Et plus heureux, & plus hardis,
A fouiller les causes premiéres,
N'ont jamais traité ces matiéres,
Que comme de vrais étourdis.
Moi, qui sçai le fin de ceci,
Comme étant chose qui m'importe;
Pour vous mon amour est si forte,
Qu'après en avoir éclairci
Votre esprit de si bonne sorte,
Qu'il n'en soit jamais en souci,
Je veux que la docte Cohorte
Vous en doive le grand merci.

Il nous prit lors tous deux par la *main*, & nous fit asseoir sur le gazon à ses côtés. Nous nous regardions assez souvent sans rien dire, fort étonnés de nous voir en conversation avec un Fleuve. *Mais* tout d'un coup,

Il se moucha, cracha, toussa,
Puis en ces mots il commença:
Lorsque l'Onde en partage échut
(a) Au Frére du grand (b) Dieu qui tonne,

L'a-

(a) Neptune Dieu de la Mer.
(b) Jupiter Dieu du Ciel, & Maître du Tonnerre.

L'avénement à la Couronne
De ce nouveau Monarque fut
Publié par-tout, & falut
Que chaque Dieu Fleuve en perſonne
Allat lui porter ſon tribut.
Dans ce rencontre la Garonne
Entre tous les autres parut,
Mais, ſi bruſque, & ſi fanfaronne,
Que ſa démarche lui déplut;
Et ce puiſſant Dieu réſolut
De châtier cette Gaſconne;
Par quelque ſignalé rebut.
De fait, il en fit peu de cas,
Quand elle lui vint rendre hommage;
Il renfrogna le viſage;
Et la traita de haut en bas.
Mais elle, au lieu de s'abaiſſer,
Ayant pris ſoin de ramaſſer
Avec la puiſſante Dordogne
Mille autres Fleuves de Gaſcogne,
Sembla le vouloir offenſer.
Car, d'une orgueilleuſe maniére,
Deux fois Neptune elle preſſa,
Qui, comme il a l'humeur altiére,
Amérement s'en courrouça,
Et d'une mine froide & fiére
Deux fois ſi loin la repouſſa,
Que cette inſolente Riviére
Toutes les deux fois rebrouſſa

Plus de ſix heures en arriére.
Bien qu'au vrai cette téméraire
Se fût attiré ſur les bras
Un peu follement cette affaire,
Les grands Fleuves ne crurent pas
Devoir en un tel embarras
Se ſéparer de leur confrére,
Ni l'abandonner ; au contraire,
Ils en murmurérent tout bas,
Accuſant le Roi trop ſévére.
Mais lui, branlant ſes cheveux blancs,
Tout dégoutans de l'onde amére,
Taiſez-vous, dit-il, Inſolens,
Ou vous ſçaurez en peu de tems
Ce que peut Neptune en colére.
Sur le champ, au lieu de ſe taire,
Plus haut encore on murmura.
Le Dieu lors en furie entra,
Son Trident par trois fois ſerra,
Et trois fois par le Styx jura :
Quoi donc? ici l'on oſera
Dire hardiment ce qu'on voudra ?
Chaque petit Dieu gloſera
Sur ce que Neptune fera ?
Per Dio, queſto non ſarà :
Chacun d'eux s'en repentira,
Et pareil traitement aura.
Car, deux fois par jour on verra,
Qu'à ſa ſource il retournera,
Et deux fois mon courroux fuira.

Mais

Mais plus loin que pas un ira
Celui qui pour ſon malheur a
Cauſé tout ce déſordre-là ;
Et cet exemple durera,
Tant que Neptune régnera.
Au grand Dieu du moite Elément
Les rebelles lors ſe ſoumirent,
Et quoique grondans obéirent
Par force à ce commandement.
Voilà ce qu'on n'a jamais ſçû,
Et ce que tout le monde admire.
Auſſi nous avions réſolu,
Pour notre honneur, de n'en rien dire ;
Mais, aujourd'hui vous m'avez plû
Si fort, que je n'ai jamais pû
M'empêcher de vous en inſtruire.

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il s'écoula d'entre nous deux ; mais ſi vîte, qu'il étoit à plus de vingt pas, devant que nous nous en fuſſions aperçus. Nous le ſuivimes le plus légérement que nous pumes ; & voyant qu'il étoit impoſſible de l'attraper, nous lui criames pluſieurs fois,

Hé ! Monſieur le Fleuve, arrêtez ;
Ne vous en allez pas ſi vîte :

Hé ! de grace, un mot, écoutez ;
Mais il se remit dans son gîte,

& rentra dans ces mêmes roseaux, dont nous l'avions vû sortir. Nous allames en vain jusqu'à cet endroit ; car le bon homme étoit déja tout fondu en eau quand nous arrivames, & sa voix n'étoit plus

Qu'un murmure agréable & doux :
Mais, cet agréable murmure
N'est entendu que des cailloux,
Et ne le pût être de nous ;
Et certes, sans vous faire injure,
Il ne l'eût pas été de vous.

Après l'avoir inutilement appellé plusieurs fois, enfin la nuit nous obligea de retourner en notre logis, où nous fimes mille réflexions sur cette avanture. Notre esprit n'étoit pas entiérement satisfait de cet éclaircissement : & nous ne pouvions concevoir, pourquoi dans une sédition, où tous les Fleuves avoient trempé, il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiés : nous revinmes plusieurs fois en ce même lieu, pendant le tems que nous demeurames à Encausse, pour y conjurer cet honnête Fleuve de nous

vou

vouloir donner fur ce fujet un quart d'heure de converfation ; mais il ne parut plus , & nos eaux étant prifes , le tems vint enfin de s'en aller. Un carroffe , que Monfieur le Sénéchal d'Armagnac avoit envoyé, nous mena bien à notre aife chez lui à Caftillon, où nous fumes reçûs avec tant de joie, qu'il étoit aifé de juger que nos vifages n'étoient point défagréables au maître de la maifon.

C'eft chez cet illuftre Fontrailles,
Où les Tourtes, les Ortolans,
Les Perdrix rouges, & les Cailles,
Et mille autres rôts fucculens
Nous firent horreur des mangeailles,
Dont Carbon, & tant de Canailles,
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous autres Cazaniers, qui ne connoiffez que la Vallée de mifére, & vos Rôtiffeurs de Paris, vous ne fçavez ce que c'eft que la bonne chére. Si vous vous y connoiffez, & fi vous l'aimez, comme vous dites,

Soyez donc affez braves gens,
Pour quitter enfin vos murailles;
Et fi vous êtes de bon fens,

Allez & courez chez Fontrailles
Vous gorger de mets excellens:

Vous y serez bien reçûs assurément;
& vous le trouverez toujours le même:

sans plus s'embarrasser des affaires du monde, il se divertit à faire achever sa maison, qui sera parfaitement belle. Les honnêtes gens de la Province en sçavent fort bien le chemin: mais les autres ne l'ont jamais pû trouver. Après nous y être empifrés quatre jours avec Monsieur le Président de Marmiesse, qui prit la peine de s'y rendre le plus obligeamment du monde, aussi-tôt qu'il fut averti de notre arrivée, nous allames tous ensemble à Toulouse descendre chez Monsieur l'Abbé de Beauregard, qui nous attendoit, & qui nous donna un de ces repas qu'on ne peut faire qu'à Toulouse. Le lendemain, Monsieur le Président de Marmiesse nous voulut faire voir, dans un dîner, jusques où peut aller la splendeur, la magnificence, ou plutôt, avec sa permission, la profusion, & la prodigalité. Le festin du * Menteur n'étoit rien en comparaison; & c'est ici qu'il

* Comédie de P. Corneille.

qu'il faut redoubler nos efforts, pour vous en faire une deſcription magnifique.

Toi, qui préſides aux repas,
O! Muſe, ſois-nous favorable:
Décri avec nous tous les plats
Qui parurent ſur cette table:
Pour notre honneur & pour ta gloire;
Fai qu'aucun de tous ces grands mets
Ne s'échape à notre mémoire;
Et fai qu'on en parle à jamais.
Mais, comme notre eſprit s'abuſe
De s'imaginer qu'aux feſtins
Puiſſe préſider une Muſe,
Et qu'elle ſe connoiſſe en vins!
Non non, ces doctes Damoiſelles
N'eurent jamais un bon morceau,
Et ces vieilles ſempiternelles
Ne bûrent jamais que de l'eau.
A qui donc adreſſer ſes vœux,
En des occaſions pareilles?
Eſt-ce à Come? Eſt-ce au Dieu des
Treilles?
Ou bien ſeroit-ce à tous les deux?
Mais, pour rimer, Bacchus & (a) Co-
me
Sont des Dieux de peu de ſecours;

(a) *Dieu des Feſtins.*

Et jamais de mémoire d'homme
On ne leur fit un tel discours.

Tout nous manque au besoin; & de nôtre chef nous n'oserions entreprendre une si grande affaire: il faut donc nous contenter de vous dire, que jamais on ne vit rien de si splendide; & nous eussions cru Toulouse, ce lieu si renommé pour la bonne-chére, épuisé pour jamais de toute sorte de gibier, si l'un de vos Amis & des nôtres ne nous eût dès le lendemain encore dans un diner fait admirer cette ville, comme un prodige, pour la quantité de bonnes choses qu'elles fournit: vous devinerez aisément son nom, quand nous vous dirons,

Que c'est l'un de ces beaux esprits,
Dont Toulouse fut l'origine:
C'est le seul Gascon, qui n'a pris,
Ni l'air, ni l'accent du Païs;
Et l'on jugeroit à sa mine,
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin, c'est l'agréable Monsieur d'Osneville, dont l'air & l'esprit n'ont rien que d'un homme, qui n'auroit jamais bougé de la Cour.

Vous

Vous ſçaurez qu'il eſt marié,
Environ depuis une année,
Et qu'il eſt tout-à-fait lié
Du ſacré lien d'hymenée:
Lié tout-à-fait, c'eſt-à-dire;
Qu'il eſt lié tout-à-fait bien;
Et qu'il a tout ce qu'il deſire,
Enfin, qu'il ne lui manque rien.
L'épouſe eſt bien apparentée,
Et bien apparenté l'époux;
Elle jeune, riche, eſpritée;
Il eſt jeune, riche, (*a*) eſprit, doux.

Avec lui, & dans ſon carroſſe, nous quittames Toulouſe, pour aller à Grouillet, où Monſieur le Comte d'Aubijoux nous reçut fort civilement. Nous le trouvames dans un petit Palais, qu'il a fait bâtir

(*a*) Je croi qu'il y a une faute en cet endroit. J'ai conſulté inutilement différentes Editions de ce Voyage, pour pouvoir la corriger. J'ai trouvé dans toutes celles que j'ai vûës *Eſprit, doux;* ce qui me paroît fort étrange. Peut-être l'Auteur avoit écrit, ſans virgule, *Eſprit doux;* qualité fort néceſſaire dans le ménage, s'il eſt vrai ce que dit *La Fontaine*, qu'on doit appeller un bon, voire un parfait Hymen, *quand les Conjoints ſe ſouffrent leurs ſotiſes.*

bâtir au milieu de ſes Jardins entre des fontaines & des bois, & qui n'eſt composé que de trois chambres; mais bien peintes, & tout-à-fait apropriées. Il a deſtiné ce lieu pour ſe retirer en particulier avec deux ou trois de ſes Amis, ou, quand il eſt ſeul, s'entretenir avec ſes Livres, pour ne pas dire avec ſa Maîtreſſe.

Malgré l'injuſtice des Cours,
Dans cet agréable hermitage
Il coule doucement ſes jours,
Et vit en véritable Sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table, & bien ſervie, ce ne ſeroit vous apprendre rien de nouveau; mais peut-être ſerez-vous ſurpris de ſçavoir, que faiſant ſi grande chére, il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour; auſſi ſon viſage étoit-il d'un homme mourant. Bien que ſon parc fût très-grand, & qu'il eût mille endroits tous plus beaux les uns que les autres pour ſe promener, nous paſſions les journées entiéres dans une petite Iſle plantée, & tenuë auſſi propre qu'un jardin, & dans laquelle on trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit, & va mouiller le haut

haut d'un berceau de grands cyprès qui l'environnent.

Sous ce berceau, qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits ;
D'une main qu'il portoit à peine
Grava ces vers sur un cyprès :
Hélas ! que l'on seroit heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toûjours aimé de Sylvie
L'on pouvoit, toûjours amoureux,
Avec elle passer la vie !

Vous connoîtrez par-là, que, dans nôtre Voyage, nous ne songions pas toûjours à faire bonne chére ; & que nous avions quelquefois des momens assez tendres. Au reste, quoique Grouillet ait tant de charmes, Monsieur d'Aubijoux ne nous put retenir que trois jours, après lesquels il nous donna son carrosse pour aller à Castres prendre celui de Monsieur de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une demi-lieuë de Carcassone. Vos santés y furent bûës mille fois avec le cher ami Dalsaux,

qui ne nous quitta pas un
La Comédie fut auſſi un de
ertiſſemens aſſez grand ; parce
troupe n'étoit pas mauvaiſe, &
y voyoit toutes les Dames de
ne. Quand nous en partimes,
ur de Penautier, qui ſans dou-
un des plus honnêtes hommes
nde, voulut abſolument que nous
s encore ſon carroſſe pour aller
bonne, quoiqu'il y eût une gran-
rnée. Le tems étoit ſi beau, que
eſpérions le lendemain ſur nos
ux frais, & qui ſuivoient en main
Encauſſe, aller coucher bien près
ontpellier. Mais par malheur,

ns cette vilaine Narbonne,
ûjours il pleut, toûjours il ton-
ne.
oute la nuit doncques il plut,
tant d'eau cette nuit il chut,
e la campagne ſubmergée
nt deux jours la ville aſſiégée.

ue cela ne vous ſurprenne point :
d il pleut ſix heures en cette ville,
me c'eſt toûjours par orage, & qu'el-
ſt ſituée dans un fond tout en-
nné de montagnes, en peu de tems

les

les eaux s'y ramassent en si grande abondance, qu'il est impossible d'en sortir, sans courir risque de se noyer. Nous le voulumes pourtant hazarder ; mais l'accident d'un laquais emporté par une ravine, & qui sans doute étoit perdu, si son cheval ne l'eût sauvé à la nage, nous fit rentrer bien vîte, pour attendre que les passages fussent libres. Des Messieurs, que nous trouvames se promenant dans la grande place, & qui nous parurent être des principaux du Païs, ayant appris notre avanture, crurent qu'il étoit de leur honneur de ne nous laisser pas ennuyer. Ils nous voulurent donc faire voir les raretés de leur ville, & nous menérent d'abord à l'Eglise cathédrale, qu'ils prétendent être un chef-d'œuvre pour la hauteur de ses voûtes : mais nous ne sçaurions pas bien vous dire au vrai,

Si l'Architecte qui la fit ;
La fit ronde, ovale, ou quarrée ;
Et moins encor s'il la bâtit
Haute, basse, large, ou serrée :
Car, arrivés en ce saint lieu,
Nous n'eumes jamais autre envie
Que de faire des vœux à Dieu
De n'y rentrer de notre vie.

Ce

Ce qu'on y montre encor de rare
Eſt un vieux & ſombre Tableau,
Où l'on voit ſortir un Lazare,
A demi-mort de ſon tombeau.
Mais le Peintre l'a ſi bien fait
Sec, pâle, hideux, noir, effroyable ;
Qu'il ſemble bien moins le portrait
Du bon Lazare, que du Diable.

Ces Meſſieurs ne furent pas contens de nous avoir fait voir ces deux Merveilles. Ils eurent encore la bonté, pour nous régaler tout-à-fait, de nous préſenter à deux ou trois de leurs plus polies Damoiſelles, qui tomboient en vérité de la Verole. Voilà tous les divertiſſemens que nous eumes à Narbonne. Voyez par-là, ſi les deux jours que nous y demeurames ſe paſſérent agréablement. Toi, qui nous a ſi bien divertis,

Digne objet de notre courroux,
Vieille Ville toute de fange,
Qui n'ès que ruiſſeaux, & qu'égouts,
Pourrois-tu prétendre de nous
Le moindre vers à ta loüange?
Va, tu n'ès qu'un quartier d'hiver

De

De quinze ou vingt malheureux Drilles ;
Où l'on peut à peine trouver
Deux ou trois miferables filles
Auffi mal faines que ton Air.
Va, tu n'eus jamais rien de beau ;
Rien qui mérite qu'on le prife :
Bien peu de chofe eft ton Tableau,
Et moins que rien ta belle Eglife.

L'apoftrophe eft un peu violente, & l'imprécation un peu forte ; mais nous paffames dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin, qu'elle en eft quitte à bon marché. Enfin, les eaux s'écoulérent, & nos chevaux n'en ayant plus que jufques aux fangles, il nous fut permis de fortir. Après avoir marché trois ou quatre lieuës dans les plaines toutes noyées, & paffé fur de méchantes planches un torrent qui s'étoit fait, par l'égout des eaux, large comme une riviére ; Beziers, cette ville fi propre & fi bien fituée, nous fit voir un Païs auffi beau, que celui que nous venions de quitter étoit defagréable. Le lendemain, ayant traverfé les belles Landes de Saint-Hubery, & goûté les bons Mufcats de Loupian, nous vimes Montpellier fe préfenter à nous, environ-

…se de ces Plantades, & de ces
…tes, que vous connoissez. Nous
…mes à travers mille boules
… car l'on jouë là le long des
… à la chicane. Dans la grande ruë
…rmeurs, par où l'on entre d'a-
…n croit être dans la Boutique de
…tial; & cependant,

…que de cette belle ville
…nent les meilleures senteurs
…Terroir en Muscats fertile
…i produit jamais de fleurs.

…e ruë si parfumée conduit dans
…nde place, où sont les meilleures
…ries. Mais nous fumes bien épou-

…encontrer dans cette place
… grand concours de populace.
…cun y nommoit d'Assouci.
…era brûlé, Dieu merci,
…oit une vieille Bagasse :
…u veuille qu'autant on en fas-
…e
…tous ceux qui vivent ainsi !

La

…) Marchand Parfumeur à Paris.

La curiosité de sçavoir ce que c'étoit, nous fit avancer plus avant : tout le bas étoit plein de peuple, & les fenêtres remplies de personnes de qualité. Nous y connumes un des principaux de la ville, qui nous fit entrer aussi-tôt dans le logis, & dans la chambre où il étoit. Nous aprimes là, qu'effectivement on alloit brûler d'Assouci, pour un crime qui est en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre, nous trouvames un grand nombre de Dames, qu'on nous dit être les plus jolies, les plus qualifiées, & les plus spirituelles de la ville; quoique pourtant elles ne fussent, ni trop belles, ni trop bien mises. A leurs petites mignardises, leur parler gras, & leurs discours extraordinaires, nous crumes plûtôt que c'étoit une Assemblée des Précieuses de Montpellier; mais bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à cause de nous, elles ne paroissoient que des Précieuses de campagne, & n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles se mirent exprès sur le chapitre des Beaux-Esprits, afin de nous faire voir ce qu'elles valoient par le commerce qu'elles ont avec

eux;

eux. Il se commença donc une conversation assez plaisante.

Les unes disoient que Ménage
Avoit l'air & l'esprit galant,
Que Chapelain n'étoit pas sage,
Que Costar n'étoit pas pedant.
Les autres croyoient Scudery
Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toujours bien
mis,
Sa sœur, une beauté divine,
Et Pelisson un Adonis.

Elles en nommérent encore une très-grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Après avoir bien parlé des Beaux-Esprits, il fut question de juger de leurs Ouvrages. Dans (*a*) l'*Alaric*, & dans le (*b*) *Moyse*, on ne loüa que le jugement, & la conduite; & dans la *Pucelle* (*c*) rien du tout; dans Sarrasin, on n'estima que la Lettre de Monsieur Ménage, & la Préface de Monsieur Pelisson fut traitée de ridicule; Voiture même passa pour un homme grossier. Quant aux

(*a*) Poëme héroique de Mr. *de Scudery.*
(*b*) Autre Poëme héroique de *S. Amant.*
(*c*) Poëme de *Chapelain*, sur la *Pucelle d'Orleans.*

aux Romans, (*d*) *Caſſandre* fut eſtimé pour la délicateſſe des converſations; (*e*) *Cyrus*, & *Céllie*, pour la magnificence de l'expreſſion, & la grandeur des événemens. Mille autres choſes ſe débitérent encore plus ſurprenantes que tout cela. Puis, inſenſiblement la converſation tomba ſur d'Aſſouci, parce qu'il leur ſembla que l'heure de l'éxécution s'approchoit : une de ces Dames prit la parole ; & s'adreſſant à celle qui nous avoit paru la principale, & la Maîtreſſe Précieuſe, lui demanda :

Ma bonne, eſt-ce celui qu'on dit
Avoir autrefois tant écrit,
Même compoſé quelque-choſe
En vers ſur la (*f*) *Métamorphoſe*?
Il faut donc qu'il ſoit bel Eſprit.
Auſſi l'eſt-il, & l'un des vrais,
Reprit l'autre, & des premiers faits.
Ses

(*d*) Roman de *Calprenede*.

(*e*) *Cyrus* & *Clélie*, deux Romans de Mademoiſelle de *Scudery*.

(*f*) *D'Aſſouci* a traduit en vers burleſques les *Métamorphoſes d'Ovide*. Cette Traduction eſt à peine digne *d'occuper le loiſir des Laquais & des Pages*.

Ses Lettres lui furent ſcellées
Dès leurs premiéres Aſſemblées.
J'ai la Liſte de ces Meſſieurs ;
(*a*) Son nom eſt en tête des leurs.
Puis, d'une mine ſérieuſe,
Avec certain air affecté,
Panchant ſa tête de côté,
Et de ce ton de Précieuſe,
Lui dit, Ma Chére, en vérité,
C'eſt dommage que dans Paris
Ces Meſſieurs de l'Académie,
Tous ces Meſſieurs les Beaux - Eſprits,
Soient ſujets à telle infamie.

L'envie de rire nous prit alors ſi furieuſement, qu'il falut quitter la chambre & le logis, pour en aller éclater à notre aiſe dans l'hôtellerie. Nous eumes toutes les peines du monde à paſſer dans les ruës, à cauſe de l'affluence du peuple.

Là d'hommes on voyoit fort peu.
Cent

(*a*) D'Aſſouci n'a jamais été de l'Académie Françoiſe. C'eſt ſans doute une faute que la Chapelle fait faire à ces Précieuſes, pour les rendre plus ridicules.

Cent mille femmes animées,
Toutes de colére enflammées,
Accouroient en foule à ce lieu
Avec des torches allumées.

Elles écumoient toutes de rage; & jamais on n'a rien vû de si terrible : les unes disoient, que c'étoit trop peu de le brûler ; les autres, qu'il faloit l'écorcher vif auparavant; & toutes, que si la Justice le leur vouloit livrer, elles inventeroient de nouveaux supplices pour le tourmenter. Enfin,

L'on auroit dit à voir ainsi
Ces Bacchantes échevélées,
Qu'au moins ce Monsieur d'Assouci
Les auroit toutes violées.

Et, cependant, il ne leur avoit jamais rien fait. Nous gagnames avec bien de la peine notre Logis, où nous apprimes en arrivant, qu'un homme de condition avoit fait sauver ce malheureux : & quelque tems après, on nous vint dire, que toute la Ville étoit en rumeur, que les femmes y faisoient une sédition, & qu'elles avoient déja déchiré deux ou trois personnes, pour avoir été seulement soupçonnées de connoître d'Af-

d'Aſſouci. Cela nous fit une très grande frayeur, en vérité :

Et, de peur d'être pris auſſi,
Pour Amis du Sieur d'Aſſouci,
Ce fut à nous à faire gille.
Nous fumes donc aſſez prudens,
Pour quitter d'abord cette Ville;
Et cela fut d'aſſez bon ſens.

Nous nous ſauvons donc, comme des criminels, par une porte écartée, & prenons le chemin de (*a*) Maſſiliargues, eſpérant y pouvoir arriver avant la nuit. A une lieuë de Montpellier, nous rencontrames nôtre d'Aſſouci avec un petit Page aſſez joli qui le ſuivoit. En deux mots, il nous conta ſes diſgraces, auſſi n'avions-nous pas le loiſir d'écouter un long diſcours, ni de le faire. Chacun donc s'en alla de ſon côté: lui fort vite, quoiqu'à pied, & nous aſſez doucement, à cauſe que nos chevaux étoient fatigués. Nous arrivames devant la nuit chez Monſieur de Cauviſſon, qui penſa mourir de rire de notre avanture. Il prit le *ſoin*, par ſa bonne chére, & par

(*a*) *Bourg à quatre lieuës de Montpellier.*

par ses bons lits, de nous faire bien-tôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes, étant si proches de Nismes, refuser à nôtre curiosité de nous détourner pour aller voir

Ces grands & fameux bâtimens
Du Pont du Gar, & des Arénes,
Qui nous restent pour monumens
Des Magnificences Romaines.
Ils sont plus entiers, & plus sains,
Que tant d'autres restes si rares,
Echapés aux brutales mains
De ce déluge de Barbares,
Qui furent le fléau des humains.

Fort satisfaits du Languedoc, nous primes assez vite la route de Provence, par cette grande prairie de Beaucaire, si célébre pour sa Foire; & le même jour nous vimes de bonne heure

Paroitre sur les bords du Rhône
Ces murs pleins d'illustres Bourgeois,
Glorieux d'avoir autrefois
Eu chez eux la Cour & le Trône
De trois ou quatre puissans Rois.

On y aborde par.

Cette heureuse & fertile plaine,

Qui doit ſon nom à la vertu
Du grand & fameux Capitaine,
Par qui le fier Danois battu
Reconnut la grandeur Romaine.

Nous vimes donc, pour vous parler un peu moins poétiquement, cette belle & célébre Ville d'Arles, qui, ſur ſon pont de bateaux, nous fit paſſer du Languedoc en Provence. C'eſt aſſurément y entrer par la plus belle Porte. La ſituation admirable de ce lieu y a preſque attiré toute la Nobleſſe du Païs: les Dames y ſont propres, galantes, jolies; mais ſi couvertes de mouches, qu'elles en paroiſſent un peu coquettes. Nous les vimes toutes au Cours où nous fumes, faiſant fort bien leur devoir, avec quantité de Meſſieurs aſſez bien faits. Elles nous donnérent lieu de les accoſter, quoiqu'inconnues; & ſans vanité, nous pouvons dire qu'en deux heures de converſation nous avançames aſſez nos affaires, & que nous fimes peut-être quelques jaloux. Le ſoir, on nous pria d'une Aſſemblée, où l'on nous traita plus favorablement encore: mais, avec tout cela, ces Belles ne purent obtenir de nous qu'une nuit, & le lendemain nous en

en partimes, & traverſames avec bien de la peine

La vaſte & (*a*) pierreuſe Campagne,
Couverte encor de ces cailloux,
Qu'un Prince revenant d'Eſpagne
Y fit pleuvoir en ſon courroux.

C'eſt une grande plaine, toute couverte de cailloux effectivement, & qui dure juſqu'à Salon, petite Ville, qui n'a point d'autre rareté que le tombeau de (*b*) Noſtradamus. Nous y couchames, & nous n'y dormimes pas un moment, à cauſe des hauts cris d'une Comédienne, qui s'aviſa d'accoucher cette nuit, proche de notre chambre, de deux petits Co-

V 2 mé-

(*a*) Elle eſt appellée par les anciens Romains *Campi Lapidei*: c'eſt, dit *Pline*, Liv. III. Ch. IV. un monument des combats d'Hercule, *Herculis præliorum memoria*. Ce Heros ayant à combattre quelques Géans en cet endroit-là, Jupiter fit tomber ſur eux une pluie de pierres, qui couvrit de cailloux cette grande Plaine. Apparemment c'eſt à cette Fable, que Mr. la Chapelle fait alluſion.

(*b*) On voit par une Inſcription gravée ſur ſon tombeau, qu'il mourut en 1566. âgé de 62. ans, ſix mois, dix jours.

médiens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin ; & cette diligence servit à nous faire considérer plus à notre aise, en arrivant à Marseille, cette multitude de maisons qu'ils appellent Bastides, dont toute la campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté; car elles sont toutes fort petites, & fort vilaines. Vous avez tant ouï parler de Marseille, que de vous en entretenir présentement ce seroit répéter les mêmes choses, & peut-être vous ennuyer.

Tout le monde sçait que Marseille
Est riche, illustre, & sans pareille
Pour son Terroir, & pour son Port.
Mais, il vous faut parler du Fort,
Qui sans doute est une merveille :
C'est Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui suffit, pour toute garde,
Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du Château.

Ce Fort est sur le sommet d'un rocher presque inaccessible, & si haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au dessous de lui, la plûpart du genre

genre humain ne vivroit que ſous ſon bon plaiſir.

(a) Auſſi voyons-nous que nos Rois,
En connoiſſant bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toujours de gens de conſéquence,
De gens pour qui dans les allarmes
Le danger auroit eu des charmes,
De gens prêts à tout hazarder,
Qu'on eût vû long-tems commander,
Et dont le poil poudreux eût blanchi
ſous les armes.

Une deſcription magnifique, qu'on a faite autrefois de cette Place, nous donna la curioſité de l'aller voir. Nous grimpames plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on eſt bien ſurpris de ne trouver qu'une méchante mazure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frapames à la porte, mais doucement, de peur de la

(a) Tout ce qu'on dit ici de Notre-Dame de la Garde contient, je croi, une fine raillerie contre Mr. de Scudery, qui avoit eu le Gouvernement de cette Place, & dont il avoit fait une deſcription magnifique.

jetter par terre ; & après avoir heurté long-tems, sans entendre même un chien aboyer sur la tour,

Des gens, qui travailloient là-proche,
Nous dirent, Messieurs, là-dedans
On n'entre plus depuis long-tems :
Le Gouverneur de cette roche,
Retournant en Cour par le coche,
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans sa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire : sur-tout, quand ils nous firent remarquer dessus la porte un écriteau, que nous lumes avec assez de peine ; car le tems l'avoit presque effacé.

Portion de Gouvernement
A louer tout présentement.

Plus bas en petit caractère,

Il faut s'adresser à Paris,
Ou chez Conrard le Secretaire,
Ou chez (*a*) Courbé l'Homme d'affaire

De

(*a*) Fameux Libraire.

De tous Meſſieurs les beaux-Eſprits.

Croyant après cela n'avoir plus rien de rare à voir en ce Païs, nous le quittames ſur le champ, & même avec empreſſement, pour aller goûter des Muſcats à la Cioutat. Nous n'y arrivames pourtant que fort tard, parce que les chemins ſont rudes, & que paſſant par Caſſie, il eſt bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'êtes pas aſſurément fort curieux de ſçavoir de Cioutat,

Que les Marchands & les Nochers
La rendent fort conſidérable :
Mais pour ce Muſcat adorable,
Qu'un Soleil proche & favorable
Confit dans ſes brûlans rochers,
Vous en aurez, Fréres très-chers,
Et du meilleur ſur votre table.

Les grandes affaires, que nous avions en ce lieu, furent achevées auſſi-tôt que nous eumes choiſi le meilleur vin. Ainſi, le lendemain vers le midi, nous nous acheminames vers Toulon. Cette Ville eſt dans une ſituation admirable, expoſée au Midi, & couverte au Septentrion par des montagnes élevées juſques aux

nuës, qui rendent ſon Port le plus grand, & le plus ſûr qui ſoit au monde. Nous y trouvames Monſieur le Chevalier Paul, qui, par ſa Charge, par ſon mérite, & par ſa dépenſe, eſt le premier & le plus conſidérable du Païs.

C'eſt ce Paul, dont l'expérience
Gouverne la Mer, & le Vent :
Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant.

Ces vers ſont auſſi magnifiques que ſa mine; mais en vérité, quoiqu'elle ait quelque choſe de fier, il ne laiſſe pas d'être commode, doux, & tout-à-fait honnête. Il nous régala dans ſa Caſſine, qui eſt ſi propre & ſi bien entenduë, qu'elle ſemble un petit Palais enchanté. Nous n'avions trouvé juſques-là que des Orangers d'une médiocre grandeur, & dans des Jardins; l'envie d'en voir de gros comme des chênes, & dans le milieu des champs, nous fit aller juſques à Yeres. Que ce lieu nous plût! qu'il eſt charmant! & quel ſéjour ſeroit-ce que Paris ſous un ſi beau climat!

Que

Que c'eſt avec plaiſir, qu'aux mois
Si fâcheux en France, & ſi froids,
On eſt contraint de chercher l'ombre
Des Orangers, qu'en mille endroits
On y voit, ſans rang, & ſans nombre,
Former des forêts, & des bois.
Là, jamais les plus grands hyvers
N'ont pû leur déclarer la guerre :
Cet heureux coin de l'Univers
Les a toujours beaux, toujours verds,
Toujours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les nôtres, dont les plus conſervés, & les mieux gardés, ne doivent pas être en comparaiſon appellés des Orangers !

Car, ces petits nains contrefaits,
Toujours tapis entre deux ais,
Et contraints ſous des Caſemattes,
Ne ſont à bien parler, que vrais
Et miſérables culs-de-jattes.

Nous ne pouvions terminer notre voyage par un lieu qui nous laiſſat une idée plus agréable ; auſſi dès ce moment ne ſongeames-nous plus qu'à retourner à

Paris. Notre dévotion nous fit pourtant détourner de notre chemin pour aller à la Sainte Baume. C'eſt un lieu preſque inacceſſible, & que l'on ne peut voir ſans effroi. C'eſt un antre dans le milieu d'un rocher eſcarpé de plus de quatre-vingts toiſes de haut, fait aſſurément par miracle : car il eſt aiſé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé ;
Et l'on croit avec apparence,
Que des ſaints Eſprits ont taillé
Ce roc, qu'avec tant de conſtance,
(*a*) La Sainte a ſi long-tems mouillé
Des larmes de ſa pénitence :
Mais ſi, d'une adreſſe admirable ;
L'Ange a taillé ce roc divin,
Le Démon cauteleux & fin
En a fait l'abord effroyable,
Sçachant bien que le Pélerin

Se

(*a*) *Marie Magdeleine*, dont il eſt parlé dans l'Evangile, laquelle ſe retira, dit-on, ſur ce rocher, pour ſe mettre à couvert de la perſécution des Juifs & des Payens. C'eſt une Tradition appuyée du témoignage d'Auteurs qui ont vécu fort long-tems après *Marie Magdeleine* ; & par conſéquent, *il creder è corteſia.*

Se donneroit cent fois au Diable,
Et se damneroit en chemin.

Nous y montames cependant, avec bien de la peine, par une horrible pluye; & par la grace de Dieu, sans murmurer un seul moment : mais nous n'y fumes pas si-tôt arrivés, qu'il nous prit, sans sçavoir pourquoi, une extrême impatience d'en sortir. Nous examinames donc assez brusquement la bizarrerie de cette demeure, & nous nous instruisimes en un moment, des Religieux, de leur Ordre, de leur coûtume, & de leur maniére de traiter les passans; car ce sont eux qui les reçoivent, & qui tiennent hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair;
L'on n'y donne que du pain d'orge,
Et des œufs qu'on y vend bien cher.
Les Moines hideux ont de l'air
Des gens qui sortent d'une forge.
Enfin, ce lieu semble un enfer,
Ou pour le moins un coupe-gorge.
L'on ne peut être sans horreur,
Dans cette terrible demeure :
Et la faim, la soif & la peur,
Nous en firent sortir sur l'heure.

 Bien

Bien qu'il fût presque nuit, & qu'il fit le plus vilain tems du monde, nous aimames mieux hazarder de nous perdre dans les montagnes, & dans les Déserts, que de demeurer dans la Sainte-Baume. Les Reliques, qui sont à (a) Saint Maximin, nous portérent bonheur, & nous y firent arriver, avec l'aide d'un guide, sans nous y être égarés, mais non pas sans être furieusement mouillés. Aussi le lendemain la matinée s'étant passée toute entiére en dévotion, c'est-à-dire, à faire toucher des Chapelets à quantité de Corps Saints, & à mettre d'assez grosses piéces dans les Bassins & dans les Troncs, nous allames nous enyver d'excellente blanchette de Negreaux, & de-là coucher à Aix. C'est une Capitale, sans riviére, & dont les dehors sont fort désagréables : mais en récompense, assez belle, assez bien bâtie, & de bonne chére. Orgon fut ensuite notre couchée, lieu célébre pour les bons vins; & le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ses murailles. Madame (b) de Cas-

(a) Petite Ville à huit lieuës d'Aix.

(a) Si connue depuis sous le nom de *Marquise de*

Castelane y étoit, à qui nous rendimes visite aussi-tôt, bien qu'il fût le jour des Morts. Nous la trouvames chez elle en bonne compagnie ; elle n'étoit point comme les autres veuves dans les Eglises à prier Dieu :

Car, bien qu'elle ait l'ame assez tendre
Pour tout ce qu'elle auroit chéri,
On aura peine à la surprendre
Sur le tombeau de son mari.

Avignon nous avoit paru si beau, que nous voulumes y demeurer deux jours, pour l'examiner plus à loisir. Le soir que nous prenions le frais sur le bord du Rhône par un beau clair de Lune, nous rencontrames un homme qui se promenoit, qui nous sembla avoir de l'air du Sieur d'Assouci : son manteau, qu'il portoit sur le nez, empêchoit qu'on ne le pût bien voir au visage : dans cette incertitude, nous primes la liberté de l'accoster, & de lui demander,

Est-

de Gange. Elle épousa le Baron de Castelane à l'âge de treize ans en 1644. & en secondes Nôces le Marquis de Gange en 1648.

Eſt-ce vous, Monſieur d'Aſſouci ?
Oui, c'eſt moi, Meſſieurs, me voici,
N'ayant plus pour tout équipage,
Que mes Vers, mon Luth, & mon
Page.
Vous me voyez ſur le pavé
En déſordre, mal propre, & ſale:
Auſſi je me ſuis eſquivé,
Sans emporter paquet, ni male;
Mais enfin, me voilà ſauvé;
Car je ſuis en terre Papale.

Il avoit effectivement avec lui ce même Page que nous lui avions vû, lorſqu'il ſe ſauva de Montpellier, & que l'obſcurité nous avoit empêché de pouvoir diſcerner. Il nous prit envie de ſçavoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à l'emmener avec lui. Nous le queſtionnames donc aſſez malicieuſement, lui diſant,

Ce petit garçon, qui vous ſuit,
Et qui derriére vous ſe gliſſe,
Que ſçait-il ? En quel exercice,
En quel art, l'avez-vous inſtruit?
Il ſçait tout, dit-il: s'il vous duit,
Il eſt bien à votre ſervice.

Nous

Nous le remerciames lors bien civilement, ainsi que vous eussiez fait, & ne lui répondimes autre chose,

Qu'adieu, bon soir, & bonne nuit :
De votre Page qui vous suit,
Et qui derriére vous se glisse,
Et de tout ce qu'il sçait aussi,
Monsieur d'Assouci, grand-merci :
D'un si bel offre de service,
Grand-merci Monsieur d'Assouci.

Notre lettre finira par un bel endroit, quoiqu'elle soit écrite de Lyon : ce n'est pas que nous n'ayons encore mille choses à vous mander des beautés du Pont-Saint-Esprit ; des bons vins de l'Hermitage, de Condrieux, & de Côte-rotie ; mais en vérité, nous sommes si las d'écrire, que la plume nous tombe des mains ; outre que nous voulons avoir dequoi vous entretenir, lorsque nous aurons le plaisir de vous revoir. Car

Si nous allions tout vous déduire,
Nous n'aurions plus rien à vous dire ;
Et vous sentez qu'il est plus doux
De causer bûvant avec vous,

Qu'en

Qu'en voyageant de vous écrire:
Adieu, les deux fréres nourris
Auſſi-bien que gens de la ville,
Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.

Date.

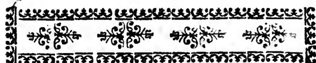
De Lyon, où l'on nous a dit,
Que le Roi, par un rude Edit,
Avoit fait défenſes expreſſes,
Expreſſes défenſes à tous
De plus porter chauſſes Suiſſeſſes.
Cet Edit, qui n'eſt rien pour nous,
Vous réduit en grandes détreſſes,
Groſſes bedaines, groſſes feſſes:
Car où diable vous mettrez-vous?

Adreſſe.

A Meſſieurs les aînés BROUSSINS.
Chacun enſeignera la ruë;
Car leur demeure eſt plus connuë
Au Marais que les Capucins.



POESIES



POESIES DIVERSES DE MONSIEUR LA CHAPELLE.

Sur une Eclipſe de Soleil.

STANCES.

QUel moyen de s'en diſpenſer ?
J'allois tout de bon commencer,
A vous compoſer ſur l'Eclipſe
Un Livre plus gros & plus long,
Qu'un des Tomes de Juſte Lipſe ;
Tout rempli d'un ſavoir profond
En beau ſtile d'Apocalypſe :

Quand Pallas, la ſage Pucelle,
Qui m'aime de bonne amitié,
S'apparut à moi toute telle
Qu'elle eſt au Ciel dans ſa ruelle,
Sur l'eſtrade & tapis de pié :

Eh

Eh quoi ! pauvre innocent, dit-elle,
Vraiment tu me fais grand' pitié,
D'aller perdre ainsi la cervelle
Rêvant à cette bagatelle
Plus qu'il ne faut de la moitié.

Surprise des impertinences
Que l'on débite en ce bas Lieu,
J'y viens faire des remontrances
A ces fous qui, sans connoissances,
Raisonnent comme il plaît à Dieu,
Gâtent mes plus belles Sciences.
Et pour l'Eclipse à quoi tu penses
Je te vai faire voir en peu,
Que ces forgeurs d'extravagances,
Tirent cent fausses conséquences
D'une chose qui n'est qu'un jeu.

Sache que ce jour-là mon Pére
Fit à déjeuner si grand' chére,
Et trouva si bon le Nectar,
Que Mome le Dieu des sornettes
Le voyant être un peu gaillard,
Et dans ses humeurs de goguettes,
Lui proposa que les Planettes
Jouassent à Colin-Maillard.

A Colin-Maillard ! dit le Maître
Du Char brillant & lumineux ;
Si par malheur je l'allois être,

Tous

Tous les hommes ſont ſi peureux,
Qu'il ſe croiroient morts quand mes feux
Commenceroient à diſparoître.
Chacun fermeroit ſa fénêtre,
Et Morin * le plus fou d'entr'eux
En prédiroit quelque biſſêtre.

Quoi! tu veux conclurre par-là,
Répond le grand Dieu qui foudroie,
Qu'un fat pourra troubler ma joie!
Que m'importe, s'il en fera
Des contes de ma mére l'Oie.
Je jure Styx dont l'eau tournoie,
Dans le Païs de Tartara,
Qu'à Colin-Maillard on jouera.
Sus, qu'on tire au ſort & qu'on voie
Qui de vous autres le ſera.

Le bon Soleil l'avoit bien dit,
Il le fut ſuivant ſon préſage:
Toute la Compagnie en rit,
Et ſans différer davantage,
Auſſi-tôt la Lune s'offrit
A lui bien couvrir le viſage;
Ce que volontiers on ſouffrit
Attendu l'étroit parentage.

Le

* *Jean Baptiſte Morin*, célébre Mathématicien, fort entêté de l'Aſtrologie Judiciaire. Voyez ſon Article dans le Dictionaire de M. *Bayle*.

Le reſte vous l'avez pû voir,
Chacun put lors s'apercevoir
Que l'on ne voyoit preſque goute ;
Et ſans la Lune qui ſans doute
Ne fit pas trop bien ſon devoir,
Le Soleil faiſoit banqueroute ;
Le matin devenoit le ſoir :
Vous étiez tous au déſeſpoir,
Croyant la Nature en déroute ;
Et pas un n'eût pû concevoir,
Que nous autres là-haut ſur la céleſte
Voute
Ne faiſions que crier, *Gare le pot au noir.*

Contre l'uſage des Rideaux.

AUra des Rideaux qui voudra,
Je n'en veux avoir de ma vie;
Mais puiſque tout mon quartier a
Si grand déſir, & tant d'envie
D'ouïr mes raiſons, les voila.

Et commençant par mes voiſines,
Je leur dirai premiérement,
Qu'au lit le divertiſſement,
Qui ſe donne entre des Courtines,
Tient un peu trop du Sacrement.

L'aiſe, & les apprêts n'y font rien ;
Ce

Ce plaisir, pour le prendre bien,
Et de la plus belle maniére,
Demande un lit comme le mien,
Tout-à-fait à la Cavaliére.

Pour vous, Messieurs les beaux Esprits,
Je vous dirai de plus encore,
Que jamais Savant n'en a mis;
Car les Muses aiment l'Aurore.
Les Rideaux sont ses ennemis.

En effet, la Troupe Immortelle
Des neuf Sœurs, témoin ma Clio,
Sur leurs Monts à croupe jumelle,
Dorment à l'air, ce qui s'appelle
En leur langue, être *sub dio.*

Aussi, pour suivre cette mode,
Jamais Auteur n'eut tour de lit,
Et qui plus est, jamais ne mit,
Dans le froid le plus incommode,
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

Sur tout j'admire entre les Dieux
Que ceux d'eau, même des Riviéres,
De qui les lits sont en des lieux
Où les Rideaux viendroient des mieux,
N'en ayent pourtant jamais guéres.

Car

Car hormis les petits ruisseaux
Qui couvrent leurs lits d'arbrisseaux,
Les grands fleuves, comme la Loire
Le Rhin, & la Seine, font gloire
De n'avoir point de tels Rideaux.

Et pour le Nil, un chacun sait
Qu'il n'a pas même de chevet,
Au moins jusqu'ici quelque enquête
Qu'on ait sû faire de sa tête,
On ne sait où ce Dieu la met.

Fin du troisiéme Volume.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce

TROISIEME VOLUME.

Voyage de Campagne.

L'Apprentie Coquette.

La Duchesse de Milan.

Mémoires du Comte de Comminge.

Voyage de Bachaumont & la Chapelle.

Poësies de la Chapelle, sur une Eclipse de Soleil, & contre l'usage des Rideaux.